

LOUIS XVI.



Roi de France & de Navarre

né le 23 Août 1754.

immolé le 21 Janvier 1793.

LOUIS XVI.



Roi de France & de Navarre

né le 23 Août 1754.

immolé le 21 Janvier 1793.

DERNIER
TABLEAU DE PARIS,
OU
RÉCIT HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION DU 10 AOUT 1792 ;

*Des Causes qui l'ont produite , des Evénemens qui
l'ont précédée , et des Crimes qui l'ont suivie.*

J'entends encor ces cris , ces lamentables cris ,
Ces cris , sauvez le Roi , son Epouse et son Fils.
VOLTAIRE , MÉROPE.

Par J. PELTIER, de Paris, Auteur des Actes
des Apôtres, de la Correspondance Politique, ou
Tableau de Paris, et de divers Ouvrages, publiés
depuis trois ans.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez l'Auteur, Hôtel la Sabloniere, Leicester-fields.

Et se trouve à BRUXELLES,

Chez B. LE FRANÇO, Imprimeur-Libraire, rue
de la Magdelaine.

Septembre 1793.





D E R N I E R
TABLEAU DE PARIS.
PIECES JUSTIFICATIVES.

*Mon Agonie de trente-huit heures ; ou Récit de
ce qui m'est arrivé , de ce que j'ai vu et entendu
pendant ma détention dans la prison de l'Abbaye
St. Germain , depuis le 22 Août jusqu'au 4 7bre.
1792 ; par FOURGNIAC SAINT-MÉARD , ci-
devant Capitaine-Commandant des Chasseurs
du Régiment d'Infanterie du Roi.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Quatorze heures au comité de surveillance de la
commune.*

C E comité me fit arrêter le 22 Août ; je fus
emmené à la mairie à neuf heures du matin ,
où je restai jusqu'à onze heures du soir. — Deux
Messieurs , sans doute membres de ce comité , me
firent entrer dans une salle ; un d'eux accablé

de fatigue , s'endormit. Celui qui ne dormait pas , me demanda si j'étais M. Jourgniac Saint-Méard.

Je répondis , -- oui.

Asseyez-vous. -- Nous sommes tous égaux. -- Savez-vous pourquoi on vous a arrêté ?

Un de ceux qui m'ont conduit ici m'a dit : qu'on me soupçonnait d'être le rédacteur d'un journal anti-constitutionnel.

SOUÇONNÉ n'est pas le mot ; car je sais que le Gautier qui passe pour être rédacteur du Journal de la Cour et de la Ville , est un homme de paille.

On a surpris votre facilité à croire , Monsieur ; car son existence physique est aussi facile à prouver que sa qualité de rédacteur.

Je dois croire.....

Rien que la vérité ; car vous êtes *juste* , puisque vous êtes *juge* : d'ailleurs , je donne ma parole d'honneur.....

Eh ! Monsieur , il n'est plus question de paroles d'honneur.

Tant pis , Monsieur , car la mienne est bonne.

On vous accuse d'avoir été sur les frontières , il y a dix ou onze mois ; d'y avoir fait des recrues , que vous avez conduites aux émigrés : à votre retour on vous a arrêté et vous vous êtes sauvé de prison.

S'il m'était permis de penser que ce fût une dénonciation sérieuse , je ne demanderais qu'une heure pour prouver que je ne suis pas sorti de Paris depuis VINGT-TROIS MOIS. -- Et si....

Oh ! je sais , Monsieur , que vous avez de l'esprit , et que , par votre ASTUCE , vous trouveriez.....

Permettez-moi de dire , que le mot ASTUCE est de trop ; il n'est question que d'absurdités ; car

nous ne parlons que des dénonciations qu'on a faites contre moi.

Connoissez-vous M. Derosi , rédacteur de la Gazette de Paris ?

Beaucoup de réputation , mais pas autrement ; je ne l'ai même jamais vu.

Cela m'étonne , car on a trouvé dans ses papiers des lettres que vous lui avez écrites.

On n'en a trouvé QU'UNE ; car je ne lui en ai écrit QU'UNE , par laquelle je lui annonçais l'envoi d'un discours que je fis aux chasseurs de ma compagnie , à l'époque de l'insurrection de la garnison de Nancy , & qu'il fit imprimer dans la Gazette de Paris. Voilà l'unique correspondance que j'ai eue avec lui.

Cela est vrai , et je dois même vous dire que cette lettre ne vous compromet pas.

Aucune de mes lettres , aucun de mes écrits , & aucune de mes actions , ne peuvent me compromettre.

Je vous ai vu chez Mde. Vaufleury ; je vous ai vu aussi avec M. Peltier , rédacteur des Actes des Apôtres.

Cela doit être , car je vais quelquefois chez cette dame , & je me promène souvent avec Peltier.

N'êtes-vous pas chevalier de Saint-Louis ?

Oui , Monsieur.

Pourquoi n'en portez-vous pas la croix ?

La voilà ; je l'ai toujours portée depuis six ans.

C'en est assez pour aujourd'hui..... Je vais reprendre compte au comité que vous êtes ici.

Faites-moi le plaisir de lui dire aussi que , s'il me rend justice , il me renverra libre ; car je ne suis ni rédacteur , ni recruteur , ni conspirateur , ni dénonciateur.

Un moment après , trois soldats me firent signe

de les suivre. Quand nous fûmes dans la cour, ils m'inviterent à monter avec eux dans un fiacre, qui partit après qu'ils eurent donné l'ordre au cocher de nous mener à *l'hôtel du fauxbourg Saint-Germain.*

CHAPITRE DEUXIEME.

Dix jours à l'Abbaye.

ARRIVÉ à l'hôtel indiqué par mes compagnons de voyage, qui se trouva être la prison de l'Abbaye, ils me présentèrent, *avec mon billet de logement* au concierge, qui, après m'avoir dit la phrase d'usage, *il faut espérer que cela ne sera pas long*, me fit placer dans une grande salle qui servait de chapelle aux prisonniers de l'ancien régime. J'y comptai dix-neuf personnes couchées sur des lits de fange : on me donna celui de M. Dangremont, à qui on avait coupé la tête deux jours auparavant.

Le même jour, & dans le moment que nous allions nous mettre à table, M. Chantereine, colonel de la maison constitutionnelle du Roi, se donna trois coups de couteau, après avoir dit : — *Nous sommes tous destinés à être massacrés..... Mon Dieu, je vais à vous!* — Il mourut deux minutes après.

Le 23. — Je composai un mémoire, dans lequel je démasquai la turpitude de mes dénonciateurs; j'en envoyai des copies au Ministre de la justice, à ma section, au comité de surveillance, & à tous ceux que je savais prendre intérêt à l'injustice que j'éprouvais.

VERS CINQ HEURES DU SOIR. — On nous donna pour compagnon d'infortune, M. Derofoi, rédacteur de la Gazette de Paris. — Aussi-tôt qu'il m'entendit nommer, il me dit, après les complimens d'usage : — *Eh! Monsieur, que je suis heureux de vous trouver!..... Je vous aime depuis longtemps, et je ne vous connais cependant que par l'affaire de Nancy : permettez à un malheureux dont la dernière heure s'avance, d'épancher son cœur dans le vôtre.* — Je l'embrassai. Il me fit ensuite lire une lettre qu'il venait de recevoir, & par laquelle une de ses amies lui mandait :

„ Mon ami, préparez-vous à la mort : vous
 „ êtes condamné, & demain..... Je m'arrache l'ame;
 „ mais vous savez ce que je vous ai promis.
 „ Adieu.”

Pendant la lecture de cette lettre, je vis couler des larmes de ses yeux ; il la baïsa plusieurs fois, & je lui entendis dire à demi voix : — *Hélas ! elle en souffrira bien plus que moi.* — Il se coucha sur mon lit, & dégoûté de parler des moyens qu'on avait employés pour nous accuser & pour nous arrêter, nous nous endormîmes. Dès la pointe du jour il composa un mémoire pour sa justification, qui, quoiqu'écrit avec énergie, & fort de choses, ne produisit aucun effet favorable, car il eut la tête tranchée le lendemain à la guillotine.

Le 25. — LES COMMISSAIRES de la prison nous permirent *enfin* de nous procurer le journal (*) du soir.

(*) Un nouveau prisonnier nous en porta plusieurs, un entre autres, intitulé : *Le Courier Français*, dans lequel je lus ce que mes lecteurs peuvent très-bien se dispenser de lire.

„ MM. Saint-Méard & Beaumarchais ont été arrêtés ; le premier était auteur du journal scandaleux, qui paraissait sous le titre de *Journal de la Cour & de la Ville*. Il a été capitaine au régiment du Roi ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est propriétaire de la terre que le fameux Montagne possédait près de Bordeaux. M. Saint-Méard jouit de plus de 40,000 livres de rentes.”

On avait placé dans la sacristie de la chapelle qui nous servait de prison, un capitaine du régiment des gardes Suisses, nommé Reding, qui, lors de l'affaire du 10 Août, reçu un coup de feu, dont il eut le bras cassé : il avait en outre reçu quatre coups de sabre sur la tête. Quelques citoyens le sauvèrent, & le portèrent dans un hôtel garni, d'où on fut l'arracher pour le constituer prisonnier à l'Abbaye, où on lui remit le bras pour la seconde fois. — J'ai été bien souvent étonné dans le cours de ma vie, mais jamais autant qu'en regardant une sorte de garde-malade : je reconnus en elle une personne avec laquelle j'avais été intimement lié pendant douze ans. — *Les particularités de cette anecdote incroyable, n'ayant rien de commun avec ma narration, je passe à l'ordre de mon récit.*

Le 26, A MINUIT. — Un officier municipal entra dans notre chambre, pour inscrire nos noms, et le jour que nous avions été arrêtés. Il nous fit espérer que la municipalité enverrait le lendemain des commissaires pour faire sortir ceux, contre lesquels il n'y avait que des dénonciations vagues. — Cette annonce me fit passer une bonne nuit ; mais elle ne se réalisa pas ; au contraire, le nombre des prisonniers ne fit qu'augmenter.

Je pardonne à ce fabricant de nouvelles de m'avoir donné cette terre, quoiqu'elle appartienne à M. de Ségur ; & plus de 40,000 liv. de rentes, quoique je n'en aie jamais eu la moitié, même avant la révolution. — Je fais plus ; je ne suppose pas qu'il ait eu de mauvaises intentions jusques-là : mais je ne peux pas croire qu'il en eût de bonnes, quand il a choisi le moment où j'étais sous le glaive de la loi, pour publier que j'étais journaliste anti-constitutionnel ; car quoiqu'il fût ci-devant *Feuillant*, (c'est-à-dire, très-constitutionnel) il savait que le sieur Gautier était rédacteur du journal en question. Enfin, comment s'accordera-t-il sur la fortune considérable qu'il m'a donnée, avec l'auteur des Révolutions de Paris, qui assure que je travaillais à ce journal pour gagner ma vie. — S'il avait ajouté à cette balourdise, que je n'avais jamais travaillé pour la faire arracher à personne, il aurait dit une vérité, & je lui aurais pardonné ce mensonge.

Le 27. — Nous entendîmes le bruit d'un coup de pistolet qu'on tira dans l'intérieur de la prison ; aussi-tôt on court précipitamment dans les escaliers & les corridors ; on ouvre & on ferme avec vivacité des ferrures & des verroux ; on entre dans notre chambre, où un de nos guichetiers, après nous avoir comptés, nous dit d'être tranquilles, que le danger était passé. — Voilà tout ce qu'a voulu nous dire sur cet événement ce brusque & taciturne personnage.

Le 28 & le 29. — Nous ne fûmes distraits que par l'arrivée des voitures qui amenaient à chaque instant des prisonniers. Nous pouvions les voir d'une tourelle qui communiquait dans notre chambre, & dont les fenêtres donnaient sur la rue Ste. Marguerite. — Nous avons payé bien cruellement par la fuite le plaisir que nous avions d'entendre & d'apercevoir ce qui se passait sur la place, dans la rue, & sur-tout vis-à-vis le guichet de notre prison.

Le 30, A ONZE HEURES DU SOIR. — On fit coucher dans notre chambre un homme âgé d'environ quatre-vingt ans ; nous apprîmes le lendemain que c'était le sieur Cazotte, auteur du poëme d'Olivier, du *Diable amoureux*, etc. — La gaieté un peu folle de ce vieillard, sa façon de parler orientale, firent diversion à notre ennui : il cherchait très-sérieusement à nous persuader, par l'histoire de Caïn & d'Abel, que nous étions bien plus heureux que ceux qui jouissaient de la *liberté*. Il paraissait très-fâché que nous eussions l'air de n'en rien croire ; il voulait absolument nous faire convenir que notre situation n'était qu'une *émancipation de l'apocalypse*, etc. etc..... Je le piquai au vif, en lui disant que, dans notre position, on était beaucoup plus heureux de croire à la *prédestination* qu'à tout ce qu'il disait. Deux *géné-*

armes qui vinrent le chercher pour le conduire au tribunal criminel, terminèrent notre discussion.

Je ne perdais pas un instant pour me procurer les attestations qui pouvaient me servir à prouver les vérités que j'avançais dans mon mémoire. — J'étais aidé par un ami, *mais par un ami comme il n'y en a plus* ; — qui, pendant que mes compagnons d'infortune étaient abandonnés des leurs, travaillait jour & nuit pour me rendre service. Il oubliait que, dans un moment de fermentation & de méfiance, il pouvait courir les mêmes risques que moi ; qu'il se rendait suspect en s'intéressant à un prisonnier suspecté : rien ne le retenait ; & il m'a bien prouvé la vérité de ce proverbe : — *L'adversité est la pierre de touche des amis*. — C'est, en grande partie, à ses soins & à son zèle que je suis redevable de la vie. Je dois au public, à moi-même, & à la vérité de nommer ce brave homme : c'est M. Teissier, négociant, rue Croix des Petits-Champs (*).

LES DERNIERS JOURS DU MOIS D'AOÛT — me rappelleront la cruelle situation où je m'étais trouvé à l'affaire de Nancy ; je faisais travailler mon imagination pour comparer les risques que je courais avec ceux que j'avais couru les MÊMES JOURS, lorsque l'armée, composée des régimens du *Roi*, de *Mestre-de-Camp*, de *Châteauvieux*, & de quelques bataillons de *gardes nationaux*, me nomma son général, & me força de la conduire à Lunéville, pour enlever aux Carabiniers le général Malfeigne.

LE PREMIER SEPTEMBRE. — On fit sortir de prison trois de nos camarades, qui furent bien moins étonnés de leur délivrance, qu'ils ne l'a-

(*) Il est de la famille de MM. Teissier de Londres.

vaient été de leur arrestation ; car ils étaient les plus zélés patriotes de leurs sections. On en fit sortir quelques autres des chambres voisines , notamment M. de Jaucourt , membre de l'assemblée législative , qui , quelque tems avant , avait donné sa démission de député.

CHAPITRE TROISIEME.

Commencement de mon agonie de trente - huit heures.

L E DIMANCHE , 2 SEPTEMBRE. — Notre guichetier servit notre dîner plutôt que de coutume ; son air effaré , ses yeux hagards nous firent présager quelque chose de sinistre. A DEUX HEURES il rentra : nous l'entourâmes ; il fut sourd à toutes nos questions ; & après qu'il eut , contre son ordinaire , ramassé tous les couteaux que nous avions soin de placer dans nos serviettes , il fit sortir brusquement la *garde-malade* de l'officier Suisse Réding.

A DEUX HEURES ET DEMIE. — Le bruit effroyable que faisait le peuple , fut épouvantablement augmenté par celui des tambours qui battaient la générale , par les trois coups de canon d'alarme , & par le tocsin qu'on sonnait de toutes parts.

Dans ces momens d'effroi , nous vîmes passer trois voitures , escortées par une foule innombrable de femmes & d'hommes furieux , qui criaient : *à la Force , à la Force.* (*) On les conduisit au

(*) Nous ne savions pas encore que ces mots , *à la Force* , étaient l'avertissement qu'on donnait quand on envoyait des victimes à la mort.

cloître de l'Abbaye , dont on avait fait des prisons pour les prêtres. Un instant après , nous entendîmes dire qu'on venait de massacrer tous les évêques , & autres ecclésiastiques qui , disait-on , avaient été *parqués* dans cet endroit.

VERS QUATRE HEURES. — Les cris déchirans d'un homme qu'on hachait à coups de fabres , nous attira à la fenêtre de la tourelle , & nous vîmes , vis-à-vis le guichet de notre prison , le corps d'un homme étendu mort sur le pavé ; un instant après on en massacra un autre , — ainsi de suite.

Il est de toute impossibilité d'exprimer l'horreur du profond & sombre silence quiregnait pendant ces exécutions ; il n'était interrompu que par les cris de ceux qu'on immolait , & par les coups de fabres qu'on leur donnait sur la tête. Aussi-tôt qu'ils étaient terrassés , il s'élevait un murmure , renforcé par des cris de *vive la nation* , mille fois plus effrayans pour nous que les horreurs du silence.

Dans l'intervalle d'un massacre à l'autre , nous entendions dire sous nos fenêtres : *Il ne faut pas qu'il en échappe un seul ; il faut les tuer tous , et sur-tout ceux qui sont dans la chapelle , où il n'y a que des conspirateurs*. C'était de nous dont on parlait , & je crois qu'il est inutile d'affirmer que nous ayons désiré bien des fois le *bonheur* de ceux qui étaient renfermés dans les plus sombres cachots.

Tous les genres d'inquiétude les plus effrayans nous tourmentaient & nous arrachaient à nos lugubres réflexions : un moment de silence dans la rue était interrompu par le bruit qui se faisait dans l'intérieur de la prison.

A CINQ HEURES. — Plusieurs voix appellerent fortement M. Cazotte ; un instant après nous en-

tendîmes passer sur les escaliers une foule de personnes qui parlaient fort haut, des cliquetis d'armes, des cris d'hommes & de femmes. C'était ce vieillard, suivi de sa fille, qu'on entraînait. Lorsqu'il fut hors du guichet, cette courageuse fille se précipita au col de son père. Le peuple touché de ce spectacle, demanda sa grâce, & l'obtint.

VERS SEPT HEURES. — Nous vîmes entrer deux hommes, dont les mains ensanglantées étaient armées de sabres; ils étaient conduits par un guichetier qui portait une torche, & qui leur indiqua le lit de l'infortuné REDING. *Dans ce moment affreux, je lui serrais la main, et je cherchais à le rassurer.* — Un de ces hommes (*) fit un mouvement pour l'enlever; mais ce malheureux l'arrêta, en lui disant d'une voix mourante: — *Eh! Monsieur, j'ai assez souffert; je ne crains pas la mort; par grâce, donnez-la moi ici.* — Ces paroles le rendirent immobile; mais son camarade en le regardant, & en lui disant, *allons donc*, le décida; il l'enleva, le mit sur ses épaules, & fut le porter dans la rue, où il reçut la mort..... *j'ai les yeux si pleins de larmes, que je ne vois plus ce que j'écris.*

Nous nous regardions sans proférer une parole; nous nous ferrions les mains; nous nous embrassions..... Immobiles, dans un morne silence, & les yeux fixés, nous regardions le pavé de notre prison que la lune éclairait dans l'intervalle de l'ombre, formée par les triples barreaux de nos fenêtres..... Mais bientôt les cris des nouvelles victimes nous redonnaient notre première agitation,

(*) Je suis parvenu à le connaître, depuis que je suis sorti de prison. Il y a apparence qu'il avait de bonnes intentions; car je fais qu'il a sauvé la vie à un jeune homme de Besançon, prisonnier dans la chambre où j'étais.

& nous rappellaient les dernières paroles que prononça M. CHANTEREINE , en se plongeant un couteau dans le cœur : — *Nous sommes tous destinés à être massacrés !.....*

A MINUIT. — Dix hommes le fabre à la main , précédés par deux guichetiers qui portaient des torches , entrèrent dans notre prison , & nous ordonnerent de nous mettre chacun aux pieds de nos lits. Après qu'ils nous eurent comptés , ils nous dirent que nous répondions les uns des autres , & jurèrent que s'il en échappait un seul , nous serions tous massacrés , *sans être entendus par M. le président*. — Ces derniers mots nous donnerent une lueur d'espoir ; car nous ne savions pas encore si nous serions *entendus* avant d'être tués.

LE LUNDI , A DEUX HEURES DU MATIN. — On enfonça à coups redoublés une des portes de la prison : nous pensâmes d'abord que c'était celle du guichet qu'on enfonceait pour venir nous massacrer dans nos chambres ; mais nous fûmes un peu rassurés quand nous entendîmes dire sur l'escalier , que c'était celle d'un cachot [où quelques prisonniers s'étaient barricadés. — Peu après , nous apprîmes qu'on avait égorgé tous ceux qu'on y avait trouvés.

A DIX HEURES. — L'abbé LENFANT , confesseur du Roi , & l'abbé DE CHAPT-DE-RASTIGNAC parurent dans la tribune de la chapelle qui nous servait de prison , *et dans laquelle ils étaient entrés par une porte qui donne sur l'escalier*. — Ils nous annoncèrent que notre dernière heure approchait , & nous inviterent de nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. — Un mouvement électrique , qu'on ne peut définir , nous précipita tous à genoux , & les mains jointes , nous la reçûmes. Ce moment , quoique conso-

lant, fut un des plus ! que nous ayons éprouvés. — A la veille de paraître devant l'Être-Suprême, agenouillés devant deux de ses ministres, nous présentions un spectacle indéfinissable. L'âge de ces deux vieillards, leur position au dessus de nous, la mort planant sur nos têtes & nous environnant de toutes parts ; tout répandait sur cette cérémonie une teinte auguste & lugubre ; elle nous rapprochait de la divinité ; elle nous rendait le courage ; tout raisonnement était suspendu, & le plus froid & le plus incrédule en reçut autant d'impression, que le plus ardent & le plus sensible. — Une demi-heure après ces deux prêtres furent massacrés, *et nous entendimes leurs cris ! . . .*

Quel est l'homme qui lira les détails suivans sans que ses yeux se remplissent de larmes, sans éprouver les crispations & les frémissemens de la mort ? — Quel est celui dont les cheveux ne se dresseront pas d'horreur ?

Notre occupation la plus importante était de savoir quelle serait la position que nous devions prendre pour recevoir la mort le moins douloureusement, quand nous entrerions dans le lieu des massacres. — Nous envoyions de tems à autre quelques-uns de nos camarades à la fenêtre de la tourelle, pour nous instruire de celle que prenaient les malheureux qu'on immolait, & pour calculer d'après leur rapport, celle que nous ferions bien de prendre. — Ils nous rapportaient que ceux qui étendaient leurs mains souffraient beaucoup plus long-tems, parce que les coups de sabre étaient amortis avant de porter sur la tête ; qu'il y en avait même dont les mains & les bras tombaient avant le corps, & que ceux qui les plaçaient derrière le dos devaient souffrir beaucoup moins..... *Eh bien ! c'était sur ces horribles détails que nous délibérions....* Nous cal-

culions les avantages de cette dernière position , & nous nous conseillions réciproquement de la prendre quand notre tour d'être massacrés serait venu.....!!!!

VERS MIDI. — Accablé, anéanti par une agitation plus que humaine, absorbé par des réflexions dont l'horreur est inexprimable, je me jetai sur un lit, & je m'endormis profondément. — Tout me fait croire que je dois mon existence à ce moment de sommeil. — *Il me sembla que je paraissais devant le redoutable tribunal qui devait me juger ; on m'écoutait avec attention , malgré le bruit affreux du tocsin , et des cris que je croyais entendre. Mon plaidoyer fini , on me renvoyait libre.* — Ce rêve fit une impression si bienfaisante sur mon esprit, qu'il dissipa totalement mes inquiétudes, & je me réveillai avec un pressentiment qu'il se réaliserait. — J'en racontai les particularités à mes compagnons d'infortune, qui furent étonnés de l'assurance que je conservai depuis ce moment jusqu'à celui où je comparus devant mes terribles juges.

A DEUX HEURES. — On fit une proclamation que le peuple eut l'air d'écouter avec défaveur ; un instant après, des curieux, ou peut-être des gens qui voulaient nous indiquer des moyens de nous sauver, placèrent une échelle contre la fenêtre de notre chambre ; mais on les empêcha d'y monter, en criant, *à bas, à bas ; c'est pour leur porter des armes.*

Tous les tourmens de la soif la plus dévorante se joignaient aux angoisses que nous éprouvions à chaque minute. — Enfin notre guichetier BERTRAND (*) parut seul, & nous obtîmes qu'il nous

(*) C'était la faute des circonstances & non la sienne, ni celle du concierge le citoyen LAVAQUERIE, qui, pendant que j'ai été à l'Abbaye, a rempli les devoirs que l'humanité impose à un honnête homme.

apporta une cruche d'eau ; nous la bûmes avec d'autant plus d'avidité, qu'il y avait VINGT-SIX HEURES que nous n'en avions pu obtenir une seule goutte. Nous parlâmes de cette négligence à un fédéré, qui vint avec d'autres personnes faire la visite de notre prison ; il en fut indigné au point, qu'en nous demandant le nom de ce guichetier, il nous assura qu'il allait l'exterminer. *Il l'aurait fait, car il le disait ; & ce ne fut qu'après bien des supplications que nous obtîmes sa grace.*

Ce petit adoucissement fut bientôt troublé par des cris plaintifs que nous entendîmes au dessus de nous. Nous nous aperçûmes qu'ils venaient de la tribune ; nous en avertîssions tous ceux qui passaient sur les escaliers. Enfin on entra dans cette tribune, & on nous dit que c'était un jeune officier qui s'était fait plusieurs blessures, dont pas une n'était mortelle, parce que la lame du couteau dont il s'était servi étant arrondie par le bout, n'avait pu pénétrer. — Cela ne servit qu'à hâter le moment de son supplice.

A HUIT HEURES. — L'agitation du peuple se calma, & nous entendîmes plusieurs voix crier : — GRACE, GRACE, POUR CEUX QUI RESTENT. — Ces mots furent applaudis, mais faiblement. Cependant une lueur d'espoir s'empara de nous ; quelques-uns mêmes crurent leur délivrance si prochaine, qu'ils avaient déjà mis leur paquet sous le bras ; mais bientôt de nouveaux cris de mort nous replongerent dans nos angoisses.

J'avais formé une liaison particulière avec le sieur Maussabré, qu'on avait arrêté parce qu'il avait été aide-de-camp de M. de BRISSAC. — Il avait souvent donné des preuves de courage ; mais la crainte d'être assassiné lui avait comprimé le cœur. J'étais cependant parvenu à dissiper un peu

ses inquiétudes , lorsqu'il vint se jeter dans mes bras , en disant : *Mon ami , je suis perdu , je viens d'entendre prononcer mon nom dans la rue.* — J'eus beau lui dire que c'était peut-être des personnes qui s'intéressaient à lui ; que d'ailleurs la peur ne guérissait de rien ; qu'au contraire elle pouvait le perdre : tout fut inutile. Il avait perdu la tête au point , que ne trouvant pas à se cacher dans la chapelle , il monta dans la cheminée de la sacristie , où il fut arrêté par des grilles , qu'il eut même la folie de vouloir casser avec sa tête. Nous l'invitâmes à descendre : après bien des difficultés il revint avec nous ; mais sa raison ne revint pas. C'est ce qui a causé sa mort , dont je parlerai dans un moment.

Le sieur EMARD , qui , la veille , m'avait donné des renseignemens pour faire un testament olographe , me fit part des motifs pour lesquels on l'avait arrêté. Je les trouvai si injustes , que pour lui donner une preuve de la certitude où j'étais qu'il ne périrait pas , je lui fis présent d'une médaille d'argent , en le priant de la conserver pour me la montrer dans dix ans..... S'il lit cet article , il lui rappellera sa promesse : Si nous ne nous sommes pas vus , ce n'est pas ma faute ; car je ne fais où le trouver , & il sait où je suis.

A ONZE HEURES. — Dix personnes armées de fabres & de pistolets , nous ordonnerent de nous mettre à la file les uns des autres , & nous conduisirent dans le second guichet , placé à côté de celui où était le tribunal qui allait nous juger. — Je m'approchai avec précaution d'une des sentinelles qui nous gardait , & je parvins peu-à-peu à lier une conversation avec lui. — Il me dit dans un *baragouin* qui me fit comprendre qu'il était *Provençal* ou *Languedocien* , qu'il avait servi huit ans dans le régiment de *Lyonnais*. — Je lui parlai

PATOIS ;

PATOIS ; cela parut lui faire plaisir , & l'intérêt que j'avais de lui plaire , me donna une éloquence gasconne si persuasive , que je parvins à l'intéresser au point d'obtenir de lui ces mots , qu'il est impossible d'apprécier quand on n'a pas été dans le guichet où j'étais. — *Né té cougneichi pas , mé pertant né peinsi pas què siasqué un treste ; au contrairi , té crési un boun gouyat (*)*. — Je cherchai dans mon imagination tout ce qu'elle pouvait me fournir pour le confirmer dans cette bonne opinion ; j'y réussis , car j'obtins encore qu'il me laisserait entrer dans le redoutable guichet pour voir juger un prisonnier..... j'en vis juger deux , dont un fournisseur de la bouche du Roi , qui étant accusé d'être du complot du 10 , fut condamné & exécuté ; l'autre qui pleurait , & qui ne prononçait que des mots entrecoupés , était déjà déshabillé , & allait *partir pour la Force* , lorsqu'il fut reconnu par un ouvrier de Paris , qui attesta qu'on le prenait pour un autre. — Il fut renvoyé à un plus amplement informé. — J'ai appris depuis qu'il avait été proclamé innocent.

Ce que je venais de voir fut un trait de lumière qui m'éclaira sur la tournure que je devais donner à mes moyens de défense. — Je rentrai dans le second guichet , où je vis quelques prisonniers qu'on venait d'amener du dehors. — Je priai mon Provençal de me procurer un verre de vin. Il allait le chercher , lorsqu'on lui dit de me reconduire dans la chapelle , où je rentrai , *sans avoir pu découvrir le motif pour lequel on nous avait fait descendre* ; j'y trouvai 10 nouveaux prisonniers , qui remplaçaient cinq des nôtres précédemment jugés. — Je n'avais pas de tems à perdre pour com-

(*) Traduction. Je ne te connais pas , mais pourtant je ne pense pas que tu sois un traître ; au contraire , je crois que tu es un bon enfant.

poser un nouveau mémoire : j'y travaillais, bien convaincu qu'il n'y avait que la fermeté & la franchise qui pouvaient me sauver, lorsque je vis entrer mon *Provençal*, qui, après avoir dit au guichetier : — (*) *Bacle la porte, à la tournante seulement, et atténs mé en défore* ; — s'approcha de moi, & me dit, après m'avoir touché la main :

(**) *Béni pér tu. — Baqui lou bin qué mas damandat : — beu..... J'en avais bu plus de la moitié, lorsqu'il mit la main fur la bouteille, & me dit : — Sacrisdi, moun amic, coumé y bas ; n'en bolè pér you : à ta santat..... Il but le reste. — Né poudi pas damoura dans tu loun tén ; mé rapélé-té dé cé qué te disi. — Si ses un caloutin ou bé un couspirateur d'au castél dé mousu Bétot, sias flambat ; mé si né sias pas un tréste, nage pas po ; te respoundi dé ta biste. —*

„ *Eh ! moun amie, suis bien surt dé n'esta pas*
 „ *accusat de tout aco, mé passi per esta un tantinét*
 „ *aristoucrat.* ” —

Coy ré caco ; los juges sabent bé qui a d'ounestés gens pér-toût. — Lou president es un houneste homme, qué n'est pas un sot. —

(*) *Traduction.* Ferme la porte seulement à la clef, & attend-moi en dehors.

(**) --- Je viens pour toi. --- Voilà le vin que tu m'as demandé : bois..... Sacre..... mon ami, comme tu y vas ; j'en veux pour moi : à ta santé..... Je ne peux pas demeurer long-temps avec toi ; mais rappelle-toi de ce que je te dis. --- Si tu es un prêtre, ou un conspirateur du château de M. Veto, tu es flambé ; mais si tu n'es pas un traître, n'aie pas peur ; je te réponds de ta vie. ---

„ *Eh ! mon ami, je suis bien sûr de n'être pas accusé de tout cela ;*
 „ *mais je passè pour être un peu aristocrate.* ” ---

Ce n'est rien que cela ; les juges savent bien qu'il y a des honnêtes gens par-tout. Le président est un honnête homme, qui n'est pas sot. ---

„ *Faites-moi le plaisir de prier les juges de m'écouter ; je ne leur*
 „ *demande que cela.* ” ---

Tu le feras ; je t'en réponds. --- Or ça adieu, mon ami ; --- du courage. --- Je vas m'en retourner à mon poste ; --- je tâcherai de faire venir ton tour le plutôt qu'il me sera possible. --- Embrasse-moi ; je suis à toi, de bon cœur.

„ Fassei mé lou plasei dé préga los juges de
„ m'escouta; né damandi caco. ” —

Lou siras , t'en respoundi. — Arça adissias ;
amic , d'au couragé ; m'en bau à mon poste ; —
taquercì dé fa béne toun tour lon plu leu que
sira pousseble. — Embrassemé ; seui à tu dé bour
co. —

Nous nous embrassâmes , & il fortit.

Il faut avoir été prisonnier à l'Abbaye le 3 Sep-
tembre 1792, pour sentir l'influence qu'eut cette
petite conversation sur mes espérances , & com-
bien elle les ranima.

VERS MINUIT. — Le bruit furnaturel qu'on n'a-
vait pas discontinué de faire depuis 36 heures ,
commença à s'appaiser ; nous pensâmes que nos
juges & leur pouvoir exécutif (*) excédés de fa-
tigue , né nous jugeraient que lorsqu'ils auraient
pris quelque repos ; nous étions occupés à arran-
ger nos lits , lorsqu'on fit une nouvelle proclama-
tion , qui fut huée généralement. — Peu après ,
un homme demanda la parole au peuple , &
nous lui entendîmes dire très-distinctement : —
*Les prêtres et les conspirateurs qui restent , et
qui sont là , ont graissé la patte des juges : voilà
pourquoi ils ne le jugent pas.* — A peine eut-il
achevé de parler , qu'il nous sembla entendre
qu'on l'affommat. — Le bruit & l'agitation du
peuple devint d'une véhémence effroyable. Le
bruit augmentait à chaque instant , & la fermenta-
tion était à son comble , lorsqu'on vint chercher
M. DEFON....., ancien garde-du-corps , dont
bientôt après nous entendîmes les cris de mort (**);

(*) C'est ainsi qu'on nommait les Tueurs.

(**) On vint aussi chercher un officier supérieur de la nouvelle mai-
son du Roi , de la part d'un des commissaires de la commune , qui
était dans une chambre au dessus de la nôtre. Nous demandâmes la
même faveur ; mais inutilement.

peu après on arracha encore de nos bras deux de nos camarades , ce qui me fit pressentir que mon heure fatale approchait.

Enfin le mardi , à une heure du matin , après avoir souffert une agonie de trente-sept heures , qu'on ne peut comparer même à la mort ; après avoir bu mille & mille fois le calice d'amertume , la porte de ma prison s'ouvre : on m'appelle : je parais. Trois hommes me saisissent , & m'entraînent dans l'affreux guichet.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Dernière crise de mon agonie.

A LA lueur de deux torches , j'aperçus le terrible tribunal qui allait me donner ou la vie ou la mort. Le président , en habit gris , sabre à son côté , était appuyé debout contre une table , sur laquelle on voyait des papiers , une écritoire , des pipes , & quelques bouteilles. Cette table était entourée par 10 personnes , assises ou debout , dont deux étaient en veste & en tablier ; d'autres dormaient étendus sur des bancs. Deux hommes en chemises teintes de sang , le sabre à la main , gardaient la porte du guichet ; un vieux guichetier avait la main sur les verroux. — En présence du président , trois hommes tenaient un prisonnier qui paraissait âgé de 60 ans.

On me plaça dans un coin du guichet ; mes gardiens croisèrent leurs sabres sur ma poitrine , & m'avertirent que si je faisais le moindre mouvement pour m'évader , ils me poignarderaient. — Je cherchais des yeux mon *Provençal* , lorsque je

vis deux gardes nationaux présenter au président une réclamation de la section de la *Croix-Rouge*, en faveur du prisonnier qui était vis-à-vis de lui. Il leur dit, que ces demandes étaient inutiles pour les traîtres. — Alors le prisonnier s'écria : — *C'est affreux ; votre jugement est un assassinat.* — Le président lui répondit : — *J'en ai les mains lavées ; conduisez (*) M. Maillé.....* — Ces mots prononcés, on le poussa dans la rue, où je le vis massacrer par l'ouverture de la porte du guichet.

Je me suis trouvé souvent dans des positions dangereuses, & j'ai toujours eu le bonheur de savoir maîtriser mon ame ; mais dans celle-ci ! — l'effroi inséparable de ce qui se passait autour de moi, m'aurait fait succomber, sans ma conversation avec le *Provençal*, & sur-tout sans mon rêve qui me revenait toujours à l'imagination.

Le président s'assit pour écrire, & après qu'il eut (*apparemment*) enrégistré le nom du malheureux qu'on expédiait, j'entendis dire : à un autre.

Aussi-tôt je fus traîné devant cet expéditif & sanglant tribunal, en présence duquel la meilleure protection était de n'en point avoir, & où toutes les ressources de l'esprit étaient nulles, si elles n'étaient pas fondées sur la vérité. — Deux de mes gardes me tenaient chacun une main, & le troisième par le collet de mon habit.

(Le président *m'adressant la parole :*)

„ Votre nom, votre profession ? ”

(*Un des juges.*)

„ Le moindre mensonge vous perd. ”

(*) Je crus m'apercevoir que le président prononçait cet arrêt à contre-cœur : plusieurs *Tueurs* étaient entrés dans le guichet, & y causaient beaucoup de fermentation.

L'on me nomme JOURGNIAC SAINT-MÉARD ; j'ai servi 25 ans en qualité d'officier , & je comparais à votre tribunal avec l'assurance d'un homme qui n'a rien à se reprocher , qui par conséquent ne mentira pas.

(LE PRÉSIDENT.)

„ C'est ce que nous allons voir ; un moment (*)..... Savez-vous quels sont les motifs de „ votre arrestation ? ”

Oui , monsieur le président , (**) & je peux croire , d'après la fausseté des dénonciations faites contre moi , que le comité de surveillance de la commune ne m'aurait pas fait emprisonner , sans les précautions *que le salut du peuple* lui commandait de prendre.

On m'accuse d'être le rédacteur du journal *anti-Feuillant* , intitulé : *de la Cour et de la Ville*. — La vérité est que cela n'est pas. — C'est un nommé GAUTIER , dont le signalement ressemble si peu au mien , que ce n'est que par méchanceté , qu'on peut m'avoir pris pour lui ; — & si je pouvais fouiller dans ma poche.....

Je fis un mouvement inutile pour prendre mon porte-feuille ; un des juges s'en aperçut , & dit à ceux qui me tenaient ; LACHEZ MONSIEUR. — Alors je posai sur la table les attestations de plusieurs commis , facteurs , marchands , & propriétaires de maisons chez lesquels il a logé , qui prouvent qu'il était rédacteur de ce journal , & seul propriétaire.

(*) Il regarda les écroux & les dénonciations qu'il fit ensuite passer aux juges.

(**) A mon grand déplaisir , on détournait souvent l'attention du président & des juges. — On leur parlait à l'oreille , on leur portait des lettres ; une entr'autres qu'on remit au président , & qu'on avait trouvée dans la poche de M. , *maréchal-de-camp* , adressée à M. SERVAN , ministre de la guerre.

(*Un des juges*).

„ Mais enfin il n'y a pas de feu sans fumée ;
 „ il faut dire pourquoi on vous accuse de cela. ”

C'est ce que j'allais faire. Vous savez, Messieurs, que ce journal était une espece de tronc dans lequel on déposait les calambours, quolibets, épigrammes, plaisanteries bonnes ou mauvaises qui se faisaient à Paris & dans les quatre-vingt-trois départemens. — Je pourrais dire que je n'en ai jamais fait pour ce journal, puisqu'il n'existe aucun manuscrit de ma main ; mais ma franchise qui m'a toujours bien servi, me servira encore aujourd'hui, & j'avouerai que la gaieté de mon caractère m'inspirait souvent des idées plaisantes, que j'envoyais au sieur Gautier. Voilà, Messieurs, le SIMPLE résultat de cette GRANDE dénonciation, qui est aussi absurde que celle dont je vais parler est MONSTRUEUSE. On m'accuse d'avoir été sur les frontieres, d'y avoir fait des recrues, de les avoir conduit aux émigrés.....

Il s'éleva un murmure général, qui ne me déconcerta pas, & je dis en haussant la voix :

Eh ! Messieurs, j'ai la parole ; je prie M. le président de vouloir bien me la maintenir ; jamais elle ne m'a été plus nécessaire.

(*Presque tous les juges dirent en riant :*)

„ C'est juste, c'est juste : silence. ”

Mon dénonciateur est un monstre ; je vais prouver cette vérité à des juges que le peuple n'aurait pas choisis, s'il ne les avait pas cru capables de discerner l'innocent d'avec le coupable. — Voilà, Messieurs, des certificats qui prouvent que je ne suis pas sorti de Paris depuis VINGT-TROIS MOIS. — Voilà des déclarations des *maîtres de maison*, chez lesquels j'ai logé depuis ce tems, qui attestent la même chose.

On était occupé à les examiner, — lorsque nous

fumes interrompus par l'arrivée d'un prisonnier *qui prit ma place devant le président.* — Ceux qui le tenaient, dirent que c'était encore un prêtre qu'on avait *déniché* dans la chapelle. Après un fort court interrogatoire, il fut envoyé à *la Force.* — Il jeta son briviaire sur la table, & fut entraîné hors du guichet, où il fut massacré. — Cette expédition faite, je reparus devant le tribunal.

(*Un des juges.*)

„ Je ne dis pas que ces certificats soient faux ;
„ mais qui nous prouvera qu'ils sont vrais ? ”

Votre réflexion est juste, Monsieur ; & pour vous mettre à même de me juger avec connaissance de cause, faites-moi conduire dans un cachot, jusqu'à ce que des commissaires, que je prie M. le président de vouloir bien nommer, en aient vérifié la validité. — S'ils sont faux, je mérite la mort.

(*Un des juges (*) qui, pendant mon interrogatoire, parut s'intéresser à moi, dit à demi-voix :*)

„ Un coupable ne parlerait pas avec cette assurance. ”

(*Un autre juge.*)

„ De quelle section êtes-vous ? ”

De celle de la Halle au bled.

(*Un garde national, qui n'était pas du nombre des juges.*)

„ Ah ! ah ! je suis aussi de cette section. Chez qui demeurez-vous ? ”

Chez M. TEYSSIER, rue Croix des Petits Champs.

(*) Les traits de sa figure sont gravés dans mon cœur ; & si j'ai le bonheur de le rencontrer, je l'embrasserai, & je lui témoignerai ma reconnaissance avec bien du plaisir.

(*Le garde national.*)

„ Je le connais ; nous avons même fait des
„ affaires ensemble ; & je peux dire si ce certificat
„ est de lui..... „ (*Il le regarda , et dit :*) ” Mes-
sieurs, je certifie que c'est la signature du citoyen
TEYSSIER. ”

Avec quel plaisir j'aurais sauté au cou de cet
ange tutélaire ! mais j'avais des choses si impor-
tantes & si sérieuses à traiter , qu'elles me détour-
nerent de ce devoir ; & à peine eut-il achevé de
parler , que je fis une exclamation qui rappella
l'attention de tous , en disant : *Eh ! Messieurs ,*
d'après le témoignage de ce brave homme , qui
prouve la fausseté d'une dénonciation qui pouvait
me conduire à la mort , quelle idée pouvez-vous
avoir de mon dénonciateur ?

(*Le juge qui paraissait s'intéresser à moi.*)

„ C'est un gueux ; & s'il était ici on en ferait
„ justice. — Le connaissez-vous ? ”

Non , Monsieur , mais il doit être au comité de
surveillance de la commune , & j'avoue que si je
le connaissais , je croirais rendre service au public ,
en l'avertissant , *par des affiches* , de s'en méfier
comme d'un chien enragé.

(*Un des juges.*)

„ On voit que vous n'êtes pas faiseur de jour-
„ nal , & que vous n'avez pas *fait* des recrues.
„ Mais vous ne me parlez pas des propos *aristo-*
„ *crates* que vous avez tenus au Palais Royal , chez
„ des libraires. ”

Pourquoi pas ? Je n'ai pas craint d'avouer ce
que j'ai écrit ; je craindrai encore moins d'avouer
ce que j'ai dit , & même pensé. — J'ai toujours
conseillé l'obéissance aux loix , & j'ai prêché
d'exemple. J'avoue en même tems que j'ai pro-
fité de la permission que me donnait la *constitu-*
tion , pour dire que je ne la trouvais pas parfaite ,

parce que je croyais m'apercevoir qu'elle nous plaçait TOUS dans une position fautive. Si c'est commettre un crime d'avoir dit cela, alors la constitution elle-même m'aurait tendu un piège, & cette PERMISSION qu'elle me donnait *de faire connaître ses défauts*, ne ferait plus qu'un guet-à-pens. — J'ai dit aussi que presque tous les nobles de l'assemblée constituante, *qui se sont montrés si zélés patriotes*, avaient beaucoup plus travaillé pour satisfaire leurs intérêts & leur ambition, que pour la patrie ; & quand tout Paris paraissait enroué de leur patriotisme, je disais : — ILS VOUS TROMPENT. — Je m'en rapporte à vous, Messieurs, l'événement a-t-il justifié l'idée que j'avais d'eux ? — J'ai souvent blâmé les manœuvres lâches & mal-adroites de certains personnages qui ne voulaient que la *constitution*, rien que la *constitution*, toute la *constitution*. Il y a longtemps que je prévoyais une grande catastrophe, résultat nécessaire de cette *constitution* ; révisée par des égoïstes qui, (*comme ceux dont j'ai déjà parlé*), ne travaillaient que pour eux, & sur-tout du caractère des intrigans qui la défendaient. . . *Dissimulation, cupidité et poltronnerie* étaient les attributs de ces charlatans. — *Fanatisme, intrépidité & franchise*, formaient le caractère de leurs ennemis. . . Il ne fallait pas des lunettes bien longues pour voir qui devait l'emporter.

(L'attention qu'on avait à m'écouter, & à laquelle j'avoue que je ne m'attendais pas, m'encourageait, & j'allais faire le résumé de mille raisons qui me font préférer le régime républicain à celui de la *constitution* ; j'allais répéter ce que je disais tous les jours dans la boutique de M. DESENNE, lorsque le concierge entra tout effaré, pour avertir qu'un prisonnier se sauvait par la cheminée. Le

président lui dit de faire tirer sur lui des coups de pistolet; mais que, s'il s'échappait, le guichetier en répondait sur sa tête. — C'était le malheureux Mauffabré. On tira contre lui quelques coups de fusil, & le guichetier voyant que ce moyen ne réussissait pas, alluma de la paille. La fumée le fit tomber à moitié étouffé; — il fut achevé devant la porte du guichet.)

Je repris mon discours, en disant : — Personne, Messieurs, n'a désiré plus que moi la réforme des abus..... Voilà des brochures que j'ai composées avant & pendant la tenue des états-généraux; elles prouvent ce que je dis. — J'ai toujours pensé qu'on allait trop loin pour une *constitution*, & pas assez pour une *république*. — Je ne suis ni *Jacobin*, ni *Feuillant*. Je n'aimais pas les principes des premiers, quoique bien plus conséquens & plus francs que ceux des seconds, que je détesterais jusqu'à ce qu'on ait prouvé qu'ils ne sont pas la cause de tous les maux que nous avons éprouvés. Enfin nous sommes débarrassés d'eux. Et.....

(*Un juge, d'un air impatient.*)

„ Vous nous dites toujours que vous n'êtes pas ça, ni ça : qu'êtes-vous donc? ”

J'étais franc royaliste.

(Il s'éleva un murmure général, qui fut miraculeusement apaisé par le juge qui avait l'air de s'intéresser à moi, qui dit, mot pour mot :)

„ Ce n'est pas pour juger les opinions que nous sommes ici; c'est pour en juger les résultats. ” (*)

(*) Les génies de Rousseau & de Voltaire réunis, en plaidant ma cause, auraient-ils pu mieux dire?

A peine ces précieux mots furent-ils prononcés, que je m'écriai : — Oui, Messieurs, j'ai été franc royaliste, mais je n'ai jamais été payé pour l'être. J'étais royaliste, parce que je croyais qu'un gouvernement Monarchique convenait à ma patrie ; parce que j'aimais le Roi pour lui, & franchement. — *J'ai conservé ce sentiment dans mon cœur jusqu'au 10 août.*

(Le murmure qui s'éleva avait un son plus flatteur que l'autre ; & pour entretenir jusqu'à la conclusion la bonne opinion qu'on avait de moi, j'ajoutai :)

Je n'ai jamais entendu parler des complots que par l'indignation publique. — Toutes les fois que j'ai trouvé l'occasion de secourir un homme, je l'ai fait, sans lui demander quels étaient ses principes. Voilà des journaux, (*) même patriotes, qui prouvent ce que j'ai l'honneur de vous dire. — J'ai toujours été aimé des payfans de la terre dont j'étais Seigneur ; car, dans le moment où l'on brûlait les châteaux de mes voisins, je fus dans le mien, à Saint-Méard ; les payfans vinrent en foule me témoigner le plaisir qu'ils avaient de

(*) Je leur montrai quelques journaux dans lesquels il est parlé de moi favorablement.

Le Sieur Gorfus, qui avait, plus que personne, à se plaindre du Journal de la Cour & de la Ville, n'aurait pas dit, *le lendemain de ma délivrance*, s'il m'en avait cru le rédacteur, ce qu'il a dit dans le N^o. VI de son journal. (*Le Courier des 83 départemens.*)

„ Le Chevalier de Saint-Méard avait fourni quelques articles au
„ *Journal de la Cour & de la Ville* ; mais ces articles n'avaient pas
„ le caractère de la haineuse malignité. Le Chevalier de Saint-Méard
„ confesse franchement qu'il avait été royaliste, parce qu'il avait cru
„ Louis XVI de bonne-foi. Il ne nie point ses articles, & le Cheva-
„ lier de Saint-Méard est enlevé dans les bras & porté en triomphe
„ chez lui : on lui donne même un titre à sa décharge. Le Chevalier
„ de Saint-Méard n'était véritablement pas auteur de ces articles ré-
„ voltans qu'on trouvait souvent dans ce journal, & il a prouvé, dans
„ quelques circonstances, *que nous avons citées*, qu'il était capable de
„ bons procédés, & qu'il avait le cœur excellent. ”

me voir, & planterent un mai dans ma cour. Je sais que ces détails doivent vous paraître bien minutieux; mais, Messieurs, mettez-vous à ma place, et jugez si c'est le moment de tirer parti de toutes les vérités qui peuvent m'être avantageuses. — Je peux assurer que pas un soldat du régiment d'infanterie du Roi (*), dans lequel j'ai servi vingt-cinq ans, n'a eu à se plaindre de moi; je peux même me glorifier d'être un des officiers qu'ils ont le plus chéri. La dernière preuve qu'ils m'en ont donnée n'est pas équivoque, puisque deux jours avant l'affaire de Nanci, moment où leur méfiance contre les officiers était à son comble, ils me nommerent leur général, & m'obligerent de commander l'armée qui se porta à Lunéville, pour délivrer trente cavaliers du régiment de *Mestre-de-Camp*, que les *Carabiniers* avaient faits prisonniers, & pour leur enlever le général Mal-Seigne.

(*Un des juges.*)

„ Je verrai bien si vous avez servi au régiment du Roi. Y avez-vous connu M. Moreau ? ”

Oui, Monsieur : j'en ai même connu deux; l'un, très-grand, très-gros, & très-raisonnable; l'autre, très-petit, très-maigre, & très.... Je fis un mouvement avec la main, pour désigner une tête légère.

(*Le même juge.*)

„ C'est cela même; je vois que vous l'avez connu. ”

(Nous en étions là, lorsqu'on ouvrit une des portes du guichet qui donne sur l'escalier, & je vis une escorte de trois hommes qui conduisait M. Marguerite, ci-devant ma-

(*) Un des juges me marcha sur le pied, pour m'avertir apparemment que j'allais me compromettre. J'étais sûr du contraire.

for, précédemment mon camarade au régiment du Roi, & mon compagnon de chambre à l'Abbaye. — On le plaça, pour attendre que je fusse jugé, dans l'endroit où l'on m'avait mis quand on me conduisit dans le guichet.)

Je repris mon discours.

Après la malheureuse affaire de Nancy, je suis venu à Paris, où je suis resté depuis cette époque. — J'ai été arrêté dans mon appartement, il y a douze jours. Je m'attendais si peu à l'être, que je n'avais pas cessé de me montrer comme à mon ordinaire. — On n'a pas mis les scellés chez moi, parce qu'on n'y a rien trouvé de suspect. — Je n'ai jamais été inscrit sur la liste civile. — Je n'ai signé aucune pétition. — Je n'ai eu aucune correspondance repréhensible. — Je ne suis pas sorti de France depuis l'époque de la révolution. Pendant mon séjour dans la capitale, j'y ai vécu tranquille; je m'y suis livré à la gaieté de mon caractère, qui, d'accord avec mes principes, ne m'a jamais permis de me mêler *sérieusement* des affaires publiques, et encore moins de faire du mal à qui que ce soit... Voilà, Messieurs, tout ce que je peux dire de ma conduite & de mes principes. La sincérité des aveux que je viens de faire, doit vous convaincre que je ne suis pas un homme dangereux. C'est ce qui me fait espérer que vous voudrez bien m'accorder la liberté que je vous demande, & à laquelle je suis attaché par besoin & par principes.

(*Le président, après avoir oté son chapeau, dit :*)

„ Je ne vois rien qui doive faire suspecter
„ Monsieur; je lui accorde la liberté, — Est-ce
„ votre avis? „

(Tous les juges.)

„ Oui, oui; C'EST JUSTE. ”

A peine ces mots DIVINS furent-ils prononcés, que tous ceux qui étaient dans le guichet m'embrassèrent. — J'entendis au-dessus de moi applaudir, & crier *bravo*. Je levai les yeux : et j'aperçus plusieurs têtes groupées contre les barreaux du soupirail du guichet; & comme elles avaient les yeux ouverts & mobiles, je compris que le bourdonnement sourd & inquiétant que j'avais entendu pendant mon interrogatoire, venait de cet endroit.

Le président chargea trois personnes d'aller *en députation* annoncer au peuple le jugement qu'on venait de rendre. Pendant cette proclamation, je demandai à mes juges un résumé de ce qu'ils venaient de prononcer en ma faveur : ils me le promirent. Le président me demanda pourquoi je ne portais pas la croix de St. Louis, *qu'il savait que j'avais*. Je lui répondis, que mes camarades prisonniers m'avaient invité à l'oter. Il me dit que l'assemblée nationale n'ayant pas défendu *encore* de la porter, on paraissait suspect en faisant le contraire. — Les trois députés rentrèrent, *et me firent mettre mon chapeau sur la tête*; ils me conduisirent hors du guichet. Aussi-tôt que je parus dans la rue, un d'eux s'écria : CHAPEAU BAS..... CITOYENS, VOILA CELUI POUR LEQUEL VOS JUGES DEMANDENT AIDE ET SECOURS. — Ces paroles prononcées, le *pouvoir exécutif* m'enleva, & placé au milieu de quatre torches, je fus embrassé de tous ceux qui m'entouraient. Tous les spectateurs crièrent : *vive la Nation!* Ces honneurs auxquels je fus très-sensible, me mirent sous la sauve-garde du peuple, qui, en applaudissant, me laissa passer, suivi des trois députés que le président avait chargés de m'escorter jusques chez moi. —

Un d'eux me dit, *qu'il était mûçon, et établi dans le fauxbourg St. Germain*; — l'autre, *né à Bourges, et apprentif perruquier*; — le troisieme, *vêtu de l'uniforme de garde national*, me dit qu'il était *fédéré*. — Chemin faisant, le mûçon me demanda si j'avais peur. Pas plus que vous, lui répondis-je. Vous devez vous être aperçu que je n'ai pas été intimidé dans le guichet; je ne tremblerai pas dans la rue. — *Vous auriez tort d'avoir peur*, me dit-il, *car actuellement vous êtes sacré pour le peuple; et si quelqu'un vous frappait, il périrait sur-le-champ. Je voyais bien que vous n'étiez pas une de ces chenilles de la liste civile; mais j'ai tremblé pour vous, quand vous avez dit que vous étiez officier du Roi. — Vous rappelez-vous que je vous ai marché sur le pied? — Oui, mais j'ai cru que c'était un des juges..... C'était parbleu bien moi; je croyais que vous alliez vous fourrer dans le haria, et j'aurais été fâché de vous voir faire mourir; mais vous vous en êtes bien tiré; j'en suis bien aise, parce que j'aime les gens qui ne boudent pas. — Arrivés dans la rue SAINT-BENOIT, nous montâmes dans un fiacre qui nous porta chez moi. Le premier mouvement de mon hôte, de mon ami, fut, en me voyant, d'offrir son porte-feuille à mes conducteurs, qui le refusèrent, & qui lui dirent, en propres termes: — Nous ne faisons pas ce métier pour de l'argent. Voilà votre ami; il nous a promis un verre d'eau-de-vie; nous le boirons, & nous retournerons à notre poste. — Ils me demandèrent une attestation qui déclarât qu'ils m'avaient conduit chez moi sans accident. Je la leur donnai, en les priant de m'envoyer celle que mes juges m'avaient promise, ainsi que mes effets (*), que j'avais laissé à l'Ab-*

(*) D'après la réclamation que j'en ai faite depuis, MM. JOURDEUIL ET LECLERC, administrateurs au département de surveillance, ont eu
baye.

baye. — Je fus les accompagner jusqu'à la rue , où je les embrassai de bien de bon cœur. — Le lendemain , un des commissaires m'apporta le certificat dont voici la copie :

Nous , commissaires nommés par le peuple , pour faire justice des traîtres détenus dans la prison de l'Abbaye , avons fait comparaître , le 4 Septembre , le citoyen Jourgniac-Saint-Méard , ancien officier décoré , lequel a prouvé que les accusations portées contre lui étaient fausses , & n'être jamais entré dans aucun complot contre les patriotes : nous l'avons fait proclamer innocent en présence du peuple , qui a applaudi à la liberté que nous lui avons donnée. En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat à sa demande : nous invitons tous les citoyens à lui accorder aide & secours.

Signés , POIR..... BER.....

A l'Abbaye , l'an quatrième de la liberté , et le premier de l'égalité.

Après quelques heures de sommeil , je m'empressai de remplir les devoirs que l'amitié & la reconnaissance m'imposaient. — Je fis imprimer une lettre , par laquelle je fis part de mon heureuse délivrance à tous ceux que je savais avoir pris quelque part à mon malheur. — Je fus le même jour me promener dans le jardin du citoyen Egalité (*) ; je vis plusieurs personnes se frotter les yeux , pour voir si c'était bien moi ; j'en vis d'autres reculer d'effroi , comme si elles avaient

la complaisance de me promettre , par écrit , un ordre nécessaire pour la remise desdits effets : je ne l'ai pas encore reçu , non plus que mes effets ; mais je dois croire que je ne perds rien pour attendre.

(Note composée plusieurs jours après le manuscrit.)

(*) Ci-devant duc d'ORLEANS.

Tome

C

vu un spectre. — Je fus embrassé, même de ceux que je ne connoissais pas; enfin ce fut un jour de fête pour moi! — Mais ce qu'on m'a dit depuis, ce qu'on m'a écrit, & ce que j'ai lu imprimé, m'a fait calculer combien l'effet de mon emprisonnement pouvait m'être défavorable dans l'esprit de ceux qui ne me connaissent pas, & sur-tout dans un moment où l'on croit, où l'on condamne, où l'on exécute si précipitamment. J'ai cru qu'il m'importait de produire un contre-effet. — J'ai fait connaître la vérité.

CHAPITRE CINQUIEME.

A mes ennemis.

J'AVAIS promis, dans le tableau des événemens terribles que je viens de retracer, EXACTITUDE ET VÉRITÉ (*); j'ai rempli ma promesse avec scrupule. — Les détails dans lesquels je suis entré, prouvent sans doute que mon intention a été de n'en omettre aucun, parce qu'il n'en est point qui ne soient intéressans dans cette effrayante époque, dont les circonstances seront écrites en caracteres de sang sur les pages de notre histoire; ils fourniront sans doute à d'autres des réflexions

(*) Je ne certifie pas que ce qu'on m'a dit au comité & au guichet, ainsi que mes réponses, soient rapportées mot pour mot, mais j'atteste que le sens des phrases y est de la plus grande exactitude. — On sera sans doute étonné, que dans un moment aussi critique, j'ai parlé, à mon interrogatoire, avec autant de suite; mais l'étonnement cessera quand on saura que j'avais appris par cœur ce que j'avais le projet de dire, & que j'avais même prié quatre de mes camarades d'infortune, entre autres, MM. DE BRASSAC, de me faire répéter les moyens de défense que j'allais prononcer. D'ailleurs mon parti était pris; j'étais, pour ainsi dire, identifié avec l'idée de la mort; je ne la craignais, ni ne la voyais.

sur les causes qui l'ont provoquée : moi je n'ai écrit que celles que m'ont inspirées la douleur & l'effroi.

Etranger à toute espèce d'intrigue, ennemi de ces ténébreux complots qui avilissent la dignité de l'homme, qui déshonorent le caractère français, dont la loyauté fut toujours l'heureux partage, j'étais entré pur dans cette terrible prison ; c'est ma franchise qui m'a sauvé.

Je fais cependant que la justice qu'on m'a rendue, *dans un moment où elle pouvait être distribuée par le hasard*, a donné de l'humeur à mes ennemis, dont ma douloureuse agonie n'a pu éteindre la haine que je n'ai pas méritée. — Je fais qu'au moment où je prononçais dans la tribune de ma section le serment prescrit à tous les citoyens, ils publiaient, dans un des cafés du palais de la révolution, que j'avais fait celui de ne jamais le prêter.

Eh ! Messieurs, Messieurs, rappelez-vous que jamais personne n'a vécu plus avant que moi dans la mort ; rappelez-vous que, pendant 38 heures, les cousteaux & les hâches ont été levés sur moi. L'instant qui nous sépare de la vie a-t-il quelque chose d'aussi douloureux ? — Vous m'avez fait bien du mal, je vous le pardonne de bon cœur ; mais je vous supplie, au nom de votre patriotisme de me laisser terminer en paix le reste de ma résurrection.

Je conviendrai, si vous voulez, qu'un décret de l'assemblée législative, en m'ôtant plus de la moitié de mon patrimoine, dont les miens & moi jouissions depuis très-long-tems, a pu me donner un peu d'humeur. Mettez-vous à ma place un instant, & dites-moi de bonne foi si vous auriez éprouvé ce déficit avec plaisir ?

Au surplus, dans le moment où j'écris ces

lignes , je suis réellement consolé , parce que j'ai réfléchi que la suppression des rentes seigneuriales est favorable à ceux de mes ci-devant tenanciers PEU FORTUNÉS , que j'ai toujours aimés , *ainsi que les autres* , & qui ne me paient pas d'ingratitude , j'en suis persuadé. Amusez-vous de ma narration ; je vous abandonne l'écrit & l'auteur comme *auteur* ; mais plus de noirceurs ; elles produisent des effets trop funestes.

Ne croyez pas cependant que je vous demande grace. Fidele observateur des loix pendant tout le cours de ma vie , je ne désobéirai pas à celles qu'a dictées la souveraineté nationale. J'ai toujours chéri ma patrie , je ne la déchirerai pas ; je me joindrai à ceux qui veulent mettre fin à ses malheurs. Si vous me voyez écarter de ces principes , dénoncez-moi ; mais dites vrai , & sur-tout rappelez-vous que , *si j'avais été coupable* , on ne m'aurait pas arrêté dans mon appartement DOUZE JOURS APRÈS LE 10 AOUT 1792. — Que *si j'avais le projet de mal faire* , je ne resterais pas à Paris , & que *si je faisais mal* , je ne me mettrais pas en évidence ; *je me tairais*.

*A Paris , l'an premier de la république , le 15
Septembre 1792.*

LAZARE , ci-devant JOURGNIAC
SAINT-MÉARD.

Ne varietur,

Londres, 5 Novembre 1792.

*Alexandre de Tilly, à M. de Condorcet, membre
de la convention nationale. (*)*

Sapè mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent Superi terras, aut nullus inesset
Rector,

Luc.....

M O N S I E U R,

Ce n'est qu'en songeant à ce que vous fûtes, que l'on peut vous écrire aujourd'hui ; mais en promenant des regards désespérés sur cette solitude de deuil qui fut autrefois la France, au milieu des ruines, des cadavres, de l'anarchie & du cahos, à la lueur des incendies, on cherche un homme pour l'interroger ; & parmi ces brigands obscurs, agitateurs d'un peuple d'affassins il n'en est pas un que la colere daigne interpeller : le mépris la reprime. Mais vous qui né, (je le crois,

(*) (*Note de l'Editeur.*) Après le tableau que l'on vient de lire, & dans lequel on s'apercevra aisément que les circonstances ont forcé d'adoucir tous les traits, afin de pouvoir le publier sans risques à Paris, j'ai cru faire une chose agréable à mes lecteurs, en leur présentant la lettre suivante. C'est le premier élan d'un cœur généreux soulevé d'indignation à la lecture du décret que l'assemblée vient de rendre contre les émigrés de tout genre, de tout âge & de tout sexe. Les dangers qu'a courus M. de Tilly, après le 10 Août, le royalisme qu'il a toujours professé, les morceaux dont il embellissait la *Feuille du Jour*, & les *Actes des Apôtres*, dans un tems où il était encore permis de penser, de parler & d'écrire librement, sont une apologie suffisante de sa retraite hors de France ; mais aussi, qui plus que lui a droit de regretter sa patrie, ses arts & sa gloire ? Qui plus que lui a droit de se plaindre que l'art de haïr y ait été substitué à celui de plaisir & d'aimer.

du moins , vous l'avez cru vous même) dans cette classe naguere privilégiée , aujourd'hui si déplorable ; vous , distingué par de grands talens , par des connaissances profondes , par une vaste littérature ; vous l'un des amans de la renommée , de la postérité , de la *philosophie* , par quelle fatalité inconcevable vous trouvai-je à présent l'émule de Ravailac & de Cartouche , & l'apôtre sanguinaire d'une doctrine qui fait frémir d'horreur l'Europe épouvantée ?

Eh bien ! c'est vous que je cite à ce tribunal secret qui fait pâlir les plus grands coupables , à cette conscience qui crie dans l'épaisseur des nuits..... C'est vous que ma faible voix somme de répondre.

N'avez-vous jamais revu l'ombre de *Frédéric* , les spectres de d'*Alembert* & de *Voltaire* ? L'ombre du duc de la *Roche-foucauld* , d'un bienfaiteur déchiré , baigné dans son sang sous les yeux d'une épouse & d'une mere , ne se présente-t-elle jamais à votre imagination effrayée ? Ceux avec qui vous vécûtes , dispersés , assassinés , bannis , cachés , dépouillés , se dérobaient à la hache des cannibales , ou y succombant ; le trône renversé , la famille royale errante , son chef périssant lentement de mille morts dans une prison avec des femmes & des enfans , l'obligation journaliere où vous êtes de communiquer avec la lie de la nation & le rebut des humains , cette voix intérieure qui vous repete , qu'admiré jadis , votre nom va devenir une injure ; toutes ces considérations terribles et réunies , ne livrent-elles point votre cœur en proie à tous les supplices de l'enfer ?

Que faites-vous de vos remords ? de vos souvenirs ? comment composez-vous avec l'avenir ? avec vos espérances ? pouvez-vous dormir ?

Pourriez-vous me dire ce que veut ce peuple ?

ce que vous voulez vous-même ? Pourriez-vous laisser entrevoir quel est le mode & le but de gouvernement que vous voulez introduire dans un pays qui par sa localité , qui par le génie de ses habitans , ne peut être que ce qu'il était avec des modifications que les esprits bien faits avaient désirées & obtenues , & que les brouillons & les scélérats ont dédaignées , calomniées , & fait évanouir ? Sauriez-vous dire ce que vous voulez substituer à ce que vous avez détruit ? quelles abstractions sauvages & incultes vous voulez mettre à la place des beaux arts , de l'élégance , de la politesse , de tout ce qui donne du charme à la vie , d'une liberté décente & du bonheur ? Pourriez-vous prouver les avantages que retirera ce peuple profondément corrompu , de ses meurtres , de ses dévastations & de ces forfaits , de tous les noms & de tous les genres qui l'ont signalé à l'exécration de l'Europe.

Hélas ! Monsieur , vous le savez aussi bien que moi , ce n'est ni de la licence , ni des piques , ni du sang qu'il faut au peuple : il n'a besoin que de joie , de pain & de repos..... Et la nation Française ent-elle recueilli autant de gloire qu'elle a ramassé d'infamie , aurait encore été trompée sur ses véritables intérêts ; car les nations sont comme les individus , le bonheur leur vaut mieux que la gloire.

Pourriez-vous me démontrer comment vous sortirez du gouffre immonde où vous vous débattrez ? Toutes ces questions sont insolubles pour vous. Eh bien , moi , je vais les résoudre ! & si cette catastrophe épouvantable qui est à la veille d'annihiler le plus bel empire de l'univers , n'est pas un avant-coureur de *la fin du monde* ; si vous n'êtes pas un des instrumens visibles de l'ange exterminateur , qui , châtiant les peuples , a

commencé par le plus corrompu de tous ; si tant de calamités accumulées sur la France, & prêtes à peser sur le globe entier ne sont pas des symptômes de destruction de ce vieil univers ; je vais, déchirant le voile de l'avenir, vous prophétiser votre destinée. . . . Vous tremblerez peut-être : elle est affreuse, comme votre vie. Que si échappant à une punition particulière dans un châtimement universel, vous & vos pareils n'êtes qu'un fléau de la colere céleste qui se prépare à briser les mondes, je pourrai du moins révéler le sens de vos machinations. Entraîné par gradation dans un abyme dont vous n'aviez pas fondé la profondeur, le succès de vos crimes vous y a toujours enfoncé davantage. Dans le principe, vous n'avez voulu que de *l'argent*, & la Cour eut pu vous avoir comme les *Jacobins*. Votre esprit bilieux peignit tout en noir à vos yeux livides ; votre femme dédaignée à *Versailles*, fut la pythonisse d'un autre de factieux, & vous concourûtes à précipiter de son Trône un Roi vertueux, mais faible, pour spolier sa Couronne, & pour en partager les dépouilles.

La peur de l'échafaud vous rendit chaque jour plus digne d'y monter. Vous sentîtes qu'il n'y avait plus pour vous d'asyle sur la terre, & vous transformâtes votre patrie en un cimetière, aux risques de vous y ensevelir vous-même. Ayant bravé tous les gouvernemens, vous dédaignâtes d'en établir un, ou plutôt vous présageâtes que vous y seriez puni : ayant foulé aux pieds toutes les loix, vous n'en fîtes que de circonstances, pour flatter les passions favorites de votre cœur : l'avarice & l'inhumanité. Vous vécûtes en tremblant, d'artifice, & au jour, & à l'heure, comme ce tyran assis à un festin, un glaive suspendu sur sa tête : vous vous attendiez à être puni & vous comblez la mesure,

Lorsqu'une fatalité inexplicable, (énigme désastreuse dont l'Europe aura la clef,) a permis que les armées les plus formidables reculassent épouvantées par une poignée de factieux qui conduisaient aux combats une multitude enivrée, lorsque contre l'attente des nations, contre votre propre espoir une république monstrueuse, les confiscations, le carnage, le bannissement, la mort ont triomphé, surpris de vos succès inespérés; vous n'avez pas osé proposer un code de loix à un peuple qui n'en veut plus; mais sentant que vous ne pouvez conserver de l'influence, & ce métal auquel vous avez tout sacrifié, que par une forme de gouvernement quelconque, vous luyoyez entre le desir d'en fixer un & la crainte de l'annoncer.

Mais la justice divine est impérissable : le tigre que vous avez démuselé vous dévorera, vous ferez mis en pièces par ceux dont vous flattâtes la sacrilège atrocité, & vous n'aurez qu'une seule vie à offrir pour l'holocauste expiatoire de tant de forfaits.

Vous & presque tous les *gens-de-lettres* de France aurez prouvé la bassesse d'une profession qui semblait noble, & je dois vous en avertir. Dans toute l'Europe, quand on veut nommer un grand coupable, quand on veut se rallier à un point central d'horreur, de mépris & d'indignation — c'est vous qu'on cite.

Allez, allez, vains phantômes qui m'aviez déçus, littérature, *philosophie*, que j'appellais dans ma jeunesse pour consoler mon âge mur, votre nom & vos livrées sont à jamais déshonorés; vous avez fait plus de mal au monde dans ce siècle-ci que vous n'apportâtes de jouissances, de plaisirs utiles, & de bonheur aux générations disparues dans la nuit de tous les tems.

Et vous, Monsieur, comparez votre destinée avec celle des hommes restés fidèles aux principes, avec celle d'un *Burke* (*), qui lorsque cette assemblée nationale, proscrire aujourd'hui, réduisait en principes le renversement des Trônes, combattit sur les ruines de la Monarchie. La noble Française s'honora d'avoir en lui un défenseur, & le clergé lui éleva dans son cœur un monument de reconnaissance qui ne peut pas durer aussi long-tems que son immortel ouvrage, mais qui en est déjà la récompense.

Dans ces jours d'innovation & de blasphèmes politiques, quelle gloire vous auriez pu acquérir en vous montrant tout à la fois le défenseur du véritable peuple, & celui des droits du Trône, qui fondus dans un juste équilibre de gouvernement sont aussi les remparts des empires, & la sauve-garde des nations.

Au milieu de tant d'iniquités heureuses pour un moment, quelques idées de grandeur & de générosité auraient dû au moins voiler à l'Europe le fond de vos cœurs, (je parle à vous & à vos complices) auraient dû pallier ce système suivi d'horreurs inouïes, de déprédations révoltantes, & de persécutions fureurs. Les nations au-

(*) Et vous, qui présageâtes toutes les infortunes de ma patrie, vous qui, lorsque j'ens échappé aux assassins qui la couvrent de désolation, me montrâtes à *Bath* un intérêt si touchant & si soutenu pour ses calamités, pour ses grandeurs passées, & pour sa décadence, souffrés que j'acquitte la France, autant qu'il est en moi du tribut d'hommages qu'elle vous doit ! Vous avez aujourd'hui la triste satisfaction d'en avoir prédit la radiation dans le système de l'Europe, & vous en avez immortalisé les causes dans vos sublimes descriptions. Une tâche vous reste encore à remplir ; des brouillons salariés dans Londres pour y prêcher l'évangile des bords de la Seine, s'agitent dans l'obscurité pour ébranler l'édifice élevé par vos ancêtres : faites encore retentir votre éloquente voix, reprenez les armes d'Achille, terrassez-les dans la poussière, & dispersez les factieux comme l'aigle disperse les oiseaux de proie subalternes. On dira de vous, „ *transiit, & ecce non erant.* ”

raient cru du moins appercevoir un plan à vos complots, & une entente à vos desseins.

Une république fondée sur le modele de l'ancienne Rome, dont vous n'avez ni les talens, ni l'énergie, ni les vertus; un Roi & sa déplorable famille remis aux frontieres comme un autre Tarquin, dont il n'eut aucun des vices; La Majesté du rang dont il venait de descendre protégée par La Majesté du peuple, un traitement assigné à cette famille, qui pendant neuf siecles eut l'honneur de vous commander, les propriétés inviolables sous l'égide de la loi; l'horreur du sang, une indulgence universelle proclamée pour ceux qui, nés sur le même sol, sont appelés par vous les coupables, des loix religieusement observées, quelques éphémères qu'elles puissent être, l'hospitalité sacrée, les arts ré-encouragés, la clémence nationale brillant éminemment dans ce triomphe populaire; tout cela eut pu târir bien des larmes, effacer bien des souvenirs, consoler de grandes douleurs, appaiser des amours-propres irrités, prêter à vos succès les couleurs de la justice, tromper à demi la France, éblouir enfin la religion de l'Europe frappée de stupeur.

Mais vous eussiez peut-être ainsi recueilli le prix de votre funeste ascendant, & la Providence qui vous désavoue vous refuse des prospérités durables qui mettraient sa justice en problème.

Ainsi donc, après avoir marché sur les cadavres de vos concitoyens, après avoir dilapidé leurs propriétés, après avoir peut-être consommé *le seul crime* qui manque à votre histoire, après avoir tenté la subversion de l'Europe, dans le silence d'une loi de sang, vous permettrez peut-être dans quelques années à la noblesse Française de venir mendier son pain & étaler sa misere sur cette terre arrosée de son sang; mais si le nombre triomphe

de la loyauté, elle aura le noble orgueil de vous dérober sa misère, il est encore des armées en Europe, elle en fera les recrues : il vaut mieux mourir soldat loin de vous, que de vivre dans l'air que vous avez souillé.

Mais ou je m'abuse, ou ces suppositions chimériques ne se réaliseront jamais ; & si l'on n'enchaîne pas vos fureurs, vous vous dévorerez vous-mêmes. Exemple unique & immortel de ce que peuvent la corruption & la perversité, les lumières & la philosophie.

En relisant cette courte lettre, je m'effraie de tout ce qu'elle contient, je m'étonne & je m'accuse de tout ce qu'elle ne renferme pas. Ceux qui un jour traceront ces funestes tableaux, qu'on fera forcé d'appeler l'histoire, n'en ayant pas été les témoins, seront encore plus embarrassés que les contemporains ; & la postérité, dans cette longue galerie de crimes, n'aura pas un seul hommage à payer à la vertu, & pas un seul objet d'admiration pour se reposer dans ce cahos monstrueux de honte & d'iniquités.

Le véritable philosophe étudiera la nature dans ces crises révolutionnaires par lesquelles elle se purge, & se convaincra qu'à certaines distances, cette mere éternelle embarrassée de sa fécondité, conserve l'espece, mais que prodigue des individus elle sacrifie & dépense les générations. Ces perturbateurs qui jadis furent les fléaux de leur pays, en étaient aussi des ornemens ; ils étaient moins des conspirateurs, que des hommes qui se mettaient à leur place ; non que je veuille dire que leurs talens étaient le strict contre-poids de leurs forfaits, mais ils pouvaient en paraître les correctifs.

Cette fois-ci, c'est le néant, l'abjection, le crime dans toute sa latitude & sa laideur, la peur & la

barbarie. L'historien qui salira son imagination, & sa plume à rappeler cette épouvantable époque, pourra dire en se résumant, „ c'était du sang, des bourreaux & des victimes : c'était mille piques contre un bras défarmé, mille poignards contre une femme éplorée & sans défense; il n'y eut pas un étendart, pas un caractère, & pas un homme. ”

Peut-être, Monsieur, serait-ce ici le lieu de suivre votre parti dans ses détours le plus secrets, & de particulariser plus clairement quelques-uns de vos procédés. Mais ce serait une tâche trop horrible & trop longue, vous avez fidèlement proportionné les parties à l'ensemble; & quoique dans votre silence désorganisateur vous pavorissiez flotter sans aucun plan, comme un crime est toujours le but, un crime nouveau vous y ramène. Ainsi sans gravir tristement de crime en crime jusqu'au sommet de vos forfaits, je m'arrêterai sur votre dernier décret qui a fait frémir jusqu'aux porte-faix des nations étrangères; & si la terreur est un moyen il faut pourtant que vous sachiez qu'elle s'émousse, ou par trop d'horreur, ou par le ridicule.

Vous faites massacrer *le 2 de Septembre* des infortunés de tous les sexes & de tous les âges; tout périt, tout fuit, tout se cache à l'aspect de vos satellites & de leurs haches. Les syllabes d'un nom recommandable dévouent au trépas celui qui le porte (*); sa naissance est son forfait..... un soupçon c'est la mort. Vos bourreaux se répandent dans les environs de la capitale, dans le calme des campagnes, ils en arrachent les habitans confternés, ils les réservent à des supplices inconnus: on craint la peste pour cette ville coupable, ci-

(*) M. de Maillé arrêté & égorgé pour M. de Mailly.

metière impur de tant de cadavres mutilés ; ceux que la loi n'avait pu condamner , & n'avait pas osé absoudre , sont hachés par des tigres qui ont volé des figures d'hommes , aux yeux d'une soldatesque aussi lâche que vous , tout ce qui reste à Paris crie en tremblant : „ Vive la république ! ” quand presque tous ont dans le cœur , vive le Roi ! périssent *Condorcet* & ses pareils !

C'est alors que des perquisitions répétées , accompagnées de traitemens infames , que des enlevemens nocturnes , que des menaces répétées , que des lettres anonymes viennent alarmer le reste des propriétaires glacés d'effroi , & forcés de changer avec un asyle étranger cette patrie qu'ils n'auraient jamais voulu quitter , cette douce patrie qui pour des milliers de Français justifiera le vers du poëte. „ *Et dulces moriens reminiscitur agros.* ” Alors vous les dépouillés par un décret qui est la conséquence visible de vos scélératesses antérieures , & vous les punissez pour avoir encouru la peine dont vous leur avez fait une fatale nécessité ; ce qui est leur dire en d'autres tems , „ *Vous avez une terre dans le pays d'Albe , nous allons vous tuer pour la voler ; ou si vous fuyez nous la confisquerons pour en assigner les deniers au trésor national , et en dérober le prix* ” — & vous dites que la France est libre ! — que vous êtes les philanthropes , des philosophes ! vous êtes des brigands — des brigands qui dans une forêt , le pistolet au poing , vanteraient aux passans qu'ils détrouffent au nom de la morale & de la justice éternelle.

Mais il est tems de fermer mes yeux sur ce cloaque où vous respirez , sur ces odieux tableaux dont je pourrai d'autant mieux dire , *et quorum pars magna fui* , que j'ai été à la veille de succomber sous le couteau des meurtriers , & de périr victime

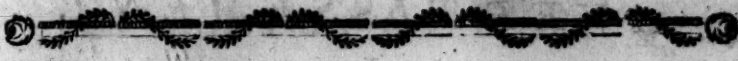
de vos fureurs , pour prix je n'ose pas dire , de mes efforts heureux , mais au moins de ma constance pour une cause juste , quoiqu'à demi perdue. Je vous combattis quand votre empire n'était pas encore affermi ; puissant , je ne fléchirai pas devant vous , & quand j'ai échappé à vos poignards je méprise vos prospérités , & ne voudrais pas y associer ma fortune.

Vous ne répondrez pas à cette lettre ; mais vous êtes jugé au tribunal de l'opinion , il a prononcé que vous étiez mort civilement : c'est au bourreau à exécuter la sentence.



j
s
o
l
t
s
f
t
o
l

la
e
a
d



AVERTISSEMENT.

AUCUNE époque de l'histoire du monde ne présente un tableau si vaste de crimes atroces, et de malheurs horribles que celui que la France a offert pendant les 40 jours qui se sont écoulés depuis le 10 Août, moment du massacre des Gardes Suisses, et de la suspension de la Royauté, jusqu'au 20 Septembre 1792, ouverture de la Convention Nationale.

Les seules relations qui en ayent paru jusqu'à présent, ont toutes été dictées sous l'influence de la faction dominante; ceux qui auraient pu éclairer l'opinion publique, et divulguer de grandes vérités, ont presque tous été massacrés ou suppliciés; leurs propriétés détruites; leurs femmes et leurs enfans arrêtés; une partie est encore cachée, et l'autre est condamnée à errer soit en France, soit dans les pays étrangers.

Pour ceux qui auraient osé prendre la défense des malheureux qui ont péri, et des victimes illustres que le fer des assassins menace encore, ils ont été réduits au silence, et n'ont pu faire en-

ij A V E R T I S S E M E N T.

tendre leurs voix. Le secret des postes, la liberté de la presse, la sûreté des personnes, la faculté de penser et de parler, ces élémens naturels de toute société politique, tout leur a été refusé avec menaces, interdit avec violence.

Ainsi l'histoire attend encore des matériaux, l'opinion publique a besoin d'une base pour se fixer, et l'infortune implore un défenseur.

Occupé depuis trois ans à défendre la cause de l'honneur, de l'ordre et de la monarchie, j'ai le premier sonné le tocsin sur les régicides, en publiant après la journée du 5 Octobre le *Domine Salvum Fac Regem*. Les intrigues et l'ignorance des faiseurs de Constitution, m'ont fourni pendant deux ans la matière de ces 11 Volumes de plaisanteries connues sous le nom des *Actes des Apôtres*. Enfin lorsque la première Assemblée Législative est venue appliquer les conséquences des principes décrétés par ses prédécesseurs, alors le sourire de la gaieté a été étouffé sous le poids des crimes; et il ne m'a plus été permis que de prédire nos malheurs actuels, et de faire entendre le cri de la douleur dans les numéros de la *Correspondance Poli-*

AVERTISSEMENT. iij

tique, que je publiais depuis le commencement de l'année.

Si une Providence céleste m'a conservé sain et sauf pendant si long-temps au milieu des haines et des ressentimens personnels ; si depuis, elle a permis que je survécusse à l'Abbé Royou, à Suleau et à Derosoy, et que je pénétrasse jusqu'aux rivages de la vérité et de la liberté, elle m'a sans doute destiné à dévoiler et à peindre dans toute leur horreur les scènes terribles qui viennent de se passer sous mes yeux ; en permettant que j'en fusse témoin sans en être victime, elle m'ordonne d'en être l'historien, et je remplirai cette tâche.

Il en est une encore plus chère à mon cœur, une qu'il me reste à remplir, et pour laquelle je n'ai sans doute sur-tout bon Français que l'avantage de ma position. Mon Roi, sa femme, ses enfans, sa sœur, gémissent au secret dans le fond de leur prison ; sans secours, sans amis, sans consolateurs, ils attendent un jugement, et leurs juges sont les bourreaux qui viennent de répandre le sang de leurs amis les plus fideles. Ainsi pour prix d'une vie employée à la pratique de toutes les vertus civiles et religieuses, pour

iv A V E R T I S S E M E N T.

prix des intentions les plus pures , ce prince infortuné est à la veille de succomber victime du brigandage , de l'anarchie , et de la calomnie. Aucune voix ne s'est élevée en sa faveur. La terreur a tout paralysé. Les puissances voisines contemplant elles-mêmes en frémissant cette longue chaîne de crimes , et ce n'est qu'en tremblant qu'elles y portent la main pour la rompre. Je n'aurai pas la présomption dans une circonstance si auguste , de m'afficher pour le défenseur officieux de mon maître ; si son inviolabilité ne permet à aucun sujet de prétendre à être son *juge* à plus forte raison , ne m'est-il pas permis de me dire son *avocat* , mais j'aurai rempli mes devoirs de sujet fidele , et mon titre de véritable ami du Roi , en faisant connaître jusques dans les plus petits détails sa conduite dans ces moments suprêmes. Je le suivrai pas à pas , et ses propres paroles seront répétées littéralement , jusqu'à l'instant où il fut conduit dans la tour. J'y joindrai la discussion des prétendues pieces trouvées chez lui , et celle de la proclamation insidieuse que l'Assemblée fit rédiger par M. de Condorcet , et la postérité jugera cette œuvre d'iniquité et de mensonge.

A V E R T I S S E M E N T. v

La même calomnie a frappé aussi le fidele et brave régiment des Gardes Suisses. Il suffira pour le disculper de donner minute par minute le détail du massacre qui en a été fait pendant 3 heures. Je n'ajouterai point à sa gloire, mais j'espère ajouter aux regrets qu'il a inspiré par son dévouement héroïque. Les officiers Suisses détenus à l'Abbaye avaient préparé un mémoire apologetique de leur conduite militaire. Leur jugement ayant été précédé de leur exécution, ce mémoire n'a jamais été connu : il n'en existe peut-être pas trois copies dans Paris ; je le publierai, et leur loyauté sera manifestée à leurs braves et respectables compatriotes, et à toute l'Europe, à qui l'on a pris à tâche de déguiser leurs malheurs et leurs vertus.

Le dévouement des braves chevaliers qui périrent victimes de leur zele pour leur Monarque, et de ceux qui ne l'ont quitté que lorsque la violence les en a séparés ne formera pas un des morceaux les moins intéressans de cette douloureuse narration.

Je donnerai d'après des prisonniers absous et des témoins oculaires des détails que personne n'a encore connu sur

vi A V E R T I S S E M E N T.

l'horrible semaine du 2 Septembre. Cette partie de mon ouvrage sera effroyable; puisse-t-elle faire sortir des vengeurs du fond des carrières où tant de milliers de cadavres furent précipités sous les yeux de tous les pouvoirs impuissans.

Mais par-dessus tout, brillera le calme, la sérénité et la Majesté du Roi, de la Reine, et de Madame Elisabeth, dans une situation telle que l'imagination du Prince de la tragédie Anglaise aurait eu horreur de la mettre sur la scène.

Les opérations militaires du Duc de Brunswick à cette époque; le mélange du fanatisme politique et de la terreur qui se sont emparés de tous les esprits, les effets de cette terreur, les actes commandés à l'Assemblée par la populace, le conflit des diverses autorités; l'esprit de brigandage inondant la France comme un torrent, ses effets, ses moyens, la dissolution de tout principe religieux, la persécution de l'église, les martyres, les supplices, acheveront l'ensemble de ce terrible et *dernier Tableau de Paris*; et je pourrai dire en l'écrivant : *quæque ipse miserrima vidi.*

Une correspondance suivie avec la

AVERTISSEMENT. vij

France, me permettra de donner avec exactitude, les opérations des armées, les intrigues des deux partis qui déchirent déjà la Convention Nationale (les philosophes et les voleurs.) Puissé-je ne pas avoir à peindre de nouveaux forfaits ?

Des réflexions politiques et quelques vues sur l'état de l'Europe, ne seront point étrangères à mon ouvrage, elles naîtront du sujet, et elles y répandront un nouveau jour et un nouvel intérêt.

L'urgence de la conjoncture m'obligera de publier cette narration, avec un peu de précipitation, mais si la simplicité est la forme que je choisis, le fonds brillera sur-tout par la vérité.

Beaucoup d'anecdotes privées seront renvoyées à la fin de la publication de cet ouvrage. Le danger personnel que court encore une partie des infortunés dont j'aurais à parler, m'oblige à cette circonspection.

* Jamais plus grandes circonstances ne s'offrirent à la plume de l'histoire ; si la perversité du cœur humain va paraître dans tout son jour, des traits sublimes

viii **A V E R T I S S E M E N T.**

de courage , de fidélité , d'intrépidité , d'honneur et de loyauté viendront aussi reposer l'attention , et soulager l'ame des lecteurs ; et certes je n'oublierai pas dans ce tableau les vertus hospitalieres et généreuses de la grande nation qui sert aujourd'hui d'asyle à tant de malheureux.





D E R N I E R

T A B L E A U D E P A R I S .

*Récit Historique de la Révolution du
10 Août, des Causes qui l'ont produite,
des Evenemens qui l'ont précédé, et des
Crimes qui l'ont suivi.*

I N T R O D U C T I O N .

Prévoit-on sans effroi tous les malheurs qu'attire

Ce mouvement subit qui renverse un empire?

Dans l'arène qu'il ouvre à la dissension

L'ambition combat contre l'ambition.

L'intérêt détruit tout lien légitime

Sert de mesure au droit comme il en sert au crime.

Par des moyens affreux on suit d'affreux projets;

Et l'état sans pouvoir, sans loix, et sans sujets,

Dans les convulsions de la guerre civile,

Pour un tyran qui tombe, en voit renaitre mille.

S'il ne succombe pas, il guérit lentement

De ce mal qui sur tous s'attache également.

Ah! quelque soient les maux que fasse un Roi barbare,

Qu'un Prince généreux aisément les répare.

Accablant pour plusieurs, et pour plusieurs léger

Ce fléau n'est enfin qu'un fléau passager,

Et souvent sous la loi qu'un citoyen abhorre

Un autre citoyen se croit heureux encore.

ARNAUD, LUCRECE, Act. II. Scène I.

IL n'était pas difficile de le prévoir, & depuis long-tems tous les bons esprits s'en affligeaient d'avance, la position fausse dans laquelle se trou-

vaient le monarque & la monarchie en France, depuis que Louis XVI avait accepté ce qu'on appelait la constitution, devait amener une catastrophe sanglante, & donner une grande & terrible leçon au monde. Cette nouvelle constitution, ouvrage grotesque des vengeances, de la vanité, de l'ignorance, de la cupidité, & de toutes les passions réunies, n'avait fait qu'organiser le désordre, légaliser l'insurrection, & consacrer l'anarchie. Ses auteurs eux-mêmes sentant le ridicule de leur ouvrage, ne le soutenoient plus que faiblement, soit qu'ils se rendissent enfin justice, soit qu'ils vissent diminuer chaque jour l'intérêt qu'ils avaient à le défendre. — Le charme était rompu, cette illusion heureuse par laquelle un seul homme peut commander à plusieurs millions, cette illusion était détruite; le Trône était nud, la Majesté Royale dépouillée de cet appareil de puissance qui inspire à la fois l'amour & la crainte, ne présentait plus qu'une image dégradée. L'esprit de club était substitué à celui de famille, de prétendus principes avaient pris les places des préjugés qui gouvernent le monde depuis sa création; nos mœurs, nos habitudes, tout était interverti, & dans cette violation des loix éternelles de la nature, une voix secrète semblait nous redire la terrible sentence du prophète; *tous ceux qui auront touché à l'arche sacrée seront punis de mort.*

Ainsi l'Etre-Suprême se plaît quelquefois à affliger les nations, comme les individus, lorsque la vanité & la corruption parvenues à leur comble appellent irrévocablement de grands malheurs, pour rappeler de grandes vérités. Ainsi la France était destinée à donner cet exemple à l'univers; car telle était la force de nos vices, qu'aujourd'hui même, malgré l'infortune qui nous accable, beaucoup sont punis, bien peu sont corrigés.

Par quelle fatalité arrive-t-il cependant que les coups de la Providence aient porté immédiatement & d'une manière si terrible, sur ceux là même que leurs vertus semblaient devoir en préserver plus particulièrement : peu de Rois ont montré sur le Trône des vues plus pures, une piété plus solide, une plus grande abnégation de lui-même que Louis XVI. Par-tout & dans tous les tems il s'est immolé au bonheur de ses peuples & à la paix de son Empire : le courage & la grandeur de sa magnanime compagne, sont au dessus de mes éloges ; les vertus de Madame Elifabeth ne peuvent être comparées qu'aux graces des deux augustes rejettons, dont l'innocence a peine à fléchir les bourreaux de leur famille. Des amis dignes d'eux, achevaient de composer cette auguste & intéressante Cour, qui depuis la révolution était sur-tout gardée par un régiment d'une loyauté, d'une discipline, & d'une bravoure à toute épreuve. En voyant les coups de la fortune s'acharner sur tant de cœurs fideles, tant de malheurs atteindre tant de vertus, la premiere réflexion qui se rétrace à l'ame oppressée, ferait l'objection si souvent faite à la Providence contre sa justice, si une nouvelle pensée ne ramenait une nouvelle consolation. L'adversité est le creuset où s'épure l'honneur, & sans doute la destinée de tous ces infortunés était de voir croître pour eux les palmes de leur gloire auprès de celles de leur martyre.

Mais déjà je m'apperçois que je m'écarte de mon rôle de narrateur, pour me livrer au sentiment pénible qui m'agite. Ce premier épanchement, je le devais sans doute à mon Roi. Réduit pendant près de deux mois à gémir en secret sur son sort, sans pouvoir communiquer mon émotion, il était naturel que le premier moment où je recouvrerais ma liberté, lui fut consacré. Je

vous dédie donc , ô mon maître , ce premier tribut de mon cœur , j'oublie mes peines au souvenir des vôtres , & j'aborde enfin mon triste sujet.

Louis XVI avait accepté la constitution du fond de sa prison des Thuilleries , principalement dans la vue de délivrer par une amnistie générale tous ceux que leur attachement à sa personne , avait précipité au fond des cachots , & entre autres les compagnons de sa fuite & de son malheur à Varennes. Certes , il ne pouvait pas approuver alors les mêmes défauts qu'il avait remarqués trois mois auparavant , & dont il avait , en fuyant , consacré l'aveu dans sa protestation ; mais il n'avait plus le choix des moyens , & ceux là même qui s'agitaient autour de lui , pour lui indiquer les observations qu'il avait à faire , & la marche qu'il avait à suivre , variaient tous dans leurs moyens & dans leur but. Lassé de toutes ces indécisions , le Roi accepta purement & simplement. En effet , toute autre forme ne remédiait point aux catastrophes futures , & aggravait beaucoup les inconvéniens présens : il fut donc résolu , de bonne-foi , qu'on essayerait de faire marcher cette machine constitutionnelle (*).

Le seul soin que le ministère eut à cette époque , fut de payer aux principaux membres du comité de révision , la réconstitution de quelques articles de l'acte constitutionnel. Le principal de ces changemens fut le décret qui consacrait l'inviolabilité du Roi , en le déclarant représentant héréditaire de la nation , & non fonctionnaire public ; mais il ne fut ajouté aucune force aux leviers du gouvernement. Le peuple souverain resta maître de tout.

Le Roi , en achetant l'influence de quelques

(*) Il est inutile de faire remarquer que la Couronne de France était brisée depuis l'insurrection impunie du 14 Juillet.

membres du comité de révision, fit ce sacrifice à la corruption générale, pour améliorer d'autant sa position particulière, & avoir le moyen de faire connaître par degrés & sans secousse au peuple, combien cette constitution était faible, & impossible à exécuter, même avec l'intention de la suivre; il attendait du tems, de l'expérience & de la raison, le retour aux vrais principes; il voyait dans l'empressement des constituans à influencer toutes les autorités, un secours momentané, pour soutenir auprès de lui le gouvernement; & ne pouvant plus agir sur les agens secondaires de l'administration, ni par des nominations qu'on lui avait ôtées, ni par des distinctions honorifiques qu'on avait supprimées, il ne lui restait d'autre ressort que de l'argent; on l'avait ainsi voulu en faisant la constitution, & il se trouva des hommes qui eurent assez peu de honte pour en exiger de ses Ministres, & assez d'indiscrétion pour le révéler.

L'un d'eux, premier auteur du célèbre club populaire des Jacobins, allait dissiper publiquement & journellement dans les orgies de ses vices, le prix qu'il avait mis à ses crimes, & l'on ne savait de quoi s'étonner davantage ou de sa prodigalité, ou de son audace; un autre plus réservé, mais non moins immoral, se dépouillait de sa robe de Magistrat, pour revêtir le tablier du marchand, & fondait sa boutique sur les débris de l'Empire. Le ridicule versé sur eux de tous côtés en fit une première justice. Pour suivis depuis à outrance par ce même peuple qu'ils avaient tant flagorné, ils ont été trop heureux de trouver un refuge au milieu de ces Français qu'ils avaient tant calomniés, & qu'ils avaient réduits à fuir leur pays; & là, l'excuse dans la bouche, les soupirs sur les lèvres, & l'intrigue toujours au fond du cœur,

ils se consolent par le mépris qui les poursuit des fureurs qu'ils ont évité.

Cependant un instinct secret portait près du Roi, tous les corps appelés avec lui à l'administration de l'Empire. Tribunaux & départemens, corps judiciaires & administratifs, le besoin mutuel d'appui, & de force, les rendait tous avec le ministère complices obligés de la constitution, & peut-être cette masse informe eut-elle eu quelques années d'existence, si elle n'avait porté en elle-même le germe de sa mort.

Assez de choses ont été écrites & répétées sur ses vices pour me dispenser d'en parler davantage. Les droits de l'homme, la souveraineté du peuple, la démocratie royale, la manie philosophique d'avoir une constitution écrite, le nivellement universel, la volonté générale mise à la place de la raison suprême, toutes ces rêveries de l'Abbé Sieyès (*) commentées par les passions du grand Mirabeau, & soutenues de l'ignorance crasse d'une majorité, composée selon les vues de M. Necker (**), avaient formé un ordre de choses, ou rien n'était praticable que le crime, rien n'était possible que le malheur. Tous les moyens de répression & de gouvernement étaient nuls; le pouvoir exécutif était livré à la discrétion du pouvoir législatif, livré lui-même aux tribunes du peuple & aux tribuns de la populace, & déjà les propriétaires épouvantés commençaient à fuir.

Ce fut dans cette situation des esprits, que le

(*) L'Abbé Siéyès dans un de ses momens lucides, avait trouvé que le grand nombre est le grand nombre, & cette sublime découverte qui depuis Platon était demeurée ensevelie dans les ténèbres, lui a valu le brevet de grand homme.

(**) Si les anciens nous représentaient la sagesse sortant toute armée du cerveau de Jupiter, les modernes peuvent aujourd'hui peindre la sottise & la cruauté sortant sans chausse & sans pourpoint de l'écritoire du banquier Genevois.

nouveau corps législatif s'assembla, & que l'on commença à détruire la constitution au bruit des sermens que l'on faisait de la maintenir.

Ici l'ordre des matieres exige, avant que j'arrive au 10 Août, de tracer d'abord rapidement le plan général d'insurrection, de brigandage, & de désorganisation tramé par les factieux, & suivi ouvertement pendant dix mois avec une tenue, une audace qui commandent malgré soi, une sorte de stupeur respectueuse; & déjà, du moment que la convention nationale a été rassemblée, & qu'elle n'a plus éprouvé la crainte d'être réprimée, ni la honte de rougir, plus franche que l'assemblée législative qui avait déguisé les massacres du peuple sous le voile d'un complot contre la nation, elle a avoué avec courage & ses projets & ses succès, elle a indiqué ses chefs, elle a nommé ses agens, & par la même elle a justifié tous ceux qu'elle a condamnés, & accusé tous ceux qu'elle a justifiés.

La connaissance des plans de défense proposés & jamais exécutés par le Roi, sera la suite nécessaire du premier développement. Je vais donc faire parcourir à mes lecteurs les champs de l'intrigue, nous arriverons assez tôt à la vallée de larmes.

Plan et moyens de la Faction Républicaine pour l'Abolition de la Royauté en France depuis le 1^{er}. Octobre, 1791, jusqu'au 10 Août, 1792.

On vient de voir sous quels auspices la première assemblée législative avait commencé ses séances. Le roi, le ministère, les autorités constituées, une majorité assez considérable dans l'assemblée, enfin un assez bon esprit dans la garde nationale semblaient devoir assurer un peu de paix

& de tranquillité. Cependant la noblesse Française émigrail à grands flots à la voix de M. de Calonne, qui semblable à Cassandre, ne cessait depuis un an d'annoncer à tous les rois de l'Europe le danger qui les menaçait. Le départ de la noblesse, laissait le champ libre à la vanité des bourgeois qui bientôt devinrent eux-mêmes les aristocrates de la révolution, & furent désignés au peuple ainsi que le petit nombre de gentilshommes qui étaient restés auprès du roi. Sa majesté trompée par ces apparences de paix, trompée par la cabale constitutionnelle, trompait elle-même les cabinets étrangers. Presque tous les souverains de l'Europe avaient accepté la constitution Française avec lui: ils croyaient ou feignaient de croire que le peu de royauté qui s'y trouvait, serait capable de contenir la démocratie qui en faisait la base; que les vertus de Louis XVI. & les poumons de M. Vaublanc, balanceraient les efforts de 800 mille hommes armés de fusils, & de 2 millions de brigands déjà armés de piques. Ils se laissaient aller à cette sécurité, malgré les avis réitérés de l'ex-ministre Français; ils faisaient plus; ils goutaient ce plaisir perfide qui a causé la révolution, *le plaisir des petites vengeances* (*). Cette noblesse Française si brave, si polie, si spirituelle, qui jadis faisait l'ornement de la France, & le désespoir des nations voisines était fugitive & malheureuse. Son infortune la rendait plus active, les rebuts la rendaient

(*) Ceci a besoin d'un court développement : le Roi en assemblant les Etats-généraux a eu *le plaisir* d'humilier la morgue des parlemens. --- Les parlemens ont eu *le plaisir* d'humilier la Cour. --- La Noblesse a eu *le plaisir* de mortifier les ministres. Les banquiers ont eu *le plaisir* de détruire la noblesse, & de piller le clergé. Les curés ont eu *le plaisir* d'être évêques. Les avocats ont eu *le plaisir* d'être administrateurs. Les bourgeois ont eu *le plaisir* de triompher des banquiers. La canaille a eu *le plaisir* de faire trembler les bourgeois. Ainsi chacun a eu d'abord *son plaisir*, tous ont aujourd'hui leur peine, & voilà ce que c'est qu'une révolution.

plus pressante ; & ses ennemis en prenaient l'occasion de la blâmer davantage ; c'étaient, à les entendre, des extravagants & des foux ; oui, c'étaient des foux, mais on avait oublié que *ces foux sont pleins d'honneur*, & l'expérience a bientôt prouvé la vérité des craintes qu'exprimait leur infatigable & fidele agent.

L'assemblée composée des plus pitoyables élémens, commença à essayer ses forces sur le pouvoir exécutif, en supprimant pour le roi les dénominations de *sire* & de *majesté*, & en ordonnant que son président marchât de pair, & s'assît de pair avec lui sur un fauteuil semblable. Elle ne faisait en cela que suivre l'esprit de la constitution, & prévenir la motion que Manuel a fait depuis à la convention nationale pour que son président (Pétion) habitât le château, & remplît le trône de Thuilleries. Cependant une opposition très-vive avertit l'assemblée que cette première démarche avait choqué l'opinion publique. Le décret fut rapporté ; c'est qu'alors les postes n'étaient pas distribués, les batteries n'étaient pas dressées. Le régicide était né, mais il était dans les langes de l'enfance.

Il y avait à peine un mois que l'assemblée était constituée que déjà elle avait juré la guerre à la constitution, à ses prédécesseurs, au roi, au ministère, aux prêtres, aux émigrés, & aux souverains de l'Europe ; car la démocratie semblable à la flamme dévorante ne peut jamais s'arrêter que lorsqu'elle n'a plus d'alimens, & dans sa fureur dévastatrice les mers même ne sont pas un obstacle à ses ravages.

Le roi seul, fidele à la constitution qu'il avait jurée, & qu'il avait apprise par cœur s'appliquait à la faire exécuter, & souvent il était obligé d'en rappeler l'esprit & la lettre au corps législatif ; car c'est une chose remarquable de voir le roi traité de des-

pote & de traître succomber victime de la foi qu'il gardait à son serment, tandis que ces mêmes hommes qui affichaient les vertus de Romains, & qui *n'étaient que des brutaux se croyaient des Brutus* s'efforçaient à chaque instant de violer le serment qu'ils répétaient chaque jour. Certes s'il y avait un Romain & des despotes en France il était facile d'en faire la distinction, mais le grand talent des factieux a toujours été d'accabler le roi de leur outrage & de l'accuser de leur ouvrage.

L'Assemblée se divisa bientôt en quatre portions très-distinctes. Un troupeau de bons amis de la constitution, de révolutionnaires modérés, espèce de jockeys de la première assemblée, alla se parquer dans le côté droit de la salle, & y reçut d'abord le nom de ministériels, & bientôt celui de Feuillans du nom d'un club qu'ils voulurent élever auprès de celui des Jacobins, & pour lequel ils avaient choisi l'emplacement du couvent de ce nom. Une seconde portion s'établit autour du fauteuil du Président, & cachant sa nullité sous le titre des indépendans fit un parti mitoyen, sous la direction d'un mauvais légiste d'Evreux nommé La Croix; les républicains, les anarchistes ou brigands à la tête desquels brillaient éminemment le capucin Chabot, un Bazire fils du portier des chartreux de Dijon, & l'avocat Merlin, se tenaient campés à l'une des extrémités de la salle, & formaient ce qu'on appelait *la montagne*; enfin dans les deux angles, aux pieds de cette montagne, s'asseyaient les meneurs, ou les principaux intrigans. C'était là qu'on distinguait, le Condorcet, le Brissot, & la fameuse députation de la Gironde; c'est-là, que des angles de la salle, & du coin de l'œil, ils gouvernaient l'empire, & rendaient leurs oracles; maîtrisant les indépendans par leur fausse logique, & les constitutionnels en les menaçant des orages de la mon-

tagne , employant tour à tour les passions des uns , & la sottise des autres , & ce ne fut que lorsqu'ayant blessé l'amour propre des indépendans , ceux-ci allaient les abandonner , qu'ils appelèrent la populace au secours de leur philanthropie régénératrice.

Telle était l'organisation de cette assemblée , dont le simple spectacle affligeait les regards de l'homme sensible. Les puissances infernales qui les agitaient en tous sens se faisaient remarquer sur toutes leurs physionomies ; c'était la nature dégradée , une nature affreuse. Il suffisait de les voir , on savait ce dont ils étaient capables.

La convention nationale doit offrir un coup d'œil plus hideux encore ; c'est le dernier réceptacle du crime , c'est du sang , des bourreaux , des cadavres , c'est le Pandæmonium de Milton.

Et d'abord les Feuillans furent poursuivis avec le dernier acharnement par le club Jacobin , dont l'amour pour la liberté ne souffrait point de rivaux. Le ministère condamné à gouverner l'état au milieu de toutes ces autorités populaires , s'était attaché par une sympathie nécessaire au parti qui réunissait plus des lumières à moins de vices. Quatre jeunes militaires Dumas , Jaucourt , Girardin , & Daveyroult , étaient l'ame de ce parti , & leur courage fut souvent soutenu du langage de Ramond , de Dumclard , & de quelques autres. (*) Les liaisons du ministère avec eux ne tarderent pas d'être connues & punies. Le club des Feuillans fut dispersé & détruit , en dépit de la constitution , & les Jacobins commencèrent à régner sans partage.

Divide et impera ; c'est la maxime des tyrans , ce

(*) Les journaux dévoués à la secte constitutionnelle trouvaient à ces Messieurs de l'éloquence. Mais si Quintilien définit l'orateur , *vir bonus dicendi peritus* , doit-on en donner le titre à des hommes qui n'ignoraient pas qu'ils défendaient la plus mauvaise des constitutions ?

fut celle des Jacobins. Pétion dans toutes ses affiches à ses concitoyens ne cessait de dire au peuple, *Soyez calme, on veut vous diviser*, ce qui voulait dire en d'autre termes, *nous allons diviser, aidez-nous, et ne vous divisez pas jusqu'à ce que les derniers coups soient portés.*

Pétion, Manuel & Danton, à la tête de la municipalité de Paris donnaient à la faction des Jacobins un point d'appui, & lui promettaient au besoin une force immense. Le caractère de ces trois hommes de sang a été si souvent tracé, que le répéter ici serait un pléonasme.

Le reste des officiers municipaux obligés malgré tous ses vices, d'administrer les affaires de la commune éprouvait ce besoin de repos & de calme dont toute administration doit être entourée; aussi eux & leurs commis furent-ils constamment accusés d'aristocratie.

L'assemblée constituante avait rendu hommage à l'esprit de la constitution en ôtant à un seul homme le commandement de la garde nationale. La Fayette était parti de Paris, & ses derniers adieux au peuple avaient été la fusillade du Champ de Mars; six commandans de légion le remplacèrent alternativement. Ce généralat de deux mois variant sans cesse de principes, rompait tout unité, & divisait l'esprit qui conservait encore les propriétés. (*) Une grande partie de la garde nationale se retira alors. Beaucoup servaient La Fayette; bien peu voulurent servir la nation.

A cette même époque les 60 bataillons de Paris

(*) Il n'est point hors de mon sujet d'anticiper sur les événemens, & de faire voir ici quel est le résultat de l'insurrection, & la récompense de la fidélité. Des six commandans de légion, trois militaires, Mandat, Romainvilliers, & La Chesnaye, ont été massacrés. Le président Pinon & Belair ont été ruinés par la révolution, le seul Aclouque a survécu à ce désordre, & le ciel l'a ainsi récompensé de sa loyauté, & des services qu'il rendit au Roi le 20 Juin. Ambitieux, après de tels exemples, servez le peuple!!!

recurent chacun les deux canons que l'organisation de la force publique leur donnait. Peu de bourgeois eurent le courage de se dévouer au service pénible de canoniers. Le tablier, la bricole, offensaient leur vanité & blessaient leurs membres délicats ; l'artillerie de Paris devint ainsi la proie des ouvriers , forgerons , ferruriers , & autres hommes de peine , & dès ce moment la garde nationale fut annulée. Les canons firent la police sur les fusils.

Cependant l'armée de ligne donnait quelques inquiétudes. L'esprit des trois regimens qui restaient à Paris , étaient incertain — il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de toutes ces troupes dont un homme ferme & habile pouvait faire l'armée du Roi de la constitution , c'était de les employer sur la frontière. La guerre fut donc résolue , & tous les moyens parurent bons pour y contraindre le Roi.

Léopold s'était borné à signer à Pilnitz une convention éventuelle avec le Roi de Prusse pour maintenir la liberté de Louis XVI. & l'indépendance des autres couronnes. Les émigrés emportés par des espérances fallacieuses s'organisaient en corps armés chez l'Electeur de Treves ; il fut aisé de trouver le ministre coupable d'avoir tû ce qu'il ne savait pas sur ces dispositions ; sans preuves , sans motifs , il est décrété , jetté dans des cachots d'où il ne sort dix mois après que pour être massacré , & le même jour où Delessart finit , nous apprend la mort de l'Empereur.

Averti par cette leçon , le successeur de Delessart , le ministre Dumouriez porté aux affaires étrangères par la faction , fait déclarer soudain la guerre au successeur de Léopold. Elle est décrétée au bruit des applaudissements ; on persuade au côté constitutionnel que les émigrés Français ne pourront manquer de faire partie des troupes ennemies , & d'être battus avec elles ; la vanité se rejouit de faire la

guerre à la noblesse , & les ministériels se levent tous entiers pour seconder un parti qui ne voulait qu'un moyen de voir le gouvernement sans repos , & Paris sans défense.

Nos premiers pas sont des revers , & ces revers sont effuyés par des généraux constitutionnels ; du malheur à la haine il n'y a qu'un pas ; Rochambeau est disgracié , Dillon est massacré , Gouvion est tué , tout est honte , tout est défaite , les soldats de la démagogie ne peuvent soutenir les regards de l'honneur , & les manœuvres de la discipline.

Ce maux n'affectent que faiblement la faction. Peu lui importe que nos armes soient déshonorés , pourvu qu'elles soient impuissantes contre elle. En déchaînant le peuple contre la royauté , elle assure sa propre domination ; elle livre la couronne à la populace , mais elle se réserve le moyen d'en piller les diamans , & si elle fait repandre le sang de 20,000 soldats aux frontieres , c'est pour verser impunément celui de 20,000 citoyens dans l'intérieur. Ainsi la vengeance & le brigandage se composent de nos défaites , le sang appelle le sang , & nos malheurs s'accroissent de notre honte.

Tout se préparait ainsi pour la dernière catastrophe. Les trois régimens de ligne de Paris avaient été poussés aux frontieres ; la garde de 1800 hommes que la constitution avait ordonné au Roi de se former avait été licenciée presque aussitôt sa création sous prétexte d'incivisme ; on redoutait les efforts d'une cavalerie de 600 hommes , & plus que cela les vertus & la loyauté du vieux & fidele Brisfac. Toutes sortes de manœuvres furent employés pour agiter le peuple à cette époque. On choisit le moment où trois jours de fêtes consécutives répondaient de l'oïveté , & des vices de la populace ; on se déclara permanens ; les ministres d'alors étaient ceux que l'on avait pris aux Jacobins ; pas une preuve , pas le plus léger motif d'accusation ; le seul crime

de toute cette garde était son attachement à la famille royale, & comment ne l'auraient-ils pas aimé, ils la voyaient tous les jours, & tous les jours ils partageaient ses affronts. Cette troupe fidele fut donc dispersée sans obstacle; M. de Brissac est arraché des bras du Roi, il est jetté dans les cachots, & il n'en sort que pour être déchiré. Brave & loyal Brissac, ta cendre sera vengée; mais en attendant tes vengeurs, il me sera permis au moins de répandre quelques fleurs sur ta tombe, & déjà je m'acquitterais ici de ce pénible devoir si je ne craignais de souiller ton éloge, en le plaçant dans cette longue galerie de crimes.

On voit maintenant la conjuration à découvert; l'audace n'a plus de bornes, tout marche, tout s'enchaîne à la fois, & les gouvernemens de l'Europe qui la contemplent en silence, deviennent en quelque sorte ses complices.

L'amnistie accordée aux assassins d'Avignon, avait généralement révolté; une explication illusoire avait fait croire que la justice aurait son cours, & que les coupables seroient punis—vain espoir; les tribunaux criminels sont par-tout dénoncés au peuple; les autorités d'Avignon se forment des mêmes brigands que la loi poursuivait; nos troupes en sont retirées, & le vertueux Le Fort & le brave Folnay sont obligés de céder leur commandement à Jourdan, à ce Jourdan dont le nom seul fait dresser les cheveux, à ce Jourdan que l'impétueux & trop honnête Bigonet n'avait épargné lorsqu'il l'arrêta en se précipitant après lui dans la forgue que pour le livrer aux bourreaux, & qui depuis est réduit à se cacher lui-même devant les satellites de ce Jourdan (*). L'armée de Montoux est récréée,

(*) Les directeurs des assassinats d'Avignon, les sieurs Rebèqui & Bertin, membres actuels de la convention, & ci-devant membres du département, s'étaient couverts de tant de crimes, que l'assem-

Brissot appelle ce ramas de bandits composé de toute l'écume de la Méditerranée, la providence du midi; & d'abord on lui livre la ville d'Arles qui avait commis le crime de vouloir vivre paisible & heureuse au milieu de ses fables; elle est mise à feu & à sang. La capitale de la Provence ne tarde pas à éprouver le même sort, & graces aux dispositions du général Barbantane, le régiment Suisse d'Ernest est désarmé impunément; les vainqueurs retournent à Marseille, & ce n'est que lorsque la république y est établie que l'assemblée les appelle à son secours; car c'est une chose digne de remarque que dans ses crimes même, elle n'a pas eu le mérite de la nouveauté.

Cependant il fallait un aliment à la cupidité, & à l'immortalité du peuple, on lui livre les droits féodaux, & les biens des émigrés, c'est-à-dire un nouveau capital de trois milliards, on décrète la déportation des prêtres, & le ministre du Roi, sans même en prévenir son maître, demande & fait décréter un camp de vingt mille hommes sous Paris.

Sa Majesté ne peut consacrer tant d'horreurs par son consentement. Elle jette son ministère à la porte, & refuse sa sanction aux deux derniers décrets. La faction qui avait nommé les deux ministres vomit feux & flammes; Roland publie en partant une lettre au Roi dont chaque ligne est un crime contre la constitution, la royauté & l'ordre public; le

blée ne put pas ne point les mander à sa barre; ils y trouverent des protecteurs, & devinrent les chefs des Marseillois à Paris. C'étaient les mêmes hommes qui avaient mené Jourdan en triomphe à Avignon.

Pour Bigonet, on l'arrêta la veille des élections. Barbantane était le geolier de cette horde de bourreaux; on devoit immoler Bigonet sur l'autel de la patrie, où l'on nommait Duprat maire, & Rovere député. --- Ce fut par une espèce de miracle qu'il se sauva par le Rhône, le long des murs d'Avignon. Il vérifiait par là la prédiction que le Roi lui avait faite de sa propre bouche : *Plaise à Dieu que vous ne vous repentiez pas de l'avoir ménagé!*

sombre & farouche Clavière va disposer avec Pétion & Brissot les matériaux de la journée du 20 Juin; Servan se console de sa disgrâce en comptant 1500 mille livres qu'il a gagné sur les marchés qu'il a passé pendant son court ministère, & il en signe encore le lendemain de son renvoi. Quant à l'indéfinissable Dumouriez, il se retire sans bruit, & après avoir combiné en silence dans ses équations politiques le moyen de tirer parti des fautes de tous, il se rend à l'armée, pour y déclarer la guerre plutôt aux généraux Français, qu'aux chefs ennemis. Il ne tarde pas à y vaincre sans combat Luckner, La Fayette, & Dillon.

Tous les élémens de la révolte étaient, comme on voit, en fermentation. Une pétition à l'assemblée sert de prétexte à un attroupement illégal de 20,000 hommes des fauxbourgs descendus de tous les gréniers, & vomis de tous les égouts de Paris. Armés de piques, de faulx, de bâtons, de haches, de tridents, ils traversent Paris, & Pétion trouve le spectacle beau; ils défilent dans l'assemblée, & les législateurs applaudissent avec calme & dignité. Bientôt le château est investi, & le canon est monté jusques dans l'antichambre du roi. Le courage inébranlable de sa majesté qui alla au devant de la colonne des factieux avec 4 hommes désarmés seulement, déconcerta le complot régicide dont les agens secrets pénétraient par les petits appartemens, ne pouvant croire que le roi fut allé affronter l'orage à la bouche du canon même; mais la providence veillait sur lui, elle l'inspirait, & le conserva. Les détails de cette journée sont suffisamment connus. Pétion y fut couvert de honte; le roi y conquist une gloire immortelle.

Ce revers moral déconcerta la faction; de nouvelles défaites vinrent ajouter de nouvelles fureurs à son désespoir; La Fayette était venu au nom

de l'armée, demander à l'assemblée raison de sa conduite; toutes les autorités du royaume s'étaient tournées vers le roi. Le courage avait maîtrisé le courage. Louis XVI régna à cette époque pendant quinze jours. Alors les grands coups furent résolus & l'insurrection fut décrétée dans un club Jacobin.

La réunion des armées Prussiennes aux armes de l'empire, annonçait aux criminels une punition terrible & exemplaire. Ils n'espéraient pouvoir la conjurer qu'en faisant prisonniers le Roi & la famille Royale, & s'en servant comme d'un otage pour la capitulation qu'ils prévoyaient. Le manifeste du Duc de Brunswick ne fit pas l'effet que l'on en attendait; il menaçait la ville de Paris du pillage, mais il n'avait pas fait attention que par là il devenait l'allié de la faction qu'il combattait, elle pouvait le prévenir dans ce pillage, & elle s'en occupa avec succès en livrant le pouvoir, & le gouvernement aux non propriétaires & aux *sans-culottes*.

Ainsi nous arrivons au mois de Juillet, & les événemens se pressent désormais avec une telle rapidité que chaque semaine pourrait fournir la matière d'un volume.

L'époque de la fédération, & le besoin d'augmenter l'armée, fournirent aux Jacobins le prétexte de mander à Paris une force nationale dont ils fussent maîtres, & qui put effrayer la garde Parisienne; tous les environs de Paris envoyèrent à cette fédération des volontaires qui ne remplirent pas ses vues. On dirigea leur simplicité sur le camp de Soissons, les plus mauvais d'entre eux restèrent seuls à attendre les braves fédérés de Marseille, qui arriverent enfin avec armes & bagage ayant été chassés de Lyon, de Tournus, & de Melun, mais négligeant ces outrages locaux pour ne songer qu'à leurs hautes destinées.

Ils arrivent , & la plus tendre fraternité s'établit soudain entre eux & les fauxbourgs. 250 hommes déterminés sont à Paris ; 1500 bandits s'y joignent par inspiration , & déjà 600 mille hommes tremblent. La municipalité les loges , l'assemblée les défraye , & Sergent leur délivre de la poudre , & des gargouffes. Ils arrivent , & leurs premiers hommages s'adressent au vertueux Pétion. Pétion trouve le spectacle beau , son front large s'épanouit encore , & il leur recommande avec l'accent de la candide sottise , & de la cruauté froide qui caractérise naïvement sa figure ambigue il leur recommande , dis-je , de *ne pas se diviser*. Ils sortent , & Santerre les conduit à une taverne des Champs Elysées où dinaient paisiblement une centaine de jeunes gens , soldats des filles St. Thomas & des petits Peres ; enfans de la constitution , tous disposés à se battre contre Coblenz , & prêts à fuir devant Marseille ; liés par leurs propriétés à la cause du roi , l'ayant défendu le 20 Juin , soldats de La Fayette , ils ne purent soutenir l'épreuve des sans-culottes. Une querelle d'écolier engagea le combat , des mottes de terre jettées par le peuple firent tirer le sabre , les coups de pistolets s'y joignirent bientôt , un agent de change fut tué , 5 ou 6 autres furent blessés , & la troupe poudreuse dispersa la bande dorée.

On venait d'avoir un heureux échantillon de l'audace des Marseillois , & de la foiblesse de Paris ; cette persuasion devint une certitude quand on vit que les 200 Marseillois avaient mené en triomphe leurs prisonniers dans leurs casernes , en passant impunément devant ce même district , où la défaite de leurs camarades avait fait mettre 4000 hommes sous les armes avec du canon. Ces 4000 hommes se contenterent de faire toute la soirée une vaine parade devant la comédie Italienne , & n'osèrent pas bouger pour aller délivrer leurs com-

pagnons des mains des freres et amis de Marseille.

Dès ce moment Paris fut conquis sans ressource & sans espoir; d'un coté le découragement fut extrême, & de l'autre l'insolence ne connut plus de mesures.

Ce n'était point assez que la liberté des citoyens fut violée, & l'agression impunie, il fallait réaccoutumer le peuple au sang. Il y avait près d'un an qu'il avait perdu l'habitude d'en voir couler. Despremenil fut la victime que la providence destina à donner à la terre cette nouvelle preuve qu'une faute ne reste jamais sans punition. Il se promenait paisiblement sur la terrasse des Feuillans; il fut reconnu & désigné par le peuple; & bientôt sans avoir fait un geste, sans avoir proféré une parole, une troupe de cannibales jointe à quelques Marfeillois se précipita sur lui, le dépouilla de tous ses vêtemens, & le conduisit à coups de sabre, & de bâtons jusqu'au corps de garde du trésor royal, inondé du sang qui dégoutait de plus de 200 blessures qu'il avait reçues. Je le vis en cet état affreux traverser le Palais royal, ce Palais Royal d'où était parti le premier attroupement révolutionnaire qui se porta au parlement en 1788, pour le protéger contre la cour. Et c'était ainsi que le peuple traitait son favori en 1792! Despremenil profita religieusement du premier moment où il retrouva sa connaissance pour écrire au roi, confesser ses fautes, & lui offrir en expiation de ses anciennes erreurs le sang qu'il venait de répandre. Le vertueux Pétion crut devoir venir visiter son sanglant collègue, mais bientôt ne sachant quelle contenance tenir devant ce corps mutilé & respirant à peine, il trouva bon de se trouver mal, & le maire de Paris s'évanouit devant un citoyen assassiné par une faction.

Ce maire de Paris avait été suspendu par le département quelque tems après le 20 Juin, pour la conduite lâche & factieuse qu'il avait tenue à cette occasion, le Roi qui aux termes de la constitution devait casser ou approuver la décision du département, avait voulu d'abord éviter de prononcer dans une cause où il paraissait juge & partie, mais l'assemblée, glorieuse de l'embarras de Sa Majesté, & prête à tirer avantage de sa décision, quelle qu'elle fut, l'obligea de prononcer. Louis XVI, suivit la route que l'honneur & le département lui traçaient. Il confirma la suspension de Pétion & de Manuel son collègue. La démagogie poussa des cris de rage. Ses méutes se répandirent par-tout, en hurlant jusqu'en pleine assemblée, *Pétion ou la mort*. Pétion triompha, & l'assemblée en le réinstallant, se donna un maître sans s'en douter.

Pétion avait publié dans ce tems un mémoire justificatif, écrit dans ce style perfide qui le caractérise; il était modestement intitulé : *Regles générales de ma conduite envers le peuple*. Dans cet écrit, le maire de Paris dévoilait son arriere pensée. Il ne voulait jamais, disait-il, faire couler le sang du peuple, & confondant dans ce mot peuple les citoyens *paisibles*, & les citoyens *factieux*, les brigands qui voyaient qu'à la suite de leurs excès, ils n'auraient que le titre de citoyens *égarrés*, eurent alors le secret de leurs forces, & ils crièrent encore plus fortement; les uns, *vive Pétion*, les autres, *vive la mort*.

On devine facilement à quel point les passions irascibles du *calme* Pétion devaient être allumées. Il ne prit pas même cette fois la peine de les déguiser. On va le voir tout à l'heure.

La guerre que nous avions déclarée, d'offensive qu'elle était d'abord, n'avait pas tardé à devenir défensive. Alors ces fiers conquérans du monde

entier imaginerent pour rendre l'insurrection universelle, la cérémonie ridicule de proclamer la patrie en danger. Pétion se trouva chargé de cette fonction burlesque : je la rétracerais ici, si je n'avais brisé mes pinceaux comiques. Le peuple en fit lui-même justice, car il dansa *la patrie en danger*, comme il a depuis chanté *la Carmagnole*, & comme il chantera bientôt : *Vive Henri IV.* Le vrai but de cette déclaration était de rendre toutes les autorités permanentes, sections, municipalités, & assemblées, & de commander une agitation générale au nom du danger public. Déjà les piques proposées par Carra, protégées par Pétion, & décrétées ensuite par l'assemblée, pour suppléer au défaut des fusils, avaient nivelé tous les citoyens actifs & passifs. Il ne fut pas difficile de renverser la constitution avec ces élémens. Cette différence de citoyens actifs & inactifs produisit dans chaque section deux enbranchemens, & bientôt les nouveaux citoyens effacèrent les premiers.

On eut pendant huit jours le bizarre spectacle de voir arriver successivement deux députations de chaque section ; l'une demandant la déchéance du Roi, & l'autre protestant contre la légalité de la pétition. On préjuge aisément qu'elle était la députation la mieux accueillie. Lassé de cette scission, la commune de Paris commande une pétition générale au nom de toutes les sections, & Pétion vint tout radieux à la barre demander solennellement la déchéance du Roi qui l'avait suspendu quelques jours auparavant. Cette pétition dont l'audace n'étonnait plus personne, était rédigée par le poète Chenier ; & le poète Chenier, & le comédien Collot d'Herbois étant les commissaires insurgens des citoyens passifs de la section de la Bibliothèque, il en résultait que le *vertueux* Pétion n'était en cette affaire que l'organe illégal d'une

démarche illégitime. La pétition fut convertie d'applaudissemens, & envoyée aux 83 départemens. Tels étaient pourtant les hommes qui appelaient Louis XVI un Roi traître & parjure, & ils avaient aussi eux, fait le serment de défendre la constitution; mais Dieu fait quel serment & quelle constitution!

Tout se disposait à un orage prochain. Cependant le comité extraordinaire des douze chargé de faire le rapport sur la déchéance du Roi, se trouvait placé entre la double crainte de la canaille & des Prussiens, ils voyaient l'insurrection se prononcer chaque jour davantage, mais il voyaient aussi Frédéric & Brunswick déjà remonter la Moselle. Ce comité était principalement composé des députés Bordelais, mais si les Gascons sont entreprenans, les intrigans sont rarement téméraires. Vergniault reculait de jour en jour son fameux rapport. Il était enfin ajourné irrévocablement au 10 Août, lorsque l'explosion populaire lui sauva & la peine de le faire, & la honte de l'avoir fait.

Dans l'intervalle La Fayette fut livré au peuple pour sa démarche du 20 Juin. La faction Bordelaise l'accusa de protectorat, de désertion, &c. il eut été décrété d'accusation si à cette époque le parti Jacobin ne s'était pas aliéné les indépendans en refusant de nommer à la présidence leur général La Croix, qui depuis quinze jours était vice-président. Soit ressentiment, soit frayeur, La Fayette fut absous à une grande majorité: mais le peuple se dédommagea du client sur ses défenseurs, & tous ceux des députés qui avaient pris la parole pour le général, furent poursuivis, battus, blessés, ou traînés dans la boue par le bon peuple; le bon peuple se préparait par là à renverser bientôt un autre représentant plus auguste que M. Girardin, mais que la constitution n'avait rendu inviola-

ble qu'au même degré. C'était une expérience qu'elle faisait en petit.

L'armée Marseilloise avait été d'abord logée à son arrivée, dans les casernes de la Pépinière, à l'extrémité du fauxbourg Montmartre. Cette position suffisait, si cette horde n'eut été destinée qu'à augmenter le nombre des bataillons que Paris vomissait chaque jour dans les plaines de Flandre & de Champagne, mais on la voulait permanente, & active dans le sein de la capitale; le grand jour approchait; les bataillons Parisiens murmuraient; plusieurs Marseillois avaient été tués en détail par les forts des sections; il n'y avait plus un moment à perdre; Camille Desmoulins avait fait entendre à la commune & aux Jacobins ce discours incendiaire par lequel il demandait quelques mois d'anarchie & le renouvellement de la loi Valeria, qui permettait de tuer tout homme soupçonné d'incivisme, sauf à prouver ensuite son accusation; Brissot ne rêvait, ne parlait, n'écrivait que le grand mot convention nationale qu'il avait déterré dans les forêts de Pensilvanie; Danton, annonçait à tous ceux qui parlaient de pétitions contre Pétion, contre les Marseillois, contre la déchéance: *nous leur répondrons à bout portant*. Ce n'était plus dans des clubs, dans des comités secrets que s'ourdissait la trame infernale, c'était dans la place publique, c'était au capitol que l'on décrétait la mort de César, pour emprunter le langage de ces hommes de sang.

Les Marseillois furent transférés pendant la nuit aux casernes des Cordeliers dans la section du Théâtre Français, section à jamais fameuse, qui a fourni à la convention nationale près de la moitié de la députation de Paris.

Ceux qui connaissent la topographie de la capitale peuvent juger des avantages de cette position pour

pour l'investissement & l'attaque préméditée du château par les conspirateurs. Le fauxbourg St. Antoine à droite, le fauxbourg St. Marceau à gauche, l'un marchant par le Carroufel, & attaquant en face, l'autre se portant par le pont royal, & attaquant par les pavillons des angles & le jardin. L'armée du centre composée des Marseillois précédée du canon d'alarme, appuyée sur la mairie qui donnait les ordres qu'ils lui dictaient, suivie de cette troupe immonde, d'écoliers, d'étudiants en chirurgie, d'ouvriers & de précepteurs, jeunesse turbulente hérissée de Grec & de Latin, dont le quartier en a même gardé le nom (*le pays Latin*); tels étaient les avantages des assaillans, & cela seul déciderait la grande question, est-ce la nation qui a assiégé le château, ou le château qui a assiégé la nation, si depuis long-tems l'accusation faite aux nobles de brûler eux-mêmes leurs châteaux ne nous avait accoutumés à cette cacophonie barbare.

Cette translation nocturne se fit avec un appareil qui glaça d'effroi tous les habitans des Thuilleries. Mais depuis long-tems le Roi ne goûtait plus ni sommeil ni repos. Ses jours étaient pleins d'orages, ses nuits étaient consacrées aux veilles; des alertes continuelles reveillaient tout le monde au château. Ses ennemis étaient dix mille contre un; ils se relevaient pour prolonger ses alarmes. L'amertume flétrissait sa vie, (*) & c'est au moment où ses forces physiques & celles de sa famille allaient succomber, que de nouvelles douleurs inouïes, inénarrables, font venues consommer sa passion, & transpercer son cœur, mais sans pouvoir ébranler son âme.

Le jardin de Thuilleries, propriété laissée au Roi par la constitution, avait été fermé. Les insultes qu'on y prodiguait journellement au Roi & à la

(*) Une nuit, on le fit lever sous le prétexte qu'il était parti en espacé.

Reine , avaient obligés à cette précaution. L'histoire recueillera peut-être un jour ces chansons grivoisement régicides que l'on chantait jusques sous la fenêtre du monarque : on en jugera par le refrain d'une d'elles :

Nous te traiterons , gros Louts

Biribi,

A la façon de Barbari

Mon ami.

L'assemblée pour joindre l'insulte à la cruauté résolut d'ouvrir le jardin malgré le Roi, & sur la motion de Thuriot elle s'en appropriâ la terrasse des Feuillans où se rassemblaient ordinairement les groupes populaires que les tribunes de l'assemblée ne pouvaient contenir. On fit par dérision une ligne de démarcation entre la terrasse & le jardin , & cette ligne fut formée d'un ruban tricolor auquel le peuple appendit avec la défense de la franchir, ses cruelles pasquinades. On ne pouvait pousser plus loin l'outrage & la barbarie. On avait nommé le château , Coblenz ; & le jardin était appelé le camp des Autrichiens. Le peu de gardes nationales que leur service y attachait, étaient traités d'ennemis , & déjà désignés au peuple.

Enfin il ne restait plus contre l'anarchie qu'un seul corps, le brave & fidele régiment des gardes Suisses. Sa destruction fut décrétée. Elle commença par sa division. On ordonne au Roi d'en faire partir la moitié , & malgré tous les efforts possibles, il fut contraint d'en éloigner 300 hommes le 7 Août. On avait résolu de renouveler sur ce beau régiment, le désarmement du régiment d'Ernest à Aix, mais pour cela il fallait le diviser; on en avait agi ainsi pour atténuer tout esprit de corps & d'unité dans la garde nationale; l'état major avait été supprimé , & déjà l'on avait entamé la

suppression des compagnies de grenadiers & de chasseurs. Tout était trouble & désorganisation & nous retombions dans le chaos.

Tel était donc le prix de trois ans de fidélité, de vertu, & d'une conduite irréprochable au travers de tous les orages de la révolution. Ces fiers enfans des montagnes Helvétiques avaient conservé leur discipline & leur pureté au milieu du désordre & de la corruption. Leurs figures martiales portaient l'empreinte de leur ame; on y remarquait depuis quelque tems la contraction d'une douleur secrète. Nos vices leur faisaient horreur. Nous ne rougissions plus de rien, ces hommes simples & droits rougissaient pour nous.

Leur régiment était composé originairement de 2200 hommes, mais il était réduit à 1600. Ce déficit provenait de plusieurs causes. D'abord il s'attendait à être incessamment licenciée, & il ne recrutait plus depuis trois ans. En second lieu on avait accordé à chaque capitaine une diminution de 25 hommes par compagnie, pour les indemniser de la désertion qu'ils avaient éprouvée en 1789. Sur les 1600 hommes restans, il en était parti trois jours auparavant 300 pour Evreux aux ordres du capitaine Karrer; 100 étaient restés pour garder les casernes de Courbevoie, & de Ruelle; environ 200 étaient habituellement repartis dans Paris, comme ouvriers, ou comme gardiens; que l'on ajoute à cela les malades de l'infirmerie, & l'on verra que le nombre que l'on avait à combattre se réduisait à 900 hommes, y compris 45 officiers.

Dès le 7, les préparatifs de l'attaque du château pour le 10, étaient publiés. Un des chefs de cette bande m'en avait fait avertir secrètement. *Qu'il prenne garde à lui, la journée du 10 sera sanglante.* Telles avaient été ses propres paroles, & j'en avais

consigné l'aven dans la dernière feuille que je publiai le 9 Août. Les provinces étaient instruites depuis 8 jours de l'insurrection projetée. Le district du petit St. Antoine reçut ses derniers ordres de Santerre & Sillery le Mardi 7 au soir; Paris & Sergent firent distribuer 3 cartouches seulement par chaque soldat de la garde nationale, les Marseillois en reçurent chacun 100, on leur promit les portes de l'arsenal, le tocsin fut commandé, le canon d'alarme fut préparé pour minuit, & chacun attendit à son poste l'heure fatale.

C'est ainsi que nous arrivons aux portes du 10 Août après dix mois de conspiration, & de désorganisation d'après un plan méthodique & suivi à la face de l'Europe entière, de la France, du roi, & de l'assemblée nationale même qui commença à cette époque à être effrayée de ce qui n'était pourtant que son propre ouvrage. Et c'est ainsi que les constitutionnels nous avaient préparé une série de maux incalculables, en plaçant dans leur constitution, un Roi sans puissance, des autorités sans force, & ne pouvant empêcher que la majorité même de l'assemblée nationale ne fut toujours asservie à une minorité turbulente.

Avant d'entrer dans le détail de la journée du 10 Août, il est nécessaire que je trace le tableau des opérations du conseil du Roi pendant cette longue conjuration, les divers plans de résistance qui lui furent proposés pour éviter à son peuple les malheurs & les crimes dont il allait se couvrir, & enfin le plan de défense concerté à la hâte pour conserver les jours du Roi & l'asyle de Sa Majesté. Hélas! *Mollia cum duris*. Tout fut inutile, les hommes, les choses, la constitution, le Roi, la monarchie, l'ordre, le bonheur, la France tout fut détruit en trois heures.

L'exposé de ces moyens d'opposition commencera le second chapitre de cet ouvrage.

D E R N I E R

T A B L E A U D E P A R I S .

C H A P I T R E S E C O N D .

*Conduite de la Cour et du Ministère, en
opposition au Plan de Republicanisme
des Factieux, et pour le maintien de la
Constitution.*

Dans la crainte une fois il suffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute.
Le bonheur est une île escarpée & sans bords
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en est dehors.

BOILEAU.

C'EST aux écrivains qui peindront l'histoire de la dissolution de la monarchie Française, à faire connaître les insurrections impunies des mois de Juillet & Octobre 1789, les sermens dictés au Roi dans sa prison par M. Necker, le 4 Février, & la loi qui fut depuis imposée à ce monarque, à son retour de Varennes. Je dois me borner à saisir cette courte époque qui a servi d'intervalle entre la naissance, & la mort de la constitution : & si je parle de ces premiers crimes, c'est pour rappeler que leur impunité avait donné la mesure du caractère de Louis XVI, de son horreur pour le sang, de son desir de se sacrifier pour épargner l'effusion de celui des Français, & de ce qu'une faction audacieuse pouvait oser sans crainte. Les honneurs & les richesses, avaient été la récompense de tous ceux qui avaient

contribué à détruire un gouvernement qui, disait-on, existait sans constitution, pour mettre à sa place une constitution sans gouvernement; il était naturel que leurs successeurs, forts de la faiblesse du Roi, riches en cupidité, disposant de la majorité du peuple qu'ils avaient armé, d'un capital que leur volonté rendait indéfini, sur-tout maîtres de l'opinion, fussent animés du même desir de détruire. La seule différence qui s'est trouvée entre leurs forfaits & ceux de leurs devanciers, est celle que l'on remarque entre un tableau original & une copie.

M. Necker ayant d'abord interverti les loix fondamentales du royaume par une composition d'états-généraux qui augmentait la proportion & l'influence des non-propriétaires; & M. l'abbé Siéyès, d'après le principe que *le tiers est tout*, ayant obtenu la conversion des états-généraux, en assemblée nationale, l'impulsion était donnée, & tout le monde conviendra qu'il n'y avait plus qu'un pas à faire pour qu'un capucin demandât *la convention nationale*, & obtint l'exercice plein & entier de la souveraineté du peuple.

M. Bailly regardant comme *un beau jour* celui où le Roi *conquis* par le maire de Paris, vint au milieu de 150 mille sujets, se mettre sous sa protection, avait d'avance tracé la conduite de son successeur, lorsqu'à la vue de 25 mille hommes qui marchent contre le Roi, il trouve *le spectacle beau*; & lorsque Sa Majesté ayant été couverte du bonnet de la licence & outragée de mille manières, il complimente le peuple sur la sagesse & la dignité avec laquelle il s'est comporté.

M. de La Fayette en se mettant à la tête de l'armée insurgente du 15 Juillet, & disant que le plus saint des devoirs est l'insurrection contre un gouvernement qui avait quelques abus, n'a fait

que montrer à son heureux rival Santerre, la marche qu'il avait à suivre pour s'emparer du commandement de la plus vile populace, & sanctifier le renversement d'une constitution, qui n'était remarquable que par ses vices.

Il en est de même du licenciement de la garde constitutionnelle du Roi & du renvoi des gardes du corps : & Charles Lameth faisant fuir devant lui le maréchal de Broglie son oncle, & M. Brissot chassant à son tour les freres Lameth sur une terre étrangère ; & Mirabeau menaçant de dénoncer la Reine le 6 Octobre, & Condorcet préparant 20 chefs d'accusation contre elle, si l'on ne nomme pas les ministres qu'il indique ; & l'évêque Périgord sacrifiant les biens des prêtres, & l'évêque Fauchet sacrifiant leurs personnes ; & Menou donnant Avignon & Jourdan à la nation, & la nation & Jourdan poursuivant Menou le 10 Août ; & Barnave applaudissant au meurtre de Foulon, & Marat demandant la tête de Barnave ; tous marchent sur la même ligne, tous sont également coupables : mais si les premiers représentans de la nation sont sans excuse aux yeux de la justice, ils peuvent au moins présenter à l'histoire quelques traits d'audace, & réclamer pour leur mémoire l'espece d'intérêt qu'on accorde aux grands criminels : ils combattaient des réalités ; leurs successeurs n'avaient qu'un fantôme à renverser ; la cruauté s'est jointe à leur ambition orgueilleuse ; ils ont dit, " la constitution a bien détruit la monarchie, que la république détruise à son tour la constitution, & la république s'est faite. "

Tel est donc le triste résultat de l'impulsion donnée, & de la légitimité accordée à une révolution. On ne peut plus arrêter le mouvement communiqué. Ses auteurs sont les premiers emportés par le torrent qu'ils ont formé ; tout est révolution,

tout est changement, & les hommes & les choses, & les opinions, & les mœurs, rien ne peut résister à ses efforts ; la sagesse est fable, la propriété n'est plus qu'une chimere ; & du moment qu'un trône est ébranlé, l'asyle du plus grossier artisan n'est plus en sûreté.

Ainsi l'Angleterre offre en ce moment le spectacle instructif de trois partis successivement vainqueurs & vaincus, tous aujourd'hui fugitifs & dispersés. L'auteur du serment, le fléau du clergé, le patriarche des intrus s'y cache avec son or au milieu des 10 mille prêtres qu'il y a fait exiler, & fuit l'aspect de ces infortunés qui le poursuit sans relâche. Le fondateur des clubs reproche à l'un ses municipalités, à l'autre ses départements. Un magistrat débarque encore honteux de son juré & de sa haute cour nationale, & il trouve en arrivant les deux Delâtre sauvés comme par miracle de ses prisons d'Orléans. Les officiers du régiment de Royal-dragons mettent pied à terre, & le premier objet qui les frappe, c'est l'homme qui le 14 Juillet enchaîna leurs bras & leur courage, & conseilla au Roi d'éloigner ces troupes fideles. Quelques officiers Suisses échappés au naufrage général, cherchent dans la Grande-Bretagne un asyle provisoire, & ils le trouvent sous le même toit que l'homme qui leur avait donné l'ordre perfide de se sacrifier : ainsi Londres renfermant à la fois dans son sein les victimes & les bourreaux ; ainsi le ciel en y rejetant, & les auxiliaires, & les munitionnaires des premiers auteurs de notre désorganisation, semble avoir voulu donner aux fâcheux de tous les pays, & particulièrement de l'Angleterre, l'exemple effrayant du sort qui les attend. Le ciel a commencé le supplice des nôtres ; il les a portés sur une terre sage & heureuse. La loi toute puissante y comprime dans leur sein leurs passions

& leurs haines que les plus grands malheurs ont peine à éteindre. Le gouvernement les empêche à son tour de troubler l'ordre public par leurs opinions, & il se trouve que cette double répression est déjà un tourment affreux pour ces esprits malades.

Cette réunion bifare de discordances, n'est pourtant pas terminée. Pour peu que l'existence malheureuse des réfugiés soit prolongée par quelque circonstance imprévue, nous y verrons encore arriver de nouveaux persécuteurs, persécutés à leur tour: Brissot & Condorcet viendront dans les tavernes y soupirer contre Robespierre & Marat les mêmes plaintes que les constitutionnels ont déjà fait entendre contre les monarchistes, & ceux-ci contre les partisans de l'ancien gouvernement. La révolution ne pourra s'arrêter, qu'après avoir décrit le cercle entier; & les malheurs de l'anarchie que nous n'avons pû éviter, nous replaceront, en plus ou moins de tems, en plus ou moins de provinces, sous le joug paternel d'un seul.

Nous eussions évité dès 1789, l'horreur & la pitié que nous inspirons aujourd'hui à l'Europe, si des conseils timides n'eussent alors égaré le Roi sur ses devoirs. Des conseillers pusillanimes l'empêcherent de punir quelques factieux; ils lui dissimulèrent que la politique est la seule philosophie des empires, & que quelques gouttes de sang versées quand il le faut, en arrêtent souvent des ruisseaux. Il négligea de faire juger au 14 Juillet, le duc d'Orléans, Mirabeau, l'abbé Siéyès & Pétion; il laissa la France s'armer toute entière, l'anarchie reçut un code, & l'Europe fut menacée.

Tous les reproches que la politique pourrait faire à Louis XVI, s'adressent également aux puissances de l'Europe qui ont laissé tranquillement deux millions d'hommes s'armer au milieu d'elles,

sans qu'aucune force publique, sans qu'aucun gouvernement praticable pût leur garantir la sagesse de cette force générale : mais à quoi bon exhaler aujourd'hui de stériles plaintes ! l'Europe doit enfin réunir ses efforts, & le succès de ses armes, décidera du destin du monde.

A la fin du siècle dernier, la France sous le plus absolu des Rois, menaça de la monarchie universelle toutes les puissances voisines ; à la fin du dix-huitième, les philosophes & les rhéteurs ont détrôné un monarque ami de l'ordre, & la démocratie déjà implantée par la France dans plusieurs états, menace toute l'Europe de ses piques & de ses torches.

Quoiqu'il en soit, dans l'attente où nous sommes des grands événemens de la campagne de l'année prochaine, je dois examiner si Louis XVI, méritait comme Roi constitutionnel les malheurs qui l'ont accablé ; & si les précautions que la constitution l'obligeait de prendre contre ceux qui l'enfreindraient, n'étaient pas le résultat de son droit & de ses devoirs.

Il lui était impossible de ne pas s'apercevoir du plan de républicanisme que la scélératesse des Jacobins ne cessait de tramer. Les journaux, les séances, les démarches de ces étranges amis de la constitution, étaient publics, & leur domination dans l'assemblée augmentait chaque jour. D'un autre côté l'exercice de la constitution prouvait à chaque moment, que son exécution était impraticable. Par-tout les administrations subalternes attaquaient les administrations supérieures. Nos soldats perdus dans les clubs, & privés de leurs officiers qui émigraient, ne composaient qu'un squelette d'armée. La garde nationale divisée elle-même en mille partis différens, n'offrait au gouvernement aucun moyen stable d'action ; le sou-

verain était par-tout, & la souveraineté n'existait nulle part.

Froissé entre trois partis, dont l'un voulait rétablir le Roi de France, au péril de la vie de Louis XVI; dont l'autre ne voulait point de Roi en France, à quelque prix que ce fût; & dont le troisième voulait seulement un Roi dépendant & esclave dans une constitution inexécutable, le Roi devait nécessairement chercher un moyen de sortir d'une position si malheureuse : car c'est en vain qu'on le dissimulerait, le Roi connaissait trop bien la constitution pour l'aimer. Il devait desirer que l'on y apportât des modifications qui permissent de gouverner, & de réunir sous l'étendart de la paix, les cœurs aigris & divisés de tous ses sujets. Tel fut constamment le vœu de son cœur : s'il n'a pas pu y réussir, c'est que les moyens de révision de la constitution suivant les bases décrétées, étaient, comme elle, inexécutables. Ne pouvant y parvenir constitutionnellement, le Roi dut essayer de faire demander cette révision aux départemens par des moyens doux : par celui de *l'opinion*; par celui de *la confiance*, en s'entourant des lumières des plus hommes de bien de son royaume; par celui de *l'union*, en faisant prêcher par-tout la paix, en éloignant la guerre; & enfin par *la loi*, en se rapprochant le plus possible de la lettre de l'acte constitutionnel. La république fut plus forte que la constitution ! personne ne voulait de celle-ci, tous les fripons voulaient de l'autre, & la sage politique du Roi échoua.

Quand à *l'opinion publique*, Sa Majesté ne pouvait se tromper sur celle de tous les propriétaires de son royaume : tous les cœurs tendaient d'un effort commun vers elle. Chaque fois que l'occasion se présentait de lui témoigner ce sentiment, soit aux spectacles, soit dans son palais, ce besoin de tout bon Français devenait une fureur. On se rappelle

avec quelle affluence étaient suivis les pièces où brillait un peu de royalisme. On se rappelle aussi avec quelle violence l'opéra de *Richard cœur-de-lion* fut pros crit par la municipalité, & avec quel soin celui d'*Adrien* fut étouffé avant même d'avoir été représenté & jugé. La démagogie ne pouvait pardonner à la solitude qui regnait aux représentations de *Gracchus*, de *Calas*, de *Charles IX*, & à toutes ces autres productions Jacobites de nos esprits faux, où l'on remarquait par dessus tout :

Le mauvais sens hurlant en mauvais vers.

Cette démagogie ne pouvait pardonner au théâtre du vaudeville qui nous reportait à notre ancien caractère. Sa gaiété fut un crime, sa loyauté un grief, le plaisir des uns commanda la rage des autres, & tous les spectateurs pensèrent périr au sortir d'une représentation, sous les maf-fues d'une troupe échappée de la caverne Jacobite.

Le Roi avait encore une autre base pour consulter l'opinion publique. Chaque parti avait ses clubs, chaque opinion ses écrivains, chaque secte ses journalistes; cordeliers, jacobins, feuillans, monarchistes, aristocrates, avaient chacun leurs gazettes : l'amî du peuple, le patriote Français, la gazette universelle, le mercure & l'amî du Roi, allaient périodiquement corrompre ou caresser l'opinion de leurs lecteurs. La proportion des abonnés des trois derniers ouvrages aux deux premiers, était de 35 à 2; & le nombre des journaux modérés ou royalistes était le triple des autres. Le Roi ne pouvait donc se tromper sur le vœu général de son royaume. Il lui fut proposé d'encourager le développement de cette opinion, & de combattre par des armes semblables, les traits que la faction lui lançait : Sa Majesté y

consentit, mais en recommandant par-dessus tout l'esprit d'ordre public, & le respect pour les autorités constituées. Alors commença la guerre des affiches : *la Sentinelle* d'une part; de l'autre *le Chant du coq*, *ici l'Ami des citoyens*; plus loin *l'Ami de la constitution* couvrirent les murs de la capitale pendant trois mois, & fatiguèrent tout le monde sans convertir personne. Cette prétendue conspiration des placards est pourtant devenue l'arrêt de mort de l'infortuné Laporte. Mais il n'est pas tems encore de parler de la frivolité de l'accusation & du courage de l'accusé, je reviens au second moyen de résistance employé par le Roi; *l'influence et l'opinion des plus hommes de bien et des gens les plus éclairés de son royaume.*

Ici, il n'est point inutile de jeter un coup d'œil sur les conseillers qui pendant cette époque furent chargés du pouvoir exécutif.

Et d'abord, que l'on ne cherche point à faire un crime au Roi de l'obligation qu'il eut d'aller chercher des ministres parmi ceux-là qui avaient fait quelques sacrifices à la révolution; remercions-le bien plutôt des choix qu'il fit, toutes les fois qu'il put suivre sa propre volonté, & de l'impulsion qu'il donna à son conseil. 26 ministres se succéderent dans l'espace de dix mois, cette succession si rapide est déjà une preuve assez frappante de la violence qu'on lui faisait. Ces 26 ministres formèrent quatre conseils successifs. Le premier qui exista cinq mois & finit en mars, fut composé de MM.

Delessart — Les affaires étrangères,

Duportail — La guerre,

Thévenard — La marine,

Cahier-de-Gerville — L'intérieur,

Duport-du-Tertre — La justice,

Tarbé — Les contributions publiques.

Deux de ses membres MM. Duportail & Thévenard furent remplacés pendant la durée de ce conseil par MM.

De Narbonne — A la guerre,

Bertrand — — A la marine.

De ces ministres, un sur-tout fut exempt de fautes & fut constamment l'homme du Roi : ce fut M. Bertrand. L'histoire reprochera toujours à M. Duportail d'avoir sollicité l'admission des soldats dans les clubs; à M. Thévenard, un républicanisme outré, fruit d'une vie dure & d'une éducation grossière dans un port de mer; à M. de Gerville, un athéisme féroce dont il avait l'insolence de se targuer au conseil du Roi le plus pieux; à M. Duport-du-Tertre, d'avoir scellé l'ordre d'arrêter son maître au mois de Juin 1791; & à M. de Narbonne, son intrigue, sa légèreté & son indiscrétion. Les malheurs de M. Delessart l'ont absous de ces liaisons avec M. Necker. M. Tarbé chargé seulement de la fabrication des assignats & des sous-cloches, s'éclipse dans la nullité de ses fonctions. Il ne reste donc que M. Bertrand dont le caractère ferme & vigoureux puisse être conservé : j'y reviendrai par la suite, lorsque j'aurai appris qu'il a échappé aux piques des assassins.

L'accusation de M. Delessart entraîna la dissolution totale du premier ministère. La faction de Condorcet, de Brissot, & de la députation de la Gironde, impatiente de regner, préparait à la suite du décret contre M. Delessart la scandaleuse accusation de la Reine. Le Roi sentait qu'il était sans force contre la calomnie & la vengeance. Il abandonna le ministère à la faction; & la France fut affligée de voir,

Servan (*) — — A la guerre,

(*) M. de Grave précéda Servan au ministère. Comme il n'était que

Dumouriez (*) — Aux affaires étrangères,
 Roland — A l'intérieur,
 Clavière — — Aux contributions.
 Lacoste — — A la marine,
 Duranton — A la justice,

Feuillant, ses collègues, & les Autrichiens le rendirent fou, & le forcerent d'abandonner la place.

(*) Il n'est pas tems encore de donner le portrait de ces quatre premiers Ministres; il trouvera sa place naturelle dans le récit de l'insurrection du 10 Août : mais pour Dumouriez, je ne puis résister au desir de peindre ce Protée, sur lequel roule aujourd'hui peut-être la destinée de l'Europe. J'emprunte pour cela les expressions d'une lettre de Bruxelles du 5 Octobre.

„ Quant à Dumouriez, cet homme est inconcevable; il déclare la guerre; c'était l'objet de tous nos vœux; on croit voir sous son bonnet rouge percer le bout d'oreille aristocratique : sa correspondance insultante avec Vienne, l'insolence de son manifeste contre M. de Kaunitz, semblent indiquer le but de piquer le vieux Ministre qu'il supposait récalcitrant. Un plan de campagne est arrêté par le conseil & les généraux; il le bouleverse, il souffle le commandement de l'armée au vieux Rochambeau, il le fait passer à Biron & à d'autres Jacobins qu'il envoie battre par Beaulieu. Il envoie La Fayette mourir de faim & de froid à Givet, où il n'avait rien à faire. Il empêche Lukner d'hafarder dans les électors & de les enjacobiner jusqu'à Coblentz : Clavière, Roland, Servan, apposés par lui, embrassent trop ouvertement les projets de Brissot. . . . Il les culbute, il prend le porte-feuille de la guerre, accuse Servan à la face de l'assemblée; là il retrouve La Fayette, qui, furieux de voir qu'on sauve le Roi sans lui, profite d'un moment de baisse dans les actions de Dumouriez, pour le dénoncer & forcer le Roi à le renvoyer. Il part, il va à l'armée de Flandres, il dit en prenant congé, à MM. de Nivernais & d'Avaray, que le Roi n'a pas de meilleur serviteur que lui, qu'il croit lui en avoir donné des preuves en déclarant la guerre. Il reste au camp de Maulde en dépit des ordres de ses généraux, Lukner & La Fayette : il épaissit tous les jours son masque, & sert la république comme la constitution; ses lettres à l'assemblée ont l'air d'une mystification continuelle : enfin il réunit toutes les armées en un point en face de l'ennemi, sous sa direction suprême, car je le crois incapable d'être lieutenant de qui que ce soit : j'entends parler de capitulation proposée par lui : là je crois saisir mon homme, je crois voir le point où aboutissent les six derniers mois de sa vie, de ses pensées, de ses actions : tout-à-coup il m'échappe : on annonce que la capitulation est un jeu, qu'il s'est moqué du Duc de Brunswick, qu'ayant gagné du temps & fait arriver des vivres, il défie ceux aux pieds desquels il avait l'air de ramper; & tout-à-coup l'heureux rival de Monk, le profond auteur du plan le plus profondement combiné, le plus longuement amené, se transforme en un insensé; car comment avec de l'esprit peut-il vouloir servir un ordre de choses, qui n'est bon, ni pour la France, ni pour lui pendant six mois : la reconnaissance des républiques ! ah ! le bon billet qu'il aurait là !

Brissot regna alors pendant trois mois, & cette époque peut être regardée par les excès qui s'y commirent comme l'époque d'une révolution dans l'opinion. La guerre fut déclarée; les fournitures livrées aux amis de la faction, les finances au pillage, les dépenses secrètes multipliées, les prêtres persécutés; les puissances voisines sortirent malgré elles de leur léthargie, les généraux de la constitution tremblèrent, les consciences furent allarmées, les colonies furent livrées aux mulâtres. Si le Roi eut beaucoup à souffrir, la royauté eut beaucoup à espérer.

En se rendant l'organe de cette déclaration demandée depuis si long-tems par la turbulente démocratie, le Roi aurait-il eu pour objet, de faire sentir plus directement à la nation Française le besoin qu'elle avait de la paix, les maux auxquels l'entraînerait la guerre interminable que les Jacobins méditaient de faire au genre humain, & de se rendre ainsi arbitre & médiateur entre tous les partis, par une *sainte* insurrection des administrations & de nos armées, appuyées sur celles de l'Autriche & de la Prusse. La plus active malignité ne peut pas trouver d'autre arrière-pensée dans le cœur du Roi. Mais il n'appartient qu'à la divinité de scruter & de juger les consciences.

Accablée d'outrages personnels, Sa Majesté renvoya ce ministère, & en remplaça les princi-

J'avais imaginé qu'il avait attiré dans le piège l'armée & les enfans du Duc d'Orléans, pour en faire à leur tour les otages du Roi, & qu'occupé comme nous de la solution du problème qui fatigue toutes les têtes, de la solution de cet embroglio, il n'en avait pas trouvé de plus sûr & de plus expéditif. Cependant les dernières nouvelles ont détruit tous ces calculs. Dumouriez a rompu la capitulation, & toujours retranché dans ses gorges du Clermontois aux Mèts, il s'y prépare à une défense qui n'aura pas lieu, car les plans du Roi de Prusse sont changés, &c. &c.

paux

paux personnages par quatre nouveaux membres, MM.

De Chambonas	—	Aux affaires étrangères,
Lajeard	—	A la guerre,
Beaulieu	—	Aux contributions,
De Monciel	—	A l'intérieur.

La faction républicaine ne put pardonner au Roi l'expulsion honteuse de ses favoris. Les spéculations de Claviere & de l'abbé d'Espagnac allaient être dévoilées, ainsi que les friponneries subalternes des bureaux, & les comptes de Servan étaient déjà entre les mains du sévère Gau, premier commis. Il fut résolu de tout détruire, pour tout arrêter, & la guerre fut déclarée au Roi, sous prétexte qu'il ne la faisait pas assez activement à toute l'Europe.

M. de Chambonas dont les bonnes intentions ne sauraient faire excuser l'incapacité, ne pouvant pas être accusé pour le peu qu'il avait dit, fut dénoncé pour ce qu'il avait tu. Il avait caché que la Sardaigne armait 60 mille hommes : Montequiou l'assurait, foi de Jacobin, & quand Montequiou a envahi la Savoye, il n'y a trouvé personne. Chambonas a échappé par miracle au risque d'être massacré sur parole. — M. Lajeard était l'ami du général La Fayette; il fut enveloppé dans la même proscription. — M. Beaulieu ne passa un moment au ministère, que pour apprendre au public que c'était son compatriote Chapelier qui l'y avait porté. — M. de Monciel doué d'un grand courage, & précédé d'une grande réputation d'intégrité en administration, étonna sur-tout la faction par la constance qu'il mit à invoquer le secours des départemens, & à opérer leur réunion au Roi après le 20 Juin. On lui doit la belle proclamation qui eut lieu à cette époque, & les arrêtés de plusieurs sections fideles de l'empire. Cependant il fut impossible de résister à toutes les attaques qui étaient

portées à ce nouveau conseil; & M. de Monciel dut se retirer au moins de Juillet avec tous ses collègues pour faire place au quatrième & dernier ministère de la constitution.

Depuis quelque tems M. Duranton honteux d'avoir surpris en lui un mouvement de royalisme le 20 Juin, s'était retiré à Bordeaux & préférait d'y vivre ignoré, plutôt que de mourir avec gloire aux pieds du Roi. Le sceau avait passé de ses mains dans celles de M. de Joly, ci-devant secrétaire de Pétion, & depuis secrétaire du conseil: une excellente conduite au ministère fit oublier quelques torts que M. Joly avait eus au commencement de la révolution, & ce fut lui qui présenta au corps législatif le nouveau conseil composé de MM.

Bigot de Ste. Croix — Aux affaires étrangères,

Dubouchage — — A la marine,

D'abancour — — A la guerre,

Champion — — A l'intérieur,

Leroulx-de-la-ville — Aux contributions.

Pour juger de la difficulté que le Roi éprouvait à trouver des amis qui voulussent gouverner avec lui dans les circonstances orageuses qui se pressaient chaque jour davantage, il faudrait avoir vu les lettres qu'il écrivait aux personnes qui lui étaient désignées comme les plus propres & les plus agréables au peuple: il faudrait avoir connu les refus qu'il éprouvait malgré ses instances. Plusieurs d'entre-eux n'acceptaient leur porte-feuille que lorsque Sa Majesté leur disait avec l'accent de la douleur; *comment vous m'aimez et vous ne voulez pas partager mes dangers!* il n'était pas possible d'hésiter davantage; & dès-lors ils ne quittaient plus Louis XVI; qu'au moment où la violence les séparait.

On voit par ce portrait rapide des différens ministres qui se succéderent dans l'espace de dix mois, que si trois d'entre-eux, justifierent la con-

fiance du Roi, & méritèrent l'estime de la nation & celle de la postérité, au moins S. M. n'eut pas à rougir de ceux qu'elle put choisir librement. La plupart d'eux lui donnerent ensuite dans des tems difficiles, des marques de fidélité & d'attachement plus que suffisantes pour expier quelques torts qu'ils avaient eus peut-être, au commencement de la révolution.

Il faut ajouter à ces considérations l'estime particulière que le Roi faisait des hommes modérés qui écrivaient sur nos malheurs, & sur les moyens d'y remédier sans secousse violente. Plusieurs ouvrages furent publiés dans cet intervalle, & ces ouvrages resteront dans les bibliothèques, & dans la mémoire des hommes d'état, en dépit des factions opposées. On lira encore long-temps, *l'analyse de la constitution Française* par M. de Clermont Tonnerre; *les opinions* de M. Malouet; *les recherches* de Mounier *sur les causes qui nous ont empêché d'être libres, et les moyens qui nous restent pour le devenir*; *le traité du pouvoir exécutif* par M. Necker, ouvrage à qui l'on ne peut reprocher que le nom de son auteur; *le parallèle des révolutions* par M. l'abbé Guillon; *l'excellent traité de la liberté et de ses causes*, par M. de Villers; *le traité des factions et de leurs principes*, par Mallet-Dupan. — C'était en s'entourant de toutes ces opinions, émises par des hommes qui d'abord avaient pour la plupart joui d'une grande popularité, que le Roi croyait réunir à lui tous les *propriétaires* & tous les *honnêtes gens* du royaume. Hélas! l'expérience lui a bien vite prouvé que dans un siècle corrompu, les propriétaires sont des lâches; & que dans une révolution, il n'y a rien de plus embarrassant qu'un honnête homme.

Je ne parle point des mémoires particuliers & des lettres que le Roi recevait. Jamais conseils étran-

gers n'ont été suivis que lorsqu'ils étaient dans le sens de la constitution. Car c'était toujours en s'enveloppant de cette constitution que Sa Majesté voulait donner à *l'opinion* & à *la confiance* le temps de se murir graduellement; & quand cette *opinion* aurait été formée & *la confiance* devenue entière, alors Louis XVI, s'emparant d'une dictature morale, aurait pu présenter à son peuple un code complet de législation. Il en avait depuis quelque tems les matériaux dans son cabinet; la prudence & l'amitié me défendent d'en dire davantage à présent. Peut-être ce code se retrouvera-t-il un jour, si jamais la sagesse & la vérité reparaissent en France.

Quand à *l'union* & à *la paix*, les sacrifices de tout genre que le Roi y fit, sont trop connus pour en parler. Il suffit de dire que lorsqu'un decret inconstitutionnel l'eut privé de sa garde sans motifs, sans raisons prouvées, uniquement par l'esprit de désorganisation qui prédominait, il lui fut proposé de monter à cheval à la tête de cette même garde qu'on licenciait, & là, tenant dans sa main l'acte constitutionnel sommer toutes les sections qui avaient juré comme lui de mourir pour la constitution de se réunir à lui pour seconder le refus de sanction qu'il devait opposer à ce decret. Jamais il ne voulut consentir à cette démarche légale, pour ne pas altérer la tranquillité de Paris, pour ne pas indisposer la garde nationale Parisienne entre les mains de laquelle il allait retomber; & pourtant cette garde constitutionnelle avait été composée par les départemens même; tout ce qu'on objectait à ses chefs était le renvoi de quelques soldats qu'un plus mur examen faisait reconnoître pour avoir été infamés dans les corps où ils avaient servi. M. de Brissac voulait que tout ce qui répondait à la France du trône du Roi, que tout ce qui approchait de la personne du Roi, fut pur comme l'hon-

neur, comme la vertu même. Les sujets renvoyés & dépouillés de l'honorable uniforme allèrent présenter aux Jacobins leurs plaintes, leur nudité, & leur patriotisme. Ils ne dissimulèrent que leurs épaules. Le décret fut rendu & exécuté, ainsi le Roi immola à la paix de Paris, l'amitié particulière qu'il portait à son vieux Brissac, à cet infortuné Brissac, qui ne l'avait pas quitté un seul jour depuis trois ans, & qui avait traversé avec lui tous les orages de la révolution; ainsi le Roi sacrifia aux volontés de l'assemblée jusqu'au cri de sa conscience qui lui ordonnait de maintenir cette section de la constitution; & *les propriétaires & les honnêtes gens* se contenterent d'en raisonner très-savamment dans les salons. Il ne serait point étonnant de voir au milieu des mille & une contradictions de la faction, qu'après lui avoir allégué comme un crime la formation de sa garde, on n'allât l'accuser ensuite de ne pas s'être opposé à son licenciement. Brissot a bien osé imprimer depuis le 10 Août; *nous lui avons fait déclarer la guerre, pour le mettre à l'épreuve!!*

Les agens de la liste civile avaient destiné une partie de la somme consacrée à ramener l'opinion qui se corrompait chaque jour, à entretenir des hommes sages & tranquilles, qui pussent se mêler dans les groupes populaires, & y établir une controverse de discussions avec les forcés soudoyés par les Jacobins. Tandis que ceux-ci agitaient le peuple de toutes manières, par des fables absurdes, & des complots chimériques, les hommes du gouvernement s'occupaient de détruire soit par le raisonnement, soit par la plaisanterie les contes dont on bernait la crédulité d'une foule d'ouvriers ignorans. Les ordres de ces hommes étaient de ne prêcher que le respect dû aux autorités constituées, & la liberté de l'action des loix. Jusqu'au bâton

qu'ils portaient pour leur défense personnelle, portait l'emblème de leur mission; ils étaient convenus de l'appeller entr'eux, *la constitution*. Jamais une seule rixe n'avait dévoilé leur existence secrète & bienfaisante: c'étaient des juges de paix ambulants, & leur bâton était leur caducée.

Les efforts du Roi pour éloigner la guerre furent extrêmes. Il semblait prévoir en la déclarant qu'elle entraînerait la chute de son trône, qu'elle couvrirait la France de crimes & l'Europe de meurtres. Il ne pouvait lui rester que l'espoir d'un congrès général de l'Europe qui se fut déclarée soudain, & nous eut forcés à la paix. Il ne fallut pas moins que cette perspective; que la certitude de sacrifier en temporisant, tous ses ministres; que la crainte de voir son cœur brisé par la dénonciation de la Reine, pour lui faire déclarer cette guerre injuste, à laquelle on le contraignit, & dont il s'est, sans doute, souvent accusé aux pieds de l'éternel. On l'eut d'ailleurs faite sans lui, & du moins en la déclarant, se rendait-il le maître de la diriger de manière à répandre le moins de sang possible. La lâcheté des troupes Jacobites qui fuyaient dans le commencement à une lieue de l'ennemi, secondait ses vues d'humanité, & semblait devoir amener une prompte pacification.

Dans une position si déplorable, attaqué de toutes parts, placé entre une première assemblée qui lui avait imposé le joug de la constitution, une seconde assemblée qui lui faisait un crime de ne pas partager, de ne pas devancer ses fureurs, & la perspective d'une convention nationale que tous les échos de la faction appelaient déjà; à la veille du naufrage qui le menaçait, il s'attache à son serment de mourir la constitution à la main. Elle ne le quitte plus: elle est sur la table de son conseil, elle est sous ses yeux en se levant, il l'étudie encore la

nuît. Il en fait par cœur les sections , les titres , les chapitres. L'ordre public est troublé , sa personne insultée , sous les yeux du maire de Paris ; il le mande , & le plus fort reproche qu'il lui fait , est de lui dire , *allez , l'Europe vous jugera*. Ces paroles de paix irritent Pétion ; dès ce moment il devient son insolent rival ; le cri de vive le Roi se transforme en celui de vive Pétion ; Pétion demande la déchéance de son maître ; il convoite de le remplacer dans ce palais d'où on le chasse , il ne l'abandonne plus qu'il ne soit parvenu à le voir en prison. *La faction que je commande , se dit-il , l'y jugera lui-même , et peut-être lui pardonnerai-je* ; tel fut le sens , tel fut le but de tous les discours , de toutes les actions de Pétion depuis le 20 Juin.

Depuis cette époque on ne peut point dire que la cour ait eu un système congru de résistance ; & pourtant elle connaissait tous les plans , tous les projets des factieux. Elle savait que le projet existait d'enlever le Roi , de le porter dans le midi de la France , avec l'assemblée , les archives & la trésorerie ; aucun ministre ne pouvait paraître à l'assemblée sans être insulté ; à la fin de Juillet ils donnèrent en masse leur démission. On les remplaça à la hâte , & comme on put. Les intrigues , les plans particuliers s'accumulèrent à cette époque ; 76 départemens sur 84 souffraient avec le Roi , & lui offraient leurs bourses , leurs bras & leurs cœurs. Le Roi ne voulut point partir , il ne voulut point effrayer ni animer la faction par un appel aux départemens. Plus elle était active , plus il était résigné. *Il n'attendait plus rien des hommes* , écrivait-il au pere Hébert , son confesseur (*) *et il lui demandait les consolations du Ciel*. Chaque jour de nouveaux avis contradictoires répandaient de nouvelles alarmes , & changeaient les plans que l'on formait

(*) Il a été massacré le 2 Septembre.

à la hâte, & que l'on défaisait plus rapidement encore; tel dans un vaisseau battu par la tempête, privé de son gouvernail & de ses voiles, l'équipage prêt à périr ne reconnoit plus la voix du pilote; l'un travaille encore, tandis que l'autre s'enivre; ainsi dans le château des Thuilleries tout fut confusion & malheur depuis l'arrivée des Marseillois; pendant quinze jours entiers les ministres ne fermerent pas l'œil, & ne sortirent pas du château. On voyait l'insurrection s'avancer, on conseillait au Roi de la prévenir par une démarche éclatante, il hésita toujours; il se contenta de laisser prendre autour de lui pour sa conservation personnelle toutes les mesures que la constitution indiquait, il fut surpris & déçu au milieu de ces incertitudes; l'orage était formé, la détonation se fit, & la royauté constitutionnelle frappée de la foudre des révoltés vint périr dans le temple même de la constitution.

Grande & cruelle leçon qui doit apprendre à tous les Princes de l'Europe, qu'il ne faut jamais composer avec son devoir, & que tout germe d'insubordination doit être étouffé dans son principe. Les Trônes sont des propriétés nationales, fondées comme les religions sur la nécessité de réprimer nos vices, & sur le sentiment de nos misères, & celui-là, qui par faiblesse laisse échapper de ses mains les rênes du gouvernement qui lui a été confié, ne tarde pas à être puni de sa faute par sa faiblesse même. Chacune de ses démarches interprétée contre lui, donne à son caractère un air de fausseté, & l'estime s'en éloigne, à proportion que l'on est étonné de la vigueur du crime heureux. Mais la punition est à son comble lorsque le Prince détrôné a été affligé par la nature, d'une sensibilité exquise, & que le sang de tous ses amis coulant autour de lui vient l'avertir que tous ces désastres

étaient la chance la plus défavorable d'une résistance quelquefois malheureuse, mais toujours honorable.

On vient de voir que Louis XVI n'a jamais employé, pour résister à la faction républicaine, que sa vertu, un courage passif à toute épreuve, le texte de la constitution, & les moyens d'union, de concorde, de confiance & d'opinion; il ne faut plus ajouter qu'un mot pour détruire toutes les inculpations qui lui ont été faites. Vingt personnes tout au plus, qui étaient à la tête de la révolte du 10 Août, *existent encore*; elles étaient connues depuis long-tems. Le Roi pouvait dire un seul mot, & d'un seul coup, tous leurs attentats eussent été prévenus; *elles existent encore*, dont le Roi n'est coupable que de les avoir laissé vivre.

Je vais entrer maintenant dans le court développement des intrigues particulières qui assiégèrent la Cour, depuis le 20 Juin, & auxquelles le Roi s'opposa toujours. J'y joindrai quelques mouvemens qui eurent lieu avant cette époque, & les préparatifs de résistance qui furent faits pour la défense des Thuilleries le 9 & 10 Août.

Plans et Moyens employés par différens Partis pour s'opposer au Republicanisme, et préserver le Roi.

TANDIS que l'armée de Coblenz & celle d'Autriche étaient en mouvement pour sauver la Royauté Française, & avec elle la paix de l'Europe, plusieurs partis s'agitaient à Paris autour du Roi. Ces partis ayant tous des vues particulières, tous leur petite intrigue secrète, se réunif-

faient néanmoins quelquefois sous l'étendard du royalisme, se prêtaient mutuellement leurs forces, & leurs lumières, se quittaient, se boudaient, se reprenaient, & se trompaient tous mutuellement. D'anciens Ministres, d'anciens constituans, des généraux, des écrivains, des femmes, formaient mille petits comités différens, dont le Roi paraissait toujours le prétexte, la destruction des Jacobins le mobile, mais dont l'ambition était le vrai but.

Donner les noms & les caractères des auteurs de toutes ces intrigues, serait faire une chronique scandaleuse de cette partie de la révolution, & la sévérité des circonstances m'interdit tout épigramme. D'ailleurs ils sont tous poursuivis & errans, & le ridicule est sans prise sur le malheur.

Un seul de ces partis avait pour objet la restauration pleine & entière du Monarque dans tous ses droits. L'homme qui était à la tête de ce plan, était un ancien Ministre d'un courage ferme & entreprenant, téméraire, quelquefois imprudent, mais toujours loyal, & prêt à se sacrifier pour son maître. Nul ne pénétra plus avant que lui dans les secrets de la faction Jacobite, & ne mit plus d'ardeur à les déjouer. Il semblait se multiplier pour l'exécution de tous les plans qui purent tendre à sauver le Roi & la Monarchie.

Le parti du Général La Fayette, était composé en grande partie de cette troupe légère de jeunes gens, qui depuis la guerre d'Amérique, s'étaient attachés à sa fortune, & l'avaient aidé à acquérir une existence dans la carrière politique. La plupart d'entr'eux avaient été députés à l'assemblée constituante, leur avancement avait été rapide, mais comme il n'était que précaire, une nouvelle audace pouvait seule leur assurer de nouveaux succès. Ils voulurent donc arracher des mains des

Jacobins, le Roi de la constitution, sauf à transfiger ensuite du Roi de France avec les émigrés, & les Puissances Européennes. Je ne nommerai point ici les principaux agens de ce parti; on les reconnaît assez au soin qu'ils prennent d'excuser les fautes qu'ils ont faites d'abord, par le bien qu'ils ont voulu faire ensuite.

Plusieurs subdivisions existaient encore dans ce parti. Chacun avait ses opinions; l'un accordait quelques amendemens à la constitution, l'autre la voulait toute entière, celui-ci voulait de l'argent, celui-là un régiment; tout le monde était du complot, excepté l'être Auguste qui en était le prétexte.

Long-tems avant le 20 Juin, le parti royaliste ministériel croyait que parmi les nombreux plans proposés au Roi, celui de livrer aveuglément lui & sa famille, à M. de La Fayette, méritait la préférence. On ne voyait que ce moyen d'arracher Sa Majesté du gouffre de la république, qui se formait d'une manière visible. Soit bonne-foi, soit desir d'attirer le Roi à lui, ce parti lui faisait représenter, que s'il pouvait parvenir à se mettre à la tête des armées qu'ils commandaient, ou se retirer dans un lieu fort, à leur disposition, sous la protection de M. La Fayette, Sa Majesté se retrouverait alors dans l'heureuse position où elle eût été sans l'arrestation de Varennes l'année précédente (*). On lui faisait envisager, une armée, une dictature royale, le plaisir si doux à son cœur de pardonner, de récompenser, de pacifier, & de faire avec gloire les conditions de tous les partis. Cette perspective était bien faite sans doute pour plaire au Roi. Mais il fallait vaincre plusieurs

(*) Voyez les ordres motivés donnés par M. La Fayette, à la municipalité de Sedan, l'arrestation des trois commissaires de l'assemblée nationale, & les arrêtés du département des Ardennes. (Ces pièces seront imprimées à la fin du volume.)

obstacles; sans parler de la haine que l'on avait au château pour ceux que l'on regardoit comme les premiers auteurs de nos maux, il fallait prouver au Roi la possibilité de l'exécution du projet, & la certitude de ne pas éprouver une seconde arrestation. Il fallait vaincre sa probité, son attachement à son serment, le principe que la Reine & lui s'étaient faits de rester à Paris, d'y veiller au maintien des propriétés, & autant qu'il était en eux, à la tranquillité publique; il fallait surtout éviter de donner lieu à une commotion violente, dont le succès incertain pouvait devenir funeste à son Royaume ainsi qu'à sa personne. Toutes ces considérations étaient autant d'obstacles insurmontables. Le Roi écouta tout, pesa tout, & persista dans sa résolution de maintenir la constitution sans sortir de Paris.

L'insurrection du 20 Juin fit renouveler les instances. Tout était changé. La constitution venait d'être violée dans la personne du Roi, on pouvait la lui faire regarder comme dissoute, les outrages qu'il avait reçus annullaient les engagements qu'il avait pris, & son esclavage lui rendait sa liberté.

M. de La Fayette arriva alors à Paris; il descendit brusquement dans l'arène de l'assemblée nationale. Sa présence y déconcerta d'abord la faction qu'il venait combattre; il se présentait au nom de son armée, pour demander au corps législatif le maintien de la constitution, & la punition de ceux qui l'avaient violée; c'était dire à la majorité de l'assemblée qu'il venait venger le Roi de la journée du 20 Juin; autrement il eût été du dernier ridicule de lui demander à se punir elle-même, puisqu'elle avait sanctionné cette violation en admettant les insurgens, & en accordant le soir les honneurs de la séance à Pétion. Quoiqu'il

en soit, cette démarche inattendue de La Fayette n'étonna pas moins le parti royaliste que la faction Jacobite ; on le croyait décidé à frapper un grand coup après la hardiesse qu'il montrait ; on poussait la bonté jusqu'à dire *qu'il agisse , et tout est oublié !* Il arrivait de son armée dont on le disait adoré , un peu de fatigue militaire avait hâlé son teint , sa contenance était plus assurée que lorsqu'il commandait dans les rues de Paris. On le voyait seul , on le crut changé ; un grand intérêt se répandit sur sa personne. On s'abusait étrangement. Guadet l'apprécia comme il le méritait , & le menaça si adroitement aussi-tôt son apparition à Paris , qu'il le réduisit dès le soir même de son arrivée , à aller chercher par-tout des conseils sur la manière de se tirer du mauvais pas où il s'était engagé. Aucun de ses amis ne put lui en donner un bon. Un ancien député royaliste qui avait cessé de le voir depuis le 14 Juillet , consentit à une entrevue avec lui pour discuter ses plans & ses moyens ; il n'en avait point ; dès ce moment il lui prédit sa perte. Ceux qui l'avaient fait venir ne purent pas lui donner ce qu'eux-même n'avaient point , de l'audace & des lumières : ils ne purent lui fournir que quelques poissardes , & quelques bouquets que l'on alla acheter à la halle.

Une députation de la garde nationale lui composa une garde d'honneur. Il y eut parmi elle un mouvement pour aller , sous les auspices de leur ancien général , attaquer les Jacobins , murér le lieu de leurs séances , & les anéantir d'un seul coup. La jalousie des six commandants de légion qui l'avaient remplacé , fit avorter ce projet. On se souvient encore qu'à l'une des séances des amis de la constitution , le bruit se répandit que les satellites de La Fayette arrivaient pour la dissoudre à main armée ; chacun de ces fiers Romains se sauva alors

par les portes, par les fenêtres, & par le jardin. Leur vanité lui pardonna moins cette terreur panique qui les couvrit de ridicule, que les coups de fusil qu'il leur avait envoyés au Champ de Mars.

Cependant il fallait tirer parti de ce voyage du général; & il n'y avait pas un moment à perdre. Le parti constitutionnel qui l'avait mandé, représenta au ministère que l'époque redoutable du 14 Juillet approchait; qu'il fallait la prévenir, & déterminer enfin S. M. à user de ses droits, la constitution à la main. Pour y parvenir il devait être proposé au Roi de sortir de Paris avec toute sa famille, non pas secrètement; mais en prévenant l'assemblée qu'il irait s'établir à Compiègne; que ses relations avec elle n'en seraient pas moins suivies puisqu'il ne faisait qu'user du droit qu'il tenait de l'acte constitutionnel de pouvoir résider à vingt lieues du corps législatif. Cette lettre eut été remise au président de l'assemblée nationale à l'instant même où le Roi eut effectué son départ, & si elle y eut fait mettre opposition, alors elle légitimait l'insurrection des armées contre le peuple de Paris. On consulta à cet égard les gentilshommes qui fréquentaient alors le château, on leur demanda d'endosser l'habit de la garde nationale, afin d'en bonifier l'esprit, & d'être moins suspects. Une vingtaine d'entr'eux, y consentit, le reste fut inébranlable. On prépara une revue générale de la sixième légion qui passait pour la plus royaliste, on choisit un dimanche; le rendez-vous fut donné aux Champs Elisées; le tems était beau; 3000 jeunes gens ardens & dévoués, animés par la vue de leur Roi, & de leur ancien général y auraient renouvelé leur serment de fidélité au Roi & à la loi, sur le champ on leur faisait part des griefs de Sa Majesté contre les Jacobins, & de son projet de départ immédiat. L'élite de cette brillante jeunesse,

& des gardes Suisses eut alors composé l'escorte du Roi, & M. de La Fayette l'eut encore traîné une fois à sa suite. Pétion en fut instruit par ce même Collenot d'Angremont qui a été exécuté après la journée du 10 Août; il s'opposa à cette revue projetée, & priva par là Sa Majesté du mérite de refuser lui-même le plan en question qui devait lui être présenté au moment de la revue, & dans l'enthousiasme de sa présence.

Telles étaient pourtant les manœuvres des constitutionnels; ils prouvaient par là qu'il y avait encore quelque chose de plus mauvais que leur constitution; c'était leur conduite.

M. de La Fayette parti au milieu de cette fluctuation, chargé de maudissions & de menaces, s'était bien convaincu que si sa faction avait une certaine force dans l'assemblée nationale, elle n'en avait aucune dans Paris; tous ses amis lui conseillèrent de quitter promptement cette ville où sa sûreté devenait à chaque moment plus problématique. La commune de Paris accoutumée à commander au corps législatif lui-même s'agitait contre son ancien favori, & renversait déjà son buste. La Fayette après avoir donné cette dernière preuve de son impuissance, alla rejoindre ses constitutionnels du nord & continua de correspondre avec ceux de Paris.

Le mois de Juillet tout entier fut employé en négociations, en correspondances, en courses de toute espèce pour déterminer le Roi à sortir enfin de Paris. Ministres anciens & présents, constituans passés, constitutionnels actuels, généraux vieux & jeunes, c'était à qui s'emparerait de la personne du Roi, comme otage de la constitution. Il résista à tout. Il préféra continuer à vivre de sacrifices, & à devenir l'otage de la république plutôt que de faire une démarche qui l'eut placé sur l'échaffaud, si elle

eut manqué, & qui ne l'aurait pas remis sur le Trône si elle eut réussi.

Le voyage avorté de La Fayette prouvait bien aux constitutionnels que leur pouvoir dans Paris était nul. Ils essayèrent alors du Général Luckner. Le vieux Barbon filé par M. Matthieu de Montmorency, son aide-de-camp, faisant fonctions de secrétaire, arriva subitement à Paris le jour de la fédération. L'intrigue à laquelle on l'associait était trop forte pour lui; il ne put digérer une idée, une expression, ni même un seul dîner. Il dénonça La Fayette, il dénonça son secrétaire, il étourdissait les uns, il empoisonnait les autres, il dégouta tout le monde, & il repartit après avoir tout gâté. MM. de Narbonne, de Beaumetz, & toute l'assemblée nationale de la rue du bac, n'eurent plus d'espoir que dans La Fayette. Le voyage de Compiègne fut plus vivement que jamais à l'ordre du jour. On calculait que deux relais suffisaient pour s'y rendre, que La Fayette consentait à y envoyer auprès du Roi un corps considérable de ses meilleures troupes, & de son artillerie à cheval commandées par un officier général qui partage aujourd'hui sa prison. La Fayette offrait même de faire un second voyage à Paris sous le prétexte de régler les opérations militaires; tout était en mouvement, tout était employé pour avoir le consentement du Roi qui refusa constamment, & quel était le but de tant de fausses démarches qui étaient le secret de la comédie, c'était de rappeler l'assemblée constituante, & de replacer encore le Roi entre M. Philippe d'Orléans, & M. l'Abbé Siéyès, entre le comité de révision & M. Alexandre Lameth, faire revenir M. Necker, & continuer la guerre aux prêtres & aux émigrés! *Stupete gentes* (*).

(*) Quelques-uns d'eux assurent qu'ils voulaient faire remonter le Roi sur son Trône en repassant par la constitution; mais ils ne

La Reine à qui s'adressaient les mémoires que les différens partis mettaient sous les yeux du Roi, les lui remettait, en causait avec lui, mais c'était imposé la loi de n'influer en rien sur sa décision. Une si grande responsabilité l'atteignait immédiatement qu'elle ne devait pas même laisser pénétrer ses sentimens; elle fut toujours de l'avis du Roi, toutes les fois qu'il s'est agi du salut du Monarque & de ses enfans. Cependant tous les échos des Jacobins ne cessaient de l'accuser depuis la guerre avec l'Autriche. On ne parlait que d'un comité Autrichien qui faisait passer tous nos plans de campagne aux Généraux ennemis. A les entendre, la Reine était à la tête de ce comité, MM. Bertrand & Montmorin en étaient les agens principaux, les Lameth & les Duport en étaient les plumitifs, des gardes-du-corps en étaient les postillons, & le bureau se tenait chez Madame la Princesse de Lamballe. M. Bertrand, dans un mouvement d'indignation contre l'auteur de ces calomnies, daigna descendre dans l'arène, & y attaquer Carra, Merlin, Chabot & Bafire. Le pouvoir judiciaire fut violé, l'assemblée défendit ses enfans perdus, contre le juge de paix qui fut décrété. Le lendemain M. de Brissac le fut aussi. M. de la Porte fut traduit à la barre dans le même tems,

font par là que prouver leur ignorance en tactique politique. Les révolutionnaires ne marchent jamais sur une ligne droite : une révolution n'est point une échelle que l'on puisse descendre & remonter; c'est un cercle vicieux qu'il faut parcourir en entier quand on veut revenir au point d'où l'on est parti. Le Roi, en refusant d'écouter leur plan, sentait qu'ils ne voulaient le faire sortir d'une fausse position que pour le replacer dans une autre. Il prévoyait l'instant fatal de sa chute, il se résignait, & s'abandonnant aveuglément à sa destinée, il eut le courage d'affronter sa déchéance; il voulut terminer sa royauté constitutionnelle, sans enfreindre les sermens qu'il avait faits de bonne-foi. Il faisait à ses devoirs le sacrifice de ses opinions, car tout autre à sa place fut allé au devant de la déchéance, & pour quiconque appréciait ses inquiétudes, la nuit de la république paraissait préférable pour lui aux brouillards de la constitution.

pour avoir imprudemment fait brûler à cette époque des libelles scandaleux que l'on prit pour les archives de ce comité Autrichien. MM. de Montmorin, & Madame de Lamballe, qui étaient ignorés depuis long-tems, reparurent sur la scène & comparurent en justice; & si l'on réfléchit que tous ces infortunés furent massacrés peu de mois après, il est impossible de ne pas déplorer un abus de courage dont les suites furent si funestes (*).

Le 14 Juillet, jour de la fédération, fut un jour de triomphe pour la famille Royale. Le souvenir du 20 Juin était encore récent. Les cris de *vive le Roi*, étoufferent long-tems ceux de *vive Pétion*. 3000 hommes de gardes nationales sûres, 300 hommes de gendarmerie à cheval, 600 Suisses, qui formaient ce jour là l'escorte de la famille Royale, auraient affronté la mort pour faire sortir le Roi de Paris, si Sa Majesté eût voulu accéder à la proposition qui lui en fut faite alors, mais sa résolution était prise de se refuser à tout mouvement qui aurait pu compromettre la tranquillité publique.

Un troisieme parti voyant que le Roi rejetait toute espece de plan qui l'eût mis dans une dépendance quelconque, pensa qu'il consentirait bien plus volontiers à chercher un asyle en Normandie. Cette province a été de tout tems dévouée à ses Rois, elle en donne encore la preuve chaque jour dans un moment où il est si dangereux de

(*) On a accusé plusieurs personnes du château d'être les intermédiaires entre le parti constitutionnel & le Roi, pour la communication des projets en question. Ces reproches sont tombés principalement sur Mad. la Duchesse de Luynes, belle-mere de M. Matthieu de Montmorency, & Dame du Palais de la Reine. Comme cette Dame avait été très-coupable de démocratie au commencement de la révolution, on ne crut pas toucher à sa réputation en la rendant Feuille morte après deux ans d'épreuves & de malheurs. Cependant il est assez difficile de prouver qu'elle ait été agent dans toutes ces intrigues constitutionnelles.

montrer le moindre royalisme. Tous ses habitans cultivateurs ou manufacturiers ont besoin de repos & de protection , & non des orages toujours renaissans d'une république. Rouen est peut-être la seule ville commerçante que l'insubordination démagogique ait épargné. On y avait placé depuis long-tems M. le Duc de Liancourt avec des troupes sûres ; le régiment Suisse de Salis Samade en faisait partie. Lorsque le régiment des gardes Suisses fut obligé de se diviser, le premier détachement qui partit se porta sur la Normandie. Les membres des départemens de cette province étaient excellens & loyaux. Depuis quelques tems on avait fait venir du Havre & de Paris à Rouen, un supplément de canons ; on y avait fait louer pour 18,000 liv. par an , la maison qu'occupait M. Kanning, gentilhomme Anglais. Le haut prix d'un pareil loyer avait donné à croire qu'elle était destinée pour quelque personne d'une haute considération , & l'on ne se trompait pas. Le Commandant de la province que j'ai déjà nommé, avait fait prêter aux troupes le serment de fidélité à la Loi & au Roi. Il avait même été jusqu'à leur insinuer dans sa harangue , que l'assemblée était égarée. Toute la Normandie en un mot, attendait la famille Royale. Le 5 Août, le plan de départ fut présenté au Roi. Il consistait à le faire sortir des Thuilleries le matin avec sa famille , accompagnée de 15 à 1800 gardes nationaux dont on était assuré & de sa garde Suisse ordinaire. Arrivé à l'Etoile , au haut des Champs Elysées , il y aurait trouvé le reste des gardes Suisses , près de 300 hommes de cavalerie de sa dernière garde constitutionnelle , & 1500 gentilshommes qui s'y seraient joints. Cette réunion aurait formé une petite armée de 3300 hommes qui l'auraient escorté jusqu'à Pontoise. On y eut été rendu en cinq heures.

Arrivés à Pontoise, on devait y trouver des vivres & de l'argent, on y aurait été joint encore par les troupes de la division. Les ponts auraient été coupés derrière lui & dans cette position, appuyé également du département de la Somme, & de celui de Seine & Oise, le Roi choisissait alors entre Amiens & Rouen, entre MM. La Fayette & Duport, & MM. de Liancourt & Chapelier. Il refusa encore, & il suivit en cela une double impulsion qui fait honneur à son cœur ainsi qu'à son esprit.

En effet, quelque plan qu'il adoptât, il commençait la guerre civile, & cette seule idée le faisait frémir. Son cœur sensible ne pouvait se prêter à l'image de l'effusion du sang Français. De plus il jugeait avec beaucoup de raison, que par là ne déplaçant pas brusquement & complètement la puissance des Jacobins, il se bornait à se mettre à la tête du parti le plus faible & le moins nombreux. Il laissait ses ennemis maîtres de tous les ressorts du gouvernement. Opinion corrompue, armée, flotte, trésor, tout était à eux; ils restaient maîtres du champ de bataille sans avoir combattu; c'était un centre qui aurait attiré tout, car la confiance du peuple se porte toujours là où il aperçoit le plus de moyens de puissance. Ainsi le Roi étranger à toutes les factions, refusa tous les plans qui lui furent offerts. J'en ai omis quelques-uns parce qu'ils furent proposés sans éclat, & refusés comme les autres. Je passe aux grands événemens.

Preliminaires de la Journée du 10.

Cependant le moment de la crise approchait. Les préparatifs d'attaque se faisaient de tous côtés, ainsi que je l'ai développé au chapitre premier,

on fut surpris par l'insurrection au milieu de toutes ces indécisions, les Ministres parlementaient encore le 9 avec les premiers membres des principaux comités (*). On voulait concerter avec eux les moyens de sauver la constitution & le Roi. Vaine espérance ! les fauxbourgs étaient prêts dès le 8, & telle était déjà la frayeur le Jeudi 9, jour de cour ordinaire, que les Dames du Palais n'osèrent pas venir au château, dans la crainte d'être insultées. Lady Sutherland, Ambassadrice d'Angleterre, & une autre femme, furent les seules qui ce jour là parurent aux yeux de la Reine.

M. Pétion vint annoncer à l'assemblée que le tocsin devait sonner à minuit, & qu'il craignait d'avoir des moyens insuffisans pour arrêter le mouvement populaire dont il avait connaissance, on passa à l'ordre du jour.

Le procureur syndic du département & le maire de Paris, en faisant cet aveu à l'assemblée, autorisaient suffisamment les craintes du Roi & de ceux qui lui restaient fideles. Le département requit le 8, M. Mandat de faire augmenter la force qui devait environner le Roi; & M. Pétion y joignit l'ordre positif & écrit *de repousser la force par la force.*

Ce magistrat était venu au château tous les jours précédens. Venait-il en assurer l'attaque ? venait-il en préparer la défense ? La question n'en est plus une, lorsqu'on pense à la haine qu'il avait manifestée contre le Roi, au desir qu'il avait de se venger de sa personne, en l'humiliant au point de lui être utile, & sur-tout à la pétition de déchéance

(*) M. Delacué avait promis à M. Lajard un décret qui fixant l'organisation des volontaires de la garde nationale, leur permettrait de se rallier sur tous les postes attaqués, en se mettant sous les ordres de l'officier du poste. Pétion s'y opposa, & chaque bataillon resta circonscrit dans son territoire.

dont il s'était rendu l'organe quelques jours auparavant. (*)

Quelques personnes se flattaient encore que cette insurrection se bornerait comme le 20 Juin à une pétition armée. Cependant on ne douta plus du projet d'attaque à force ouverte, lorsqu'à onze heures dans la nuit du 9 au 10, un témoin, sorti de la caserne des Marseillois aux Cordeliers, vint annoncer que le président avait déclaré à ses camarades *de ne pas s'attendre à n'avoir à faire qu'une simple promenade civique.*

Le Jeudi 9, M. Mandat ordonna à 16 bataillons choisis dans la garde nationale de se tenir prêts à marcher, & dès 6 heures du soir, tous les postes du château étaient triplés. Le régiment des gardes Suisses en entier au nombre de 950 hommes, (**) était arrivé au château depuis deux jours. Il était sous les ordres de M. Maillardor, lieutenant-colonel commandant en l'absence de M. d'Affry, malade; & de MM. Bachmann & de Zimmermann, majors. On lui avait préparé des logemens au château, à l'hôtel de Brionne, & dans les écuries neuves que l'on avait bâti cour de Marfan pour la garde à cheval. A onze heures du soir le régiment en entier était sous les armes. A onze heures & demi, ils allèrent prendre leur postes respectifs; (***) on les avait placés sur-tout aux pieds des escaliers.

Un détachement de trente gardes nationales était avec les Suisses dans leur cour.

Ce même soir M. Mandat commandant-général de la garde nationale fit passer à M. le Baron d'Er-

(*) Sur 48 sections au nom desquelles il avait parlé, déjà 22 l'avaient désavoué. Voyez le chapitre premier.

(**) Quelques-uns disent seulement 730 hommes.

(***) A onze heures moins un quart, un Marseillois en chemise & le sabre nud, insulta la Sentinelle Suisse de la cour Marfan, & lui dit: *Malheureux, voilà la dernière garde que tu montes, nous allons t'exterminer.* En ce moment on cria, aux armes.

lach, capitaine, l'ordre par écrit de renforcer les postes, & de repousser la force par la force. Cet ordre signé de lui n'était que l'ampliation de celui qu'il tenait de M. Pétion dont je donnerai la teneur exacte.

Le commandement de la dixseptieme division dans laquelle est l'arrondissement de Paris se trouvait par la démission de M. de Wittinckoff, lieutenant-général, dévolu à M. de Boissieu, maréchal-de-camp, employé avec succès en Provence l'année précédente. Il avait sous ses ordres M. Jacques Menou député constituant, aussi lui maréchal-de-camp, & M. de Laleu, adjudant-général. Ces officiers étaient sans autorité sur la garde nationale. Ils ne commandaient pas aux Suisses. Ils n'avaient donc sous leurs ordres directs & immédiats que la gendarmerie à pied & à cheval.

La gendarmerie à pied de Paris *intra muros*, était consignée dans ses quartiers, sauf les postes accoutumés. On avait placé à l'hôtel de Toulouse une réserve de 150 hommes à l'effet de protéger au besoin la caisse de l'extraordinaire, la trésorerie, & la caisse d'escompte.

La gendarmerie à pied de Paris *extra muros*, ne consistait qu'en 30 hommes, que l'on avait postés au petit escalier du Roi, cour des Princes.

La gendarmerie à cheval commandée par MM. de Rhulières & de Verdière était au nombre de 600 hommes, rangée en bataille dès onze heures du soir, sur la grande place du Louvre.

Enfin un grand nombre de gentilshommes & de jeunes gens royalistes avait résolu de voler au secours du Roi dans cette nuit fatale. Les uns avaient projeté de le défendre dans l'intérieur même du château; d'autres devaient faire des patrouilles extérieures. Le Pont Royal & les Champs Elysées

étaient les rendez-vous de cette réunion loyale, mais mal combinée.

A 11 heures une partie des officiers de la garde à cheval & à pied étaient chez les officiers-généraux qui la commandaient avant le licenciement. Ils allèrent tous, successivement dans *l'œil de bœuf*; ils y trouverent d'autres gentilshommes armés comme eux de pistolets & d'épées. Leur réunion monta au nombre de 200, qui passèrent la nuit, épars dans les appartemens.

Plusieurs serviteurs du Roi, fournisseurs de la cour, attachés par service, par inclination ou par devoir à la personne du Roi, voyant ses jours menacés, s'étaient aussi rendus au château avec des armes, & s'étaient repartis en différens lieux pour la défense commune.

Les ordres de M. de Boissieu à la gendarmerie à cheval, étaient de laisser passer sur le quai la colonne des factieux, de faire ensuite un à droite, & un à gauche, de leur crier par derriere qu'ils étaient coupés, de leur faire regagner de force le fauxbourg, & pour le faire sans tirer, l'ordre portait de laisser les guichets du Louvre libres.

On avait joint à cette disposition l'ordre au bataillon de St. Roch, qui était dans les cours du Palais Royal, de venir sur le château au premier signal par la rue de Rohan, en battant la charge pour engager le peuple à fuir par les guichets. Les bataillons de la Place Vendôme devaient venir également par la rue St. Honoré, & le petit carroufel pour chasser la colonne du côté des mêmes guichets. Une autre portion de cavalerie & deux pieces de canon fermaient le quai des Thuilleries.

Telles étaient les dispositions prises seulement pour la conservation des jours de la famille royale,

& ce simple exposé suffit déjà pour faire apprécier toutes les inculpations de complot.

Après le souper du Roi, Leurs Majestés & la famille Royale restèrent dans la pièce appelée le Cabinet du Conseil. Les ministres, & les gentilshommes qui avaient leurs entrées y passèrent la nuit.

L'heure fatale sonne, le tocsin se fait entendre, la générale bat; 300 factieux font assembler des simulacres de sections (*) la commune est investie, la municipalité chassée, l'assemblée nationale attend de la populace les ordres qu'elle lui a suggérés; la constitution n'est plus, & le château va être attaqué.....

(*) Tous les citoyens étaient à leurs bataillons. A la section des Lombards il ne se trouva que 8 individus pour nommer 5 commissaires. Au total, il y a eu 192 délégués nommés par 400 révoltés, & voilà le vœu du peuple!



étaient les rendez-vous de cette réunion loyale, mais mal combinée.

A 11 heures une partie des officiers de la garde à cheval & à pied étaient chez les officiers-généraux qui la commandaient avant le licenciement. Ils allèrent tous, successivement dans *l'œil de bœuf*; ils y trouverent d'autres gentilshommes armés comme eux de pistolets & d'épées. Leur réunion monta au nombre de 200, qui passerent la nuit, épars dans les appartemens.

Plusieurs serviteurs du Roi, fournisseurs de la cour, attachés par service, par inclination ou par devoir à la personne du Roi, voyant ses jours menacés, s'étaient aussi rendus au château avec des armes, & s'étaient repartis en différens lieux pour la défense commune.

Les ordres de M. de Boissieu à la gendarmerie à cheval, étaient de laisser passer sur le quai la colonne des factieux, de faire ensuite un à droite, & un à gauche, de leur crier par derriere qu'ils étaient coupés, de leur faire regagner de force le fauxbourg, & pour le faire sans tirer, l'ordre portait de laisser les guichets du Louvre libres.

On avait joint à cette disposition l'ordre au bataillon de St. Roch, qui était dans les cours du Palais Royal, de venir sur le château au premier signal par la rue de Rohan, en battant la charge pour engager le peuple à fuir par les guichets. Les bataillons de la Place Vendôme devaient venir également par la rue St. Honoré, & le petit carrousel pour chasser la colonne du côté des mêmes guichets. Une autre portion de cavalerie & deux pieces de canon fermaient le quai des Thuilleries.

Telles étaient les dispositions prises seulement pour la conservation des jours de la famille royale,

& ce simple exposé suffit déjà pour faire apprécier toutes les inculpations de complot.

Après le souper du Roi, Leurs Majestés & la famille Royale restèrent dans la pièce appelée le Cabinet du Conseil. Les ministres, & les gentils-hommes qui avaient leurs entrées y passèrent la nuit.

L'heure fatale sonne, le tocsin se fait entendre, la générale bat; 300 factieux font assembler des simulacres de sections (*) la commune est investie, la municipalité chassée, l'assemblée nationale attend de la populace les ordres qu'elle lui a suggérés; la constitution n'est plus, & le château va être attaqué.....

(*) Tous les citoyens étaient à leurs bataillons. A la section des Lombards il ne se trouva que 8 individus pour nommer 5 commissaires. Au total, il y a eu 192 délégués nommés par 400 révoltés, & voilà le vœu du peuple!



D E R N I E R

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE TROISIEME.

Journée du 10 Août.

Fit via vi : rumpunt aditus.

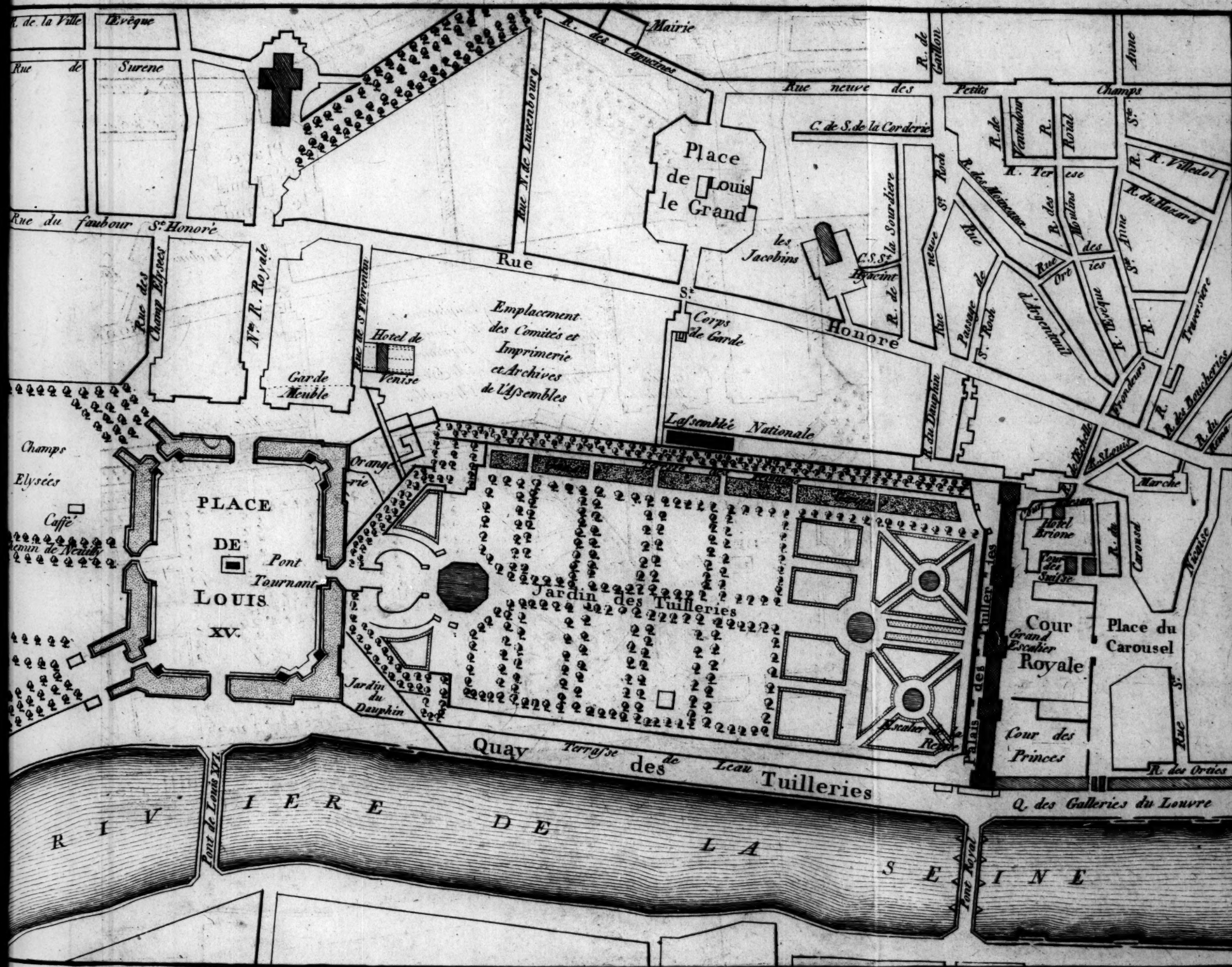
... Virg. *Æn.* lib. 11.

LES mouvemens de l'intérieur du Château, les dispositions de l'extérieur, la revue du Roi, sa retraite à l'assemblée nationale, ses dangers, l'attaque du palais, la dispersion de tous ses serviteurs, & le massacre de ses Gardes-Suisses, vont faire la matière de ce chapitre auquel on a joint une carte des Thuilleries & des rues adjacentes, afin de pouvoir suivre les événemens de cette affreuse journée.

Avant tout, il est nécessaire pour la parfaite intelligence du combat, de connaître la disposition topographique des Thuilleries. J'y consacre quelques pages.

Le château est composé de cinq pavillons principaux, liés entre eux par des bâtimens intermédiaires, dont l'ensemble forme une des plus importantes masses d'architecture du monde entier.

Une galerie d'une longueur immense joint les Thuilleries au vieux Louvre. Cette galerie était destinée à être le Muséum Français, & à réunir dans un seul & même dépôt toutes les richesses nationales & royales, en peinture, sculpture, médailles,



gr
du
où
rec
av
ret
des
ave
nor
par
pla
d'e
&
van
che
I
Roy
qu'
pav
des
Un
grill
châ
nom
L
du
des
app
de l
L
du R
gran
mag
& de
au g
milie
fer d

gravures, antiques &c. On la nomme, *la galerie du Louvre*. Depuis le 25 Juillet, dans la crainte où l'on était à chaque instant d'une nouvelle insurrection, M. de Salis aide-major de la garde Suisse avait fait pratiquer dans cette galerie une espece de retranchement ou tambour, avec des planches & des madriers, afin de couper toute communication avec les factieux qui auraient pu venir en très-grand nombre par la galerie d'Apollon, ou en montant par le pavillon de l'infante au vieux Louvre. Le plancher de la galerie avait été rompu à la distance d'environ 60 pas du premier pavillon des Thuilleries, & 30 Suisses étaient placés dans cet espece d'avant-poste qui s'étendait jusqu'au dessus des guichets du Caroussel.

Le premier pavillon qui est en face du Pont-Royal se nomme le pavillon de Flore; c'est là qu'était le logement de Mad. Elisabeth. Dans ce pavillon est un magnifique escalier, dit l'escalier des Princes. Il mène dans la cour du même nom. Un embranchement de cet escalier conduit à une grille de fer qui forme une issue de cette partie du château sur le jardin. C'est cette grille que l'on nomme la grille de la Reine.

Le pavillon de Flore est lié aux trois pavillons du centre par une grande galerie, dite la galerie des Carraches. Sous cette galerie étaient les grands appartemens de la Reine, presqu'au rez-de-chaussée de la terrasse du palais.

Les pavillons du centre composaient le logement du Roi, formé de la salle du billard, du salon du grand couvert, de la chambre du conseil, d'une magnifique salle, dite salle du lit, de l'œil de bœuf, & de diverses salles des gardes; le tout aboutit au grand escalier qui se trouve précisément au milieu du château, & est fermé par deux grilles de fer du côté du jardin, & de la cour royale.

Dans cette partie du château, au rez-de-chaussée, & au second étage, étaient les appartemens de Monseig. le Dauphin, de Mad. De Lamballe, & de diverses personnes attachées à la cour. Les appartemens de l'intérieur du Roi, ne consistaient qu'en deux pieces donnant sur le jardin, latérales de la chambre du conseil, & de la salle du lit de parade. Les petits appartemens de la Reine étaient au dessus de la galerie des Carraches.

L'autre moitié du château depuis l'escalier jusqu'au pavillon des écuries, est composée de la chapelle, du théâtre de Servandoni & de l'appartement qu'occupaient ci-devant Mesdames tantes du Roi.

Quatre cours fermaient le château du côté du Carroufel. La première se nomme la cour des Princes. On avait élevée dans l'intérieur, un corps-de-garde pour la garde nationale de service. La seconde cour se nomme la cour Royale. C'était là qu'au pied du grand escalier étaient postés les deux canons du bataillon de service au château, depuis le 6 octobre 1789. La troisième cour se nomme, la cour des Suisses. C'était par cette cour que l'on arrivait anciennement au théâtre Français, lorsqu'il étoit situé aux Thuileries. Les Suisses y avaient leurs casernes pour la garde ordinaire du château. On y avait pratiqué récemment deux écuries pour la gendarmerie à cheval qui étoit de garde, & qui avait remplacé la garde à cheval constitutionnelle depuis son licenciement. Enfin la quatrième cour se nomme la cour de Marfan, du nom du pavillon de l'extrémité Nord. On allait par cette cour, à l'hôtel de Brionne, qui étoit le logement du grand écuyer de France, sur la place du petit Carroufel.

Toutes les divisions & facades de ces quatre cours étaient composées de petits appartemens où

loge
tuel
E
nir à
des é
péné
suiva
où il
gard
& de
Ci
Celle
est o
gran
Celle
jardi
cet e
maît
plus
terra
escali
Hott
parce
ries,
ferme
avait
tait le
teurs
l'affer
dit d
fétide
à pie
l'affer
tite c
lans,
en fa
La

logeaient d'anciens serviteurs , & des personnes actuellement attachées au château.

En tournant le pavillon de Marsan , pour parvenir à l'assemblée nationale , on entrait dans la cour des écuries , & delà dans celle du manège , d'où l'on pénétrait dans le jardin par une porte latérale. En suivant la cour du manège , on arrivait à l'assemblée où il y avait toujours un poste de cavalerie , de garde nationale , de prévôté de l'hôtel , de vétérans , & deux canons.

Cinq terrasses bordaient l'enceinte du jardin. Celle qui regne tout le long du château , & qui est ornée de statues & de vases de marbre de la plus grande beauté , se nomme la terrasse du Palais. Celle à droite qui regne dans toute la longueur du jardin , se nomme la terrasse des Feuillans. C'est cet emplacement , dont l'assemblée s'était rendue maîtresse quinze jours auparavant , afin d'animer plus aisément le peuple contre le château. Cette terrasse est coupée dans sa longueur par deux escaliers. L'un conduit à un café , dit le café Hottot , que l'on avait fait mûrir du côté du jardin , parce que l'on pénétrait par là dans les Thuilleries , lorsque le Roi jugeait à propos de les faire fermer pendant les orages populaires. Ce café avait été ouvert par ordre de l'assemblée. C'était le rendez-vous des motionnaires , & des agitateurs du peuple. L'autre escalier conduisait à l'assemblée , à toutes ses dépendances , & au passage dit des Feuillans. Ce passage obscur , étroit & fétide était celui que le Roi était obligé de traverser à pied , toutes les fois qu'il venait en cérémonie à l'assemblée nationale. A l'extrémité est une petite cour , un corps-de-garde , & l'église des Feuillans , dont le débouché est sur la rue St. Honoré , en face de la place Vendôme.

La terrasse des Feuillans aboutit à une belle

esplanade, nommée la terrasse de l'orangerie. Un escalier que l'on descend, & une petite cour, conduisent de là à la place Louis XV.

Une autre esplanade pareille à celle-ci du côté de la rivière, était nommée la terrasse du Dauphin, parce qu'on y avait pratiqué un jardin fleuriste pour l'amusement des enfans de France. Là était placée une issue particulière pour le service des jardiniers.

Parallement à la terrasse des Feuillans, regne le long du quai des Thuilleries la cinquième & dernière terrasse, nommée terrasse de l'eau : elle aboutit à une porte latérale qui touche au pavillon de Flore par une grille de fer d'environ 10 toises. Cette porte est en face du pont Royal, & elle en a gardé le nom.

Enfin entre les deux esplanades du Dauphin & de l'orangerie, le château est fermé par un fossé, sur lequel est établi un pont tournant que l'on fermait tous les soirs : ce pont est précisément en face de la grande allée du jardin, de la porte principale du château, de la statue de la place Louis XV, & de la magnifique avenue de Neuilly. L'ensemble d'architecture qui se développe en cette endroit sur un site de plus d'une lieue, les beautés de l'art, & celles de la nature qui s'y trouvent rassemblées, faisaient de ce lieu l'Elisée de la France. Hélas ! la scène va changer, nous allons le voir devenir le théâtre des furies & des démons.

Depuis Minuit jusqu'à 6 heures.

Les détachemens de la garde nationale requis par M. Mandat, arriverent pendant toute la nuit. A 6 heures du matin, ils formaient tant au château qu'au pont tournant environ 2400 hommes.

Leur artillerie consistait en 3 canons dans la cour Royale, en face de la porte; un dans la cour des

Suiff
des P
nege
La
comp
totali

100

100

60

30

16

25

581

912

Il
Maistr
mauv
La
dépar
vinrei
fel; le
On a
gere,

Suisses , un dans la cour Marfan , deux dans la cour des Princes , un au pont Royal , un à la porte du manège , & deux au pont tournant. Total 11 canons.

La gendarmerie à cheval , ci-devant le Guet , composée alors de 912 hommes , était sur pied en totalité , & répartie de la manière suivante :

- | | |
|-----|--|
| 100 | hommes , aux ordres de M. Hochereau , capitaine dans les écuries du bureau des voitures de Versailles , au bas du pont Royal , quai d'Orfai. |
| 100 | hommes , à la réserve de l'hôtel-de-ville sur la place de Greve. |
| 60 | hommes , au Carroufel , dans les écuries de l'hôtel de Coigny , avec M. de Sorbonne , capitaine. |
| 30 | hommes , au Carroufel , dans les écuries du petit hôtel de la Valliere , avec M. de Raimond Ier. lieutenant-colonel. |
| 16 | hommes , au poste ordinaire de l'assemblée nationale. |
| 25 | étaient à Corbeil , pour la sûreté des moulins à farine , & des magasins à poudre d'Essone. |
| 581 | à la colonade du Louvre , sous les ordres de M. de Rulhieres commandant , avec 4 |
| — | capitaines , M M. de Lassus , Gabriel , du |
| 912 | Mefnil , & de Lille. |

Il restait deux capitaines. L'un d'eux M. de Maistre était absent par congé ; l'autre M. Destimauville , était au château , comme aide-de-camp.

La gendarmerie à cheval , ou maréchaussée du département était composée de 75 hommes. 25 vinrent le matin se mettre en bataille sur le Carroufel ; les 50 autres restèrent à la porte St. Martin. On avait pu faire venir cette gendarmerie étrangère , sans compromettre la sûreté des environs de

Paris. Tous les brigands à dix lieues à la ronde, avaient été mandés depuis quinze jours dans la capitale, par billets exprès de la main de M. Santerre, sous prétexte d'une fête civique. On y voyait affluer une foule de visages inconnus & affreux: on en riait au palais Royal avec la même insouciance, que le Lazaron qui chante au pied du Vésuve.

La gendarmerie à pied, était consignée, comme je l'ai dit, dans tous ses postes. M. d'Ermigny commandant était à celui de l'hôtel-de-ville. M. Carl, premier lieutenant-colonel, & M. Guinguerlo second, idem étaient au château.

Deux officiers municipaux, MM. Borie & Le Roulx passerent la nuit au Thuilleries.

A minuit, les Suisses occuperent une espede de corps-de-garde qui était à droite en entrant au pied du grand escalier de la cour des Princes. D'autres se tinrent sur les marches de cet escalier jusqu'au premier étage, d'autres enfin s'affirent sur des bancs qui étaient sur le pallier de l'escalier. C'était en cet endroit qu'était leur drapeau. Ils passerent toute la nuit dans les plus grand silence.

Les officiers Suisses déclarerent qu'ils feraient comme la garde nationale; *ni plus ni moins*. On demanda 8 hommes de bonne volonté que l'on plaça avec les Suisses, au bas de l'escalier. Ce poste fut ensuite occupé par des grenadiers nationaux des postes extérieurs. Les autres postes ordinaires furent également garnis de soldats Suisses, & de gardes nationaux mêlés ensemble.

M. Pétion était au château depuis onze heures. On voyait sa voiture dans les cours, mais l'on fut plus de deux heures à chercher sa personne sans pouvoir le trouver. Il était occupé à conférer avec M. Rœderer, à examiner avec lui les forces du château, à en connaître les côtés forts ou faibles, les dispositions de la garde nationale, se désigner ses victimes,

(*)
commis
du conf
Ton

victimes, neutraliser l'esprit des défenseurs du Roi, animer les bataillons contre les gentilshommes, aigrir, diviser. Les résultats de la journée donnèrent assez le développement de ces conférences astucieuses & perfides.

L'attaque du château devait avoir lieu dans la nuit. Elle fut retardée jusqu'au moment que l'on devait trouver le plus favorable. Le peuple, aveugle instrument des crimes de ses chefs, se laissa guider, se laissa arrêter, avec une souplesse digne des conjurés les plus habiles & les plus maîtres de leurs passions. Les colonnes en mouvement dans tous les points de Paris, n'avançaient que de manière à trouver la précision de l'exécution, & à renforcer les mouvemens politiques de leurs chefs, par l'appareil de leur force menaçante.

De nouveaux commissaires des sections qui s'étaient nommés eux-mêmes au son du tocsin, qu'ils avaient commandé, tandis que tous les citoyens étaient sous les armes, à leurs corps-de-gardes respectifs, s'étaient jettés en enfans perdus dans la salle du conseil général de la commune, & y avaient formé au nombre de 192 une nouvelle municipalité révolutionnaire, en conservant néanmoins pour chefs leurs collègues, pour ne pas dire leurs complices; Pétion, Manuel & Danton. Le président de ce conseil général de la commune fut le nommé Huguenin, patriote du fauxbourg St. Antoine; celui-là même qui le 20 Juin fut l'orateur & le chef de la députation des piques (*). Le secrétaire nommé pour l'assister, fut Tallien, jeune factieux de 25 ans, qui depuis 6 mois rédigeait une affiche qui paraissait régulièrement tous les jours, sous le titre de *l'Ami des citoyens*.

(*) Cet Huguenin était d'abord déserteur des Carabiniers, puis commis aux barrières, puis suppôt de mauvais lieux, puis président du conseil-général de la commune insurgente.

Pendant toute la nuit, & même une partie de la journée de la veille, les canonniers qui étaient au château, s'étaient répandus en propos & en menaces de toutes les especes contre les gentilshommes qu'ils savaient être dans l'intérieur, & contre certains membres de la garde nationale. Ce fut au point que les grenadiers des filles St. Thomas, qui étaient en bataille dans la cour dès la nuit, au nombre de 40, avaient décidé de faire surveiller à chaque canon, les manœuvres des canonniers, en leur adjoignant quatre grenadiers.

Au point du jour, il y eut une fausse alerte, par un coup de fusil tiré par mégarde dans les cours. Tout le monde était couché sur des matelats ou sur des bancs ; ce ne fut pas sans peine que l'on réveilla les dormeurs.

Pétion étant descendu du château dans le jardin, fut entouré d'un groupe de 20 grenadiers nationaux. Il resta long-tems assis sur les marches de l'escalier de la terrasse, avec un officier municipal M. Sergent, qui l'accompagnait. Ces grenadiers la tenaient en quelque sorte en ôtage, afin d'en avoir des ordres qu'ils pussent exécuter sous sa responsabilité. Dans cette position, le maire de Paris assez embarrassé de sa personne, avait cependant conservé son air calme ; mais sa bouche convulsive & fortement prononcée, indiquait une inquiétude mêlée de colere. De tems en tems, on lui portait quelques nouvelles qu'il écoutait avec l'air d'un médecin qui consulte sur la crise d'une maladie grave. Il trouva moyen en vertu d'un décret de l'assemblée nationale, d'échapper à ses gardes. On put alors dire de ces derniers, ce que Voltaire disait des Italiens :

Ils tremblent tous à l'aspect d'un décret.

Les troupes Marseilloises commençaient à s'é-

br
fe
lité
châ
nér
réq
for
dét
du
de r
men
enco
orga
tems
Jaco
men
confi
Roi d
Rœd
ble &
M.
fusa d
fallait
questi
secon
munie
se ren
mit, i
qu'il l
seul ai
il ne f
terrog
disposi
tion d
On l'a
lonne
péfait,

branler avec du canon à leur tête, & les fauxbourgs se disposaient à s'y rallier. La nouvelle municipalité dont on ne connaissait pas encore l'existence au château, apprit que M. Mandat commandant-général de la garde nationale, avait dans sa poche la réquisition du maire de Paris, pour repousser la force par la force; il fallait la lui ôter, il fallait détruire, en le divisant, l'ensemble de la défense du château; il fallait ôter même les prétextes de résistance, afin de pouvoir triompher plus aisément, lorsque la masse serait divisée; & l'on va voir encore ici employer avec succès de système de désorganisation si habilement employé dans tous les tems, & dans toutes les circonstances par les chefs Jacobins : système par lequel on a perdu successivement les défenseurs de la Monarchie, ceux de la constitution, ceux des Rois de l'Europe, & ceux du Roi de France : système auquel la conduite de M. Rœderer mit la dernière main dans cette mémorable & suprême journée.

M. Mandat semblait pressentir son destin; il refusa d'obéir à la première sommation; cependant il fallait avoir, à quelque prix que ce fût, l'ordre en question. Il lui fut dépêché de la municipalité une seconde ordonnance. Rœderer & les deux officiers municipaux lui représentent que son devoir est de se rendre auprès du pouvoir civil; il hésite, il frémit, il écume de rage, il fait ses adieux aux amis qu'il laissait au château; il part, il arrive avec un seul aide-de-camp. La nouvelle municipalité dont il ne soupçonnait pas même la formation, l'interroge sur l'ordre qu'il avait donné la veille, & les dispositions qu'il avait faites pour dissiper l'insurrection dont on était menacé, sans effusion de sang. On l'accuse d'avoir projeté de faire couper la colonne *innocente et patriote du peuple*. Mandat stupéfait, interdit, de ce qu'il voit & de ce qu'il entend,

ne repond rien ; on donne l'ordre de le conduire à l'abbaye, & le signal de sa mort (*). Il est massacré sur les marches de l'Hôtel-de-Ville. Un coup de pistolet le renverse, des piques & des sabres l'achèvent. L'ordre de Pétion est enlevé. Le cadavre est jetté dans la Seine, malgré les cris de son malheureux fils qui réclama inutilement le corps de son pere pour lui rendre les devoirs funebres. Ici la défense légale cesse, & fait place au droit naturel qu'a tout individu de travailler à sa préservation. Il était alors 4 heures du matin.

On délibérait pour la forme à l'assemblée sur l'abolition graduelle de la traite des nègres, quand le ministre de la justice (M. de Joly) entra pour dire au corps législatif que l'unique moyen de préserver le Roi, était d'envoyer auprès de sa personne, une députation de l'assemblée nationale, & que le Roi le désirait pour sa sûreté, & celle de sa famille. L'assemblée passa à l'ordre du jour, vû qu'elle n'était pas en nombre compétent pour délibérer.

On pillait alors l'arsenal, & notamment 2600 fusils qui s'y trouvaient. Le bataillon de St. Gervais commandé par M. le Laboureur, était destiné à le protéger, mais ce commandant fut menacé par ses propres canonniers qui l'obligerent, sous peine d'être massacré, de conduire son bataillon au fauxbourg St. Antoine ; ce corps fit la tête de la colonne des conjurés.

Le centre d'où partaient tous les ordres, était la caserne des Marseillois pour le fauxbourg St. Marceau ; & l'Hôtel-de-Ville pour le fauxbourg St. Antoine. Les chefs du premier poste étaient Barbaroux marchand de bas à l'hôtel de Toulouse, qui s'était érigé en député extraordinaire de la ville

(*) Le président de la commune fit un geste horizontal fort expressif, en disant, *qu'on l'entraîne.*

de Marseille ; Fournier, capitaine venu à Paris à la tête des Marseillois , & Alexandre commandant du bataillon des Gobelins, digne ami de Santerre.— Les chefs du second poste étaient, le comité secret des nouveaux municipaux, Manuel, Danton, Camille-Desmoulins, Fabre-d'Eglantine, Huguenin, Panis, Offelin, Marat, Freron, Tallien, Duplain, Billaud Varennes, Robespierre, Duffort, Cailly, Jourdeuil, Desforgues, Lenfant, Leclerc, Collot-d'Herbois, J. M. Chesnier, Panis Destournelles, Legendre, & autres Jacobins qui s'apercevaient à peine qu'ils n'étaient que les instrumens des quatre ministres du duc d'Orléans ; Siéyès, Laclos, Sil-lery, & Condorcet. Leur ami Santerre avait été nommé commandant-général provisoire à la place de Mandat, aussi-tôt que celui-ci fut tué, mais il ne joua qu'un rôle passif dans toute cette matinée.

Le rassemblement de la troupe des conjurés se fit depuis minuit jusqu'à 6 heures du matin, aux quatre rendez-vous ci-après.

A la place du théâtre Français	} F. St. Marceau,
Au marché aux chevaux	
A l'Arsenal	} F. St. Antoine.
Au petit St. Antoine	

On peut évaluer à 15000 hommes la troupe du fauxbourg St. Antoine, & seulement à 5000 celle du fauxbourg St. Marceau ; mais la foule de curieux & de brigands qui les suivaient, ne peut se calculer ; les quais & les rues depuis l'Hôtel-de-Ville, & le quai de la Monnoie, jusqu'aux champs Elysées, étaient couverts des flots toujours croissans du peuple.

A 6 heures ils se mirent en marche sur deux colonnes ; l'une prit, partie par le pont neuf, les guichets de la galerie du Louvre, & la rue St. Nicaise ; partie par le pont royal, les guichets, & le Caroussel : l'autre vint par la rue St. Honoré, & la

rue St. Nicaise : mais il était plus de 8 heures avant que la tête de la colonne pût se déployer au Carrousel. Ils n'avaient pour toute artillerie que les deux canons des Marseillois.

La colonne du fauxbourg St. Marceau avait passé au pont neuf devant le bataillon d'Henri IV, qui ne fit aucun mouvement. Ce bataillon avait beaucoup perdu depuis que M. Carle en avait quitté le commandement, pour passer à celui de la gendarmerie. Il était composé pour la plupart, d'orfèvres, & de bijoutiers, & ces riches bourgeois de Paris désignés depuis long-tems par Brissot, sous la dénomination d'*épauletiers*, ne faisaient plus que trembler pour leurs propriétés. On avait même parodié à leur sujet, le décret de *la patrie en danger*, des journaux avaient proclamé *le quai des orfèvres en danger*, peu de jours avant le 10 Aout.

A deux heures, on arrêta aux champs Elysées un rassemblement armé de 11 personnes, sur lesquelles on trouva des pistolets, des poignards, & une espingole ; c'est ce rassemblement que l'on traita de fausse patrouille. Ils se laisserent prendre sans résistance, on les conduisit au corps-de-garde des Feuillans. On leur joignit onze autres prisonniers que l'on arrêta successivement dans la nuit. Parmi ceux-ci était un homme de 5 pieds 10 pouces, d'une mine effroyable, ayant l'accent provençal ; il se plaignait amèrement de ce qu'on le faisait attendre si long-tems pour son interrogatoire. Il appelait cela *de l'aristocratie*. Il y avait un tumulte & un embarras horrible dans le corps-de-garde. On n'osait interroger personne.

Pétion était alors à l'assemblée, en vertu d'un décret qui l'avait mandé pour rendre compte de l'état de la capitale. Il assura que les citoyens étaient bien mécontents & bien échauffés ; qu'il ne croyait pas cependant qu'il y eût du danger pour

ce jour là. Un petit officier municipal, M. Joly, dénonça qu'on avait fait violence à Pétion pour le garder au château. Il y eut une longue controverse à ce sujet. Pétion ne dit ni oui, ni non.... Un instant après, il salua l'assemblée & sortit au milieu des applaudissemens de la salle & des tribunes. Il ne repassa point par le jardin; mais il traversa le passage & la cour des Feuillans, & s'en alla chez lui, où il fut gardé & configné par le peuple. M. Joly lui fit donner 400 hommes de garde qui l'empêchaient, disait-il, de fortir par amour pour lui, & par là il croyait se soustraire à la lourde responsabilité qui repose sur sa tête.

A cinq heures, on éveilla les enfans, & la Reine les fit venir près d'elle.

Pendant toute la nuit, les avis donnaient tantôt de la crainte, tantôt de l'espérance. Le Roi, retiré dans son intérieur, s'occupait, dans les momens de calme, des devoirs que ses vertus religieuses lui inspirèrent. Il vit son confesseur, l'abbé Hébert, & comme une victime dévouée, il se préparait à tous les événemens, avec la résignation la plus calme & la plus modeste.

La Reine, suivie de Mad. Elisabeth, se rendait alternativement chez le Roi, chez ses enfans, & retournait dans le cabinet du conseil. Nulle parole, nul geste d'aigreur, ni de crainte, ne ternissaient son caractère connu, & sa contenance noble & majestueuse.

Les ministres rassemblés, recevaient les avis, les communiquaient à la famille Royale, & délibéraient de concert avec M. Rœderer, & les deux membres de la municipalité, sur les moyens de préserver le Roi, & la famille Royale des poignards des assassins.

A six heures, plusieurs bataillons arrivèrent avec des piques, sous le prétexte de défendre le châ-

Jean. M. de la Chesnaye, chef de légion, les fit passer sur la terrasse de l'eau. Leurs canons restèrent dans les cours.

Revue de la garde du château par le Roi.

A cinq heures & demi, le Roi fut prié d'aller visiter tous les postes, & d'encourager par sa présence les braves gens qui devaient défendre à la fois & sa personne, & sa famille, & sa couronne, & la constitution. Il avait veillé toute la nuit, ses cheveux étaient en désordre; cependant il avait conservé son habillement de la veille. En habit violet uni, le chapeau sous le bras, & l'épée au côté, il alla d'abord visiter les postes du château; la Reine, les enfans, Mad. la Princesse de Lamballe, & quelques autres dames l'accompagnèrent dans cette première visite. Des témoins oculaires m'ont rapporté qu'il avait l'air très-affecté, mais toujours bon, les yeux humides, & néanmoins le sourire sur les lèvres. Il y fit entendre ces propres paroles souvent entrecoupées: *Eh bien! on dit qu'ils viennent... Je ne sais pas ce qu'ils veulent... Je ne me séparerai pas des bons citoyens, ma cause est la leur...* Sans s'arrêter à la lettre de ces phrases interrompues par les réponses des officiers, l'effet & l'impression qui en résulterent dans l'esprit de la garde nationale, furent à peu-près ceci: *pour cette fois, je consens que mes amis me défendent, nous périrons, ou nous nous sauverons ensemble.* La Reine aussi disait quelques mots. Elle paraissait étouffer avec beaucoup de peine les sanglots qui agitaient sa poitrine. Sa levre Autrichienne, & son nez d'aigle plus pleins que de coutume, donnaient à sa physionomie un air de Majesté, dont il est difficile de se faire une idée, à moins de l'avoir vue dans ce moment-là.

La garde nationale parut émue un instant, & dans d'assez bonnes intentions; du moins tous les propos le faisaient préjuger ainsi.

A fix heures le Roi descendit dans les cours. Il n'avait auprès de lui que M. de Boissieu, M. de Menou, maréchaux-de-camp, MM. de Maillardor & de Bachman, officiers Suisses, M. de Lajeard, ancien ministre de la guerre, M. de Ste. Croix, M. de Briges, & M. le Prince de Poix qui vint l'y joindre. On battit aux champs. Les cris de *vive le Roi* se firent entendre dans les cours. La garde nationale les répéta. Les canonniers & le bataillon de la Croix Rouge, crièrent constamment, *vive la nation*. Toutes les personnes qui étaient dans les salles d'en haut pleuraient de joie d'entendre crier *vive le Roi*.

Pendant la revue des cours, il y entra deux nouveaux bataillons (*), mélangés de piques & de fusils, qui soutinrent les canonniers dans leurs dispositions sanguinaires. Le Roi étant passé dans le jardin pour continuer sa revue, M. de Boissieu s'occupa de reparer le désordre que la visite du Roi avait mis dans les cours, & fit passer ces deux bataillons sur la terrasse de l'eau. Ils défilèrent devant Sa Majesté à la grande grille des Thuilleries; ils l'accablèrent d'injures, en criant *vive Pétion*, *vive la nation*.

Le Roi fit la revue de la terrasse du Palais, où étoient divers bataillons, & nommément ceux des filles St. Thomas & des Petits-Peres. Plusieurs grenadiers de cette troupe envelopperent le Roi, & le presserent avec tant d'instance d'aller faire la revue de la réserve postée au pont tournant, qu'il s'y laissa conduire, malgré les représentations d'un de ses écuyers qui lui faisait craindre d'être atta-

(*) L'un celui de St. Marcel, commandé par M. Alexandre & M. Azwilly.

qué à l'improviste par les bataillons mêlés de piques qui étaient sur la terrasse, & qui criaient de toutes leurs forces, *à bas le veto, à bas le traître.* Dès ce moment, les espérances que l'on avait formées sur la garde nationale, furent anéanties.

La revue du poste du pont tournant fut assez heureuse. Les dispositions de ce poste étaient excellentes; mais le retour du Roi fut effrayant par les risques qu'il courut. Un homme de mauvaise mine entr'autres, s'était joint à son escorte, & semblait le menacer à chaque instant. Un garde national qui surveillait tous ses mouvemens crut lui apercevoir un poignard qu'il cachait, & prévint tout mauvais dessein en ne le quittant pas. Les cris & les injures furent si multipliés, qu'un grenadier des filles St. Thomas de retour au château, se trouva mal de l'inquiétude qu'il avait conçue.

Bientôt les deux derniers bataillons sortirent par la porte du pont Royal, & allèrent avec des canons se mettre en bataille, le long de la grille, en attendant les Marseillois. Ainsi de défenseurs, ils devinrent bientôt agresseurs.

Pendant la revue, deux des bataillons venus dernièrement & qui étaient dans la cour Royale, se debandèrent, & un fort détachement d'entr'eux quitta le château pour aller se placer sur le Carroufel, avec deux canons. Là ils arrêtaient les nouveaux bataillons qui se portaient au secours du château. Le prétexte de toutes ces désertions était les dispositions loyales des Suisses. On avait l'air de les craindre. La lâcheté & la déloyauté des félons cherchait aussi une excuse dans le rassemblement des 210 gentilshommes qui remplissaient quelques pièces des appartemens du Roi. Les piques qui s'étaient mêlés un instant à la garde du château en avaient corrompu l'esprit. Le système de fraternité & l'égalité exigeait qu'on ne put re-

fuser de laisser mêler les assassins & leurs bourreaux, & par là tout espoir de défense devenait à chaque moment plus impossible: bientôt il fallut renoncer totalement à l'espérance que l'on avait conçue de voir la garde nationale réparer la journée du 20 Juin (*).

(*) Les Dames qui dans cette déplorable nuit n'abandonnerent pas la Reine, furent Madame la Princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la Reine, Mad. la Princesse de Tarente, & Mad. la Marquise de la Rocheaymon, Dames du Palais de la Reine, & Mad. de Ginefous, Dame attachée à Mad. de Lamballe: elles étaient auprès de la Reine, dès le commencement de la nuit. Près des enfans de France étaient Mad. de Tourzel leur gouvernante, & la jeune Pauline sa fille; les sous gouvernantes Mesdames de Makau, de Souzy, de Villefort, & les femmes-de-chambres de service.

Madame la Duchesse de Maillé, Dame du Palais, quand elle apprit le danger, vint de chez elle à pied, au travers de ce peuple en furie, & voulut forcer les gardes qui défendaient les portes des Thuilleries; mais son courage & sa persévérance furent inutiles devant les consignes données de ne laisser entrer personne. Tel était son dévouement & son intrépidité, qu'au milieu de ce peuple qui attaquait le château, elle proclamait hautement qu'elle était attachée à la Reine; qu'elle devait être près de Sa Majesté; que c'était son poste & son devoir. Heureusement quelques personnes qui la reconnurent l'emmenèrent de force, & parvinrent à la soustraire aux dangers qu'elle courait, au milieu d'une foule effrénée qui ne connaissait plus les sentimens du devoir ni ceux de l'honneur.

La catastrophe arrivée à Mad. la Princesse de Lamballe ne permet pas encore de rendre à ses vertus le tribut qui leur est dû. Mais il est impossible de parler de Mad. de Tourzel & de Mad. de Tarente, sans faire ressortir, aux yeux de l'Europe, leur beau caractère dans tout son jour.

Celui de Mad. de Tourzel est un mélange de vertu, d'attachement & de courage. Elle a eu de tristes & nombreuses occasions de développer toutes ces qualités pendant les orages qui ont accablé la maison Royale. Elle a toujours partagé ses destinées, ses malheurs & ses prisons. Sa fille dont le caractère peu commun dans une jeune personne, joint aux avantages extérieurs toutes les qualités qui la rendaient nécessaire à la consolation de sa mère, a pensé aussi en être la victime, & ses dangers seront connus quand il en sera tems.

Il me reste à faire le portrait de Mad. la Princesse de Tarente; mais l'amitié m'arrache la plume; je cede mes pinceaux à M. le Duc de Choiseul.

„ C'est à l'amitié, ” me dit-il, ” à faire le portrait de Mad. de
 „ Tarente. C'est un droit que je réclame, c'est un hommage qu'il m'est
 „ bien-doux de lui rendre. Mad. de Tarente, Dame du Palais de la
 „ Reine, présente le modele le plus attendrissant de l'attachement &
 „ de l'amitié, du dévouement le plus complet & le plus désintéressé.
 „ Vouée à la Reine, comme à l'objet de son culte, c'est sa personne
 „ qu'elle aime; ce sont ses qualités, la connaissance intime de ce

„ caractère si beau, si calomnié qui l'ont enchaîné à elle. Aimant la
 „ Reine avec passion, aimée d'elle, étrangère à toute intrigue, elle
 „ a vengé les Princes de l'odieux préjugé qu'ils ne pouvaient avoir
 „ des amis. Sauvée comme par miracle du massacre des Thuilleries le
 „ 10 Août, arrêtée peu de jours après, traduite de comité en comi-
 „ té, traînée dans les prisons de l'Abbaye, interrogée avec mena-
 „ ces, confessant par tout la vérité, s'ornant aux yeux de ses juges,
 „ de son attachement & de sa fidélité; repoussant avec horreur le
 „ prix qu'ils mettaient à sa liberté, à sa vie; & ce prix était quel-
 „ ques phrases douteuses sur la Reine! Enfin jugée dans la nuit du
 „ massacre par ces hommes de sang, sa liberté lui fut rendue, après
 „ avoir attendu la mort plus de 32 heures. Un Dieu a veillé sur elle;
 „ je peux donc croire encore à la Providence! Ah, si cette Reine
 „ auguste & malheureuse a été l'objet des horreurs & des atrocités,
 „ son image pure est au moins conservée dans le cœur & dans la
 „ mémoire de ses fideles serviteurs, de ceux qu'elle honorait du titre
 „ de ses amis. Attaché à elle par les liens les plus sacrés, celui de
 „ la reconnaissance, lui devant tout, m'en faisant gloire, si quelque-
 „ fois mon nom paraît dans le récit de la journée du 10 Août, ah!
 „ ce n'est point l'amour-propre qui l'a fait écrire; mais témoin de
 „ ses vertus, témoin & admirateur du caractère vertueux, de la pro-
 „ bité, de la résignation ferme du Roi & de la Reine, je dois à leur
 „ gloire, je dois à la vérité d'attester les traits qui doivent être con-
 „ sacrés par l'histoire. Forcé de m'éloigner d'eux, arraché de leur
 „ personne, contraint de fuir sur une terre étrangère, j'ai au moins
 „ la douceur de songer, que mon séjour ici a encore été utile à mes
 „ maîtres; j'ai rempli mes devoirs de sujet fidele, & ne pouvant
 „ prétendre aujourd'hui à consacrer à leur défense une vie rendue
 „ malheureuse par leurs malheurs, je puis au moins pleurer en paix
 „ avec leurs amis. ”

(Note de M. le Duc de Ch...))

(*) M
 intérieur
 portes
 réquisition
 nadiers

Départ du Roi pour l'Assemblée Nationale.

A sept heures & demie, au moment où le Roi revint de passer la revue des Suisses & des gardes nationales, les gentilshommes qui avaient passé la nuit au château, & les officiers de la ci-devant garde du Roi, qui regardaient toujours comme leur devoir le plus sacré de veiller à la conservation de sa personne, résolurent de s'organiser. A cet effet, ils se divisèrent en deux compagnies, sous les ordres de M. le Maréchal de Mailly leur doyen d'âge. Une de ces compagnies composée de 111 hommes, nomma pour son Commandant M. le Baron de Viomesnil, Lieutenant-Général & cordon rouge, ayant sous lui M. d'Hervilly, Maréchal de camp; elle se posta dans la galerie du château, dite la galerie des Carraches, à la porte de l'appartement de la Reine. L'autre compagnie fut placée dans l'œil de bœuf, (l'antichambre du Roi) sous les ordres de M. de Puységur, Lieutenant-Général, & de M. de Pont l'abbé, Maréchal de camp. On fit à chacun de ces postes trois divisions ou pelotons de 12 de front sur 3 de hauteur. Chaque peloton était commandé par un officier Général. Quoique mal armée en Général, cette troupe de volontaires d'honneur était animée d'un sentiment si pur & d'un motif si respectable, qu'elle commandait l'attendrissement. Il faut des raisons de prudence bien puissantes pour me faire résister au desir de faire connaître à l'Europe les noms de tous ces infortunés royalistes (*).

(*) M. d'Abancourt, Ministre de la guerre, vint examiner la défense intérieure du château. L'ordre qu'il donna fut : que si l'on forçait les portes pour attenter aux jours du Roi, & qu'il fallût, pour obéir à la réquisition du département, repousser la force par la force, les grenadiers devaient tirer les premiers, & les volontaires charger ensuite.

Quand l'organisation de ces braves & loyaux militaires fut terminée , le Roi alla jusqu'au fond de l'œil de bœuf à travers les deux haies. La Reine était restée sur la porte de la chambre du conseil qui donne dans celle du lit. Il se trouvait là , une vingtaine de grenadiers des gardes nationales , mêlés avec les gentilshommes. La Reine s'adressant plus particulièrement aux grenadiers , leur dit : *Messieurs , tout ce que vous avez de plus cher , vos femmes , vos enfans , vos propriétés , tout dépend aujourd'hui de notre existence ; notre intérêt est commun ; vous ne devez pas avoir la moindre défiance de ces braves serviteurs qui partageront vos dangers , et vous défendront jusqu'à leur dernier soupir.* Elle leur adressa ce discours avec tant de dignité & tant de chaleur , que les larmes coulaient de tous les yeux. Le Roi leur adressa aussi la parole avec Majesté & courage. Les grenadiers emportés par un mouvement électrique chargerent leurs armes en présence de leurs Majestés. Ils semblaient renouveler en cet instant la scène sublime du *moriamur pro rege nostro.*

La meilleure intelligence regnait à ce moment entre les gardes nationales de l'intérieur & les volontaires d'honneur. Ils se donnerent réciproquement la main aux cris de—*Vive la garde nationale.*

Un instant auparavant , M. de Belair , chef de légion , était venu représenter à la Reine que le rassemblement qui était dans les appartemens inquiétait une grande partie de la garde nationale des cours , & des postes du château. La Reine répondit à M. de Belair : *Rien ne pourra nous séparer de ces Messieurs , ce sont nos amis les plus fidèles. Ils partageront les dangers de la garde nationale ; ils vous obéiront. Mettez-les à l'embouchure du canon , ils vous feront voir comme on meurt pour son Roi.*

M. Dupont de Nemours, député à l'assemblée constituante, de garde au château avec son bataillon, rédigea à cette heure-là dans les corps de garde une pétition à l'assemblée nationale, pour demander le renvoi des fédérés de Marseille. Cette pétition fut très-multipliée & couverte de signatures. On croyait alors que la journée ne se passerait qu'en menaces.

A huit heures moins un quart, un officier municipal entra dans la chambre du conseil où se trouvait le Roi avec la famille Royale. M. de Joly, garde-des-sceaux, lui demanda: *Eh bien! que veulent ils?* Le municipal lui répondit: *la déchéance.* M. de Joly répartit brusquement à cela: *Eh bien! que l'assemblée la prononce donc.* La Reine prit alors la parole, & s'adressant au municipal, elle lui demanda: *mais que deviendra le Roi?* Le municipal se courba sans rien répondre. Ce fut en cet instant que M. Rœderer entra, en écharpe, à la tête du directoire du département. Ses premières paroles furent: *personne ne doit intervenir entre le Roi et le département.* Il s'aperçut que plusieurs personnes se disposaient à écouter ce qu'il allait dire. Il leur observa tout haut qu'il avait à parler au Roi & à la Reine seuls. Alors ils passèrent dans l'intérieur.

Le Roi, la Reine, le département, avec M. Rœderer à sa tête, étant entrés dans la chambre de l'intérieur du Roi où se trouvaient aussi les Ministres, M. Rœderer déclara à Leurs Majestés: *Que le danger était à son comble, qu'il était au dessus de toute expression; que la garde nationale fidèle était en petit nombre; que les autres étaient corrompus, et tireraient même les premiers sur le château; que le Roi, la Reine, et leurs enfans, et tous ceux qui étaient auprès d'eux, seraient infailliblement égorgés, si le Roi ne prenait sur le champ*

le parti de se rendre à l'assemblée nationale. La Reine qui avait pénétré quelques momens auparavant ce système d'isoler le Roi, & de le livrer à l'assemblée, était résolue de s'y opposer, & avait même dit à deux personnes en qui elle avait confiance; qu'elle préférerait de se faire clouer aux murs du château plutôt que d'en sortir. Elle s'éleva avec beaucoup de force contre la proposition de M. Rœderer (); mais celui-ci lui répartit: *Madame, vous voulez donc vous rendre responsable de la mort du Roi, de votre fils, de Madame, de vous même, et de toutes les personnes qui sont ici pour vous défendre!* à ces mots, ils s'écrièrent unanimement: *Ah! puissions-nous être les seules victimes!**

Ici se présente pour l'homme honnête & sensible le rapprochement le plus déchirant. Le Roi, la Reine, la famille Royale, se dévouant aux humiliations, pires que la mort, pour éviter des crimes aux Français, pour sauver des mains des assassins ce reste de noblesse fidèle qui s'était réunie près de leurs personnes; ils se mettent en marche, ils défendent qu'on les suive, ils traversent des salles où des hommes frémissans les baignaient de leurs larmes; tous veulent les entourer; *vous ferez tuer le Roi*, leur disait Rœderer. *Restez*, ordonnait S. M. *Nous reviendrons bientôt*, ajoutait la Reine pour les rassurer. Jusqu'à cet enfant si intéressant par les graces de la jeunesse, & portant

(*) Ce Rœderer se comporta dans cette journée comme un homme qui voulait à la fois ménager la Monarchie & la république. Il allait au château effrayer le Roi, il redescendait dans les cours encourager la troupe à repousser la force par la force; il allait au Carrousel pérorer la populace. N'ayant rien pu obtenir du peuple, voyant la colonne arriver, & les factieux annoncer qu'ils venaient désarmer les Suisses, alors il rentra au château, & livra, comme on a vu, le Roi, la famille, & leur destinée, à l'assemblée nationale. Il disait aux aristocrates, j'ai sauvé votre maître; aux jacobins, vous me devez la république. La démagogie qui ne connaît point de milieu, a voulu le pendre, & il a été long-tems caché.

sur son visage la beauté & la dignité de son origine, M. le Dauphin est employé par eux pour forcer l'obéissance par la séduction (*).

(*) On ne peut parler de ce jeune Prince sans éprouver le plus délicieux sentiment, sans être tenté de le faire connaître davantage. Elevé à l'école du malheur, nourri de la lecture d'Homere & de Plutarque, par les soins d'un respectable instituteur (l'abbé Davaux) M. le Dauphin a déjà trouvé avant l'âge de 9 ans, à mettre en pratique les leçons de l'antiquité. Ce jeune Prince est déjà trempé dans le Stix, & dans le fond de sa prison, ses grâces, son ingénuité, ses réflexions, ses réparties désarment ses bourreaux, & consolent les victimes illustres. Je consacrerai un chapitre entier à faire connaître plus en détail les occupations de cette famille infortunée; que l'on se représente en attendant l'auguste mere, réduite à laver elle-même les bas de son fils, & s'acquittant de ce devoir grossier avec la même dignité qu'elle tenait son cercle & sa cour à Versailles, dans le tems de sa gloire, ennobliant ainsi les fonctions les plus viles, forçant le respect de ses destructeurs eux-mêmes, commandant l'admiration de l'Europe, & faisant jaillir de son infortune l'étincelle du bonheur.

Si nous suivons le Dauphin dans le cachot de son pere, nous y verrons une scène non moins grande, non moins intéressante. Ce Monarque qui nous prouve plus que jamais cette vérité terrible du Roi Léar,

Qu'un Prince infortuné

Est un fardeau pesant quand il a tout donné,

est devenu l'instituteur de son fils. C'est chez les Anglais & les Romains qu'il lui cherche des leçons pour corroborer son ame; il n'a pas besoin d'en chercher dans nos fastes, ils sont eux-mêmes l'histoire vivante & la leçon des Français. Il ouvre Shakespeare, & il explique au jeune Prince, la destinée & la fin de toutes les grandeurs dans ces vers admirables dont on a fait l'építaphe même du poète.

The cloud-capt towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great globe itself,
Yea, all which it inherit, shall dissolve,
And, like the baseless fabric of a vision,
Leave not a wreck behind.

Horace succede à Shakespeare, & le Dauphin lit dans Horace

Rebus in angustis
Appare generosus & fortis.

Il regarde son pere, & il trouve dans ses yeux l'exemple à côté du précepte.

Si c'est Pope qui est à l'ordre du jour, ils y lisent la prophétie des malheurs des Français dans ces deux vers.

Returning seasons still new flowers bring,
But faded kingdom has no second spring.

Manuel arrive, l'œil en feu, l'air menaçant, ordonne aux geoliers de faire entendre plus clairement aux prisonniers le bruit des ver-

Il s'approche d'un de ces gentilshommes qui attaché plus particulièrement à la Reine avait reçu d'elle & du Roi, l'ordre positif de ne pas les suivre. *Restez*, lui dit-il, *papa et maman vous l'ordonnent, et moi, je vous en prie.* Mais le mot, vous ferez tuer le Roi, était la barrière la plus puissante.

Trajet du Roi à l'assemblée nationale. — Le Roi traversa les Thuilleries sans obstacles jusqu'à l'escalier de la terrasse des Feuillans, au milieu de deux colonnes armées, composées des grenadiers Suisses, des grenadiers nationaux des Petits-Peres, des filles St. Thomas, &c. Arrivé à l'escalier de la terrasse qui était inondée de peuple, on lui refusa le passage. Il y fut arrêté pendant plus d'un quart

roux, annonce au Roi avec toutes les convulsions du crime heureux que la Monarchie est abolie en France, & qu'il est, lui Manuel, un des chefs de la république, & le Roi dont nos malheurs sont déjà la vengeance, lit sur le front de Manuel l'accomplissement de la menace de Cléopâtre à Rodogune.

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, & que dissension !

Le Dauphin demande à son pere l'explication du mot *république*; & le Roi qui s'est promis d'oublier tous les outrages, lui apprend la valeur de ce mot, parce que disait Mirabeau souffrant d'un horrible mal de dents. Au milieu d'un de ses accès de rage, *le grand homme* s'écriait : *j'ai une république dans la bouche.* Le jeune enfant charmé d'avoir vu le sourire naître sur les levres de son Auguste pere, court porter le bon mot à sa sœur & à Mad. Elisabeth pour ranimer leur reveil; à sa sœur que l'infortune & la crainte ont mûri avant l'âge; à sa tante, à cette Princesse céleste que l'on peut admirer, mais qu'il est impossible de peindre dignement, & qui depuis deux mois ne fait entendre d'autre soupir, d'autre plainte que son exclamation favorite : *Bonté divine !*

Oh ! vous tous, qui croyez pouvoir accuser la Providence de vos malheurs particuliers, contemplez cette famille jadis si glorieuse, aujourd'hui si rabaisée, & dites-nous ensuite si vous osez vous plaindre.

Je joins à ce chapitre la gravure du Dauphin, d'après un portrait donné par la Reine à un de ses plus zélés serviteurs. J'ai fait graver au bas la prière du matin de ce jeune Prince. On lui avait lu un soir, le drame de Pierre-le-Grand, il avait retenu le morceau de la fin, & Mad. de Tourzel le trouva le lendemain matin, agenouillé sur son lit, les mains jointes, semblable au Samuel du célèbre Reynolds, adressant cette prière au ciel pendant les jours du Roi. Jamais encens plus pur ne s'exhala vers la divinité.

d'heure. La populace qui y était rassemblée, criait : *Nous ne voulons plus de tyrans ; la mort : la mort.* Un homme à figure horrible ayant l'uniforme de fappeur nommé Rochet, & connu pour un maniaque, chef des insurrections précédentes, accabla particulièrement le Roi des injures les plus grossières. Enfin le département obtint qu'on laisserait, le passage ouvert, & que le Roi pourrait se rendre dans le sein de l'assemblée, pourvu qu'il consentît à laisser toute son escorte en dehors à la porte. Ce même fappeur qui avait tant insulté le Roi, arracha le Dauphin des mains de la Reine, & le porta sur ses bras dans l'assemblée. Dans le trajet, le Roi fut couché deux fois en joue.

Les personnes qui accompagnèrent le Roi dans ce trajet furent, outre les six Ministres, MM. de Montmorin, Gouverneur de Fontainebleau, de Poix, d'Hervilly, de Tourzel, de Briges, deux autres personnes attachées à son service, & l'officier municipal Leroux, M. Borie étant resté au château par prudence. L'officier municipal annonça que le Roi, la Reine, sa famille, les Ministres, les administrateurs du département demandaient à se présenter à l'assemblée nationale. On nomma une députation pour aller au devant de Leurs Majestés.

Le Roi, la Reine, & leur famille, accompagnés de deux Ministres, entrent, & dirigent leurs pas vers les sieges destinés aux administrateurs. Le Roi dit : *je suis venu ici pour éviter un grand crime qui allait se commettre, et je pense que je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous, Messieurs.*

M. Guadet président en l'absence de M. Merlet, répondit, *vous pouvez, Sire, compter sur la fermeté de l'assemblée nationale ; ses membres ont juré de mourir en soutenant les droits du peuple, et les autorités constituées.*

Le Roi s'affit alors à côté du président ; mais d'a-

près l'observation de quelques membres , que la constitution interdisait au corps législatif toute délibération en présence du Roi , l'assemblée décida que Leurs Majestés & leur famille se placeraient dans une loge située derrière le fauteuil du président.

Cette loge était celle des commis rédacteurs d'un journal nommé le Logographe , qui rapportait les séances de l'assemblée mot pour mot. Déjà souvent ce journal avait été dénoncé. Son exactitude avait tué une foule de réputations ; en chassant les journalistes , l'assemblée ajouta au barbare plaisir de retenir la famille Royale dans un cachot anticipé , celui d'empêcher la vérité de publier le lendemain mot pour mot , les pétitions , les motions & les discours de cette exécration journée & des trois suivantes. --- Bientôt elle supprima ce journal. Il n'existe plus , mais le nom du Logographe durera éternellement , ainsi que celui de White-Hall.

Ce fut dans cette prison de dix pieds carrés , sur 6 pieds d'élévation , dont les murs blancs réfléchissaient les rayons du soleil , & en redoublaient l'ardeur , que le Roi & sa famille passèrent 14 heures consécutives pendant une journée brûlante. Comme le peuple se pressait en tumulte autour de sa salle , on conseilla pour assurer l'entrée du Roi dans l'assemblée , en cas d'invasion de la loge , la suppression d'un grillage de fer qui la séparait de l'assemblée nationale. MM. de Poix , de Choiseul , de Sainte-Croix & Dubouchage , Ministres , le Roi lui-même furent obligés de défaire cette grille à force de bras ; & le Roi resta à découvert , sans se lever de son fauteuil pendant toute la séance , sans cesser d'avoir les yeux fixés sur l'assemblée , & sans prendre d'autre nourriture qu'une pêche & un verre d'eau.

J'interromps ici les détails de cette affreuse séance ,

pour faire connaître ce qui se passait au château, aux Thuileries & aux Feuillans. Je donnerai dans le chapitre prochain l'histoire de l'abolition de la Royauté & de la constitution, en présence du Roi, de la constitution.

Premier massacre dans la cour des Feuillans.

Depuis le matin, le bruit s'était répandu qu'on avait arrêté une fausse patrouille aux Champs Elysées, & le peuple combinant cette arrestation avec les cris de *vive le Roi*, que les Suisses avaient fait entendre à la revue, ne parlait que de complots & de vengeances.

Dans le fait, des patrouilles très-imprudentes avaient arrêté depuis onze heures du soir jusqu'à 5 heures du matin 22 personnes que la peur, la curiosité, le bruit du tocsin, le mouvement avaient porté au Carrousel, aux Thuileries, aux Champs Elysées, &c. La plupart étaient armées de pistolets & d'épées pour leur défense personnelle. On les prit presque tous séparément. Il n'y eut qu'un groupe de trois particuliers que l'on saisit ensemble, ainsi toute idée de fausses patrouilles doit être bannie, & ce ne fut sans doute que pour en fournir le prétexte, que l'on conduisit au corps-de-garde une trentaine de gens sans aveu que l'on fit ensuite évader.

Sur les 22 particuliers arrêtés, & conduits à la section des Feuillans, onze avaient été placés dans une salle séparée, & trouverent le moyen de se sauver à la pointe du jour, en sautant par la fenêtre dans un jardin dont ils briserent les issues.

La section des Feuillans était présidée ce jour-là par le nommé Bonjour, ci-devant commis de la marine, Jacobin forcé & chassé des bureaux par ses collègues mêmes, pour avoir dénoncé M. de

Fleurien Ministre de la marine. Aussi-tôt que l'on amenait un prisonnier, on les mettait entre les mains de la garde nationale, jusqu'à ce que son tour de subir l'interrogatoire fût arrivé.

A huit heures & demie du matin, on y amene un jeune homme de 30 ans, en bonnet & en uniforme de garde national. La fraîcheur de son habit, l'éclat de ses armes & la beauté de ses formes l'avaient fait remarquer, & on l'avait arrêté sur la terrasse des Feuillans. C'était Suleau, royaliste fort connu par ses pamphlets contre le Duc d'Orléans, ses interrogatoires plaisans au Châtelet, un journal qu'il avait publié, & un voyage à Coblentz, dont les circonstances avaient eu beaucoup d'éclat. Il se plaignit vivement de son arrestation. Il annonçait qu'il était porteur d'un ordre important qu'il exhibait. Il y était stipulé expressément. *Le garde national porteur du présent ordre, se rendra au château pour y vérifier l'état des choses, et en faire son rapport à M. le Procureur-Général Syndic du Département. Signé, Borie et Leroulx, Officiers municipaux.* Mené au corps de garde, on contesta l'authenticité de cet ordre. On envoya le vérifier au château. Non-seulement les municipaux avouèrent leur signature, mais ils affirmèrent même que Suleau nominativement était porteur de l'ordre.

Dès 7 heures du matin, le peuple s'était amassé en foule dans la cour des Feuillans. Un commissaire de la municipalité, craignant l'effervescence du peuple, monta sur un treteau pour le haranguer, & l'engager à se retirer en lui promettant que les coupables seraient livrés à la sévérité des loix. Ce dévouement de l'officier municipal lui fit courir des risques, il fut dénoncé, on lui cria de se retirer, il fut remplacé sur son treteau par la fille Theroigne de Mericourt (*) habillée en amazone, uni-

(*) Quoique cette Theroigne de Mericourt soit suffisamment connue,

forme national , le sabre en bandouillière ; cette misérable y exhortait le peuple au massacre des 22 prisonniers. Elle fit nommer par la tourbe quelques commissaires , à la tête desquels elle monta elle-même au comité pour demander qu'on livrât ces victimes au peuple. Le président Bonjour défendit à la garde nationale de résister aux volontés du peuple , & leur ordonna même de quitter leur armes. Il y avait environ 200 soldats au comité ; ils obéirent au président , à un très-petit nombre près. Le peuple entra : la première victime dont il s'empara , fut un homme colossal , nommé l'abbé Bouyon ; on l'arracha d'entre les bras du commissaire de la municipalité qui recevait alors son interrogatoire : accablé par le nombre , malgré une longue & vigoureuse résistance , il fut entraîné dans la cour , & mis en pièces à 9 heures.

Cet abbé Bouyon était un auteur dramatique plus connu par les épigrammes du cousin Jacques que par les chûtes que presque toutes ses pièces avaient éprouvées au théâtre de la Montanfier.

Avant la mort de Boyon , Suleau avait dit à la garde nationale : *Je vois bien qu'aujourd'hui le peuple veut du sang ; mais peut-être une victime leur suffira-t-elle , laissez-moi aller au devant d'eux. Je payerai pour tout le monde.* Il se précipitait par la fenêtre. On l'arrêta. Pauvre Suleau , ce trait honore plus ta mémoire , que tout ce que tu avais fait auparavant.

Il n'est pas inutile de répéter ici que c'était une fille de mauvaise vie , native de Luxembourg , âgée de 30 ans , petite , chétive , mal-saine , usée par la débauche , & n'ayant plus qu'une révolution pour ressourcer. Elle ne trouvait plus d'amans à corrompre , elle se jeta sur des députés. Elle admira d'abord Barnave , elle estima ensuite Pétion. Puis elle tint club , puis elle voyagea , fut emprisonnée & relâchée par Léopold , & la voilà derechef dans l'arène quand il s'agit de verser du sang. Son intrigue avec Populus était une fiction de l'Auteur des Actes des Apôtres , & cette fiction était tirée du nom même de cet amant supposé.

A l'abbé Bouyon succéda un ci-devant garde du Roi, M. de Solminiac; la défense vigoureuse qu'il fit, ne servit qu'à rendre sa mort plus cruelle. Un inconnu fut massacré ensuite.

Le tour de Suleau arriva. Déjà un factieux nommé d'Aubigny, chassé depuis de la municipalité nouvelle pour ses vols, avait accablé ce prisonnier de reproches & d'invectives; il l'avait fait dépouiller de son bonnet de grenadier, de son sabre & de sa giberne. Suleau protestait toujours contre cette violence de la manière la plus énergique. Enfin Theroigne le demandait par-tout sous le nom de l'abbé Suleau. Elle ne le connaissait même pas. Une femme l'indique, le peuple l'investit; Theroigne lui saute au collet, & aide à l'entraîner. Suleau se débat comme un lion contre vingt furieux. Il parvient dans la mêlée à s'emparer d'un sabre, il frappe, il se fait jour, il allait percer Theroigne, on le saisit, il est mis hors d'état de défense, entraîné dans la cour, & taillé en pièces.

M. du Vigier, ancien garde-du-corps, un de ces hommes que la nature se plaît à former quelquefois pour servir de modèles, & connu sous le nom du *Beau Vigier*, fut la cinquième victime sacrifiée. Comme il joignait la force à l'élégance & la souplesse à la grace, sa défense dura près d'un quart d'heure. Deux fois il échappa, deux fois il fut ramené; enfin il succomba.

Quatre nouvelles victimes le suivirent : les 9 cadavres furent portés sur la place Vendôme, & leurs têtes mises sur des piques.

Dans la confusion de ces massacres, deux des prisonniers trouverent moyen de s'échapper, & c'est de l'un d'eux que je tiens les véridiques & lamentables détails que je viens de consigner.

Ainsi périrent les premières victimes innocentes

de cette journée. Leur crime était de s'être levés au bruit du tocsin , & d'avoir parcouru les rues avec des armes pour leur défense naturelle , & pour se réunir au besoin à la garde nationale.

Ainsi périt sur-tout ce bon Suleau dont j'aimais l'amitié , la gaieté & la franchise ; il avait passé près de moi la journée précédente , nous nous étions entretenus des dangers de la Royauté , sans penser même à ceux que nous courions : que j'étais loin de croire que cet entretien était notre dernière conversation , & que cette tête si animée à la seule pensée de la situation de Louis XVI , serait le lendemain le premier objet qui dût frapper mes yeux en posant le pied sur le seuil de ma porte ! Bon Suleau , ah ! puisque la main de ta jeune épouse (*) n'a pu fermer tes yeux , qu'il soit au moins permis à l'amitié de jeter quelques fleurs sur ta cendre. Tu n'es plus ; tu devais périr avec la Monarchie Française ; ta loyauté a reçu déjà sa récompense ; en mourant le premier , tu n'as pas été témoin de cette longue série de désastres , qui depuis le 10 Août nous font éprouver chaque jour mille morts ; puisse ton fils , plus heureux que son pere , voir un jour la Monarchie Française rétablie sur des bases inébranlables , & les débris de cette maison que tu poursuivis à outrance , errans & dispersés à leur tour , expier les maux qu'elle a faits à la France.

Attaque du château.

Depuis sept heures du matin , les colonnes étaient en marche , & tout espoir de défense était anéanti depuis plus d'une heure par l'introduction des bataillons mêlés de piques qui avaient jetté la

(*) La fille du célèbre peintre Hall , la charmante Adele , dont les talens surpassent encore la beauté , Suleau l'avait épousé depuis 2 mois , il l'a laissée enceinte.

confusion dans les cours & le jardin. Après le départ du Roi pour l'assemblée, les canonniers avaient laissé éclater leurs sentimens, fait avec d'autres factieux l'échange de leurs canons, retourné contre le château ceux qu'ils y avaient conduit pour le protéger, & crié : *vive la nation*. La défense du château était diminuée de deux compagnies Suisses, & des 300 gardes nationaux qui avaient accompagné le Roi à l'assemblée, ces derniers par cette marche se trouvaient placés d'une manière très-peu dangereuse entre les honneurs de la république & les faveurs de la Monarchie, patriotes sans combat, & royalistes sans risques.

Le premier détachement qui se porta au Carrousel fut très-peu nombreux, & se mit en bataille vis-à-vis la cour des Princes.

Un détachement plus considérable descendant du Pont Royal, voulut entrer au Carrousel par les guichets. L'officier commandant parla à quelques gardes nationales, & au peuple. On lui dit que les cours étaient pleines de troupes, & qu'il n'y aurait rien. Il continua sa marche, & remonta jusqu'au guichet de la rue Froidmanteau. Son détachement y rencontra celui qui venait du fauxbourg St. Antoine. Les piques y étaient en très-grand nombre & ils avaient des canons au centre; ils étaient commandés par un officier à cheveux ronds, monté sur un mauvais cheval noir. Les deux détachemens s'arrêtèrent en face l'un de l'autre. L'officier à cheval s'avança pour s'aboucher avec l'autre commandant. Celui-ci paraissait décidé à continuer sa retraite, lorsqu'un homme d'environ 45 ans, noir & barbu qui se trouva là, vint les engager à se réunir, & leur dit assez haut pour être entendu du peuple : *Nous sommes perdus pour toujours, si l'on ne saisit pas ce moment pour déjouer tous les complots de la cour*. Alors tous les chapeaux

volèrent en l'air, & l'on fit crier à tout le monde ; *vive la nation*. Les deux détachements se réunirent, & entrèrent dans la place du Carroufel. Le petit officier à cheval s'empara du commandement général, & plaça tous ses conjurés en bataille en équerre depuis les guichets, jusqu'à la rue de l'Echelle. Ce déploiement par lequel le Carroufel fut cerné se fit avec beaucoup d'ordre. On a su depuis que ce Commandant était un Prussien nommé Westerman.

Il était alors 8 heures. La gendarmerie du Carroufel aux ordres de M. Raymond fortit de ses écuries, sans être en ordre. On lui fit crier, *vive la nation*, cependant la majeure partie ne disait rien. Elle se retira sans coup férir à l'approche de ces nombreuses cohortes, & elle alla se mettre en bataille sur le petit Carroufel, faisant face à la rue de l'Echelle. Mais bientôt après, ne trouvant pas le poste tenable, M. de Raymond la conduisit sur la place du palais Royal, où elle se mit en bataille.

Quand la gendarmerie fut retirée, on plaça des canons à toutes les issues qui aboutissaient au château, au Carroufel, à la rue de l'Echelle, & à la rue St. Nicaise. On attendit encore quelques instans. Une voiture de poudre, & une voiture de boulets arrivèrent au milieu du Carroufel. Alors le commandant alla lui-même frapper à la porte royale, & en demanda l'ouverture qui fut refusée; il était alors neuf heures.

Lorsque le peuple avait forcé la gendarmerie de quitter le Carroufel, il avait apperçu quelques Suisses à l'Hôtel de Brionne, il leur avait demandé à crier, *vive la nation*. Les Suisses s'étaient retirés des fenêtres sans proférer une parole. La rage & les menaces du peuple redoublaient contre eux.

Sur les huit heures , la gendarmerie qui était au Louvre , reçut de M. de Boissieu , l'ordre de venir partager la colonne devant St. Germain l'Auxerrois ; on devait y diviser la gendarmerie en deux pelotons , par un à droite & un à gauche ; d'un côté chasser la populace sur l'Hôtel-de-ville , de l'autre sur les Champs Elisées. La gendarmerie du Palais Royal serait revenue par le Carroufel , afin de la faire refluer par les guichets. A la réception de cet ordre qui lui fut porté par un adjudant , M. de Rulhieres , qui depuis une heure jugeait par les propos de ce gendarmes les mauvaises dispositions de sa troupe , assembla ses officiers pour les consulter. Ceux-ci d'accord avec lui , sur l'impossibilité de pouvoir faire exécuter une charge , lui conseillèrent de renvoyer cet ordre à M. de Boissieu. M. de Rulhieres ne put que commander d'aller se mettre en bataille sur la place du Palais Royal. Pendant le chemin , les gendarmes crièrent tous le long des rues , *vive la nation*. On rencontra sur la place le détachement de M. Raymond. On voulut se mettre en bataille sur deux lignes ; le terrain se trouvant trop étroit , les trois dernières compagnies reçurent ordre de se porter dans la cour du Louvre , elles y furent jointes par le détachement de M. de Raymond. Dans ce moment M. de Rulhieres se trouva indisposé. La chaleur , la fatigue , l'âge , l'inquiétude , le chagrin , l'accablaient , il se retira chez lui une demi-heure avant le feu. Le commandement passa à M. de Raymond.

On venait d'annoncer au château que l'attaque allait commencer. Alors on fit passer beaucoup de monde dans la galerie des Carraches. Des grenadiers y furent rangés en ligne sur trois de hauteur , le dos tourné au Carroufel. Les 209 gentilshommes commandés par M. le Maréchal de

Mailly , & presque tous les commensaux du château, se rangerent en ligne, en face des grenadiers nationaux. Dans le passage qui se trouvait au milieu des deux lignes, circulaient les officiers-généraux & les aides-de-camp.

L'armement de ces gentilshommes excita la colère des gardes nationaux. Quelques-uns d'eux n'avaient pourtant qu'une canne à la main, d'autres étaient presque septuagénaires ; ici était un jeune page, plus loin un gentilhomme habillé en taffetas noir, avait deux pistolets passés dans un mouchoir blanc qui lui servait de ceinture ; en général, ils ne portaient pour toutes armes que de vieilles épées, des couteaux de chasse, des sabres sans fourreaux ; ils avaient plutôt l'air d'être venus pour mourir aux pieds de leur maître, que pour lui porter un secours efficace. Des méchans qui voulaient diviser la garde nationale, disaient que ces gentilshommes, n'étaient venus là, que pour s'y être trouvés, si la défense eut réussi, s'en donner le mérite, & en recevoir la récompense ! les pervers !

Le départ du Roi pour l'assemblée avait fait un mauvais effet parmi la garde nationale ; chacun cherchait à lire dans les yeux de son voisin ce qu'il devait en penser. Beaucoup se disaient pour voiler leur frayeur : *nous sommes trahis ! d'un côté des aristocrates, de l'autre des suisses ! nous sommes entre deux feux ! etc. etc.* Les Suisses eux-mêmes parurent violemment affectés quand ils furent que le départ du Roi était une véritable retraite. Ils avaient envie d'aller le joindre & le garder à l'assemblée nationale. Bientôt il n'y eut plus d'ordre dans la grande galerie, chacun quitta son rang, on se mêla dans les salles, on alla déjeuner, on se promener ; & les Suisses restèrent pêle-mêle dans les appartemens & sur les escaliers. Dans ce mo-

ment , le château ressemblait plutôt au foyer d'un spectacle , qu'à un corps-de-garde ; personne ne donnait d'ordre. M. Bachman & son état-major avaient accompagné le Roi à l'assemblée. Enfin les commandans de la garde nationale , les capitaines des compagnies , ou n'étaient point à leur poste , ou ceux qui y étaient ne savaient ni ce qu'ils devaient faire , ni ce qu'ils devaient dire.

A neuf heures , dix minutes , les portes de la cour Royale furent enfoncées. Quelques personnes pénétrèrent par les fenêtres & la loge du portier. Le peuple entra en foule dans la cour Royale. Quand les gardes nationales virent l'irruption dans l'intérieur , leur courage sembla les abandonner ; leurs visages blémirent , & beaucoup d'entre eux songerent bien plus à leur retraite qu'à la défense du château ; mais comme on était configné , on ne pouvait sortir de la dernière enceinte avec ses armes. Ces réflexions agitaient la garde nationale , & pour comble d'anxiété , leurs officiers avaient perdu la tête. Ainsi dès ce moment l'on peut réduire la défense du château , à 700 Suisses répartis dans plus de 20 postes différens , aux 200 gentils-hommes , à 100 domestiques , & à 30 gardes nationaux ; au total 1000 hommes , sans chefs , sans ordre , sans munitions , & les attaquans étaient au nombre de cent mille , avec 30 canons , le corps municipal , & le corps législatif à leurs ordres , un arsenal à leur dispositions , & le Roi en leur puissance. Voilà la conspiration !

L'intervalle qui s'écoula entre l'irruption du peuple , & le premier feu , fut de quinze minutes. Le chef des Marseillois entra le premier , le pistolet à la main , cria à sa troupe de le suivre. Il la forma tout au tour de la cour , en deux équerres , vis-à-vis le château. Alors les canoniers retirèrent les 6 canons qui étaient sur les côtés de la cour , &

ils les placèrent en face du château. Le peuple enhardi par cette démarche criait avec des imprécations horribles ; *à bas les Suisses ; rendez les armes ; il faut que les Suisses mettent bas les armes*. Ils faisaient en gesticulant, & en brandissant leurs piques & leur fusils des gestes menaçans, mais néanmoins avec une sorte de crainte, car ils n'osaient jamais se porter plus avant que jusqu'à la moitié de la cour. Les Suisses & les gardes nationales répondaient des fenêtres, non par des signes d'amitié, comme on l'a dit, mais par des gestes de la main, & des coups de chapeau, dont le but & le motif très-prononcé, était de les engager à s'apaiser à faire silence & à se retirer.

Cependant la bonne contenance des Suisses qui étaient au pied de l'escalier effrayait les attaquans. A mesure que le groupe avançait dans la cour, si la sentinelle venait à paraître, la frayeur faisait reculer aussi-tôt tous les patriotes. Il y avait déjà un quart d'heure qu'ils étaient dans cette ridicule position, en criant toujours, lorsqu'une douzaine de *sans-culottes*, & non de Marseillois, avec un officier national à leur tête, plus hardis que les autres, s'avancerent enfin jusqu'au pied du grand escalier. Ils y firent le premier factionnaire Suisse, & successivement cinq autres. Il s'en emparaient au moyen de piques à crochets. Ils les dardaient dans leurs habits, les attiraient à eux, & les déarmaient aussi-tôt de leur sabre, fusil & giberne, en faisant de grands éclats de rire. Encouragée par le succès de ces premiers enfans perdus, la masse entière se porta aux pieds du grand escalier, & l'on y massacra alors à coups de massue les cinq Suisses déjà saisis & déarmés. A ce même moment, tous les Suisses de ce poste se mettent en bataille aux ordres du capitaine Turler, & de M. de Castelberg, partie sur les marches de l'escalier, d'au-

tes sur le perron de cet escalier en face de la porte de la chapelle, & le reste sur les deux côtés de l'escalier double qui part du perron de la chapelle pour monter aux appartemens du château. Ce fut en voyant ces cinq Suisses massacrés, que M. de Castelberg exécuta l'ordre de repousser la force par la force, & commanda le feu. On apprendra avec plaisir que cette première décharge renversa un homme remarquable par la grosseur de sa taille, qui avait tué de sa propre main plusieurs des factionnaires que j'ai cités.

Au même instant où le feu allait commencer, l'officier national dont j'ai parlé, ennuyé de voir que sa troupe n'agissait, pas assez activement, tira de la cour son pistolet sur le château. Le coup fit sauter quelques éclats de pierre; cela fut cause qu'on répondit de l'intérieur du palais par quelques coups de fusil tirés des fenêtres; & sur le champ, l'on tira du Carrousel contre le château trois coups de canon, avec tant de précipitation & si mal ajustés, que les boulets allèrent frapper l'extrémité des toits; & pourtant l'on n'était pas à 40 toises de distance!

L'on voit par ce récit fait sur le témoignage unanime de six témoins oculaires, que le premier feu est parti des cours, que le premier sang répandu a été celui des Suisses. Dès-lors, on n'a fait que céder à la loi naturelle qui prescrit à tout être attaqué, de se défendre.

La foudre ne fait pas un effet plus prompt que les premiers coups de fusil tirés. La frayeur s'empara de tous les attaquans & des curieux. Les cours se vuiderent en un moment; tous s'enfuirent sur le Carrousel par la porte Royale, la cour était jonchée des fusils, des piques, & des bonnets de grenadier des fuyards; quelques uns d'eux pour éviter de nouveaux coups de fusil des fenêtres, se couchaient,

couchaient , ventre à terre , contrefaisaient les morts , se relevaient de tems en tems , & se glissant le long des murailles de côté , gagnaient , comme ils pouvaient , les guérites des sentinelles à cheval. Les canóniers eux-mêmes abandonnerent leurs canons , & s'enfuirent comme les autres.

Quand les Suisses virent la cour Royale complètement balayée; ils y descendirent au nombre d'environ 120 , commandés par le capitaine Turler. Ils commencerent par s'emparer de deux canons qu'on y avait abandonnés; ils les ramenerent au vestibule du château , mais ils ne pouvaient en faire usage faute de munitions , & sur-tout des ustensiles les plus simples , tels que mèches , épinglettes , &c. un détachement de 60 hommes se mit en bataillon carré à la porte de la cour Royale , & fit un feu roulant sur les factieux qui se trouvaient au Carrousel , jusqu'à ce que la place fût entièrement évacuée; les Suisses n'eurent qu'un seul homme de tué dans cette premiere affaire; les Marseillois y perdirent beaucoup des leurs. Le nombre des tués y fut d'autant plus considérable que les gens du château, gardes nationales & Suisses dans la galerie , achevaient de disperser les assaillans également à coups de fusil.

Cependant cette colonne formidable n'existait plus: 120 hommes avaient tout dissipé. Les fuyards avaient abandonné 4 pieces de canon au Carrousel vis-à-vis l'Hôtel Longueville, ils s'étaient jetés à corps perdu par toutes les issues , en poussant des cris affreux. Les rues , les quais , les boulevards étaient couverts de ces malheureux qui se fauvaient tremblans & pâles comme des spectres. Deux fédérés de Brest , en uniforme rouge fuyaient à cheval dans la rue St. Honoré: trompé par la couleur de leur uniforme , le peuple les prit pour des Suisses , & les massacra.

Pendant que les Suisses de Turler nettoyaient le Carroufel, & empêchaient le peuple de s'y former, un autre détachement aux ordres de M. de Salis alla s'emparer de trois canons qui étaient à la porte du manège, & il les amena jusqu'à la grille du château, le long de la terrasse du Jardin. Cette affaire fut très-meurtrière. Les Suisses criblés de coups de fusil de la terrasse des Feuillans, y perdirent 30 hommes. Ils en tuèrent prodigieusement.

Lorsque la garde nationale de service au château entendit le premier feu dans les cours, sans connaître l'origine et les causes de l'aggression, elle fut dans la plus grande agitation. Chacun prit les armes, & se mit tant bien que mal à son rang. Ils voyaient le drapeau des Suisses déployé; le spectacle était nouveau pour eux; la confusion, le désordre regnaient par-tout; *silence*, disait l'un: *marchons en avant*, répondait un autre.... *Mais nous ne pouvons pas quitter notre poste*, disait un troisième; *moi, je suis en faction* observait un trembleur: on cherchait un commandant; on ne trouvait personne.

Un des gentilshommes, le fabre au poing, passe devant eux, & les excite à faire leur devoir. *Allez, Messieurs, du courage, voici l'instant décisif....* Le courage était rare: cependant il se présente une colonne des Suisses, & la garde s'y joint en foule. Tous descendent le grand escalier des Princes. La tête de la colonne tourne du côté de la grille qui donne sur le jardin. La grille se trouve fermée, on remonte avec précipitation à l'endroit d'où l'on était descendu.

Cependant le bruit se répandit que les Suisses dans les autres cours étaient maîtres d'une partie du canon des assiégeans. Alors on fait un autre mouvement en avant. Un officier Suisse, dit aux gardes nationales: *Messieurs, c'est à vous à mar-*

cher les premiers, nous vous suivrons. On redescend, & l'on se trouve dans la cour, 3 gardes nationales, & 80 Suisses seulement. Cette petite troupe allait de la cour des Princes dans la cour Royale, lorsqu'un coup de canon à mitraille parti de la porte des Princes changea sa marche. Elle se rendit à cette porte, où elle fit un feu croisé, qui tua beaucoup de monde, & acheva d'éteindre celui du Carroufel, de ce côté là. Elle se rendit ensuite à la porte Royale, où elle fit un pareil feu, & elle rentra pour se réunir au gros de la troupe au périlleux du château. Deux officiers Suisses blessés y étaient déposés sur des chaises.

Il était alors dix heures du matin. Les gentilshommes qui étaient au château n'ayant pas d'armes de combat restèrent dans les appartemens.

La gendarmerie à cheval était depuis une demi-heure dans les cours du Louvre donnant les signes de l'insubordination la plus complète. Lorsque le premier coup de canon se fit entendre, elle remonta précipitamment à cheval, & témoigna par la pâleur qui se répandit sur la plupart des figures l'impression que ce signal leur fit. La terreur était si grande dans cette troupe, qu'elle crut voir des boulets passer en l'air par dessus le Louvre. Ils s'écrièrent alors : *nous sommes cernés, nous ne pouvons rester ici, il faut nous en aller ailleurs.* Les fuyards augmentèrent encore leur frayeur. Ils les prirent d'abord pour des assaillans. Cependant ils se jetaient entre les jambes des chevaux, en criant à tue-tête ; *on massacre nos freres au château.* La cavalerie partait en désordre, les uns au galop, les autres au trot. Ils indiquèrent à un de leurs officiers les postes où ils voulaient se porter. Celui-ci leur répondit en colère ; *lâches que vous êtes, si vous ne voulez que courir, allez aux Champs Elysées, vous aurez de la place.* Ils se jetterent dans

la rue du Coq. La multitude de fuyards y produisit un engorgement & un cahos inexprimables. Des coups de fusils partis à leurs côtés, & des hommes écrasés sous les pieds des chevaux augmentèrent encore la confusion : pour se mettre à l'abri du danger, ils portaient leurs chapeaux à la pointe de leurs sabres en criant, *vive la nation*; mais bientôt un gendarme tué par mégarde près du Palais Royal, augmenta tellement la détresse de cette pauvre troupe, qu'elle se sauva au grand galop par toutes les rues de traverse qui vont de la rue St. Honoré à celle des Petits-Champs. Les passages, les cours sont pleines de chevaux & d'hommes, la frayeur ne connaît plus d'obstacles. Ceux qui s'étaient ralliés hors du champ de bataille, se portaient machinalement aux Champs Elysées; le peuple les arrêta à la place Vendôme pour se réunir à eux, & forcer le bataillon des Capucines à sortir. Ce bataillon était tapi dans sa caserne, les deux canons à la porte, & ne faisait pas le moindre mouvement. On parvint après quelques pourparlers à le débaucher. Alors la gendarmerie & le peuple s'acheminèrent vers la place Louis XV, précédés de ce bataillon, ayant en tête ses grenadiers & son canon. Ils y augmentèrent d'autant, la multitude armée qui s'y trouvait déjà.

Le poste de gendarmerie qui se tenait aux voitures de la Cour, était monté à cheval dès qu'il avait vu la tête de la colonne des affaillans arriver. Comme il ne recevait point d'ordres, l'officier commandant voulut aller rejoindre le gros de la troupe. En passant le Pont Royal, ils furent criblés de coups de fusils, tant du château que du peuple. Sur 100 hommes, ils en perdirent 25. Cependant ils s'étaient réunis à la populace pour tirer sur les Suisses. Ce furent ces mêmes cavaliers

qui furent envoyés ensuite au devant des Suisses que l'on disait venir des casernes de Courbevoie.

Jusqu'ici nous avons vu le petit nombre des défenseurs du château, victorieux; les Marseillois repoussés, la populace dissipée: mais les munitions des Suisses étaient presque épuisées, ils avaient déjà perdu beaucoup de monde, & d'un côté les ordres du Roi qui arriverent, & de l'autre les innombrables renforts qui se succéderent, changerent totalement la scène; & le champ de bataille devint un champ de massacre.

J'en continuerai l'historique au chapitre prochain.

CHAPITRE QUATRIEME.

Suite de la journée du 10 Août.

DÈS qu'on entendit à l'assemblée les premiers coups de feu, la consternation s'empara des membres & des assistans; le président se couvrit, en signe du danger où se trouvait la chose publique; toute délibération cessa, & le silence de l'assemblée ne fut interrompu pendant plus d'un quart d'heure, que par les cris & l'agitation du peuple qui était au dehors.

Le Roi aussi surpris qu'affligé, de voir ses sujets aux prises entre eux, lorsque par sa retraite même, il semblait avoir interdit toute espèce de défense, ignorant d'ailleurs de quelle manière le combat s'était engagé, s'pressa d'envoyer M. d'Hervilly

au château pour en faire retirer les Suisses , & les rappeler auprès de sa personne.

L'insurrection était si considérable, que Sa Majesté avait cru de son devoir, dans ce moment suprême, d'épargner le sang à quelque prix que ce fût. Toute possibilité de résistance efficace était anéantie ; il pensait bien qu'on l'eut prolongée peut-être quelques instans, mais à la fin le nombre & la rage l'eussent emporté sur la valeur & la fidélité. C'étaient ces considérations qui avaient conduit le Roi à l'assemblée ; il ne manquait plus à l'horreur de sa situation que d'avoir à trembler pour la vie de ses défenseurs, à gémir sur le sang des Français répandu pour la plus légitime des défenses, la défense individuelle, & se voir imputer de tous côtés tant de malheurs. Rien ne manqua à sa destinée : la coupe fut remplie.

M. d'Hervilly arriva au château dans le moment où les Suisses maîtres du Carrousel, ramenaient le canon dont ils s'étaient emparés. Ils essayaient inutilement de l'enclouer avec les baguettes de leurs fusils : il leur cria de la terrasse du jardin ; *Messieurs, de la part du Roi, j'en ai l'ordre*, (personne ne demanda à le voir) *à l'assemblée nationale*. Son zèle pour la défense des jours du Roi, lui fit ajouter, *avec vos canons*. On fit rouler alors un canon, du péristyle sur la terrasse, mais n'ayant d'autres munitions pour le charger que des cartouches, que la batterie des fusils pour y mettre le feu, & des épingles à cheveux pour l'amorcer, n'ayant point de bretelles pour le tirer ; cette partie de l'ordre fut négligée, & les canons furent abandonnés.

On se mit en marche au nombre de 100 Suisses avec le capitaine Turler, & très-peu de gardes nationales pour se rendre à l'assemblée. Dans cette traversée on reçut près de mille coups de fusils de

tous les points du jardin, & notamment du café Hottot. Les Suisses qui avaient déjà consumé beaucoup de munitions ne purent répondre que faiblement à ce feu. Ils perdirent 30 hommes dans ce court trajet. Arrivés à l'assemblée, les officiers donnerent aux soldats l'ordre de se rendre au corps-de-garde des Feuillans ; on les y désarma, & deshabilla. Les fusils & les habits furent portés en triomphe dans les rues de Paris. Les officiers voulurent entrer dans la salle de l'assemblée pour se mettre sous sa protection ; deux députés, dont l'un était M. Coutard, vinrent à leur rencontre, & leur dirent qu'il était impossible d'entrer ; mais ils les conduisirent dans le bureau des inspecteurs de la salle, au nombre de onze : comme ils font partie des treize officiers qui échappèrent seuls à cette journée, & à celle du 27bre, on ne fera pas fâché de connaître leurs noms :

M. de Salis	— —	Capitaine
M. Turler	— —	idem,
M. Pfiffer	— —	idem,
M. Zimmermann aîné	— —	Lieutenants,
M. Zimmermann jun.	— —	
M. Glutz	— —	Aide-major,
M. Gibelin	— —	Sous-aide-major,
M. de Luze	— —	2d. Lieutenant,
M. Castella	— —	Enseigne,
M. Diesbach	— —	Sous-lieut. (*).
M. Ernest	— —	

Je dois dire ici, que les Suisses qui furent désarmés dans la cour des Feuillans, ne rendirent leurs armes que sur l'ordre exprès que le Roi en donna par écrit à M. Turler. Cet ordre enjoignait

(*) Ces deux malheureux jeunes gens, à peine âgés de 18 ans, furent pris dans les visites domiciliaires, & massacrés à l'Abbaye. M. d'Erlach capitaine se sauva comme par miracle, ainsi que le jeune Deville porte-drapeau.

encore au détachement de se rendre à Courbevoie, mais on le retint prisonnier. Je dois ajouter aussi que ces armes ne furent rendues qu'aux gardes nationaux. Le désarmement se fit un à un. Les fusils furent mis en faisceau derrière les portes de l'assemblée, & ce ne fut que lorsque le désarmement fut terminé que le peuple s'en empara.

Cependant les fuyards étaient revenus au Carrousel avec de nouvelles troupes & de nouveaux canons. On les plaça dans les angles de la rue St. Nicaise, de la rue de l'échelle, & de la rue des Orties. L'on tira pendant près d'un quart d'heure, mais cette artillerie était si mal servie que la plupart des coups portaient sur les combles des toits. Le peuple s'était réplié, & était rentré au jardin par les portes du manège & du pont-Royal. On eut pu prévenir momentanément cette irruption, si toutes les issues avaient été gardées comme la porte Royale. Le peuple voulut entrer par les autres cours, mais il fut repoussé par les coups de fusil qui partaient des fenêtres, & par la faible garde de ces postes.

Quand les Suisses qui restaient au château se virent attaqués par le jardin, le tumulte & la confusion regnerent parmi eux; on ne pouvait ni donner, ni recevoir d'ordres. La plupart des postes se replierent sur le grand escalier. Ils s'y groupèrent au nombre d'environ 80 hommes; le feu y dura 20 minutes; les deux premières décharges furent en feu de file; le reste fut en feu de bilbaude; tous furent tués. Le peuple perdit de son côté 400 hommes sous le péristyle. Il monta alors avec rage & précipitation dans l'intérieur du château, & tous les Suisses qui étaient dans les appartemens de cette partie furent massacrés avec la plus grande inhumanité : ils perdirent la tête, très-peu se défendirent; beaucoup demandant à

genoux leur grace , furent jettés tout vivans par les fenêtres. La garde nationale ne se voyant plus soutenue se réunit au peuple dans la poursuite des Suisses. Ces malheureux , le désespoir dans l'ame , & l'écume à la bouche , cherchaient à se sauver par toutes les issues ; les corridors , les caves , les combles , les écuries , les greniers leur servaient momentanément d'asyle , on les y découvrait , ils périssaient à l'instant.

Un peloton de 17 d'entre eux s'était caché dans la sacristie de la chapelle ; comme ils n'avaient pas tiré un seul coup de fusil depuis le commencement de l'action , ils crurent en remettant leurs armes au peuple , & en criant , *vive la nation* , avoir la vie sauve ; ils furent massacrés aussi-tôt que défarmés.

Près d'une centaine de ces malheureux se sauvait par la cour de Marsan , il y en eut 80 de tués dans la rue de l'Echelle ; leurs cadavres y restèrent entassés pendant 48 heures , après avoir été mutilés de la manière la plus indécente ; les autres eurent le bonheur de se sauver dans les boutiques , dans les escaliers , quelques-uns dans les greniers à foin du château. On leur procura ensuite de vêtemens pour en sortir sans être reconnus. Beaucoup de ces derniers restèrent trois jours sans prendre de nourriture , quelques-uns y périrent de soif & de fatigue.

Au moment où le feu commença , les 200 gentilshommes se portèrent dans la salle des gardes de la Reine , afin de délibérer sur ce qu'ils avaient à faire dans une circonstance aussi critique. Il y avait déjà une demi-heure que le feu des cours durait , lorsqu'ils résolurent de se rendre auprès du Roi à l'assemblée nationale. Ils rallierent tous les Suisses qui se trouvaient dans cette partie du château , quelques gardes nationales , & l'on descendit

dans le jardin au nombre d'environ 500 personnes. C'était par la grille de la Reine que l'on brisa, qu'il fut possible de sortir du château ; mais comme on ne pouvait y passer qu'un à un, & qu'on était à 30 pas de bataillons postés à la grille du Pont-Royal, cette sortie était extrêmement dangereuse. Les deux premiers soldats Suisses qui la franchirent furent tués à la porte même ; le reste de la troupe fut obligé de passer sur leurs cadavres. Elle fut criblée de coups de canon & des coups de fusil qui partaient à la fois de tous les points ; mais comme les Suisses par l'éclat de la couleur rouge de leur uniforme, attiraient principalement l'attention, il n'y eut que deux gentilshommes de tués dans ce trajet, M. de Castéja & M. de Clermont d'Amboise, ci-devant cordon-bleu ; un autre fut blessé à la cuisse, ce fut M. le baron de Viomesnil lieutenant-général.

En marchant à l'assemblée nationale, on passa devant un corps de garde national qui étaient placé sous les arbres au pied & vers le milieu de la terrasse de l'eau. La garde tira sur les Suisses qui lui répondirent en fuyant. 8 à 10 Suisses y furent tués. Je dois dire en passant que beaucoup de ces soldats jetaient en sortant leur sabres & leurs gibernes, & criaient *vive la nation*, espérant par là intéresser en leur faveur ; ils ne faisaient que diminuer leurs moyens de résistance, & ils n'en étaient pas moins poursuivis.

Arrivés au pied de l'escalier des Feuillans, après avoir été ralliés par M. le Duc de Choiseul, sous le feu des canons du Pont Royal & du Pont tournant, il était question d'aller entourer le Roi à l'assemblée nationale, & lui faire un rempart de tous ceux qui restaient ; M. de Choiseul croyant être suivi, s'avance l'épée à la main vers l'enceinte où il croyait devoir trouver la famille Royale. Em-

porté par son zèle, il entra ainsi armé dans la salle de l'assemblée; heureusement il rencontra M. Merlin le député sur la dernière marche de l'escalier qui y conduit : Merlin lui cria : *malheureux, que faites-vous; vous êtes un homme perdu, remettez votre épée.* M. de Choiseul stupéfait de se trouver seul, & encore étonné du danger qu'il avait couru, se rendit aussi-tôt à son poste auprès du Roi dans la loge du Logographe.

Le reste des 300 Suisses & des gentilshommes continua à se sauver le long des arbres. Ils se rendaient machinalement aux Champs Elysées par le Pont tournant, afin de s'y rallier à quelques autres troupes fidèles qu'ils croyaient devoir y être, ou au moins pour s'y disperser plus aisément. Les coups de fusils les firent retourner sur leur droite, & se porter sur la terrasse de l'orangerie, où ils délibérèrent un instant sur le parti qu'il leur restait à prendre : les trois quarts furent d'avis de se rendre à la place Louis XV, par la cour de l'orangerie, le reste voulut revenir à l'assemblée nationale rejoindre le Roi.

M. d'Halonville, sous-gouverneur du Dauphin, crut pouvoir se retirer dans le logement de l'Abbé Davaux; il fut tué sur la terrasse du Dauphin.

En rentrant à l'assemblée nationale, M. le vicomte de Maillé, maréchal-de-camp, qui avait refusé peu de tems auparavant le gouvernement de St. Domingue, fut blessé grièvement; il pensa périr en entrant dans le passage de l'assemblée, son visage était couvert de sang, ses habits tout déchirés, il ne fut sauvé dans le bureau des inspecteurs de la salle, que pour être massacré quelques jours après à l'Abbaye.

Lorsque les Suisses & les gardes nationales qui avaient accompagné le Roi à l'assemblée, & qui se tenaient de deux côtés de la porte en bon ordre,

virent les autres Suisses & gentilshommes fuir sous les arbres du côté de l'orangerie, ils se déterminèrent à entrer eux-mêmes à l'assemblée. Les gardes nationaux se mirent en tête ; la colonne entra jusqu'au tiers de la salle. A la vue de ces hommes armés, l'épouvante s'empara des législateurs. Plus de la moitié se leverent avec précipitation de leurs places, & se portèrent sur la porte opposée pour s'enfuir. (C'est pour avoir peint quelques jours après avec candeur ce trait de poltronnerie, que le journal Logographe fut supprimé.) On fit rebrousser chemin aux grenadiers nationaux qui étaient entrés ; on leur donna ordre de refluer dans les couloirs de la salle. Ce mouvement retrograde occasionna une certaine confusion dans les grenadiers Suisses qui suivaient les nationaux ; ils reculèrent, & réparurent au nombre d'environ 60 sur la terrasse des Feuillans ; un bataillon qui accourait par la porte du manège, fit sur eux une décharge de coups de fusil, à laquelle ils répondirent. Aussi-tôt après, ils rentrèrent dans les corridors de la salle, & furent désarmés par ordre du Roi, comme on l'a vu précédemment.

Les Suisses & gentilshommes qui s'étaient retirés par l'escalier du cul-de-sac de l'orangerie, prenaient la route du garde-meuble, afin de se sauver, soit par les boulevards, soit par les Champs Elysées. M. le baron de Viomesnil, quelques autres gentilshommes, & cinq Suisses trouverent un refuge, & recurent la plus généreuse hospitalité dans l'hôtel de M. Pifani, ambassadeur de Venise, ci-devant l'hôtel de l'Infantado, rue St. Florentin. En vain plusieurs visites y furent faites dans la journée, les risques que courait Son Excellence en dérobant ces têtes prosrites à la rage des assassins, n'ébranlèrent point sa fermeté. On violait le droit des gens en sa personne, dans cette visite inquisitoriale ;

mais on fait que les droits de l'homme ont anéanti le droit des gens. M. l'Ambassadeur ne pouvait opposer aucune résistance, & pourtant il y allait de sa tête, si on avait surpris les malheureux qu'il avait accueillis. On ne fait lequel on doit admirer le plus de son courage ou de sa sensibilité (*).

En continuant le long du garde-meuble pour parvenir à la rue Royale, on apperçut entre les pierres qui couvraient la place Louis XV, pour la construction du pont; une piece de canon avec 4 canonniers, & un détachement. Ils prirent la fuite en voyant les Suisses, & ils abandonnerent ce canon. Déjà ceux-ci commençaient à essayer de l'enclouer, lorsque le poste qui s'étendait depuis le pont tournant jusqu'aux pieds de la statue de Louis XV, & qui était composé de 2000 hommes, leur envoya plusieurs coups de canon à mitraille, qui firent un ravage prodigieux parmi eux & disperserent tout le monde. La gendarmerie qui venait d'arriver avec le bataillon des Capucines se mit à charger aussi ces malheureux. M. de Villers ancien aide-major de la gendarmerie, & ci-devant capitaine de la garde constitutionnelle, fuyant du château avec les autres, crut que cette cavalerie venait pour protéger leur retraite. Il cria à ses anciens camarades; *courage, mes amis*: un d'entre eux qui le reconnut tira froidement son pistolet, & lui brûla la cervelle à bout portant, tandis qu'un autre l'acheva à coups de sabre. Cet assassinat atroce fut applaudi par leurs camarades. Cette portion de gendarmerie alla ensuite se mettre en bataille aux Champs Elysées, vis-à-vis le jardin de Mde. la Duchesse de Bourbon. Cependant comme

(*) Ces réfugiés s'évaderent successivement de l'hôtel, sous divers déguisemens. On jettait avec précipitation les fusils dans les latrines. Il en partit un, tandis que la garde était dans l'hôtel. Heureusement la confusion était si grande, qu'on ne l'entendit pas.

le ciel ne permet point que le crime reste sans une vengeance plus ou moins prompte, elle permit que le feu du pont tournant qui dura six minutes, & qui fut terrible, tuât 6 de ces gendarmes, beaucoup de bourgeois, & beaucoup de brigands; déjà deux autres gendarmes avaient péri dans la route de la place Vendôme à la place Louis XV.

Tout le monde avait été dispersé par cette canonnade. Quelques-uns des fuyards se jetterent dans la rue St. Florentin, d'autres dans la rue Royale, d'autres enfin dans les Champs Elysées.

Ceux qui prirent la rue Royale étaient au nombre de 30 Suisses, & un seul gentilhomme ci-devant Page du Roi. Ils entrèrent à l'hôtel de la Marine. Ce gentilhomme leur observa qu'ils feraient tous infailliblement égorgés, s'ils y restaient, les Suisses ne l'écouterent pas, & opinèrent entre eux de mettre bas les armes. Au moment même ils s'avancèrent sur la porte, & jetterent leurs fusils à 5 ou six pas d'eux, en criant : *vive la nation*. A ce cri il s'avança vers eux un groupe de 8 Sans-culottes qui leur dirent qu'ils étaient des traîtres, qu'ils ne se rendaient que parce qu'ils voyaient bien qu'ils étaient pris; qu'ainsi on ne leur ferait point de quartier. Cependant ils leur firent crier de force une seconde fois : *vive la nation*. Malgré cela un de ces malheureux fut tué roide d'un coup de pique qui lui traversa le corps. Un autre fut tué d'un coup de fusil. On leur coupa ensuite le col pour promener les deux têtes. L'indignation s'empara des Suisses qui restaient; la rage & la vengeance dans le cœur, ils courent reprendre leurs armes pour se délivrer de ces 8 assassins; ils en tuent 7 : mais d'autres *Sans-culottes* étant allés s'emparer de la pièce de canon laissée sur la place Louis XV, ils la dirigèrent vers ce groupe de 28 Suisses, & d'un seul coup à mitraille, ils en tuèrent 23 : les 5

restans avec le page rentrèrent aussi-tôt dans l'hôtel. Ils allèrent se cacher dans une cave. On vint les y chercher l'instant d'après, mais ils avaient pu pénétrer dans un caveau voisin, en enfonçant & refermant une porte avec assez d'adresse pour que l'on ne s'en aperçût pas. Un de leurs camarades avait été sauvé par le concierge de l'hôtel voisin, & déposé dans le même gîte où venaient de se réfugier ses 6 compagnons d'infortune. Une heure après, ce concierge vint leur apporter à boire & à manger; on leur fournit sur-tout des couvertures, car ils avaient été obligés de s'enterrer dans du sable humide, & ils étaient mourans de froid & transis de faim, de fureur, de fatigue & de colère. Hommes & femmes dans cette maison s'empressèrent de leur prodiguer les soins les plus touchans. On leur apporta des vêtemens, on arrondit leurs chapeaux, on coupa leurs cheveux, & ils purent se sauver à l'entrée de la nuit.

Quant à ceux qui se sauvèrent par les Champs Elysées, M. Forestier de St. Venant, jeune officier Suisse, aussi intéressant par les qualités du cœur que par les graces de sa figure, se retirait en bon ordre avec 30 Suisses. Il aperçoit un peloton de pareil nombre, qui fuyait par la rue Royale avec quelques gentilshommes. Il laisse le commandement de sa petite troupe à M. de Mon..... & court pour essayer de rallier celle qui fuyait. Il les rallie en effet, mais en revenant sur la place de Louis XV, il ne trouve plus ceux qu'il avait confiés à M. de Mon..... Fusillés de tous côtés, ils avaient tenu quelques tems, & enfin été obligés de se replier par la rue des Champs Elysées. — M. Forestier, se voyant avec de si petites forces, voulut au moins périr glorieusement. Il chargea l'épée à la main, à la tête de ses 30 hommes, la bayonnette au bout du fusil, le corps qui était

posté au pied de la statue. Il l'enfonça trois fois ; mais enfin ayant perdu la moitié de ses soldats , il fut réduit lui quinzième à faire retraite dans les Champs Elysées. Sa troupe s'y dispersa ; ses braves camarades y furent tous massacrés en détail. Pour lui , tandis qu'il gagnait le café des Ambassadeurs , un gendarme à cheval l'aperçoit , franchit le fossé qui sépare la promenade d'avec la grande route , & le renverse mort d'un coup de pistolet dans le dos.

La petite troupe Suisse que M. Forestier avait laissée aux ordres de M. de Mon.... avait été forcée de se replier dans les Champs Elysées , par un corps d'environ 300 hommes qui d'abord avait fui devant la totalité des Suisses sortant de l'orangerie , & qui retournait ensuite sur la place Louis XV , par la rue des Champs Elysées. Enthousiasmés cette fois par la supériorité du nombre , ils crièrent aux 30 Suisses de rendre leurs armes , & de se mettre à genoux pour demander grâce. Quelques-uns le firent ; le peuple les enveloppa tous , leur fit crier vive la nation , les prit par dessous le bras , & les conduisit avec leur chef M. de Mon... à l'hôtel ci-devant de la mairie , aujourd'hui du Ministre des contributions. Cet hôtel était une espèce de dépôt où ils conduisaient leurs prisonniers. Ils y joignirent leur nouvelle conquête ; firent entrer ces 30 hommes un à un dans le corps-de-garde , d'où on les fit passer ensuite à celui des Feuillans. Ils y trouverent leurs camarades déjà prisonniers , ils furent sauvés avec eux.

Le jeune gentilhomme qui les commandait se sauva à la faveur du désordre de ses vêtemens.

Un détachement de 60 Suisses faisant partie de ceux qui étaient sortis par la cour de l'orangerie , avait trouvé moyen de traverser la place Louis XV , & déjà il était dans les Champs Elysées exécutant
sans

sans désordre sa retraite sur les casernes de Courbevoie, sous le commandement de quatre officiers. La gendarmerie à cheval les atteignit, & les cerna, le peuple les arrêta, & les conduisit à l'Hôtel-de-Ville, pour y être mis en sûreté avec promesse d'avoir la vie sauve. A peine sont-ils arrivés sur la place de Greve qu'ils sont déchirés par la populace. Il était alors deux heures après-midi.

Un jeune gentilhomme que la prudence me défend de désigner autrement que comme le neveu d'un de nos meilleurs officiers-généraux (*), se retirait du château par la rue de l'Echelle; arrêté par deux hommes, il les tua roides de deux coups de pistolet : la populace s'en empara, & le conduisit à la place de Greve pour y être décollé. Heureusement pour lui, il y arriva au moment où l'attention générale, & la fureur publique se portaient sur les Suisses dont je viens de parler. Il trouva moyen de le débarrasser des deux hommes à qui il avait été confié, en les blessant l'un & l'autre à coups de couteau. Il eut ensuite le bonheur de s'esquiver dans la foule, & il respire encore.

Un autre gentilhomme septuagénaire, le vicomte de Broves, député à l'assemblée constituante, avait été blessé en sortant du château. Le sang qui ruisselait sur sa joue le signala au peuple, il fut massacré devant St. Roch.

Dès que le peuple fut le maître du château, sa rage s'exerça indistinctement sur tous les individus qu'il renfermait. Les huissiers de la chambre, les garçons, les Suisses des portes, jusqu'aux hommes de peine que leurs fonctions grossières confondaient avec la populace, tout fut massacré également. Le sang ruisselait par-tout, sous les toits, dans les caves, dans les appartemens intérieurs,

(*) Le Chevalier Charles d'A.....

on ne marchait que sur des cadavres. Dépouillés aussi-tôt qu'éborgnés, ces corps sans vie ajoutaient à l'horreur de leur aspect, le spectacle d'une mutilation que la pensée peut comprendre, mais que la pudeur défend de tracer; & ce sont des femmes, des démons, des furies qui sont les exécuteurs de ces atrocités! Un comédien habitué à jouer les rôles de tyran, & toujours sifflé du parterre, boit publiquement du sang d'un Suisse: on croit être au festin d'Atrée. La plume se refuse à peindre toutes les horreurs dont on a été le témoin; l'imagination ne peut se prêter à un pareil tableau de la dégradation du cœur humain, & la sensibilité, comme l'a dit M. de Rivarol, n'est pas de mesure avec tant de malheurs.

Le feu qui avait commencé à 9 heures & demie, cessa tout-à-fait à midi; & le massacre ne discontinua à deux heures, que pour faire place à des assassinats d'un autre genre, qui continuent encore au moment où j'écris.

Le nombre des Suisses sauvés, tant au corps-de-garde des Feuillans, que chez des particuliers, est d'environ 180: restent 750 qui ont péri dans cette affreuse matinée.

Neuf officiers survécurent encore quelques jours à la destruction de leur régiment, pour succomber bientôt d'une manière plus cruelle, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Ces officiers qui furent conduits à l'Abbaye, furent MM.

de Maillardor	—	Colonel en second,
Reding	—	Capitaine,
de Salis	—	Aide-major,
de Wilt	—	Sous-aide-major
de Zimmermann	—	} Lieutenans,
de Maillardor	—	
Alimann	—	} Adjudans,
Cholett	—	
Bachmann	—	Major-général.

Les officiers qui existent encore , avaient d'abord voulu entrer à la barre de l'assemblée pour se mettre sous sa protection ; deux députés , & surtout M. Coutard de Nantes , vinrent à leur rencontre , & leur remontrèrent le danger & même l'impossibilité d'entrer : ils les conduisirent dans le bureau des inspecteurs de la salle , où ils les retinrent depuis 11 heures du matin , jusqu'à 9 heures du soir. Dans l'intervalle , les mêmes députés vinrent deux fois visiter leurs prisonniers ; la première pour leur apprendre qu'ils venaient de faire rendre un décret par lequel les Suisses étaient mis sous la sauve-garde de la loi & de la loyauté Française ; ils revinrent ensuite pour leur faire part du mécontentement du peuple qui demandait leurs têtes à grands cris , & les assurer qu'ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour les arracher au danger qui les menaçait ; ils trouverent moyen de leur procurer dans la foirée des rédingotes & d'autres déguisemens à la faveur desquels ils s'échappèrent dans la nuit sans être reconnus.

Ainsi fut détruit en moins de trois heures le plus beau & le plus fidele des régimens qui restaient au service de la France : ainsi fut renversée la dernière colonne qui soutenait encore la Monarchie. Probité , discipline , valeur , ces nobles enfans des montagnes avaient tout ; l'œil de l'honnête homme fatigué du spectacle dégoûtant de la licence nationale , se reposait sur eux avec complaisance ; leur aspect rassérénait l'ame , la vertu se peignait sur chacun de leurs traits , & l'harmonie parfaite qui régnait entre leur physique & leur moral , faisait ressortir d'autant le contraste que présentaient leurs adversaires. Déjà ce corps avait été deux fois mandé contre les factieux , sans pouvoir agir efficacement ; leurs bras avaient toujours été retenus : mais avec quel plaisir on se rappelle

encore leur marche imposante en ordre de bataille à la journée de Réveillon , & leur arrivée à Versailles le 6 Octobre au matin. Quels ressorts n'avait-il pas fallu faire jouer pour le désorganiser & l'anéantir : trois années entières, deux assemblées nationales , des brigands rassemblés des extrémités du Royaume dans la capitale, & Pétion avec Rœderer à la tête des autorités constituées ! Il avait fallu leur enlever le Roi & leur état-major ; les laisser livrés à eux-mêmes presque sans officiers , sans canons & sans munitions ; & néanmoins ils sont pendant une heure maîtres du champ de bataille ; & comme si la fatalité avait présidé à cette journée , & que le Roi n'eut pas pu faire une démarche qu'elle ne fut suivie d'un malheur, il fallut que M. d'Hervilly vint par son ordre diviser la défense du château, en appelant à l'assemblée nationale une partie des Suisses vainqueurs avec un de leurs plus braves capitaines (Turler) ; il fallut que la compagnie des grenadiers qui avait accompagné le Roi à l'assemblée, demeurât paralysée pendant qu'on égorgeait leurs freres à 500 pas d'eux. Il fallut que 300 des leurs fussent partis quelques jours auparavant, après plus de 3 semaines de délais & de temporisation d'un sage Ministre, qui depuis a reçu la mort pour prix de sa fidélité. On avait imaginé tous les genres de séduction pour rendre ce régiment infidèle ; elles n'avaient abouti qu'à purger ce corps de huit enfans rebelles qui le déshonoraient. On avait répandu parmi le peuple, le bruit que la Cour les avait comblés d'argent, & leur avait prodigué le matin du combat, des liqueurs enivrantes : ainsi la passion populaire prête à ses ennemis, & ses goûts, & ses desirs, & son langage. Le prêt avait été fait depuis peu de jours ; l'ordre parfait qui regnait dans cette troupe y répandait une aisance

générale ; était-il donc étonnant après cela que l'on trouvât dans les dépouilles de ces malheureux quelques écus & quelques *corsets* (*) ! Mais comment excusera-t-on ce premier massacre de 5 Suisses désarmés au pied du grand escalier ? Eh ! qu'a fait autre chose le malheureux M. de Castellberg, que d'exécuter l'ordre que Rœderer lui avait donné, lorsqu'après la revue du Roi, il avait été les haranguer, & leur avait dit ces propres paroles : *Messieurs, au nom de la loi, je vous ordonne de défendre le château, et de repousser la force par la force ?* & ces liqueurs enivrantes qu'étaient-elles autre chose qu'un gage de fraternité & d'union, que la garde nationale leur avait donné le matin, pour réparer les veilles de la nuit, & se préparer aux travaux du jour ? Troupe fidèle, braves soldats, je n'ai point l'éloquence de Démosthènes, je ne couvrirai point vos tristes restes des fleurs qu'il répandit sur les tombeaux de Marathon ; mais au moins j'aurai le premier vengé votre mémoire des calomnies dont le crime vous a outragé. Vous peindre était vous louer ; j'ai rempli ce devoir ; il ne me reste plus qu'un desir à former ; puisse votre courage & votre loyauté servir de modèle à vos vengeurs (**).

(*) Le *corset* est un assignat de 5 liv. --- environ 4 shellings.

(**) Les soldats Suisses se plaignirent, a-t-on dit, d'avoir été abandonnés de leurs officiers dans cette déplorable matinée ; mais outre ce que j'ai déjà rapporté qu'il y en avait eu 22 de tués sur le champ de bataille, on ne doit pas oublier que la plus grande partie de leur état-major avait accompagné le Roi à l'assemblée nationale ; que M. d'Hervilly en donnant l'ordre de venir auprès de la famille Royale, entraînera avec lui autant d'officiers qu'il put en trouver, & que la répartition des Suisses dans une infinité de petits postes avait rendu impossibles & impraticables les communications militaires habituelles ; ainsi il n'y a que des larmes à donner, & nuls reproches à faire à la mémoire de leurs officiers.

Ce serait aussi abuser de la patience des lecteurs, que de chercher à refuter cette prétendue ivresse des soldats Suisses. Dira-t-on qu'ils étaient ivres, ces soldats rangés en bataille sur la terrasse des Feuillans, qui reçoivent sans s'ébranler trois décharges de canon, & qui

Suite de la journée du 10 Août.

Dès que la populace fut maîtresse du château, l'irruption & le pillage y furent universels ; les caves enfoncées, les meubles brisés, jetés par les fenêtres, les secrétaires ouverts, tout présentait l'image de la dévastation & de la mort. On ne respecta que les tableaux de la chambre du lit. Les arts n'eurent au moins pas à rougir de la destruction d'un des chef-d'œuvres de Lebrun, d'un autre du Carrache, & de la mélancolie de Feti qui restèrent intacts.

A l'hôtel de Brionne, tous les lits qu'on avait préparés pour les Suisses furent brûlés sur la place du petit Carroufel ; l'hôtel fut pillé.

Les deux écuries que l'on avait bâties pour le service de la garde à cheval, furent également réduites en cendre. Il en fut de même des bâtimens des cours. Les logemens de M. de Choiseul, de M. d'Hervilly, de M. de Champcenets, de M. Duparc, furent livrés au pillage : mais ce qu'on

attendent pour faire leur retraite le commandement de leurs officiers ? Si ceux qui furent massacrés en fuyant, & en demandant la vie, avaient la rage dans le cœur, & l'écume à la bouche, si c'est ce sentiment que l'on qualifie d'ivresse, de quel nom appellera-t-on la férocity de ceux qui non contents de boire le sang de leurs victimes, promènerent leurs membres mutilés, & firent un repas de leur chair ?

Parmi les divers traits de courage qui signalèrent cette journée, on ne doit pas omettre celui d'une sentinelle de la terrasse, qui se voyant assailli par le peuple, eut le tems de tirer 7 coups de fusil, de se défendre encore pendant quelques momens à coups de sabre, & rejeter enfin ses armes afin de périr au moins désarmé. Il serait également injuste d'oublier celui d'un fédéré Marseillois, qui se trouvant sous les arbres des Thuilleries, en face du peloton des Suisses & des gentilshommes qui descendaient du château, les arrêta seul, & leur défend d'avancer, tire un coup de fusil & un coup de pistolet ; & ne succombe qu'après avoir tué deux hommes.

Quelques personnes vêtues par hasard en rouge, furent massacrées par le peuple qui les prit pour des Suisses ; dans ce nombre fut le sieur Melan, architecte, à qui l'on devait le bâtiment de la Redoute Chinoise, & celui du Wauxhall d'été.

doit regretter par dessus tout , c'est la précieuse bibliothèque, les manuscrits, les desseins originaux, & la collection géographique du bon Laborde, ancien valet-de-chambre, & l'ami particulier de Louis XV. Après cinquante années passées successivement au milieu de la cour, de l'étude, des plaisirs, de l'amour & de la musique, Laborde confiné dans un petit hermitage que la bonté de ses maîtres lui avait réservé au Carrousel, consacrait le reste de ses forces à des ouvrages chronologiques & géographiques destinés à l'éducation du Dauphin. Etranger à toute cabale, à toutes intrigues, il oubliait au milieu de ses livres & de ses souvenirs, sa fortune passée, & la révolution présente. Il traçait les cartes de la république Romaine, lorsque le Royaume de France s'effaçait momentanément du tableau général de l'Europe; & la dynastie de ses maîtres allait être suspendue, qu'il s'occupait encore de la chronologie des Pharaon. Ni ses travaux, ni sa candeur, ni les cheveux blancs de cet aimable vieillard, ni ses liaisons si connues avec Voltaire, rien ne put préserver les fruits de ses veilles de la fureur des barbares; il fut trop heureux de leur dérober sa personne, car on le menaçait aussi de la mort, lui qui la veille même travaillait à sauver la vie de M. de la Peyrouse & de ses compagnons par l'expédition de deux embarquations qui venaient de partir sous les ordres de M. du Petit-Thouars; expédition dont les connaissances de Laborde, & son humanité, lui avaient fait donner la direction.

La famille Royale avait été accompagnée à l'assemblée nationale par Mad. la Princesse de Lamballe & par Mad. De Tourzel; il ne restait de femmes au château que Mesdames de Tarente, de la Rocheaymon, de Ginestous, Pauline Tourzel, & les femmes-de-chambre de service. Elles

étaient descendues dans l'appartement de la Reine; elles y entendirent tout le combat. Lorsque le château fut conquis, les Marseillois pénétrèrent dans l'asyle qui les recelait. Ils enfoncent les portes, & le premier objet qui frappe les yeux de Mad. de Tarente, est le corps du garçon de la chambre Diet, qui avait été massacré, en défendant l'entrée de cet appartement. Mad. de Tarente, moins inquiète sur la conservation de sa vie que sur l'honneur de la jeune Tourzel qui semblait être confié à sa garde, se met au devant d'elle, affronte & harangue le chef des Marseillois, gagne du tems donne à la garde nationale celui d'arriver, & parvient à obtenir pour elle & toutes ses compagnes un asyle & une garde. Ce ne fut cependant que quelques heures après qu'elles purent sortir du château; encore leur fallut-il descendre le pont Royal, & traverser à pied tout cet espace qui se trouve entre le pont Louis XVI & le pont Royal, le long de la Seine, au bas du quai, afin de ne point être vues.

Le chef de ces Marseillois, le nommé Fournier, était un homme de près de 60 ans, qui avait long-tems habité l'Amérique, & son caractère déjà ardent avait encore été aigri par de prétendues injustices dont il s'était plaint inutilement pendant plusieurs années. Il était propriétaire d'une *guildive*, ou manufacture de taffia, paroisse des Verettes, à St. Domingue; cette manufacture avait été incendiée, soit par accident, soit par ses ordres, ainsi que je l'ai entendu dire moi-même sur les lieux par des gens qui connaissaient son caractère atrabilaire & perfide; il avait accusé de cet incendie les habitans voisins les plus riches, & il en avait fait l'échaffaudage d'un procès qu'il perdit successivement à tous les tribunaux de la colonie. Il ne se rebuta point : il vint en France plaider en déni de

justice, & prendre à partie tous les administrateurs succéssifs de St. Domingue; ses poursuites étaient aussi vaines, lorsque la révolution vint ranimer son espoir & échauffer sa vengeance. On voit déjà de quelle ressource un homme de cette trempe pouvait être à l'orgueil d'un Pétion, & au délire des Chabot & des Merlin, Brissot, Claviere, Roland, les Bordelais, Condorcet, prévoyaient bien que la désorganisation qu'ils méditaient, amènerait la répétition des scènes d'Avignon; mais ils voulaient pouvoir faire une distinction entre les deux catastrophes; il leur fallait un autre homme que Jourdan pour diriger leur armée; car en prenant ce sanglant héros de la glacière, ils ne pouvaient plus réclamer la gloire du 10 Août, sans se rendre responsables du 2 Septembre; Fournier se trouva heureusement sur leur chemin pour soulager leur délicatesse alarmée; ainsi ils ont pu rejeter sur des brigands subalternes les massacres des prisons, ils ont cru en charger impunément les Bazire, les Panis, les Marat; ils ne s'attendaient pas que ceux-ci s'en feraient gloire, se vanteraient d'avoir sauvé la patrie par ces assassinats, & demanderaient un jour la couronne civique, en les taxant eux-mêmes de lâcheté & de mollesse; & voilà le triste résultat des insurrections; d'excès en excès, de crimes en crimes, on est entraîné, malgré soi, à la désorganisation du monde entier, le plus cruel est le plus conséquent, & le plus honnête des Rois devient le plus malheureux des hommes (*).

(*) Dans la soirée, vers les 3 heures, M. Carl, premier lieutenant-colonel de la gendarmerie à pied, fut tué en sortant de la loge où était la famille Royale. Il reçut de ses propres gendarmes deux coups de fusil, à bout portant, dans la cour des Feuillans; il fut manqué, il mit l'épée à la main, & se fit jour jusqu'à la rue St. Honoré, où il trouva Palloy, le maçon patriote du fauxbourg St. Antoine. Palloy était l'ami de Carl, celui-ci se jette au devant de lui, & lui demande protection. Palloy alors tire un coup de pistolet à son ami & l'acheve à coups de sabre. M. d'Hermigny, colonel de la gendarmerie, fut tué

Massacre de M. de Clermont-Tonnerre.

Parmi les crimes de cette journée de deuil, il est affreux de compter l'assassinat d'un des hommes qui s'était le plus fait remarquer dans la révolution. M. de Clermont-Tonnerre vit dès le matin sa maison investie par la populace, sous le prétexte qu'elle contenait des armes. Il fut arraché des bras de sa femme, & conduit à sa section. La visite se fit, & il fut reconnu innocent. Après cette déclaration, il crut pouvoir retourner tranquillement à son hôtel pour y rassurer son épouse; cependant ses amis lui conseillaient de se cacher. M. de Clermont sort au milieu de la tourbe, quelques personnes applaudissent, d'autres le menacent. Il harangue le peuple à plusieurs reprises, il a d'abord quelque succès; bientôt un cuisinier qu'il avait chassé vient exciter la populace contre lui. Un coup de faulx qu'il reçoit sur la tête, l'avertit que son heure fatale est sonnée. Il monte jusqu'au quatrième étage de la maison de Mad. de Brassac, rue de Vaugirard; il en sort sans vie, & ses amis ne reconnaissent plus que ses vêtements ensanglantés.

M. De Clermont-Tonnerre avait eu le début

sur la place de l'Hôtel-de-Ville. On n'avait pas oublié ses liaisons avec M. de La Fayette, ni les injures qu'il avait adressées au corps législatif vers le commencement de ses séances, lorsqu'il traita Goupilleau, & ses collègues de *vanupieds*. Dans toute la soirée on ne cessa encore de pendre & de massacrer; mais alors ce n'était plus des aristocrates, c'étaient des voleurs que d'autres voleurs moins adroits & plus cruels dépouillaient & tuaient à l'instant. Le brigandage, l'ivresse, l'impunité avaient doublé la multitude; cette soirée semblait une orgie de carnage, on tuait par partie de plaisir, les cadavres du peuple couvraient les cadavres des Suisses,

Et ce n'était par-tout qu'un horrible mélange
D'os & de chairs meurtris & trainés dans la fange,
De lambeaux teints de sang, & de membres affreux
Que de chiens dévorans se disputaient entr'eux.

le plus brillant dans l'assemblée nationale. Une éloquence facile, une figure imposante, un air de dignité dans son maintien, le désignaient pour un grand rôle dans un tems de révolution, & le parti populaire qu'il avait embrassé dès le commencement le plaça au nombre de ses chefs les plus distingués. Nommé deux fois président, c'est à la fin de sa seconde présidence qu'il perdit toute sa faveur, & depuis le 6 Octobre 1789, devenu odieux à tous les partis, sa réputation s'effaça, son influence dans l'assemblée devint nulle, & l'on ne parlait de ses talens que pour lui en reprocher l'emploi; mais ses ouvrages lui survivent, & la postérité fera plus juste que ses contemporains. Ceux qui ont bien connu Clermont-Tonnerre, qui ont vécu intimement avec lui, s'accordent à dire, qu'il avait de l'élévation dans le caractère, des vues justes & étendues, un amour sincère du bien public & de la vraie liberté. La précipitation de son jugement qui résultait d'une abondance d'idées que l'expérience n'avait pas encore mûries, lui avait fait faire des fautes qu'il avouait avec ingénuité. Il se reprochait sur-tout la facilité de ses espérances, & l'inconsidération de ses motions dans les premiers mois de la révolution. Il s'arrêta au 6 Octobre 1789, & abandonna ouvertement la majorité de l'assemblée nationale; mais il ne voulut pas abandonner de même la cause de la liberté, ce qui le plaça dans une attitude équivoque entre les deux partis, sans qu'aucun lui fût gré de défendre alternativement, & selon qu'il le croyait juste, les véritables intérêts du peuple & ceux de la Royauté. Mais comme on ne doit juger un homme public, dont les opinions sont imprimées, que sur l'examen même de ses opinions, c'est là qu'on retrouvera des preuves multipliées d'un grand talent & d'un bon esprit, que quel-

ques années de plus de travail & d'exercice, auraient élevé au premier rang. Son *analyse de la constitution*, ses discours sur l'affaire d'Avignon, sur celle du Comte Albert de Rioms, sur la législation des Colonies, sur le droit de paix & de guerre, & plusieurs autres, réunissent à la pureté des principes, une précision de raisonnement qui était le caractère particulier de son éloquence (*). Lorsqu'il était animé par la chaleur de la discussion, il avait de très-beaux mouvemens & souvent une repartie brillante. Dans son intérieur, il était d'une société douce & aimable, & d'un commerce sûr. Uni à une femme intéressante sous tous les rapports, elle possédait toute sa confiance, & la méritait——L'assassinat de Clermont-Tonnerre a été suivi de tant d'autres, & se trouve placé à une si cruelle époque, que le deuil de ses parens & de ses amis confondu dans le deuil universel, leur laisse à peine la consolation de rendre particulièrement à sa mémoire tout ce qui lui est dû.

Résumé.

Telle fut l'insurrection du 10 Août, résultat nécessaire d'une constitution qui avait détruit tout équilibre, toute indépendance de pouvoirs, qui avait introduit un Roi sans force, au milieu d'un corps toujours agissant, qui avait placé d'après J. J. Rousseau la souveraineté dans le peuple, c'est-à-dire dans le nombre, dans la violence, dans la folie, la rage ou la stupidité, au lieu de la placer où elle existe, dans la raison suprême fondée sur la nature des choses, c'est-à-dire, dans la propriété,

(*) Au moment où il a été massacré, on imprimait un nouvel ouvrage de lui, sous le titre de, *Suite à mon analyse de la constitution*. C'est un rapprochement très-piquant des principes de la constitution & des actes du corps législatif.

la paternité, la sagesse & l'expérience. — *Vous avez de l'or, et nous avons du fer*, disait Charles Lameth à Montlaugier, & Montlaugier répondait à son tour à Charles Lameth; *Oui, vous avez du fer, et toutes vos loix en sont faites*: & ces loix ont brisé le fer des défenseurs même de la constitution, & leur or est devenu la proie des non-propriétaires qu'ils avaient imprudemment appelés auprès d'eux pour les aider à soutenir l'édifice de leur révolte.

Cette insurrection étant devenue le titre de gloire que réclament aujourd'hui des législateurs parjures, il ne faut plus s'évertuer à en chercher les auteurs. Chabot dans le journal des Jacobins du 7 Novembre en a fait le récit avec candeur: Barbaroux est convenu depuis peu qu'elle était arrêtée dès le 29 Juillet dans le directoire secret qui se tenait à Charenton. Pétion dans son discours sur Robespierre, réclame la portion de gloire qui lui revient de droit, pour avoir travaillé pendant 10 mois consécutifs à en préparer les voies par la désorganisation générale; enfin un comité composé de 6 personnes, Fabre d'Eglantine, Panis, Tallien, Chabot, Bazire, & Danton, est chargé d'en rédiger le mémoire historique.

Je l'ai tracé avant eux; & des notes incontestables que j'ai donné, il résulte clairement:

Que le Roi a maintenu la constitution, toute mauvaise qu'elle était, autant qu'il était en sa puissance.

Que s'il en désirait la réforme, c'était par des moyens doux & puisés dans la constitution même, & sur-tout en s'entourant des autorités constituées, administratives & judiciaires.

Qu'étant lui-même un des pouvoirs constitués, sa défense comme simple citoyen & comme Roi, était son droit & son devoir; & que le crime est

à ceux qui l'ont abandonné , après lui avoir prêté le ferment de fidélité.

Que le régiment des gardes Suisses n'a fait qu'obéir aux trois réquisitions successives de Pétion , de Leroulx , officier municipal , & de Roederer ; réquisitions portant l'ordre de défendre le château , & de repousser la force par la force.

Qu'ils n'ont fait feu qu'après avoir été provoqués , désarmés , & 5 d'entr'eux massacrés ; que l'on n'a également tiré des fenêtres du château , que lorsqu'un coup de pistolet déjà parti des cours , & l'aspect des canons dirigés contre les Thuilleries , annonçait que l'attaque allait commencer , & qu'il était instant de prévenir cette populace agitée & séditieuse , dans laquelle on ne reconnaissait aucun des caractères du vrai peuple composant le corps politique.

Que les Suisses ont été trois quarts d'heure maîtres du champ de bataille , & qu'ils auraient eu peut-être le dessus , s'ils avaient été secondés par 100 hommes de cavalerie seulement , & s'ils n'avaient pas été abandonnés & divisés de mille manières par des circonstances funestes.

Que la gendarmerie nationale s'est comportée ce jour là d'une manière qui fera éternellement sa honte ; & que la garde nationale prouva ce qu'on savait depuis long-tems , que quelques individus en étaient excellens , mais que la masse en était dépravée , corrompue , timide , ou factieuse.

Que la retraite du Roi à l'assemblée n'a été que la fuite du prince qu'il s'était fait de ne jamais désespérer de l'honnêteté publique ; & que s'il eût pu prévoir que dans cette journée on l'eût fait survivre à la constitution , il se serait enseveli avec elle , en se mettant à la tête de ses gardes Suisses & nationales , & en repoussant les factieux lui-même , comme l'avaient fait les deux années pré-

cédentes, MM. de Bouillé & de La Fayette, aux applaudissemens des demi-républicains qui regnaient alors.

Que ce n'est point le *peuple* qui a fait l'insurrection du 10 Août, mais qu'elle n'a été produite que par une centaine de brigands ligués, qui après avoir essayé sans succès par leurs écrits & leurs discours, d'agiter la nation pendant près d'un an, ayant fait déclarer la guerre pour se servir de nos victoires comme de nos revers pour aigrir ou enflammer les esprits, appellerent en désespoir de cause, sous le nom d'*armée Marseilloise*, un ramas d'hommes perdus, de Barbaresques, de Maltois, d'Italiens, de Génois, de Piémontois, qui au nombre de 250, protégés par Pétion & Santerre, furent maîtres soudain de l'assemblée nationale & de la capitale, ainsi que Pierre Mandrin fut maître du Dauphiné & des provinces voisines pendant plusieurs années avec 150 hommes déterminés; ainsi que Cromwell gouverna l'Angleterre pendant quinze ans avec ses freres rouges.

Qu'il fallut encore près d'un mois pour joindre 1500 auxiliaires à ce noyau d'armée, & que pour avoir ce nombre, il fallut faire venir 30 mille fédérés des départemens, jeunesse ignare & stupide, sur laquelle un si petit nombre d'enfans perdus était facile à élire & à corrompre.

Qu'en bouleversant ensuite les sections sous le prétexte de la guerre, il était aisé d'armer & de séduire cette classe d'ouvriers & d'hommes de peine, que la constitution avait éloignés de la chose publique sous le nom de citoyens passifs, & qu'avec la promesse de quelque argent, on put recruter ainsi dans les fauxbourgs 12 à 15,000 hommes égarés.

Qu'un pareil mouvement combiné avec des étrangers à la tête, l'attaque d'un château, d'un

Roi, la dispersion d'une cour, l'espérance du pillage, l'attrait de voir couler l'or & le vin, annonçaient le spectacle d'une orgie, où la curiosité, la furie & le brigandage appelaient également la foule, mais qui ne peut tromper le raisonnement de l'homme d'état, ni égarer le jugement de la postérité sur le but & le vrai caractère d'une semblable insurrection.

Que la prétendue corruption reprochée au Roi, n'est tout au plus que l'ouvrage de ses agens ; qu'il est très-difficile de prouver qu'il en eût connaissance, & que même en fût-il convaincu, elle ne servirait qu'à prouver en faveur de la pureté de son cœur. En effet, chargé de gouverner dans un siècle & dans un pays corrompu, où les deux grands, les deux seuls mobiles du gouvernement sont l'amour & la crainte, si le Roi qui semble être né tout amour & tout bonté, ayant à choisir, avait préféré employer les bienfaits pour donner le mouvement à la machine qu'il régissait, qui oserait lui en faire un crime ? serait-ce ceux qui après avoir détruit la Monarchie, sont allés tendre une main avide aux Rois de la république ? Sera-ce M. Roland qui dénoncera les pamphlets de Valade & le journal à deux liards, lorsqu'à son début dans la république, il gratifie de 50 mille francs les deux théâtres du Palais-Royal & de la rue St. Martin, pour les indemniser du mépris & de l'absence du vrai peuple ; du public ?

Mais j'anticipe déjà sur la justification que préparent des plumes plus éloquentes que la mienne, si toutefois le Roi descend jusqu'à justifier sa conduite devant ceux-là qui se sont rendus coupables de félonie envers lui, & qui après avoir coopéré à faire la constitution, l'accusent d'avoir voulu la détruire, lorsqu'ils se glorifient d'avoir conspiré contre elle dès le moment de sa naissance. Cependant,

dant, peu de jours s'écouleront, & le sort de Louis XVI fera décidé. Le sceau sera mis à notre honte & à nos crimes. La France est le pays de l'univers qui a vu le plus de Rois assassinés ; mais il n'avait pas encore fait couler sur l'échaffaud le sang de ses maîtres. Ah ! sans doute cette scène exécrationnable s'apprête : le combat des deux partis de la convention en fera le signal ou le terme ; mais il n'échappera pas , notre malheureux Roi ! Que cette idée coûte de larmes ! Ah ! du moins , puisse-t-il ne point dégrader son caractère auguste ! Il retrouvera dans l'histoire & dans la postérité , le Trône que des scélérats veulent lui ravir avec la vie, & qu'il ne devra plus qu'au courage avec lequel il paraîtra devant ses bourreaux. L'échaffaud tue le Roi , mais la dégradation tue la Royauté ; (*espérons qu'ils n'oseront pas le juger !*)——Envain depuis trois ans indiquions-nous ce terme fatal aux constitutionnels , il a fallu d'aussi terribles malheurs pour les convaincre que de petits manèges n'étaient pas capables de les éviter , & que ce n'étaient pas des hommes exaltés , ceux qui leur criaient qu'ils perdaient tout. Les nouveaux succès de la république n'arrêteront pas cette catastrophe. Ces succès ne peuvent être continuels , comme ils l'ont été depuis deux mois ; quelques revers viendront sans doute les balancer , & rallumer les vengeances populaires. Si ces succès continuent , la scission de l'assemblée nationale ne rend pas moins ce dénouement inévitable. Les républicains seront battus à leur tour par les anarchistes , c'est leur sort ; Robespierre a déjà commandé impérieusement à ses dénonciateurs l'ordre du jour , & le décret d'accusation de Dumouriez se prépare peut-être dans le souterrain de Marat , à côté du décret qui a condamné Montesquiou. Dans une telle situation , où trouver la force qui peut , qui

doit défendre immédiatement le Roi? L'opinion? Elle est corrompue; la majorité du peuple? Elle est dominée par la terreur; sera-ce la pitié de la convention nationale qu'il faudra implorer? Mais la convention est sans puissance, & sa pitié est un supplice pire que la mort. Fidèle à la monarchie, fidèle à ses premières loix, à ses anciens maîtres, tout cœur vraiment Français cherche une armée quelconque, qui nous présente le fantôme de la puissance, & l'apparence d'un chef qui puisse imprimer le respect, & faire jaillir la Royauté du fond de sa prison. . . Faut-il le dire, les armées étrangères, la noblesse Française, ne nous en laissent plus qu'un bien faible espoir..... Mais il est une armée victorieuse, & cette armée est Française. La gloire est le foyer où se développe le germe de l'honneur. . . Sera-t-il assez fort, sera-t-il assez vertueux pour commander l'ordre, le vainqueur de Mons? . . . Devrons-nous la Royauté à un Français? Ah! qu'il triomphe alors, cet inconcevable Dumouriez!..... Qu'il passe le Rubicon..... Qu'il dissipe toutes les factions..... Que les poignards l'épargnent..... Qu'il soit le connétable de mon Roi, *et tout est pardonné.*

Je me suis trouvé entraîné hors de mon sujet au récit de la situation de Louis XVI. Je me suis cru un moment à la convention écoutant le plaidoyer du mortel généreux qui de Londres, s'offre pour être le défenseur du Roi, & se dévoue pour jouer le rôle le plus beau du plus sublime drame qui ait jamais excité sur le globe la terreur & la pitié; je déplorais la nécessité où seront tous les défenseurs de S. M. de rechercher son inviolabilité dans les feuillets d'une constitution qu'il devait mépriser comme ses auteurs, au lieu de la chercher dans la nature de sa dignité. Convaincu que la gloire d'un Roi est sa vie, j'aurais voulu que

l'on ne justifiât les actions de Louis XVI que par son propre intérêt inséparable de celui du peuple, & ses volontés que par la conscience: j'aurais désiré en un mot, qu'il pût avoir un général pour avocat, au lieu d'un orateur dont tout le talent ne le fera pas regner. Mon ame depuis long-tems affaissée sous le poids des douleurs, se réchauffait à ce penser, & j'allais oubliant que je n'ai pas encore donné le détail de l'abolition totale de la Monarchie. J'ai laissé le Roi à l'assemblée nationale; le récit de cette mémorable séance fera le sujet du chapitre prochain. Je vais consacrer les dernières pages de celui-ci à tracer quelques traits de la campagne du Duc de Brunswick, & de la situation actuelle de l'Europe. Quelqu'intéressant que soit le premier tableau que j'ai annoncé, un intérêt non moins grand vient aujourd'hui partager l'attention. Toutes les sociétés, tous les gouvernemens éprouvent déjà d'une manière plus ou moins directe l'agitation qui a bouleversé la France de fond en comble: Ainsi une partie des différens chapitres de mon ouvrage sera employée désormais à une revue des transactions les plus récentes: de cette manière il me sera possible de lier les commencemens de la république avec la fin de la Monarchie, & de préparer de la sorte les nouveaux travaux dont je m'occuperai en Janvier prochain, par des tableaux, où toutes les scènes de la fin de 1792 seront réunies.

La Journée du 10 Août coûta à l'humanité environ 700 soldats et 22 officiers Suisses; 20 gardes nationaux royalistes. 500 fédérés ou Marseillois, 5 gentilshommes, 3 commandans de troupes nationales, 40 gendarmes, plus de 100

personnes de la maison domestique du Roi, 200 hommes tués pour vols, les 9 citoyens massacrés aux Feuillans, M. de Clermont-Tonnerre, et environ 3000 hommes du peuple, tués sur le Carrousel, dans le Jardin des Thuilleries et à la place Louis XV, au total environ 4500 hommes.

Ce fut sur ces cadavres amoncelés que s'éleva l'édifice monstrueux de LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, et semblable à ce monument que fit édifier, je ne sais quel despote d'Asie, avec des crânes humains, il choque tellement les regards que l'on desire involontairement de voir à son tour cet édifice couronné comme son modèle..... par la tête de ses architectes (*).

(*) Pendant qu'on imprimait cette feuille, le récit des débats qu'occasionne la force armée dont la convention nationale veut s'entourer, m'est parvenu. J'ai lu dans le Moniteur du 9 Novembre le discours de Cambon à la séance du 8. Il dit tout, il avoue tout, il explique en peu de mots toute l'affaire du 10 Août. Je ne puis résister au désir de l'insérer à la fin de ce résumé. J'observe que ce Cambon a été trépané trois fois, et qu'il est fou la moitié de l'année. Ce sont ces accès de folie soutenus d'une figure de maniaque, et d'un costume horriblement crasseux, qui lui ont valu la confiance dont il jouit.

Cambon. " Témoin de plusieurs faits, je crois nécessaire de les rapporter, pour que la convention n'éprouve pas ce que le corps législatif a éprouvé. Ennemi des Rois, j'avais saisi avidement la révolution de 1789 qui a amené la chute des Rois. Arrivé à Paris, j'ai vu qu'il falloit une nouvelle révolution pour consommer cette chute des Rois. Cette révolution s'est faite, non pas par ceux qui disent l'avoir faite, mais par le corps législatif qui avait licencié une garde conspiratrice, qui avait ordonné le départ des Suisses, qui avait supprimé l'état-major de Paris, qui avait fait partir les troupes de ligne, et mis les citoyens à portée de ne rien craindre (*). Le château des Thuilleries *sente le coup*, se séquestra, et fit fermer son jardin. Le corps législatif toujours révolutionnaire, dit: tu fermes ton jardin, eh bien ! je vais l'ouvrir ; et le jardin fut ouvert malgré le tyran qui s'y était renfermé. Cette mesure parut misérable, mais elle était révolutionnaire. Le Parisien ennemi de la royauté, vit qu'on lui avait enlevé tous les obstacles, et il renversa la royauté ; des agitateurs voyant la force désorganisée, commencèrent à attaquer le corps législatif. Ils voulurent s'emparer de la révolution pour en recueillir les avantages. Dès-lors il n'y a pas d'horreurs dont

(*) Que le 2 Septembre.

CHAPITRE CINQUIEME.

*Séance de l'Assemblée Nationale du 10
Août.*

ELLE commença à deux heures du matin , et depuis lors , l'assemblée fut permanente jusqu'au 20 Septembre , époque de l'ouverture de la convention nationale , époque à laquelle la révolution Française commença à propager activement les révolutions en Europe ; époque à jamais remarquable , par la retraite des armées étrangères du territoire de France , l'invasion des armées Françaises dans le territoire étranger , l'abolition

le corps législatif n'ait été le témoin. Dès-lors le corps législatif a été obligé de prier , non pas le peuple , il n'a pas besoin d'être prié , mais des agitateurs qui voulaient tout massacrer. Lacroix a été obligé de se mettre à genoux pour arrêter leurs fureurs , &c. &c. &c. Le corps législatif éprouva beaucoup de défagréments. Le château voulut attaquer successivement tous ceux qui défendaient la liberté. Tout échoua , parce que le corps législatif était résolu de sauver la liberté. Le corps législatif crut qu'une révolution devait être l'expression du vœu de tous les Français. Il fit venir 20,000 hommes. Le despotisme vit cette réunion avec effroi , parce qu'il pensa que ces 20,000 hommes réunis aux Parisiens rétabliraient et maintiendraient l'ordre. Malheureusement ces 20,000 hommes ne vinrent pas à Paris : (*c'étaient donc les fédérés & les Marseillois ?*) car ils nous auraient sauvés de l'anarchie qui nous dévore depuis le 10 Août. (*c'est-à-dire depuis l'insurrection si vantée*). Le 2 Septembre j'étais navré. . . . Je montai à la tribune. . . . Si nous nous étions emparés de la force municipale , nous aurions prévenu l'anarchie. . . . (*& si le Roi depuis le 20 Juin s'était emparé de la force législative , n'aurait-il pas prévenu l'insurrection et l'anarchie du 10 Août*). J'approuve la révolution du 10 Août. (*Insensé , tu approuve donc l'anarchie , & le 2 Septembre qui en est la suite.*)

On n'a jamais accumulé des aveux plus précieux et plus précis ; l'homme qui parlera pour la défense du Roi n'a plus rien à dire : Cambon a tout révélé ; quelques démarches qu'ait faites Louis XVI , pour ou contre la constitution , les voilà toutes justifiées. L'Europe a jugé , il ne faut plus maintenant que des agens à sa justice.

de la royauté , et le commencement du procès de la famille Royale.

Trois présidens successifs occuperent le fauteuil dans cette journée ; il fut assez singulier de voir que le président de quinzaine , M. Merlet , n'osa pas remplir ce jour là ses fonctions , et que son vice-président les laissa exercer par les trois corréphés de la députation de la Gironde , les trois avocats , Vergniaud , Guadet et Gensonné. Dans une pareille circonstance il fallait mettre en usage ce qu'on avait de mieux. Les conjurés n'auraient pas permis à un Feuillant , ni même à un modéré , de tenir la sonnette dans une circonstance aussi critique.

Le petit nombre des membres qui se trouverent rassemblés dans la salle , ne permit pas à l'assemblée de prendre un caractère délibérant avant 7 heures du matin. Les députés n'y furent pendant toute la nuit qu'au nombre de 30 tout au plus. Ils se promenaient dans la salle , allaient aux informations , passaient dans les Thuileries , s'agitaient dans les comités. Une grande inquiétude se faisait remarquer dans toute leur personne. Merlin était le plus actif de tous. Peu de Feuillans osèrent dans cette nuit se rendre à leur poste, Le bruit du canon d'alarme , le son du tocsin , les avaient averti que leur constitution si vantée allait périr , et ils sentaient bien qu'elle ne valait pas la peine d'être défendue davantage ; ils l'abandonnerent aux hasards de sa destinée.

J'ai déjà dit que le maire de Paris , Pétion , ayant trouvé le moyen d'informer l'assemblée nationale qu'il étoit détenu en quelque sorte aux Thuileries , par un détachement nombreux de la garde nationale , qui voulait avoir auprès d'elle un magistrat responsable , afin de légaliser la résistance qu'elle se préparait à faire , le peu de mem-

bres qui se trouvaient alors dans la salle, se crut en nombre compétent pour rendre le décret qui dégageait le maire, en le mandant à la barre, sous le prétexte de rendre compte des mesures qu'il avait prises pour maintenir la sûreté publique. Pétion parla, et se retira : il fut remplacé à la barre par une foule de prétendus députés des sections, c'est-à-dire, par des hommes de la populace, qui se succédèrent pour donner des nouvelles à ce fantôme de corps législatif. L'un, tout dégoûtant de sueur vient du fauxbourg St. Antoine; l'autre en chemise et presque sans vêtemens arrive du Roule; des enfans, des charbonniers, des forts de la Halle et des quais, viennent jurer, hurler au nom des citoyens, et ces conversations sont représentées dans tous les journaux du lendemain, comme des pétitions d'orateurs députés par différentes sections de Paris, qui tous annoncent que la fermentation des esprits est au comble, que les mouvemens des fauxbourgs proviennent de ce que le peuple regarde la cour comme contre-révolutionnaire, et qu'il s'irrite de sa longue patience à supporter les trahisons du pouvoir exécutif. Les secrétaires de l'assemblée plus conséquens que les journalistes, ne firent point mention de ces rapports dans le procès-verbal de la séance.

L'assemblée qui s'étoit jugée assez nombreuse, lorsqu'il avait été question de rendre un décret pour dégager Pétion de ses craintes et de ses devoirs, décrète vers les six heures qu'elle n'est pas en nombre suffisant pour envoyer au Roi une députation de ses membres. Le ministre de la justice, Joly, réclame cette députation au nom du Roi, au nom de la constitution, au nom même de l'humanité; tous ces noms sont étrangers au corps législatif, et le Ministre retourne vers le Roi, lui

rapporter qu'un insultant ordre du jour a été la réponse au desir qu'il avait formé de voir quelques députés veiller sur sa sûreté.

Les prisonniers faits pendant la nuit et conduits aux Feuillans , avaient rempli de monde les avenues de la salle ; le peuple en remplissait même l'intérieur : cependant le nombre des députés qui arriverent sur les 7 heures , établit un espede d'ordre dans ce bouleversement général , et la séance commença alors avec 200 membres et plus de 500 étrangers sur les bancs. Ce spectacle retraçait celui du 5 Octobre , lorsque les femmes et les brigands vinrent délibérer côte-à-côte de Mirabeau , pour se préparer aux travaux de la nuit.

Trois officiers municipaux exposent d'abord à l'assemblée , que des commissaires *nommés par les 48 sections* viennent de se porter à l'Hôtel-de-Ville , de se constituer en conseil-général de la commune , de chasser l'ancien conseil , de casser la municipalité , à l'exception seulement de Pétion , Manuel et Danton ; qu'ils ont lancé un mandat d'arrêt contre Mandat , commandant-général de la garde nationale , désorganisé l'état-major , et nommé provisoirement Santerre , commandant de la force armée de Paris , c'est-à-dire , général de l'insurrection.

On a déjà vu de quelle maniere cette nomination nocturne par les sections s'était opérée , tandis que tous les citoyens au bruit du tocsin s'étaient portés à leurs bataillons pour prévenir le massacre du Roi et le pillage , dont on parlait depuis plusieurs jours.

Un membre a le courage de demander que l'assemblée prononce sur le champ la nullité , l'illégalité de la nomination des commissaires & de leur arrêté. — L'assemblée ignorait ou feignait

d'ignorer que le nouveau conseil de la commune avait fait massacrer le malheureux Mandat ; on renvoie à la hâte la connoissance de toute cette affaire à la commission extraordinaire , et les rédacteurs du procès-verbal pour pallier cette infraction à la constitution , écrivirent depuis , que *l'assemblée déterminait d'attendre des éclaircissemens ultérieurs , par la raison que l'on éclairait le peuple par la persuasion , et non pas par des mesures violentes , et que dans les dangers qui menaçaient la chose publique , il eût été imprudent d'écarter des hommes qui pouvaient la servir utilement.* Voilà donc Marat , Robespierre , Panis , Huguenin , Sergent et Osselin déclarés des hommes utiles !

Dans ce moment on instruit l'assemblée que la fausse patrouille armée d'espingolles , (on fait ce qu'on doit entendre par le mot de fausse patrouille , c'étaient ces malheureux jeunes gens arrêtés dans les Champs-Élysées les uns après les autres , un seul avait un pistolet de gros calibre , & voilà l'origine de cet armement d'espingolles ! & c'est une assemblée grave et délibérante qui imprime , et qui dit à la postérité qu'il a existé une patrouille armée d'espingolles ; il lui fallait des mots bien bizarres , des choses bien extravagantes pour séduire la multitude. Une patrouille d'espingolles en pareil cas , était une découverte sans prix. Honneur à l'inventeur !) On instruit , dis-je , l'assemblée que la fausse patrouille armée d'espingolles , arrêtée la nuit aux Champs-Élysées , et détenue au corps-de-garde des Feuillans , est environnée par un grand rassemblement de peuple () . — Aussi-tôt l'assemblée nationale décrète que les personnes détenues sont sous la sauve-garde de la loi , et elle envoie des commissaires pour*

(*) Les passages qui sont imprimés en caractère italique , sont tirés du procès-verbal rédigé par ordre de l'assemblée nationale.

engager le peuple à remettre à la loi seule le soin de punir les coupables; — & ces commissaires ne peuvent empêcher le peuple de massacrer sous leurs yeux, onze de ces malheureux, & ils croient se mettre à l'abri de la responsabilité qui pèse sur leurs têtes, quand ils disent qu'ils ont imploré pour eux la sauve-garde de la loi, quand ils l'ont paralysée, quand son exécution est devenue impossible. La loi qui n'agit point, est-elle une loi ?

Cependant on se rappelle que le Ministre de la justice est venu demander une députation pour veiller à la sûreté de la famille Royale. *On reprend, disent les rédacteurs, la discussion sur la proposition d'envoyer une députation chez le Roi, ou de l'inviter à se rendre avec sa famille dans le sein de l'assemblée nationale. Sur quoi on observe, que la constitution laisse au Roi la faculté de se rendre, quand il le juge convenable, au milieu des représentans du peuple; et l'assemblée passe à l'ordre du jour motivé sur cette observation. Quelle humiliante et barbare découverte l'assemblée fait là dans la constitution ! Oui certes, le Roi avait le droit de venir dans l'assemblée; il y était venu, lorsque ses Ministres le contraignirent à déclarer la guerre; il y était venu, lorsque par une réconciliation illusoire, vous lui fîtes espérer à la fin de Juin, quelques jours de paix et de bonheur, & que vous dévouâtes à l'exécration du peuple ceux qui oseraient jamais parler de république en France; & vous lui montrez une semblable faculté, lorsqu'il ne peut se présenter au milieu de vous que comme un fugitif échappant aux poignards; & dans votre enceinte même, les jours de ceux que vous venez de mettre sous la sauve-garde de la loi sont exposés; vous venez d'y envoyer des commissaires, & vous refusez à*

la famille Royale la faveur que vous accordez à de simples citoyens. La mort se promène dans vos murs, & vous y appelez le Monarque que vous avez juré de défendre au péril de vos jours ; cruels ! vous vouliez donc la mort ! vous vouliez donc auparavant jouir de son humiliation , pire cent fois que la mort !

Le commandant du corps-de-garde des Feuillans vient dire que son poste a été forcé , et qu'il y a tout à craindre pour la vie des prisonniers. Le président donne de nouveaux ordres pour leur sûreté , & il n'en donne aucun pour celle de la famille Royale !

Un juge de paix à la barre , annonce que le Roi et sa famille , les membres du département et ceux de la municipalité qui sont actuellement aux Thuilleries , vont se présenter à l'assemblée nationale.

Un officier municipal demande que l'assemblée permette que le Roi vienne accompagné de sa garde , ou du moins que celle-ci puisse être employée pour conserver la liberté des avenues de la salle.

L'assemblée considérant qu'elle n'a besoin d'autre garde que de l'amour du peuple , charge seulement ses commissaires inspecteurs de la salle , de redoubler d'attention pour maintenir l'ordre dans son enceinte , et considérant que , hors de son enceinte , la police appartient aux corps administratifs ; elle passe à l'ordre du jour sur la demande de l'officier municipal.

On annonce l'arrivée du Roi ; conformément à la constitution , une députation de 24 membres va le recevoir.

Il entre avec sa famille et les Ministres : plusieurs hommes de sa garde se précipitent pour le suivre , ils présentent leurs bayonnettes : ils veu-

lent forcer le passage : des membres de l'assemblée les arrêtent , et leur ordonnent ; avec la plus vive énergie , de respecter le temple de la liberté ; la troupe armée se retire.

Respirons un moment. Il y avait donc encore de bons royalistes ! ils entrent avec le Roi jusque dans la salle du corps législatif. La moitié des députés effrayés, se précipite vers l'autre porte de la salle ; ce sont des députés modérés qui observent à la force armée qu'elle compromet la sûreté du Roi, & ce n'est que sur cette observation qu'elle se retire.

Le Roi prend sa place à côté du président ; sa famille & deux Ministres seulement, vont se placer sur les fauteuils qui sont au-devant de la barre, en face du bureau du président, & qui sont destinés aux Ministres. *Le Roi dit : Messieurs, je suis venu ici pour éviter un grand crime, et je pense que je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous.*

M. Vergniaud fit au Roi la réponse que l'on a lu au chapitre troisième, (pag. 74 *).

Le Roi & la famille Royale passèrent dans la loge du Logographe, ils y furent suivis des Ministres, de quatre gentilshommes, & d'un petit nombre de gardes nationales fideles (**).

Le conseil-général du département qui était venu avec le Roi, se présente à la barre. M. Rœderer est à la tête, il informe l'assemblée qu'au bruit du canon & du tocsin, il est venu au château à minuit ; que M. Pétion s'y était rendu à

(*) C'est par erreur que j'ai mis cette réponse dans la bouche de Guadet. Vergniaud présidait alors, il ne remit le fauteuil à Guadet qu'une demi-heure après l'entrée du Roi.

(**) M. le chevalier de la Serre, maréchal-de-camp, en uniforme de la garde nationale, a été en sentinelle pendant 48 heures de suite à la porte de la loge du Logographe où était le Roi.

la même heure ; qu'un décret ayant mandé le maire à l'assemblée nationale , & un ordre du conseil-général ayant appelé le commandant-général à la municipalité ; lui , Rœderer , s'était trouvé seul au château , chargé de défendre les jours du Roi , sans savoir ce qui se passait dans les fauxbourgs , dans les sections & à l'assemblée ; qu'un bruit confus lui a appris que le commandant-général n'existait plus , qu'un grand rassemblement se formant au Carroufel , & les canons étant tournés sur le château , les administrateurs y étaient accourus ; & avaient rappelé au peuple la loi qui bornait à vingt le nombre des pétitionnaires ; enfin que pour lui , il avait , à la vérité , donné ordre de repousser la force par la force , mais qu'il avait recommandé à la garde nationale de ne point être assaillans , de n'être que sur la défensive ; et qu'à cette invitation , les canoniers pour toute réponse , avaient déchargé leurs canons.

Un homme du peuple interrompt alors M. Rœderer , & dit : que le rassemblement tout entier veut rester auprès de l'assemblée , jusqu'à ce qu'elle ait prononcé la déchéance du Roi. —

Voilà les vœux des républicains remplis : un homme téméraire a représenté en un moment tout le peuple Français , vous , moi , les colons , les femmes , les vieillards , les enfans , les propriétaires absens et présens , passés & futurs , toute la raison du Royaume s'est trouvée dans la bouche d'un factieux , peut-être d'un étranger. L'assemblée laisse interrompre le magistrat qui lui rend compte ; elle laisse menacer sa liberté par un individu , elle jouit de l'insulte qui lui est faite , elle va au-devant des fers qu'on lui présente.

Rœderer reprend la parole , et continue ; la mu-

nicipalité étant désorganisée , le commandant de la garde nationale n'existant plus pour nous , nous ne nous sommes plus sentis en état de garder le dépôt qui nous était confié. Nous avons conseillé au Roi de se transporter avec sa famille dans l'assemblée nationale. Notre force étant paralysée, inexistante , nous ne pouvons plus en avoir d'autre que celle qu'il plaira à l'assemblée nationale de nous donner.

Magistrat inconséquent , auteur toi-même de la constitution , pouvais-tu ignorer que la hiérarchie des pouvoirs établie par cette même constitution , avait assigné aux départemens les fonctions des municipalités , lorsque par leur silence ou leur insurrection , l'ordre de l'administration était interrompu ; & la force publique a-t-elle jamais pu être inexistante un seul moment ? le commandement n'est-il pas gradué pour empêcher cette stagnation que l'absence ou la mort du général pourrait produire ? Que signifie donc cette bassesse , cet asservissement aux caprices d'un corps de factieux ! & pourtant , il se dit un homme libre , ce Rœderer , peut-il ignorer que le premier axiôme de la liberté est , que les pouvoirs doivent être indépendans , & que l'homme de bien doit mourir en faisant son devoir. Que fait le procureur syndic du département ? Il lui faut un despote ; il en a trouvé un ; il a l'air de s'humilier devant la souveraineté du peuple ; & c'est devant Robespierre qu'il fléchit le genou : car Robespierre a fait faire l'insurrection , & Robespierre dirige le conseil-général de la commune , qui maîtrise à son tour le corps législatif ; mais il a beau se débattre dans l'ignominie , ce vil Rœderer , aucun de ses efforts ne peut le laver de la double souillure qu'il contracte. Le peuple n'oubliera point l'ordre donné de tirer sur lui ; & les amis du Roi lui demande-

ront toujours raison d'avoir conduit, comme il le fit, le Roi, sa famille, & sa gloire, au pied de la faction. — Qu'en est-il résulté? Louis XVI tomba des mains de Rœderer dans celles de Manuel; des Thuilleries à sa prison, l'intervalle fut d'un jour, & Rœderer pour prix de l'avoir livré, n'a pas même eu l'infame honneur d'être nommé ensuite au nombre de ses bourreaux (*).

Comment l'assemblée nationale rend-elle compte du discours de Rœderer? elle se contente de dire que le procureur-général-syndic *avait instruit l'assemblée des mesures prises les jours précédens, et pendant la nuit pour prévenir toute espece de désordre; qu'ayant ensuite demandé les ordres de l'assemblée, il avait protesté que le département était prêt à mourir pour leur exécution.* On croira sans doute que le président de l'assemblée va l'envoyer au milieu des factieux pour arrêter le massacre qui se prépare : non ; il faut que l'assemblée soit forcée ; il faut que le peuple soit livré à son ardeur pour réchauffer la fureur froide des lâches représentans ; on invite le département à la séance.

„ Un officier municipal, & un adjudant de la sixième légion de la garde nationale viennent annoncer qu'au Carrousel on braque les canons contre le château, & qu'on paraît se disposer à le forcer. — Un membre propose alors de nommer

(*) Je me suis étendu sur ce Rœderer, parce que l'on peut, & l'on doit le regarder comme un des hommes les plus immoraux de la révolution. Plus hideux encore que Danton & feu Mirabeau, sa figure, réunie à la laideur, tous les caractères de la fausseté & de l'hypocrisie. Lors de l'affaire du 20 Juin, Rœderer qui ne pouvait pas se dissimuler les torts de Pétion, était de l'avis de tous les membres du département pour la suspension de ce magistrat perfide ; on peut juger de la surprise de tous ses collègues, lorsqu'à la lecture de son résumé, on l'entendit atténuer les torts de ce même Pétion, & rejeter toute sa conduite sur la difficulté des circonstances, & sur la juste horreur qu'il avait de l'effusion du sang du peuple. Bel esprit, & factieux à la fois, il ambitionnait en même tems les succès de Beaumetz & ceux de Robespierre, l'influence de Manuel, & les profits de l'Evêque d'Autun ; le misérable n'a attrapé que le journal de Paris.

douze commissaires pour aller haranguer le peuple, & empêcher, s'il était possible, un combat."

„ Sur cette proposition & celle d'un autre membre, le décret suivant est rendu : "

„ L'assemblée nationale met sous la sauve-garde du peuple de Paris la sûreté des personnes & des propriétés : elle charge vingt de ses membres de se transporter dans les lieux du rassemblement, de communiquer au peuple le présent décret, & d'employer tous les moyens de persuasion pour ramener le calme. "

„ On demande aussi que douze commissaires se transportent à la maison commune, pour y conférer avec les commissaires de sections, & autres personnes investies de la confiance du peuple, sur les moyens de faire regner l'ordre.

„ Cette proposition est décrétée. "

Le président nomme les commissaires qui doivent se transporter au château, & ceux qui doivent aller à la maison commune.

Les commissaires nommés partent pour remplir la mission qui leur est donnée.

M. Vergniaud cède le fauteuil à M. Guadet.

Quelques personnes armées s'étaient introduites en même tems que le Roi, dans l'intérieur de la salle.

On décrète que nulle force armée n'y fera reçue. Ces personnes sortent.

Un coup de canon se fait entendre ; le président se couvre : le silence regne dans l'assemblée. Les commissaires envoyés au peuple reviennent : ils annoncent qu'il leur a été impossible de pénétrer jusqu'au lieu du combat. Le peuple s'est pressé autour d'eux ; il leur a fermé le passage. Vous n'irez pas, leur a-t-il dit, exposer votre vie aux coups assassins du château ; nous ne le souffrirons jamais ; c'est à l'assemblée nationale que
vous

vous appellent vos fonctions ; c'est là que nous irons vous défendre.

„ L'assemblée nationale décrète que tous ses membres resteront dans son sein ; que c'est là le poste où ils doivent sauver la patrie, ou périr avec elle. ”

Les coups de canon redoublent ; le bruit de la mousqueterie s'y joint. Quelques gardes nationales de l'escorte du Roi entrent jusqu'au milieu de la salle (*). On entend aussi une décharge de fusils sur la terrasse des Feuillans ; c'étaient les grenadiers Suisses qui venaient de recevoir l'ordre de se laisser désarmer , mais qui du moins ne veulent pas , en livrant leurs fusils chargés , fournir des armes contre eux. Il paraît quelques-uns de ces Suisses à la porte de la salle ; l'effroi & la consternation s'emparent de l'assemblée ; les gens des tribunes orient : voilà les Suisses , nous sommes perdus : on se précipite les uns sur les autres ; un officier de la garde nationale accourt tout échevelé , en disant : nous sommes forcés. On entend sur la terrasse le peuple crier , vive la nation , aux Suisses qui ont tiré en l'air ; on répète ce cri machinalement quand on voit que le danger n'existe pas , & *l'assemblée nationale* , dit le procès-verbal , *se leve toute entiere pour répondre à ce cri , vive la Liberté.*

Il est inutile de chercher à peindre la confusion qui regnait à ce moment dans la salle de l'assemblée nationale. Les tribunes & les galeries furent forcées , on y entra par les fenêtres , par les corridors , par les comités ; le peuple couvrit les bancs des députés ; les curieux , les brigands , les gens effrayés s'y portèrent à la fois ; tous délibéraient ensemble. Cette orgie populaire dura jusqu'au 20 Septembre. Cependant pour se donner un air de

(*) Voyez la note première.

grandeur qu'elle n'eut jamais, le procès-verbal eut soin de publier, que *l'assemblée avait continué de délibérer dans le calme.*

J'essayerais aussi vainement de dépeindre la douleur profonde dont le Roi fut saisi, lorsqu'il entendit le premier bruit du combat. *J'ai donné des ordres, s'écria-t-il, pour que l'on ne tirât pas.* A l'instant il chargea M. Dubouchage ministre de la marine, de faire sortir les Suisses du château, & de les faire venir à l'assemblée pour recevoir les ordres qu'il aurait à leur donner suivant les circonstances. (*) Les larmes qui fillonnaient le visage de la Reine, manifestaient l'horreur & l'inquiétude qu'elle éprouvait, sans altérer sa dignité. Le tumulte & la confusion qui regnaient autour d'elle, le bruit des balles & des boulets qu'elle entendait, les propos horribles que l'on faisait retentir près d'elle, la faible garde qui la protégeait, tout devait lui faire envisager ce moment comme son heure suprême; les larmes qu'elle répandait

(*) Lorsque le Roi fut décidé à se rendre à l'assemblée, il dit aux Ministres & aux autres personnes qui l'entouraient, ces paroles mémorables & trop ignorées, *Allons Messieurs, il n'y a plus rien à faire ici.* C'était certainement donner l'ordre le plus clair & le plus positif de ne pas rester au château, puisqu'il n'y avait plus rien à faire, & si cet ordre eût été transmis officiellement, comme il aurait dû l'être, aux officiers des Suisses, de la garde nationale & autres, ils se fussent tous retirés, l'entrée du château fût restée libre, il eût peut-être été bouleversé, mais il n'y aurait pas eu un seul coup de fusil de tiré. Malheureusement cet ordre ne fut point transmis, & ne fut exécuté que par les personnes qui avaient entendu, & qui accompagnèrent le Roi à l'assemblée. Il en est résulté d'un côté, que les Suisses, les gardes nationales & toutes les personnes qui s'étaient rendues au château pour la défense du Roi, ont cru qu'il n'avait pensé qu'à sa propre sûreté, & se sont plaints qu'il les eut ainsi abandonnés, tandis que d'un autre côté, le peuple a cru que le Roi avait ordonné en partant, la résistance & les décharges qu'il avait essuyées, & de là, les soupçons & les clameurs contre la prétendue trahison du Roi, & contre les conspirations de la cour. Ces détails sont attestés par un trop grand nombre de témoins oculaires, pour que l'on puisse les révoquer en doute : ils prouvent évidemment que les reproches faits au Roi ne sont pas mieux fondés d'un côté que de l'autre. *Note tirée de La seconde lettre de M. Bertrand de Molleville, au président de la convention nationale.*

étaient pour ses enfans & ce qui l'entourait; la dignité & le calme de sa contenance étaient tout ce qui lui restait à opposer à ses assassins.

„ *M. le président fait part à l'assemblée d'une lettre écrite par M. le Maire aux officiers municipaux pour leur apprendre que, consigné et retenu à la mairie, il lui était impossible de se réunir à eux.* „

L'artifice est si grossier qu'il n'est pas besoin de le dévoiler. Tout était arrangé dès la veille entre Sergent & Santerre. Cependant cette garde populaire ne suffit pas à calmer les inquiétudes du vertueux maire, lorsque les fuyards repoussés par les Suisses venus jusqu'à la mairie, annoncèrent au grand Pétion qu'il allait être massacré. Des gens qui l'ont vu en ce moment, m'ont assuré que ce moderne Cicéron n'avait alors rien de Romain.

„ *En même temps, continue le procès-verbal, deux bruits différens se répandent sur le commandant-général autour de la garde nationale: d'une part, on dit qu'il a été mis en état d'arrestation à la maison commune; d'un autre côté, on affirme qu'ayant ordonné de faire feu sur des citoyens qui venaient paisiblement du côté du château, il a perdu la vie dans le mouvement populaire excité par cet ordre criminel. L'assemblée décrète que son président pourra donner tous les ordres que les circonstances exigeront.* „

Ainsi voilà le président d'une bande de factieux devenu le Roi de l'empire par la mort de M. Mandat; & cette autorité, il en est investi en présence même du Roi; & il la doit à la mort d'un homme qui vient d'être massacré pour avoir fait son devoir; & ce n'est point le président naturel, ni son suppléant qui président l'assemblée; ce sont les chefs des insurgens qui tour-à-tour se partagent la tribune & la sonnette, pour décréter & propo-

fer, proposer & décréter successivement; & ils ont cru en imposer aux étrangers & à la postérité!

Le président expédie un premier ordre pour faire rentrer les Suisses dans leurs casernes; un second pour faire lever la consigne qui retient le maire chez lui. Quant aux Suisses, le Ministre de la marine annonce qu'ils ont déjà reçu du Roi, un ordre pareil à celui que le président de l'assemblée vient de leur envoyer.

Le Roi s'était empressé de remplir ses obligations en ordonnant aux Suisses de se retirer. Le devoir de l'assemblée était d'user de son influence sur le peuple, pour dissiper son rassemblement & terminer son insurrection; elle préfère usurper le pouvoir exécutif, en ordonnant aux Suisses de rentrer dans leurs casernes. C'était une jouissance nouvelle pour elle; & l'on fait qu'un plaisir à satisfaire, fut toujours plus doux qu'un devoir à remplir.

Relativement au Maire, on propose, et l'assemblée décrète la proclamation suivante:

„ Si la première des autorités constituées est encore respectée; si les représentans du peuple, amis de son bonheur, ont encore sur lui l'ascendant de la confiance et de la raison, ils prient les citoyens, et, au nom de la loi, ils leur ordonnent de lever la consigne établie à la Mairie, et de laisser paraître aux yeux du peuple le Magistrat que le peuple chérit. „

Un membre observe que le commandant-général de la garde nationale étant ou tué ou arrêté, il est important de le remplacer. Il demande que le commandement-général soit confié provisoirement à M. de Lachenaye, chef de la sixième légion, qui est présent à la barre.

On répond qu'il est impossible que les commissaires de sections qui sont à la commune, n'aient pas déjà nommé un commandant-général; que si l'as-

semblée en nommait un second, ce serait introduire de la confusion, suivant que les deux commandans agiraient en sens inverse l'un de l'autre, faute d'avoir pu se concerter: que d'ailleurs dans les circonstances actuelles, un commandant ne pourrait se flatter d'être obéi, qu'autant qu'il tiendrait immédiatement son autorité de la confiance du peuple; qu'enfin un corps militaire n'est jamais sans chef, puisque les officiers sont substitués de droit, les uns aux autres, suivant l'ordre déterminé par la loi.

L'assemblée passe à l'ordre du jour.

Que conclure de cette logomachie ! l'assemblée reconnaît que la loi substitue un commandant l'un à l'autre ; d'un autre côté, elle avoue que l'insurrection a le droit d'en nommer un ; elle flotte entre la loi & l'insurrection, & pour ne pas introduire la confusion, elle y plonge tout le monde jusqu'aux lecteurs du procès-verbal.

Elle adopte une adresse au peuple conçue en ces termes :

„ Au nom de la nation, au nom de la liberté, au nom de l'égalité, tous les citoyens sont invités à respecter les droits de l'homme, la liberté et l'égalité.

L'on massacrait aux Feuillans; on promenait des têtes; on pillait au château: l'assemblée proclamant la liberté & l'égalité, sans parler de la constitution & de la propriété, autorise le meurtre, & permet le pillage.

On décrète que cette adresse, la proclamation sur le Maire seront sur le champ imprimées et placardées dans toute la ville: ensuite l'assemblée se leve une seconde fois toute entière, et aux acclamations des citoyens présens à la séance, elle jure de périr, s'il le faut, pour la défense de la liberté et de l'égalité.

Dans une pareille agitation, il fallait que l'assemblée éprouvât aussi ses secousses, & qu'elle mêlât ses sermens aux juremens qu'elle entendait. Tout était conjuration & imprécation (*).

Une députation de la section des Thermes de Julien est introduite à la barre :—nous adhérons, dit l'orateur, au vœu manifesté par la commune sur la déchéance du Roi. Recevez, législateurs, avec cette déclaration, le témoignage de notre confiance, mais osez jurer que vous sauverez l'Empire.

Nous le jurons, s'écrient tous les membres de l'assemblée.

Encore du bruit, du fracas, un serment; c'est le troisième.

Le président répond aux pétitionnaires que le peuple trouvera toujours dans ses représentans, les véritables amis de son bonheur & de sa liberté. Et vous, ajoute-t-il, qui êtes si dignes de sa confiance par les sentimens civiques que vous manifestez, retournez vers lui; invitez-le à attendre paisiblement les décisions de l'assemblée nationale; transmettez-lui les décrets qu'elle a déjà rendus, & recommandez-en l'exécution à son zèle & à son patriotisme.

Ces pétitionnaires étaient les Sieurs Matthieu, Cellier, Piogé, Dubosc, Varin, Jacob, Gérard, Dumesne, Jobbé & Gaudri.

Ces 8 noms consacrés dans le procès-verbal seront un monument curieux pour l'histoire future des révolutions; des ouvriers, des manœuvres, des gagne-deniers, des écoliers, voilà la représentation d'une section de Paris; c'est-à-dire, d'une

(*) On assure (& les preuves, dit-on, en seront fournies incessamment) que l'assassinat du Roi avait été médité depuis quelque tems, ainsi que celui de toute la famille Royale; qu'on avait dressé des Séydes à ce crime des crimes par des cérémonies horribles; que des poignards teints de sang avaient été déposés dans des lieux mystérieux, &c. &c. &c.

cinquantième partie de ce département, & de la 4150^e^{me}. portion du Royaume. L'insertion de leurs noms assure au moins leur responsabilité, lorsque le peuple leur demandera tôt ou tard, compte de son bonheur & de son Roi; lorsque la justice publique pourra venger la veuve de Romorentin (*).

Enfin six députés du nouveau conseil-général de la commune, viennent faire légaliser leur insurrection; ils sont précédés de trois bannières aux couleurs nationales; on croira peut-être, qu'on y lisait les mots de *loi, paix et propriété*, on y lit seulement, *patrie, égalité, liberté*, VERBA ET VOCES.

Ces députés sont Huguenin, Bourdon, Tronchon, Deriem, Vigaud & d'Hullier.

Huguenin, orateur du 20 Juin, prend encore la parole, & dit:

„ Ce sont les dangers de la patrie qui ont provoqué notre nomination. Le peuple las d'être depuis quatre ans le jouet des perfidies & des intrigues de la Cour, a voulu arrêter l'Empire sur le bord de l'abyme. Le peuple nous a donné sa confiance, nous la justifierons par notre zèle. Pétion, Manuel, Danton, sont toujours nos collègues. Santerre est à la tête de la force armée. Le sang du peuple a coulé, des troupes étrangères, des Suisses qui ne sont encore à Paris, que par un nouveau délit du pouvoir exécutif, ont tiré sur les citoyens; des veuves & des orphelins, demandent leurs époux & leurs pères..

Ici les députations se succèdent; les pétition-

(*) La déchéance du Roi, l'absence de tout gouvernement, l'anarchie & la famine, furent les conséquences de tous ces complimens civiques faits à quelques misérables de Paris; & voilà par quelle chaîne de forfaits, on a introduit en France un tel désordre, qu'on a vu trois mois après des mères de famille ne pouvant se procurer du pain, égorger leurs enfans, & se pendre ensuite. *Moniteur du mardi 27 Novembre.*

naires arrivent pêle-mêle de tous côtés ; les uns pâles d'effroi, les autres écumans de colere, les cheveux en désordre, quelques-uns en chemise, le bras ensanglanté. Celui-ci demande les armes que le Roi a donné ordre aux Suisses de déposer; l'assemblée renvoye cette proposition à son comité militaire, & déjà ces armes étaient volées par la populace. Celui-là annonce qu'il vient 300 Suisses de Courbevoye avec du canon; il demande à l'assemblée de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, pour renverser cette nouvelle colonne d'ennemis. Le Ministre de la marine observe, au nom du Roi, qu'il ne reste à Courbevoye que les Suisses nécessaires à la garde des casernes, & que Sa Majesté vient de leur envoyer l'ordre par écrit de ne pas en sortir, (il n'y restait pas 30 hommes, non compris les malades). D'autres pétitionnaires viennent répéter à l'assemblée le bruit populaire, qu'avant le combat, les Suisses qui étaient de garde au château, ont feint de vouloir fraterniser avec le peuple; qu'abusant de la sécurité qu'ils lui ont inspirée, ils ont fait tout-à-coup une décharge qui a tué un grand nombre de citoyens; que le peuple irrité d'avoir été *trahi*, menace la vie des officiers & soldats Suisses, désarmés & arrêtés. L'assemblée, qui est devenue le vil jouet de la plus vile populace, les met sous la fauve-garde de la loi, & des vertus du bon peuple.

Dans l'intervalle de ces pétitions, un membre demande la parole, & dit: Le ferment du jeu de paume honora l'assemblée constituante; celui que nous avons fait aujourd'hui tous ensemble de maintenir la liberté & l'égalité, ne sera pas moins mémorable dans l'Europe. Je demande un appel nominal, afin que chacun de nous puisse le prêter individuellement. L'appel nominal est décrété sur la motion de M. Montaut. Voici la formule de ce

quatrième ferment , *Au nom de la nation , je jure de maintenir de tout mon pouvoir la liberté et l'égalité , ou de mourir à mon poste.* C'est ainsi qu'on avait juré de maintenir la constitution & le Roi , ou de mourir. Cet appel sans cesse interrompu par de nouvelles députations dure plus de trois heures.

Un M. Mallet , marchand de vin , apporte 173 louis d'or trouvés , dit-il , sur un prêtre tué dans le château (ces 173 louis furent remis à Huguenin , président de la commune ; toutes les fois qu'on lui en a demandé compte depuis , il n'a répondu que par des protestations de civisme).

Vingt-cinq autres viennent apporter une malle pleine de la vaisselle du Roi , qu'ils ont volée au château , l'assemblée pour leur exprimer sa reconnaissance , fouille de leurs noms son procès-verbal. Ici , c'est une croix de St. Louis qu'on apporte , plus loin la montre d'un Suisse , un rouleau d'assignats , un sac d'écus , des bijoux , des diamans , une cassette appartenant à la Reine contenant 1500 louis. L'assemblée ne peut dissimuler la joie à l'aspect de cette richesse nouvelle. Elle regrette de ne pas connaître les noms des citoyens modestes qui sont venus remettre fidèlement dans son sein tous les trésors volés au Roi ; elle consigne ses regrets dans son registre ; elle ordonne que tout ce qui sera pris au château , sera remis à la municipalité pour en disposer *suivant les loix*. C'est la première fois qu'on entend prononcer que les loix permettent de disposer d'un vol.

Un pétitionnaire vient apporter un paquet de lettres , il a déjà eu le tems de les lire (peut-être les a-t-il écrites lui même) la connaissance de ces lettres , dit-il naïvement , *aurait détourné l'assemblée d'innocenter le général La Fayette.* (Patience , il ne fera pas innocent long-tems). Un second pé-

tionnaire apprend que M. d'Affry, colonel-général des Suisses est en prison *pour sa sûreté*, & que le scellé a été mis sur ses papiers. Un troisième se présente tout dégoûtant de fureur ; c'est un canonnier de la garde nationale, les plus horribles blasphèmes sortent de sa bouche, il montre à l'assemblée son bras nud & tout sanglant ; il l'offre pour arracher la vie au Roi, s'il est nécessaire. *Apprenez, dit-il à l'assemblée, que le feu est aux Thuilleries, et que nous ne l'arrêterons que lorsque la vengeance du peuple sera satisfaite. Je suis chargé encore une fois, au nom de ce peuple, de vous demander la déchéance du pouvoir exécutif.* Je supprime le reste de son discours, pour ménager la sensibilité de mes lecteurs qui n'ont pas oublié sans doute que le Roi était à quinze pas du pétitionnaire, entouré de sa famille, & séparé par une simple cloison d'une horde de furieux prête à mettre à exécution, ce que proposait l'orateur ; une situation aussi horrible peut se concevoir, mais certainement elle ne peut se décrire.

Enfin, l'assemblée qui jusques là, avait paru le quartier-général de l'insurrection, prend le parti d'agir & de consommer son crime. La constitution est mûre, elle va tomber. Cette production bizarre du bel esprit, des passions, de la peur, de l'intérêt, des vengeances, cet avorton sorti avec tant de peine du cerveau de Thouret, & des flancs de Target, n'a pas existé même aussi long-tems qu'il en a fallu pour le concevoir & le mettre au jour.

Vergniaux monte à la tribune au nom de la commission extraordinaire. „ Je viens, dit-il, vous „ présenter une mesure bien rigoureuse ; mais je „ m'en rapporte à la douleur dont vous êtes pé- „ nés pour juger combien il importe au salut „ de la patrie que vous l'adoptiez sur le champ. „

En conséquence , on rend les décrets suivans pour l'abolition de la constitution, du pouvoir exécutif, des loix, des mœurs, du gouvernement, des propriétés, des subsistances; tout ordre cesse, la société est rappelée à l'état primitif de la nature, le nom même de la monarchie Française n'existe plus, sa gloire, ses monumens, ses arts vont être anéantis; la barbarie va renaître, la conquête va devenir notre unique ressource, le chaos va recommencer, les cataractes du brigandage sont ouvertes, se fuyera qui pourra dans ce déluge général.

Décret du 10 Août.

„ L'assemblée nationale, considérant que les dangers de la Patrie sont parvenus à leur comble;

„ Que c'est pour le Corps législatif le plus saint des devoirs d'employer tous les moyens de la sauver;

„ Qu'il est impossible d'en trouver d'efficaces, tant qu'on ne s'occupera pas de tarir la source de ses maux;

„ Considérant que ces maux dérivent principalement des défiances qu'a inspirées la conduite du Chef du Pouvoir exécutif, dans une guerre entreprise en son nom contre la constitution et l'indépendance nationale;

„ Que ces défiances ont provoqué de diverses parties de l'Empire un vœu tendant à la révocation de l'autorité déléguée à Louis XVI;

„ Considérant néanmoins que le Corps législatif ne doit ni ne veut agrandir la sienne par aucune usurpation;

„ Que dans les circonstances extraordinaires où l'ont placé des événemens imprévus par toutes les loix, il ne peut concilier ce qu'il doit à la fidélité inébranlable à la Constitution, avec sa ferme résolution de s'ensevelir sous les ruines du Temple de la Liberté, plutôt que la laisser périr, qu'en recourant à la souveraineté du Peuple, et prenant en même temps les précautions

indispensables pour que ce recours ne soit pas rendu illusoire par des trahisons , décrète ce qui suit :

ART. I. Le Peuple Français est invité à former une convention nationale : la commission extraordinaire présentera demain un projet pour indiquer le mode et l'époque de cette convention.

Art. II. Le Chef du Pouvoir exécutif est provisoirement suspendu de ses fonctions jusqu'à ce que la Convention nationale ait prononcé sur les mesures qu'elle croira devoir adopter pour assurer la souveraineté du Peuple , le regne de la liberté et de l'égalité.

Art. III. La commission extraordinaire présentera dans le jour un mode d'organiser un nouveau ministère : les Ministres actuellement en activité, continueront provisoirement l'exercice de leurs fonctions.

Art. IV. ,, La commission extraordinaire présentera également dans le jour un projet de décret sur la nomination du Gouverneur du Prince-Royal.

Art. V. ,, Le paiement de la liste civile demeurera suspendu jusqu'à la décision de la Convention nationale. La commission extraordinaire présentera dans vingt-quatre heures , un projet de décret sur le traitement à accorder au Roi pendant sa suspension.

Art. VI. ,, Les registres de la liste civile seront déposés sur le bureau de l'Assemblée nationale, après avoir été cotés et paraphés par deux commissaires de l'Assemblée, qui se transporteront à cet effet chez l'intendant de la liste civile.

Art. VII. ,, Le Roi et sa famille demeureront dans l'enceinte du Corps législatif, jusqu'à ce que le calme soit rétabli dans Paris.

Art. VIII. ,, Le département donnera des ordres pour leur faire préparer, dans le jour, un logement au Luxembourg, où ils seront mis sous la garde des Citoyens et de la Loi.

Art. IX. ,, Tout fonctionnaire public, tout soldat, sous-officier, officier, de tel grade qu'il soit, et général d'armée, qui, dans ces jours d'alarmes, abandonnera son poste, est déclaré infame et traître à la Patrie.

Art. X. ,, Le département et la municipalité de Paris feront proclamer sur le champ et solennellement le présent décret.

Art. XI. ,, Il sera envoyé par des couriers extraor-

dinaires aux 83 départemens, qui seront tenus de le faire parvenir dans les vingt-quatre heures aux municipalités de leur ressort, pour y être proclamé avec la même solennité."

Après avoir rendu ces décrets destructeurs de la constitution (*), l'assemblée nationale adopte une adresse au peuple Français. Elle est conçue en ces termes :

„ Depuis long-tems de vives inquiétudes agitaient tous les départemens : depuis long-tems le peuple attendait de ses représentans des mesures qui pussent le sauver. Aujourd'hui les citoyens de Paris ont déclaré au corps législatif qu'il était la seule autorité qui eut conservé leur confiance. Les membres de l'assemblée nationale ont juré individuellement, au nom de la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à leur poste : ils seront fideles à leur serment.

„ L'assemblée nationale s'occupe de préparer les loix que des circonstances si extraordinaires ont rendu nécessaires. Elle invite les citoyens, au nom de la Patrie, de veiller à ce que les droits de l'homme soient respectés et les propriétés assurées. Elle les invite à se rallier à elle, à l'aider à sauver la chose publique, à ne pas aggraver par de funestes divisions les maux et les dangers de l'Empire."

„ L'assemblée nationale déclare infame et traître envers la patrie, tout fonctionnaire public, tout officier et soldat, qui désertera son poste, et n'y attendra pas ses représentans."

Il est inutile de faire aucune réflexion sur ces décrets. Il n'y a que des constitutionnels, c'est-à-dire, des gens de mauvaise foi, ou des imbécilles qui puissent s'apitoyer sur le destin de la constitu-

(*) Lorsque l'assemblée renversa ainsi la constitution à laquelle elle devait son existence, le Roi causait avec bonté avec quelques membres de l'assemblée. M. Coutard se leva pour voter en faveur du décret. Le Roi lui observa que ce qu'il faisait là n'était pas trop constitutionnel. -- *C'est vrai, Sire*, répondit-il, *mais je vous salue la vie.* -- Quelle impudence !

tion décrétée aux années 1789, 1790 & 1791, & morte en 1792. Les voies de la Providence sont incompréhensibles. *La constitution est détruite* ; bénissons le ciel qui a permis que cette destruction s'opérât par ses enfans eux-mêmes. *La constitution n'est plus*. Ce mot semble rafraîchir l'ame. Ce n'est point le Roi qui le premier a faussé un serment malheureux. L'assemblée a séduit le peuple, le peuple à son tour a violé l'assemblée; ils se disputeront sans doute les honneurs du parjure, mais le cœur du Roi restera pur & sans tache. Il quitte un Trône mal assuré pour une prison d'où il ne peut plus sortir que pour recevoir une couronne, celle de France, ou celle du martyre; Saint-Louis ne cessa point d'être Roi en tombant dans les mains des Emirs. Louis XVI dans celles des barbares, a plus de chances pour regner, qu'il n'en avait depuis trois ans--il va entrer dans la vallée des larmes; le juste va lutter avec l'infortune; mais l'immortalité a commencé pour lui avec ses malheurs. *Le Roi est dans les fers*, tous nos cœurs sont en alarmes, mais *la constitution n'est plus*, & du moins notre esprit est délivré du plus pénible fardeau.

Lorsque les représentans temporaires de la nation eurent annulé son représentant héréditaire; lorsque des hommes de dix mois eurent pris la place du propriétaire d'une possession de quatorze siècles, il leur fallut essayer de remplacer son gouvernement par un gouvernement provisoire, organiser tant bien que mal leur pouvoir exécutif, & légaliser au nom de la république, le despotisme qu'ils s'apprêtaient à exercer sur tous, au nom de tous.

Ils commencerent par rendre les décrets suivans :

PROCÈS-VERBAL.

Premier Décret sur l'organisation du ministere.

„ Art. I. L'Assemblée nationale, voulant pourvoir à l'action du gouvernement, déclare que le ministere actuel n'a pas la confiance de la nation. Elle decrete qu'à la diligence du procureur-général-syndic, les scellés seront mis sur les papiers personnels des Ministres, et qu'il sera pourvu au remplacement du ministere, dans la forme suivante:

„ Art. II. Les Ministres seront provisoirement nommés par l'assemblée nationale, et par une élection individuelle: ils ne pourront pas être pris dans son sein.

„ Art. III. Ils seront élus dans l'ordre suivant: le Ministre de l'intérieur, le Ministre de la guerre, le Ministre des contributions publiques, le Ministre de la justice, le Ministre de la marine, le Ministre des affaires étrangères.

„ Art. IV. Celui qui sera nommé le premier aura la signature pour tous les départemens du ministere, tant qu'ils resteront vacans.

„ Art. V. L'élection se fera de la maniere suivante: chaque membre de l'assemblée proposera à haute voix un sujet. Il sera dressé une liste des sujets proposés, qui sera lue à l'assemblée avec le nombre des voix que chaque sujet aura obtenu.

„ Art. VI. Chaque membre de l'assemblée nationale nommera ensuite un des sujets dont le nom se trouvera sur la liste; et néanmoins l'élection par seconde liste ne portera que sur ceux qui n'auront pas déjà obtenu dans la première la majorité des suffrages.

„ Art. VII. Si aucun sujet ne réunit la majorité absolue des voix, l'Assemblée prononcera entre les deux qui en auront le plus, d'abord par assis et levé, et ensuite par appel nominal, s'il y a du doute.

„ Art. VIII. Le secrétaire du conseil sera nommé de la même maniere.

„ Art. IX. On suivra le même mode pour la nomination du gouverneur du Prince-Royal.

Second décret, „ L'Assemblée nationale decrete que; jusqu'à l'organisation du nouveau ministere,

le comité des décrets est provisoirement chargé de faire l'envoi de toutes les loix et de tous les actes du corps législatif. „

Troisième décret. „ L'Assemblée nationale, considérant qu'il est important d'adopter sur le champ une mesure qui puisse constater que ses décrets auront été remis à leur destination, „

„ Décreta, que les porteurs de décrets ou autres actes du corps législatif, prendront un récépissé des corps administratifs ou des individus auxquels ils seront chargés de les transmettre. „

Quatrième décret. „ L'Assemblée nationale, considérant qu'il importe de régler la forme de ses décrets pendant la suspension du pouvoir exécutif décrète qu'il y a urgence.

L'Assemblée nationale après avoir décrété l'urgence, décrète ce qui suit:

„ Art. I. Les décrets déjà rendus, et qui n'auraient pas été sanctionnés, et les décrets à rendre, qui ne pourraient l'être à cause de la suspension du Roi, porteront néanmoins le nom de Loi, et en auront la force dans toute l'étendue du Royaume. La formule ordinaire continuera d'y être observée.

„ Art. II. Il est enjoint au Ministre de la justice d'y apposer le sceau de l'état, sans qu'il soit besoin de sanction du Roi, et de signer les minutes et expéditions des loix qui doivent être envoyées aux tribunaux et aux corps administratifs; les Ministres arrêteront et signeront ensemble les proclamations et autres actes de même nature.”

Bientôt il s'élève des discussions sur ce dernier décret. On fait remarquer que pendant la suspension du chef du pouvoir exécutif, il serait inconvenant d'employer la formule Royale. On demande le rapport du décret, en ce qu'il consacre l'usage de cette formule.

Le rapport est ordonné, et le décret suivant est rendu:

„ L'Assemblée nationale décrète qu'à compter de ce jour, tous ses décrets seront imprimés et publiés sans préambule, et qu'ils seront terminés par le mandement accoutumé, et signé par le Ministre de la justice au nom de la nation.”

On

On annonça à l'assemblée que la fermentation continuait: elle fit faire l'analyse de tous ses décrets, & elle envoya publier & afficher à tous les carrefours, les paroles suivantes :

Le Roi est suspendu: sa famille et lui restent en ôtage.

Le ministere actuel n'a pas la confiance de la nation, et l'assemblée va procéder à le remplacer.

La liste civile cesse d'avoir lieu.

Ce court extrait de la révolution du 10 Août, en indique clairement les causes. Le Roi en ôtage est pour rassurer le peuple contre les Prussiens & les Autrichiens.—La nomination d'un ministere populaire, a pour objet de caresser sa vanité & son imbécillité en lui redonnant ces mêmes ministres auxquels il doit la guerre, les assignats, & les sous-cloches; & la suppression de la liste civile couronne l'œuvre, en lui faisant croire qu'il gagne dans cette journée vingt-cinq millions, (c'est-à-dire vingt sols par an pour chaque citoyen).—Ainsi les mobiles de cette journée, comme ceux de toute la révolution, furent encore

LA PEUR—L'IGNORANCE—ET LA CUPIDITÉ.

L'assemblée donna sa mesure en trois phrases.—

La vérité oblige de dire qu'il n'y eut à cette séance que 284 membres, sur 745; c'est-à-dire, qu'il n'y en eut pas tout-à-fait les deux cinquièmes présens.

Le regne provisoire de l'assemblée sera divisé en deux époques; celle du mois d'Août, & celle de Septembre. Je les donnerai dans les chapitres suivans. Je vais terminer celui-ci par quelques réflexions générales sur cette journée, & ce qui précéda l'emprisonnement du Roi & de la famille Royale.

Réflexions sur la révolution du 10 Août, et en général sur toutes les révolutions.

Quand on est parvenu à étouffer dans une nation tout sentiment de religion ; quand l'esprit de brigandage & d'oïfiveté a été substitué à l'esprit d'ordre & de travail , chez un peuple enfin dont les mœurs sont entièrement dépravées , le gouvernement ne peut se maintenir que *par les châtimens* ; — quand une telle nation infliguée par d'habiles factieux , se souleve contre son légitime souverain , s'il ne se hâte de réprimer le premier acte de rébellion , si des supplices terribles & infligés sans délai , ne font pas rentrer les rebelles dans le devoir , s'il *reçoit* enfin la terreur , au lieu de la *donner* , c'en est fait , IL EST DÉTRÔNÉ.

Tel fut le sort de Louis XVI. Investi encore de la plénitude de sa puissance royale , il eut la foiblesse de souffrir la défobéissance insolente de Mirabeau à ses ordres le 23 Juin , & le trône de France fut ébranlé dès ce moment (*). Si cette défobéissance qui était alors un crime , (puisque personne ne pouvait contester au Roi le droit de convoquer & de dissoudre les états-généraux ,) eut été punie de mort , la dissolution de l'assemblée nationale , inégalement formée , s'en fut suivie ; la déclaration du 23 Juin eut été exécutée , la France serait heureuse & tranquille ; le commerce et les arts fleuriraient , & le Monarque régnant avec splendeur jouirait du bonheur de son peuple , & il pourrait se dire , ce bonheur est mon ouvrage.

(*) M. de Brézé apportait l'ordre du Roi de suspendre jusqu'au lendemain l'assemblée des communes , & de se séparer pour faire des changemens à la salle ; *allez dire à celui qui vous envoie* , répondit Mirabeau , *que nous sommes ici assemblés par l'ordre du peuple , & que nous n'en sortirons que par la puissance des bayonnettes...*

C'est la faiblesse de ceux qui gouvernent, qui perd tous les gouvernemens. La clémence, cette belle vertu, devient dans certains cas, un crime politique. Si Léopold, après avoir dissipé les révoltés du Brabant, eut fait un exemple effrayant de leurs chefs laïcs ou séculiers, les germes de fédition au lieu de se développer, comme ils ont fait, auraient été étouffés d'abord. Si le mal anarchique qui dévore actuellement la France, atteint tous les autres états de l'Europe, à qui doit-on s'en prendre, sinon à ceux qui les gouvernent? ils n'ont pas eu jusqu'ici le discernement de calculer ses suites; ils n'ont pas agi à propos, & quand ils l'ont voulu faire, ce n'a été qu'avec mollesse, & avec des moyens insuffisans.

Les souverains de l'Europe sont souvent entrés en guerre pour le pas accordé à l'ambassadeur d'une autre cour sur le leur; pour une insulte faite à leur pavillon, pour une injure faite à un de leurs matelots, & à la fin de ce siècle, ils ont pu voir avec indifférence Louis XVI leur pere, leur cousin, leur frère, traîné comme un captif de Versailles à Paris par une faction; son épouse menacée par une autre, ses gardes mêmes assassinées à ses yeux, Leurs Majestés ramenées au milieu de mille outrages de Varennes à Paris, le Roi suspendu de son pouvoir, & confiné dans son palais dont on lui fait une prison; dès-lors, il fut facile de prévoir la chute de cet infortuné Monarque, & si les projets de ceux qui l'ont renversé, projets qu'ils ne prennent pas même la précaution de déguiser, ne sont pas confondus sans délai par un dernier & unanime effort de tous les souverains de l'Europe, il n'existe plus un seul trône; avec eux l'on verra tomber la religion, les mœurs & les loix de tous les pays; le propriétaire protégé par elles, sera obligé de fuir

& d'abandonner sa fortune pour souffrir à la mort sa tête proscrire; tous les fléaux de l'humanité désoleront ensemble la terre; le meurtre & la famine promèneront par-tout les ravages, la nature retombera dans le chaos, & il faudra recommencer le monde.

Il ferait inutile de le dissimuler; la liberté n'a été que le prétexte de la révolution Française; le vrai motif a été de dépouiller son voisin de sa propriété, & de s'en partager les dépouilles; en un mot, c'est la guerre de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent; & comme dans tous les états du monde, il n'y a *guere plus du dixieme* des habitans qui ait des propriétés, si l'on ne réprime l'inquiétude & la jalousie des neuf autres dixiemes; si au contraire, on encourage leurs prétentions aussi injustes qu'insensées, si enfin on arme leurs bras, au lieu de réprimer la tendance qu'ils ont à troubler l'ordre public; si après les avoir éclairés sur leurs intérêts inséparables de ceux des propriétaires, on ne sévit pas avec la plus grande rigueur contre ceux qui égarent leur jugement, allument leurs haines, & multiplient leurs prétentions; tous les maux que j'ai prédits seront inévitables, & il n'y a pas de puissance humaine qui puisse les empêcher, lorsqu'elle aura négligé de les prévenir.

Les Jacobins ont mieux senti que les Rois cette vérité, qu'un peuple sans religion & sans mœurs, ne pouvait plus être gouverné que par LA TERREUR. C'est en commandant les assassinats qu'ils ont commandé à l'opinion; c'est en marchant sur des cadavres, qu'ils ont renversé une constitution jurée avec solennité par tous les corps administratifs, par l'armée, par le Roi, & enfin par le peuple entier, qui dans toute la France l'avait jurée avec enthousiasme sur l'autel de la patrie.

Le dépôt en était confié à ces mêmes corps administratifs, à la fidélité des gardes nationales, aux peres de famille, aux meres & aux enfans ; peu de tems avant sa destruction, le corps législatif avait décrété de regarder comme infâme & traître à la patrie, quiconque proposeroit la république. Les Jacobins qui n'ont jamais cessé de la vouloir, font avancer leurs hordes Marseilloises. Les massacres sont commandés, les victimes désignées, le sang ruisselle dans les rues de Paris ; la consternation & la stupeur qui glacent toutes les ames, sont peintes sur toutes les figures, & les 300 Marseillois renforcés de ces brigands qui suivent les révolutions comme les corbeaux suivent les armées, ordonnent au corps législatif de renverser la clef de la voûte du gouvernement ; conquis par ces étranges auxiliaires, le corps législatif a obéi, la déchéance du Roi a été prononcée, & la France épouvantée a laissé faire la république sans oser dire un mot, & proférer un seul murmure.

Si les corps administratifs, si les gardes nationaux, usant des droits que leur donnait la constitution, avaient montré autant de fermeté que leurs adversaires ont montré de fureur ; si fideles à leur serment, ils avaient employé la force qui était entre leurs mains pour soutenir le Roi ; si enfin par le supplice des Marseillois, que les tribunaux n'auraient pu se dispenser de condamner, ils avaient épouvanté les factieux & les brigands dont la France fourmille, ils n'auraient pas eu la honte d'être réfractaires à leurs sermens (*).

(*) La convention nationale vient de juger la conduite de l'Assemblée législative : en improuvant les trois commissaires Maur, Biroteau & le Cointre, qui, envoyés à Chartres pour calmer une émeute, ont taxé le pain pour éviter la mort, tandis que leur devoir était de périr plutôt que de signer la taxation, elle a prononcé l'arrêt de ses prédécesseurs,

La salutaire terreur qu'ils auraient *donnée*, au lieu de la *recevoir* aurait retenu, sinon dans le devoir, au moins dans le silence, les vils agitateurs du peuple; l'anarchie qui dévore la France, & qui finira par l'anéantir, aurait pu être prévenue, & la constitution aurait existé paisiblement, jusqu'à ce que convaincus de son imperfection, le Roi & la nation s'en fussent délivrés par un effort commun, & ce moment n'était peut-être pas éloigné.

Terreur et pillage, voilà les moyens & le but des mouvemens populaires. *Terreur et conservation* sont les instrumens & les devoirs des Rois, ils ne doivent jamais se laisser prévenir; & certes, s'il appartenait à quelqu'un d'accuser le Roi de la révolution du 10 Août & des fléaux qui en ont été la suite, ce n'était qu'aux malheureux qu'a fait sa trop grande bonté, & non pas à ceux qui ne l'ont détrôné que pour fonder l'empire de leurs crimes, sur les débris d'une puissance qu'il a toujours négligée (*).

dont le devoir était de périr plutôt que de laisser entamer la constitution.

Quand l'on considère que les états-généraux ont détruit l'autorité des parlemens, qui les avaient demandés; que l'assemblée constituante a détruit les états-généraux, que l'assemblée législative a renversé la constitution; que la convention nationale a jugé à mort l'assemblée législative, & qu'on voit la nation à son tour menacer de *la hant* la convention, & la convention vouloir assassiner le Roi, il semble lire une histoire de parricides.

(*) Une réflexion douloureuse se présente d'elle-même à la suite du tableau que Paris & l'Europe nous offrent à présent; elle est affligeante pour l'humanité, mais elle n'en est pas moins fondée. C'est combien *l'homme* est généralement une sotte espèce d'animal. Il faut des siècles pour le conquérir, le façonner au joug de la loi, à l'empire des mœurs, à l'influence de la religion, il est enfin bien logé, bien vêtu, bien nourri, il est heureux, il est *bridé*. Survient un faquin, un fripon, un Payne, un Condorcet, qui vous le *débrident* en 24 heures, au nom de ses droits; & soudain voilà *l'homme* errant à l'aventure, ses châteaux se changeant en cabanes, ses vêtemens en haillons, ses outils de labourage en instrumens de guerre; la misère, la faim, le talonnent aussi-tôt: à peine en périssant reconnaît-il son erreur; il faut ensuite

*La famille Royale à l'assemblée nationale, depuis le
Vendredi à 10 heures, jusqu'au Lundi à midi.*

Lorsque la famille Royale fut placée dans la loge du Logographe, il fut permis aux ministres, & à quelques personnes de la cour, de prendre place auprès de Leurs Majestés. La petiteesse du local, & la chaleur suffocante qu'il faisait ce jour-là, auraient suffi pour faire périr de fatigue ; des dangers, des inquiétudes, des horreurs de mille es-

des siècles pour le ressortir de l'état de barbarie, & le faire rentrer dans l'état de société, il faut sacrifier la moitié des générations pour rendre l'autre heureuse, répandre des torrens de sang pour lui apprendre à vivre ; & voilà pourtant où nous conduisent ces plats rhéteurs qui, suivis d'une armée de foux déclarent la guerre à tous les gouvernemens. Cette philosophie, sur laquelle ils veulent tout fonder, ne tend qu'à désunir tous les hommes, allumer les passions, propager l'égoïsme ; c'est un dissolvant général. Cette nature qu'ils invoquent sans cesse, leur indique pourtant chaque jour leurs fautes & leurs devoirs ? En effet, que deviendrait-elle elle-même sans le gouvernement céleste qui féconde son sein en lui dispensant la chaleur du midi & la rosée des nuits, & qui fait servir à ses desseins, la foudre & les ouragans même dont elle les afflige. Eh bien, les exemples de tous les siècles, de tous les jours, les leçons de l'antiquité, les loix de la nature, tout vient se briser devant l'orgueil, & les cerveaux étroits des Garat, des Grouvelle, des Syeyes, des Brissot, il ne faut pas moins qu'un bouleversement du globe pour les convaincre que les élémens du repos, sont la politique & la religion ; que ce sont là les seuls liens qui retiennent l'homme dans l'état de société, & qui l'obligent par une force physique & morale, à éteindre toutes les passions dans le foyer de l'obéissance & de la charité ; aussi qu'est-il résulté pour nous de leur vanité spéculative ? La vengeance divine s'est appesantie sur les contrées que le fer & le feu ont épargnées. Celles qui ont échappé aux ravages de la guerre, n'ont pu se soustraire aux horreurs de la famine ; à peine quatre mois se sont écoulés depuis que le gouvernement est détruit en France, & déjà les habitans de nos provinces les plus fertiles sont réduits à vivre de choux & de pommes de terres, & bientôt ils seront condamnés à dévorer le gland. Peuples de la terre, qu'un tel exemple ne soit pas perdu pour vous, qu'il vous apprenne qu'il n'y a point de gouvernement, quel qu'il soit, *absolument mauvais* ; aidez & ne détruisez pas celui qui vous régit ; que la raison conservée au moins dans quelque coin de l'Europe, puisse y rester en dépôt pour régner encore parmi nous, & que la postérité ne généralise pas le paradoxe de Boileau :

De Paris au Japon, de Pekin jusqu'à Rome,
Le plus fort animal, à mon avis, c'est l'homme.

peccés s'y joignirent , & mirent cette déplorable famille à une des plus rudes épreuves que le cœur humain ait jamais eu à supporter. Chaque coup de canon portait la mort dans l'ame du Roi ; le sifflement des balles qui passaient à dix pas de l'assemblée , les cris des blessés , la rage du peuple , celle des pétitionnaires qui arrivaient par tous les points de la salle , les hurlemens des tribunes , tout devait faire croire au Roi & à la Reine , que c'en était fait d'eux. On arracha la grille de fer qui séparait la loge de l'assemblée , afin que la famille Royale pût pénétrer dans la salle des députés , si le peuple venait à forcer les corridors. Une garde de 50 hommes choisis & fideles , faisant partie de l'escorte des Thuilleries fut de service toute la journée du 10 , & l'ordre fut assez exactement maintenu.

Le Roi appuyé sur le bord de la loge , voyait tout , écoutait tout avec calme & dignité. Il communiquait avec bonté ses remarques aux députés les plus voisins de son asyle. Toutes les insultes qui lui furent adressées n'altérèrent pas un seul moment la sérénité de sa physionomie. Ces traits lancés du bas en haut par les mains les plus viles , ne pouvaient l'atteindre. MM. Coutard , Calon & Vergniaud à qui il adressait successivement la parole seront forcés tôt ou tard , de lui rendre cette justice. Il entendit avec sang-froid , le rapport sur sa déchéance , & le décret qui la prononçait. Quels regrets en effet pouvait lui inspirer la perte d'une autorité dont la constitution ne lui avait donné que le nom ; & s'il avait déjà répondu à un ministre qui lui faisait craindre , à je ne sais qu'elle occasion , un accroissement d'autorité pour l'assemblée nationale , au préjudice de sa prérogative Royale , *tant mieux , s'ils s'en servent pour le bonheur du peuple : ne dut-il pas avoir la même pen-*

sée , dans le moment où on le délivrait du fardeau affreux de gouverner un peuple rendu incapable d'être gouverné!

Ce ne fut qu'à une heure du matin qu'il fut permis au Roi de sortir de la loge où il venait de passer 16 heures horribles. Personne ne put y prendre de nourriture. Quelques fruits , & de l'eau de groseille que fournissait le café voisin , furent tout ce que Leurs Majestés purent se procurer. A chaque personne qui arrivait des Thuïleries , & qui pouvait parvenir auprès d'elle , la reine demandait avec l'émotion la plus vive , & l'intérêt le plus touchant , des nouvelles des malheureuses femmes qu'elle avait été contrainte de laisser au château ; elle eut la consolation d'apprendre qu'elles étaient sauvées. Accablé de chaleur , de fatigue & de veilles , le Dauphin s'assoupit sur le sein de sa mere ; c'était un spectacle attendrissant que ce repos de l'innocence au milieu des agitations du régicide.

Le colonel de la gendarmerie , Carl , était dans la loge du Roi. Sur les trois heures du soir , un grand bruit se fit entendre dans le passage des Feuillans , Carl annonça qu'il allait s'informer de ce qui se passait ; à peine fut-il sorti , que le tumulte redoubla ; Leurs Majestés voulurent en savoir la cause : elles apprirent en frémissant que c'était la mort du malheureux Carl qui ne faisait que de les quitter.

Les ministres furent obligés de se séparer du Roi vers les 6 heures. L'assemblée venait de rendre un décret pour mettre le scellé sur leurs papiers. On avait déclaré précédemment qu'ils n'avaient plus la confiance de la nation. Il n'y avait pas un moment à perdre ; le Roi leur ordonna de veiller à leur conservation ; ils prirent congé de S. M. & se retirèrent. Le compte rendu qu'ils se disposent à donner eux-mêmes , de l'affaire du 10

Août, m'oblige à renvoyer à la fin de cet ouvrage, quelques anecdotes particulières des deux journées du 9, & du 10 Août.

On avait préparé dans la journée quatre petites chambres qui formaient le logement de l'architecte des Feuillans. On y conduisit la famille Royale. Des commissaires de l'assemblée, & un détachement de garde nationale les accompagnèrent. Toutes ces chambres étaient contigües : dans la première qui servait d'antichambre, dormirent ou plutôt veillèrent cinq gentilshommes qui ne voulurent jamais abandonner le Roi. MM. de Briges, Prince de Poix, duc de Choiseul, de Goguelat, Aubier.

La famille Royale se divisa de la manière suivante. Le Roi coucha dans la seconde chambre, à demi habillé ; une serviette lui tint lieu de bonnet de nuit. La Reine reposa dans la troisième chambre, ses enfans à côté d'elle. Mde. Elisabeth, Mde. de Lamballe, & Mde. de Tourzel occupèrent la dernière chambre, & reposèrent comme elles purent sur des matelats étendus par terre.

Le lendemain à dix heures, il fallut retourner dans la loge du Logographe, toujours au milieu de la garde, des insultes de la populace, & des motions de l'assemblée ; ce fut ce lendemain que le peuple échauffé par des agitations perfides, vint demander à grands cris, la tête des Suisses qui étaient prisonniers au corps-de-garde des Feuillans. Les menaces dont ils firent retentir l'assemblée, glacerent tout le monde d'effroi. Vergniaud qui présidait, ne put s'empêcher de s'écrier, *Grands Dieux ! quels Cannibales !* La terreur s'empara de l'assemblée, au point que M. Calon inspecteur de la salle accourut pour prévenir Leurs Majestés, de se retirer dans le couloir de la loge, aussitôt qu'ils auraient vu le peuple forcer la consigne. Le Roi &

la Reine durent regarder ce moment comme le dernier de leur existence, comme le signal de leur mort. Tranquille & résigné, le Roi eut la présence d'esprit de dire à tous ses serviteurs qui étaient là présens, *qu'il desirait de les voir éloignés, et hors de tout danger.* Cet état violent dura jusqu'au moment, où Pétion & Danton vinrent dire qu'ils avaient calmé le peuple, & qu'ils répondaient des Suisses.

Après une journée aussi horrible que la précédente, le Roi rentra aux Feuillans, accablé de fatigue, le Samedi au soir. Il espérait enfin y goûter quelque repos, & pouvoir s'y entretenir avec familiarité avec ceux qui le servaient : tout-à-coup la garde nationale qui était à ce poste fut relevée; ceux qui la remplacèrent furent des hommes inquiets, jaloux & méchans. On s'en aperçut aussitôt à mille petits obstacles de détail. M. Grangeneuve député de Bordeaux fut la cause de ce mouvement. Il était membre du comité de surveillance. Le local de ce comité était à côté de l'appartement du Roi; on crut appercevoir que le Roi causait avec bonté avec ces mêmes personnes qui ne l'avaient pas quitté depuis 48 heures; on voulut lui ôter cette faible & dernière consolation. On vient annoncer à l'assemblée un projet d'enlèvement de la famille Royale; de prétendus députés de la commune annoncent qu'il y a beaucoup de fausses patrouilles; comment voulez-vous, dit l'un, que nous répondions de l'existence du Roi, si nous laissons approcher de lui des hommes que nous ne connaissons pas? Qu'on nous donne, dit M. Choudieu, la liste de tous ceux qui servent le Roi? Que la garde, dit un autre, soit de 15 volontaires & de 15 gendarmes, que le commandant en réponde, propose un troisième. Toutes ces motions sont décrétées. Merlin, mem-

bre du comité de surveillance, traversant le corridor, apperçoit M. le Duc de Choiseul ; *vous êtes toujours avec le Roi*, lui dit-il.—*Oui, je ne l'ai pas quitté, et j'espere n'en être pas séparé.*—*C'est bien*, repliqua Merlin, en lui serrant la main avec une sorte de loyauté, & il alla voter avec Grangeneuve.

Il fut donc décrété que la garde du Roi serait changée. Les nouveaux sentinelles accablant d'injures la famille Royale, le Roi fit demander les commissaires inspecteurs de la salle. M. Caslon l'un d'eux, observe à Sa Majesté, que la garde nationale répondait de leurs personnes ; que le peuple voulait venir arracher d'auprès de lui tous ceux qui le servaient, & qui lui étaient suspects ; qu'il fallait qu'ils se retirassent parce que cela pourrait être le prétexte d'excès nouveaux, & de malheurs plus grands encore. La Reine leur parla avec énergie & sensibilité. Le Roi répondit avec sang-froid à M. Caslon ; *je suis donc en prison ? Messieurs, Charles I fut plus heureux que moi, il conserva ses amis jusqu'à l'échaffaud.*—Malheureux prince ! il était réduit dès le 11 Août, à envier le sort du martyr de l'Angleterre !

Dans ce moment on vint avertir que le Roi allait passer dans la salle où l'on avait préparé son souper. Leurs Majestés y furent servies pour la dernière fois, par les cinq gentilshommes dont j'ai parlé. La certitude d'une prochaine séparation répandit sur ce repas une teinte funebre impossible à dépeindre ; l'indignation se mêlait à la sensibilité. Le Roi ne mangeait rien ; il prolongeait par là, le douloureux plaisir de voir encore quelque temps ces créatures aimantes & fideles, avant de tomber dans la main des barbares. Enfin il fallut se séparer. Ce moment fut déchirant. Instruit du décret de l'assemblée qui avait ordonné de les

faire arrêter, le Roi leur commande de le quitter; il les embrasse au milieu des larmes & des sanglots; il leur fait embrasser ses enfans; il semble leur faire un éternel adieu, la Reine leur dit avec cette grâce qui la caractérise; *ce n'est que de ce moment, Messieurs, que nous commençons à sentir toute l'horreur de notre situation; vous l'aviez adoucie par vos soins et votre dévouement, ils nous avaient empêché de nous en appercevoir jusqu'à présent, et notre reconnaissance....* à ces mots la garde monte pour les saisir, ils purent s'y soustraire par un escalier dérobé; ils se séparèrent ensuite pour ne pas être reconnus par le peuple. (*). M. de Rohan-Chabot était alors dans un comité; il avait passé la nuit précédente en garde national auprès du Roi; la vivacité de ses soins le fit soupçonner; il fut arrêté, traduit à la barre de l'assemblée, & de là jetté dans les cachots de l'Abbaye où il fut massacré des premiers, le 2 Septembre. Excellent jeune homme, qui a réparé ainsi par une conduite sans reproche pendant un an, & par sa fin tragique, l'erreur d'un moment que sa jeunesse & l'erreur générale d'alors semblent excuser (**).

Le Roi & la famille Royale passèrent encore la journée du Dimanche & la matinée du lundi, dans la loge du Logographe. Que ceux qui ont aimé jugent de leur solitude, privés des amis, qui depuis deux ans leur avaient prodigué des soins

(*) La famille Royale était venue à l'assemblée sans argent & sans linges. Au moment de la séparation, chacun mit aux pieds du Roi, ce qu'il avait d'or à sa disposition. Un d'eux, M. Obyer, craignant d'être refusé, jeta 50 louis sur la table, & se retira précipitamment. La Reine leur dit à ce sujet: *gardez votre porte-feuille, Messieurs, vous en avez plus besoin que nous, vous aurez, j'espère, plus long-temps à vivre.*

(**) M. de Rohan-Chabot avait été en 1789, aide-de-camp du général La Fayette, on fit mettre le sceau sur ses papiers. Heureusement il eut le tems de faire parvenir à un ami, & de sauver un manuscrit très-précieux sur l'histoire des Jacobins, qui lui avait été confié par un Ministre.

si touchans , un intérêt si tendre (*) ; leur cœur était brisé ; ce sentiment dut les rendre insensibles aux nouveaux outrages qu'ils éprouverent encore dans ces deux séances , ce qui se passa parmi eux dans ces deux jours , n'ayant pas eu de témoins , est ajourné pour l'histoire.

Cependant le lundi 13 , à 3 heures , sur la proposition de Manuel , procureur de la commune , proposition convertie en décret , la famille Royale partit en deux voitures pour se rendre au Temple ; la route dura deux heures. Pétion & Manuel étaient avec le Roi ; l'affreux plaisir de la vengeance brillait dans leurs yeux ; ces deux magistrats infidèles cassés 30 jours auparavant , se croyaient deux consuls Romains , conduisant leur captif aux prisons du Capitole ; ils avaient promis à l'assemblée d'avoir pour la famille Royale les égards & le respect dûs au malheur ; & d'abord ils dirigèrent la marche par la place Vendôme , où ils firent remarquer avec soin , à Leurs Majestés , les débris de la statue de Louis XIV ; à cette première amertume se joignit l'horreur de passer encore au travers d'une populace toujours ivre , & d'en essuyer à chaque pas mille nouveaux affronts ; enfin ils furent déposés dans la prison où ils gémissent depuis quatre mois , & ils y furent déposés par ces deux factieux du 20 Juin , auxquels le Roi avait lui-même voulu pardonner le 6 Juillet , lorsque le département , l'honneur & la France , les avaient suspendus de leurs fonctions.

Ainsi fut emprisonné par ses sujets , mis au secret , condamné aux plus rudes privations , le plus profondement vertueux des 66 Rois qui l'avaient

(*) Deux de ces amis , MM. de Choiseul & de Goguelat avaient fait partie du voyage malheureux de Varennes ; ils avaient été traduits dans les prisons d'Orléans : leur délivrance n'avait pas peu contribué à déterminer le Roi à accepter la constitution.

précédé sur le Trône de France; celui qui avait aboli la question, qui avait détruit la servitude, qui avait adouci le sort des prisonniers, qui avait rétabli la marine Française, *assuré la liberté d'Amérique*, rendu, le premier, des comptes publics à la nation, qui le premier, l'avait appelé loyalement auprès de lui pour l'aider à supprimer les abus qui entravaient la marche du gouvernement, à qui dans l'âge des passions, la plus sévère censure n'eut pas un écart à reprocher pendant 18 ans, au milieu de la corruption & de l'immoralité générale; & pour prix de tant de concessions, de tant de bienfaits, après trois ans d'humiliations & de douleurs, il est traîné au fond des cachots avec sa femme, sa sœur & ses fils, par d'infâmes rebelles; par des rebelles à qui son cœur aurait encore aimé à pardonner. Ni les vertus de L. M. ni les grâces, ni l'innocence de leurs enfans, ni la pureté de Madame Elisabeth, rien n'a pu fléchir leurs bourreaux. L'homme juste, selon Dieu, est dans les fers, sa famille partage sa captivité; nos larmes, nos vœux viennent expirer sur le seuil de la tour qui les renferme; adorons la Providence, respectons ses décrets, espérons qu'elle veillera sur leurs jours (*).

(*) Au moment où la loyauté Anglaise s'exhale avec tant d'ardeur pour le support du Roi & du gouvernement, il sera permis sans doute à deux bons Français de se réunir aux loyaux Bretons, & de chanter en chœur avec eux la paraphrase du

God save the King.

DIEU tout Puissant, sauve le Roi,
 Dieu tout Puissant, sauve la Reine,
 Mets fin à notre affreuse peine,
 Aux méchans fais craindre ta loi.
 Des apôtres de l'imposture
 Emousse le dernier des traits.
 Sauve le Roi ! pour un Français
 C'est le vrai cri de la nature.

Toi, qui sur chacun des mortels,
 A tout moment répans la vie,
 Sauve une famille chérie
 Pour qui j'embrasse tes autels
 Du régicide, du parjure
 Arrête les derniers forfaits,
Sauve le Roi! pour un Français
 C'est le vrai cri de la nature.

Si jadis tu frappais de mort
 Ceux qui touchaient l'arche sacrée,
 Descends de la voûte azurée
 Donne à ta foudre un libre essor!
 Sur le régicide parjure
 Lances le plus prompt de tes traits;
Sauve le Roi! pour un Français
 C'est le vrai cri de la nature.

Domine Salvum fac regem.

I.

DIEU, dont la Puissance infinie
 Embrasse la terre & les cieux :
 Dieu de mon Roi, de ma Patrie,
 Sur nos malheurs jette les yeux!
 Sauve l'innocent qu'on opprime;
 Releve ton culte abattu;
 Il est tems que le crime
 Tremble à l'aspect de la vertu.

II.

Souvent tu permets un orage
 Pour voir un Roi selon ton cœur,
 Donner l'exemple du courage
 En luttant contre le malheur.
 Tu peux donc avec complaisance
 Fixer tes regards sur Louis;
 Mais pour prix de tant de constance
 Sauve-le de ses ennemis.

III.

Qu'il vive, & de sa destinée
 Que le bonheur marque le cours !
 Que sa famille infortunée
 Ne compte plus que d'heureux jours
 A ce peuple que l'on égare
 Rends enfin l'amour de la loi;
 Et qu'à jamais rien ne sépare
 Son bonheur de celui du Roi.

CHAPITRE

CHAPITRE SIXIEME.

Premiers momens du regne de l'Assemblée Nationale.

LA Royauté constitutionnelle n'existait plus. La commune révolutionnaire de Paris se trouvait investie de toute l'autorité. Elle voulut bien permettre au corps législatif de devenir à son tour, son pouvoir exécutif; mais elle n'eut à redouter aucun refus de sanction aux décrets qu'elle lui dicta pendant 40 jours, par l'organe de quelques pétitionnaires à la tête desquels on vit constamment Robespierre. Il serait difficile de peindre, il serait difficile de concevoir le mouvement & l'agitation populaires dans les huit jours qui suivirent le 10 Août. L'Hôtel-de-Ville, la salle de l'assemblée, les places publiques, le jardin des Thuilleries, tout était inondé des flots d'une populace, qui se renouvellait à chaque instant. Les appartemens du château restèrent ouverts pendant deux jours, & chacun put aller rassasier sa triste & stupide curiosité, dans ce palais naguère si plein de gloire, & maintenant jonché de cadavres & teint de sang. Bientôt cette superbe habitation de Louis XIV & de Louis XVI fut fermée, & ne présenta plus que l'aspect d'une vaste solitude, d'un corps sans vie qui semblait pourtant réclamer encore son animation première, la Royauté & un Roi.

On fut plus de 3 jours à enlever les corps des hommes qui avaient péri dans la journée du 10 Août; l'air commençait à en être infecté. Il y eut

encore quelques personnes massacrées dans la journée du 11 : de ce nombre , fut le malheureux Guinguerlo, 2d. Lieutenant-Colonel de la gendarmerie nationale à cheval. Il était depuis longtemps signalé au peuple, comme un ardent royaliste , & il méritait à tous égards cette honorable accusation. Il fut reconnu sur la place de Louis XV par le peuple qui démolissait la statue , & il y fut assassiné, ainsi que l'avaient été la veille, ses deux supérieurs , d'Hermigny & Carl. Au moins n'eut-il pas, en mourant, la douleur de se voir remplacé par le collègue de Marat, l'avocat Verrieres, auteur des feuilles empoisonnées de l'*Ami du peuple*. Ce Verrieres avait été le défenseur officieux de Santerre contre La Fayette. Il était bien digne d'être le lieutenant d'un pareil général. On lui composa bientôt une troupe digne de lui. On lui donna à commander tous les soldats aux Gardes-Françaises qui avaient été chassés des bataillons foldés de la garde nationale. Du moment que la police se trouva ainsi entre les mains des brigands, la propriété fut sans défense & la probité sans asyle.

Le nouveau commandant de la garde nationale nommé, non point par les sections, mais par quelques membres du conseil-général de la commune, prit possession de sa place, au mépris de la loi qui avait défendu qu'un seul homme commandât en chef la force armée de Paris. Il prit aussi-tôt à tâche de suivre jusque dans ses plus petits détails, une marche directement contraire à celle de son ancien rival : celui-ci était affable, & courtoisait le peuple ; Santerre resta brusque, & rudoya constamment ses satellites ; La Fayette se présenta toujours en public avec un extérieur très-soigné, & un maintien recherché ; Santerre en cheveux ronds, toujours négligé, crasseux,

suant & débraillé, affecta de ressembler à un chef de gladiateurs, ou pour mieux dire, d'esclaves révoltés. Le cheval blanc de La Fayette était devenu proverbial pour désigner le blême général; Santerre affecta de donner ses ordres dans les rues de Paris, monté sur un pesant cheval noir & suivi seulement d'un domestique, faisant fonctions d'aide-de-camp, au lieu de cette troupe dorée & fringante, qui pendant deux ans avait toujours signalé à Paris le général de l'insurrection.

Ce qui composa la nouvelle garde nationale était digne du brasseur de bière devenu son chef. Des hommes armés de piques, de faulx, de pistolets, de bâtons, voilà tout ce qui forma les patrouilles que l'on vit encore de tems-en-tems dans les rues; patrouilles impuissantes pour conserver, excellentes pour détruire, avides de pillage, composées d'hommes sans propriétés, rebut des sections, étonnés de leur nouveau pouvoir, mais non moins timides que la garde nationale qu'ils avaient remplacée contre le Bagne de Marseille & de Brest, qui continua à être le maître de Paris. Les boutiques restèrent long-tems fermées: un silence morne se faisait remarquer dans les rues jadis les plus fréquentées; ceux que l'inquiétude ou leurs affaires obligeaient de sortir de chez eux, ne le faisaient qu'en tremblant, déguisés sous les vêtemens les plus grossiers. On avait l'air de s'esquiver en silence, plutôt que de vaquer à ses occupations. L'amitié craignait de rencontrer les regards de l'amitié, & par-tout la frayeur commandait la discrétion. Ce silence monotone n'était pas même rompu par le bruit des voitures; il fallait que les ombres de la nuit vinssent masquer les figures & rassurer les cœurs, pour que l'on osât respirer un moment. Je me rappellerai toute ma vie, qu'après avoir été pendant quatre jours

sans avoir vu passer aucune personne dans la rue que j'habitais, je me déterminai enfin à parcourir une nuit les Champs-Elysées. Je fus tout étonné d'y trouver au sein des ténèbres, plus de monde que dans les plus beaux jours de la saison. La même terreur les avait emprisonnés chez eux pendant la journée; le même besoin de respirer les appelait au même lieu, à la même heure.

Le nouveau conseil-général de la commune avait cassé l'ancienne municipalité; cependant il avait été obligé d'en conserver quelques comités, tels que celui des subsistances & des travaux publics, parce que leur remplacement n'offrait ni l'appas du pillage, ni le triste plaisir de faire du mal. On se figure aisément quels pouvaient être les hommes composant ce conseil-général de la commune. L'un était cordonnier; l'autre un recruteur; celui-ci un commis renvoyé; celui-là un clerc de procureur; un troisième avait été comédien: plus loin on voyait un poète qui se vengeait par ses œuvres du mépris qu'on avait pour ses ouvrages; des hommes en veste & à longue barbe faisaient aussi partie de ce burlesque sénat, à la tête duquel se trouvait presque toujours Robespierre. L'auditoire était digne de l'assemblée. Les tribunes étaient remplies de femmes perdues, & de misérables échappés du supplice. L'ivrognerie siégeait à côté de l'ivresse qui déliérait, & telle était la composition de ce Sanhédrin, que Pétion lui-même s'y trouvait effacé.

Voilà pourtant le corps politique qui se trouva investi de la souveraineté nationale pendant plusieurs mois, & qui l'est encore au moment où j'écris.

Et d'abord, son premier soin fut d'instituer ce redoutable comité de sûreté générale, qui depuis a coûté tant de victimes à la patrie, & dont Ma-

rat, forti de son souterrain, devint l'agent principal, ainsi qu'on avait vu trois ans auparavant, Charles Lameth fonder le premier comité des recherches sur les débris de l'insurrection du 5 Octobre; avec la seule différence, que Marat à l'Abbaye se chargea de crimes, là où son devancier ne se couvrit que de ridicule, lors de sa prise des Annonciades.

Cependant, ce n'était pas tout que d'avoir détruit la royauté, il fallait y substituer promptement un gouvernement provisoire; l'assemblée nationale remplaça aussi-tôt les six Ministres Ste. Croix, Jolly, Dubouchage, d'Abancour, le Roulx de la Ville, & Champion, par les six Ministres suivans :

Le Brun, journaliste, auteur d'un ouvrage assez médiocre; sous le titre de *Journal de l'Europe*, dans lequel se trouvaient traduits & copiés vingt-quatre heures avant les autres papiers, les paragraphes allemands de la Gazette d'Hambourg & de Francfort: ce qui avait donné à l'auteur parmi les badaus, une sorte de réputation de publiciste, & une grande prépondérance diplomatique parmi ses confreres. Cet homme fût Ministre des affaires étrangères.

Le Ministre de la justice fut le terrible Danton, ce farouche avocat au conseil, de la section des Cordeliers, celui-là même qui avait dit aux constitutionnels, qui se plaignaient à la commune de l'arrivée des Marseillois, que bientôt *on leur répondrait à bout portant*. Danton s'adjoignit aussitôt pour secrétaire de la justice. Fabre Déglatine & Camille Desmoulins, l'un, rédacteur des *Révolutions de Paris*, & l'autre, des *Révolutions de Brabant* (*). Si la mythologie nous représente

(*) Deux Journaux incendiaires.

l'impartiale Thémis avec un voile sur les yeux, on peut dire qu'une semblable composition lui imposa un triple bandeau, que sa balance fut brisée, & que son glaive seul lui resta.

M. Monge, instituteur & examinateur des élèves de la marine, fut élu Ministre de ce département.

M. Servan, frere du célèbre avocat général de ce nom, fut nommé pour la seconde fois Ministre de la guerre : on oublia que déjà il avait été dénoncé pour négligence par Dumouriez, son successeur, accusé de fraude par le Cointre, de concussion & de marchés onéreux, par la voix publique ; on oubliait que le jour de sa première nomination il s'était promu lui-même au grade de maréchal-de-camp ; mais on aimait à oublier & son ambition, & sa cupidité, pour se rappeler qu'il était un des principaux agens de l'insurrection, par le décret qu'il avait sollicité de la formation d'un camp de 20 mille hommes sous Paris ; & soudain pour lui rendre hommage, l'assemblée décréta la formation d'un semblable camp, à quoi l'on ajouta la faculté aux canoniers de Paris de faire, comme ils l'avaient demandé, *des esplanades d'artillerie sur les hauteurs de Montmartre.*

Le Gènevois Claviere, cet homme haineux, brouillon, pétri de fiel & nourri de vengeances, se trouva d'érêchef porté au ministère des contributions publiques. C'était lui, qui avait fourni à Brissot le peu d'écus qu'il lui avait fallu pour faire son voyage aux Etats-Unis d'Amérique, & en rapporter l'idée d'une convention nationale. Il était juste que son pupille s'acquittât par un emploi lucratif, des déboursés de son patron. Depuis long-tems ces deux philanthropes infectaient la France de leurs pamphlets sur les af-

signats, ou sur les principes d'économie politique, & cette double fausse monnoie avait empoisonné la France. Claviere ne connaissait d'autre ressource en finances que des assignats & des souscloches, des souscloches & des assignats, des traites & remises, des opérations de banque, des reviremens, des yeux de caisse, appuyés sur des millions de papier, avec lesquels on peut influencer à son gré les changes étrangers pendant un tems donné, & tous ces petits escamotages de commerce, qui vous donnent une grande réputation aux yeux des sots, & une sotte réputation chez les négocians éclairés. Avec d'aussi faux talens, Claviere était arrivé à l'âge de soixante ans, sans avoir pu parvenir à autre chose qu'à brouiller son pays, en être chassé honteusement, & créer en France une mauvaise compagnie d'agiotage, qui lui avait payé soixante mille livres de dettes & assuré douze mille livres d'appointemens. Déjà Claviere avait à demi ruiné sa compagnie, lorsque la reconnaissance de Brissot le présenta à la reconnaissance publique, afin d'achever la pauvre France.

Enfin le vertueux, l'éternellement vertueux Rolland, ou pour mieux dire Mde. Rolland, son épouse & son conseil, ou pour mieux dire encore, M. & Mde. Rolland se trouverent reportés au ministère de l'intérieur, & vinrent gérer la république dans ce même hôtel, où M. Necker & sa vertueuse compagne avaient commencé de gérer la révolution. Telle fut la récompense des insultes faites au Roi par ce Rolland au mois de Mai, lorsqu'il fut chassé du ministère pour une lettre adressée à Sa Majesté, dont les tribunaux auraient pu & du faire justice. La conduite vraiment originale de ce ministre au milieu de tous les crimes qui ont suivi le 10 Août, sera l'objet d'un examen particulier dans un chapitre postérieur.

Il fallait un secrétaire à ce conseil exécutif, dit provisoire; il se trouva, à point nommé, je ne fais quel petit faquin, poète de ruelle, journaliste de campagne, M. Grouvelle enfin, d'abord copiste de Champfort, l'académicien, puis secrétaire dans la maison de Condé, puis révolutionnaire & rédacteur de la feuille *Villageoise*, conjointement avec Cérutti, feuille ridicule, où ces deux esprits faux catéchisaient les payfans avec des antithèses philosophiques.

Tel fut le gouvernement formé par le bon plaisir de 280 membres de l'assemblée nationale. Son premier objet fut, comme celui de tous les gouvernemens despotiques, de n'éprouver aucun obstacle dans sa marche, & pour cela, il fallait s'empresse de détruire tout ce qui aurait pu la contrarier ou éclairer l'opinion publique. Toutes les feuilles dévouées à la royauté, ou même à l'ancienne constitution tant jurée, furent supprimées, leurs presses détruites, leurs auteurs poursuivis, leurs maisons pillées & leurs personnes emprisonnées. De ce nombre fut la *Gazette de Paris*, rédigée par le malheureux de Rosoi, dont j'aurai occasion de parler bientôt. *L'Ami du Roi* par l'avocat Montjoie, auteur d'une histoire estimée de la révolution. *La Feuille du Jour*, journal piquant, rédigé par des gens de très-bonne compagnie, mais qui n'ayant l'énergie d'aucun parti, obtint les fureurs de tous, était lu & désapprouvé par tous; le *Spectateur et Modérateur National*, par M. de Charnois, gendre du célèbre Prévile, & tué depuis à l'Abbaye. *Le journal de la Cour et de la Ville*, connu sous le nom du *Petit Gauthier*, dont l'auteur putatif, le capitaine St. Méard a bien expié, par 38 heures d'agonie à l'Abbaye, les calembours orduriers de ses collaborateurs. *Le Journal de Paris*, moins connu par la redac-

tion de Regnault de St. Jean d'Angéli le constituant, que par les excellens articles de Mrs. Suart, André Chénier, de Pange, François Chéron, & généralement de tous les écrivains, formant ce qu'on appelait à Paris, la société Trudaine. *La Gazette Universelle*, rédigée par Cérifier, longtemps auteur d'une feuille hollandaise, gazette dont le plus grand crime était ses 14,000 abonnés; *Les Annales Monarchiques*; le *Bulletin de Minuit*; le *Journal Ecclésiastique*, par le savant & vertueux abbé de Barruel; enfin le *Logographe*, le plus volumineux de tous les journaux, publiés depuis la création du monde, & qui par cela même avait l'avantage de tout dire, avantage qui n'a jamais plu, même aux tyrans. L'opinion publique se trouva donc livrée aux poisons périodiques de Gorfes, Carra, Brissot, Marat, Louvet, Robert, Ginguéné, Condorcet, &c. &c. & c'est par leur canal seul que l'affaire du 10 Août avait été présentée à l'Europe jusqu'à ce jour, à-peu-près de la même manière que l'alcoran fut présenté au monde par Mahomet (*).

(*) Je ne parle point dans cette énumération de l'*Ami du Roi*, par les frères Royou, cette feuille qui réunissait à une grande pureté de principes, une grande force de dialectique, de faillie & de sarcasme, avait été supprimée depuis 3 mois, & son courageux auteur, décrété d'accusation, avait succombé sous le poids de ses travaux & de ses douleurs le lendemain même du 20 Juin. Il rendit le dernier soupir en apprenant les outrages faits au Roi. Ainsi l'on nous peint le soldat d'Alexandre se précipitant dans le bûcher de son maître, pour ne pas lui survivre. Le *Mercur de France* n'était plus rédigé par Mallet Dupan. Ce célèbre publiciste avait vu depuis deux mois qu'il était impossible d'éviter l'orage qui s'amassait; il s'était réfugié en Suisse, où il employait ses loisirs à donner des conseils qui malheureusement ne furent jamais écoutés : Le *Mercur* fut bientôt après la révolution, tout barbouillé de républicanisme, & il gagna en mépris tout ce qu'il perdit en abonnés. *La Correspondance Politique* que je rédigeai jusqu'au 9 Août, fut aussi l'objet des persécutions des Jacobins. En général on n'a pas assez fait attention aux causes les plus actives de cette révolution. La principale est la haine vouée par le parti Brissot au parti des Lameth, & la seconde, la jalousie des journalistes entre eux. L'un disputait à l'autre son influence ou ses souf-

Ces formes despotiques se prolongerent long-tems encore après le 10 Août ; jamais la Bastille n'eut à rougir d'autant d'horreurs que la république ; on en verra l'affreux détail lorsque j'aurai à traiter le procès du Roi.

Les soldats Suisses qui étaient détenus au corps-de-garde des Feuillans , occasionnaient toujours une grande fermentation parmi le peuple , & une grande inquiétude parmi les membres de l'assemblée. Un citoyen vint les tirer de ce mal-aïse , en annonçant que , parmi ces hommes dont la cour , disait-il , avait voulu se servir pour *opprimer le peuple* , il y en avait qui n'étaient qu'égarés , & qu'on leur pardonnait. Et l'assemblée pour embellir les pages de son histoire , eut soin de faire écrire sur son procès-verbal ces belles paroles que l'orateur ne proféra jamais : “ *ils ont versé notre sang en esclaves : nous les traiterons avec la générosité qui caractérise les hommes libres.* A cette déclamation empoulée , le procès-verbal ajoute un petit drame : *un Suisse désarmé paraît soudain comme par enchantement ; l'orateur le fixe avec attendrissement , se jette dans ses bras , le serre contre son sein , l'arrose de ses larmes , et son cœur ne pouvant plus suffire à la violence des mouvemens dont il est agité , il tombe évanoui ; on vole à son secours , bientôt ses yeux se rouvrent , et se fixent encore sur le Suisse. Ah ! dit-il , je sens mes forces renaître en voyant la malheureuse victime que j'ai eu le bonheur de sauver. Je ne réclame qu'une seule rançon de lui : c'est qu'il se rende chez moi , qu'il ne se sépare jamais de moi. Je veux le nourrir , je veux en avoir soin : c'est ainsi que les hommes libres se vengent des despotes.* Ne pourrait-on pas

cripteurs , & l'Europe fut bouleversée pour satisfaire des imprimeurs , & l'orgueil d'un pied plat , long-tems employé à corriger les épreuves du *Courier de l'Europe*.

ajouter avec plus de raison ; c'est ainsi que les charlatans savent faire des dupes , en excitant leur sensibilité.

L'assemblée pleure avec le citoyen. Elle demande son nom pour l'inscrire sur ses fastes. Par un hasard remarquable , cet homme s'appellait *Clément* ; l'assemblée trouve que ce nom est beau , c'est celui du Jacobin qui assassina Henri III ; le successeur de ce Roi était là présent , & il entendit applaudir au nom du bourreau de sa famille. Aussi-tôt le capucin Chabot conseilla à l'assemblée de charger ce *Clément* d'annoncer au peuple la suspension du Roi , en observant que le nom de ce citoyen était fait pour inspirer la confiance. Quel froid & barbare jeu de mots ! Tel fut toujours le caractère du Français dans les tems de la Ligue , comme dans ceux de la Fronde , toujours l'ironie à côté de la cruauté. Le Roi était prisonnier , & un vil moine l'insultait ; c'est ainsi que frère André de Joyeuse agitait Paris , lorsque Henri IV combattait pour sa couronne. Machiavel avait bien raison , quand il écrivoit que les révolutions étaient le carnaval de l'histoire.

L'assemblée s'empare des chevaux de la garde du Roi , qui étaient encore à l'Ecole militaire ; décrète des secours & des récompenses aux familles de ceux qui ont péri dans l'affaire du 10 ; accorde cent mille francs de gratification à la commune de Paris ; suspend le départ des couriers ; interdit la sortie de Paris aux voyageurs ; s'empare de tous les effets des Thuilleries & du Gardemeuble de la couronne ; forme une cour martiale pour le jugement des soldats & officiers Suisses ; casse le corps des officiers de la gendarmerie ; décrète que les statues existantes dans les places & autres lieux publics seront enlevées ; casse le département de Paris ; ordonne que le scellé soit

mis chez tous les Ministres , chez M. Forestier , trésorier des gardes Suisses , & le sieur Bonne-Carrere , secrétaire des affaires étrangères ; recommande à la commune de Paris de faire évacuer les maisons de jeux ; autorise des visites domiciliaires dans toutes les maisons suspectes ; décrète d'accusation M. Blancgily , député du département des Bouches-du-Rhône , pour avoir trahi les secrets des Jacobins ; fait apposer le scellé sur toutes les maisons royales ; se crée une garde propre & personnelle , en décrétant la levée d'un corps de cavalerie , & une solde de 30 sous par jour à tous les fédérés , depuis le tems qu'ils sont dans la capitale (*) ; ordonne l'envoi de 12 commissaires pris dans son sein pour se rendre aux quatre armées , afin de neutraliser les germes d'honneur qui pouvaient encore s'y trouver , diviser le soldat d'avec l'officier , épouvanter les généraux , & implanter l'esprit républicain dans les troupes.

Jalouse de rendre hommage aux services de la commune , la faction qui décrétoit au nom de l'assemblée (**), ota au département provisoire toute inspection sur les actes de sûreté générale & de police , faits par les représentans de la commune de Paris , & remit ce terrible pouvoir entre les mains de l'effroyable comité de fur-

(*) Le ministère avait peut-être trop négligé les demandes faites par les Marseillois , depuis leur arrivée à Paris. L'état de dénuement dans lequel ils se trouvaient , le pain dont ils manquèrent , pendant deux jours , les mettaient à la disposition du premier enchérisseur. Barbaroux , leur agent , sollicita long-tems 20 mille francs du Sieur Audibert , négociant de Marseille. Quand le ministère voulut connaître leurs besoins , on demanda un secours de 50 mille livres. Pétion trouva des fonds ; la caisse secrète satisfait à ces besoins , les Marseillois furent soldés , & la Royauté fut détruite.

(**) On ne doit pas oublier de dire qu'aucune motion ne fut discutée , & que de la proposition au décret il n'y avait presque pas d'intervalle.

veillance , qui depuis , commanda le 2 Septembre , & à la tête duquel se trouva un homme décrété d'accusation , Marat , puisqu'il faut le nommer.

Après avoir long-tems hésité sur l'habitation à donner au Roi , après avoir successivement décrété , & vu refuser par la commune , le palais du Luxembourg & l'hôtel de la Chancellerie , place Vendôme , on fit déposer cette auguste victime & sa famille dans les prisons du Temple , en leur allouant une somme de 500,000 liv. qui ne leur a jamais été comptée.

Après tant de décrets rendus sans contradiction , l'assemblée eût l'air de venir déposer son pouvoir sur l'autel de la patrie , en décrétant qu'il serait formé , dans 40 jours , une convention nationale , dans laquelle tout homme , âgé de 25 ans , pourrait donner son vœu pour l'élection d'un représentant. Elle alla jusqu'à déclarer que les étrangers y seraient admissibles ; ainsi , elle appella , pour seconder sa rage , & consacrer ses principes , les erreurs & les fureurs de la France & de l'Europe entière. Cette minorité de l'assemblée , qui dominait ainsi la majorité , qui même l'avait dissipée , puisque 280 à 300 membres seulement y parurent , cette minorité , dis-je , conservait l'apparence du désintéressement , sans perdre la conservation de sa tyrannie. Ils furent tout étonnés depuis , de se voir surpasser en forfaits par leurs nouveaux collègues ; & le cosmopolite qui , du fond de son cabinet , observe de sang-froid les mouvemens de la révolution , leur applique aujourd'hui avec raison l'axiôme de Molière :

Juste retour , Messieurs , des choses d'ici-bas ,
Vous prétendiez régner , & vous ne réglez pas.

Lorsque ce premier torrent de décrets se fut

écoulé, au bruit des statues qui tombaient, au milieu des cris des morts & des mourans, de la rage bruyante des uns, & de la silencieuse terreur des autres, l'assemblée jugea enfin nécessaire, par un retour sur elle-même, d'exposer sa conduite à l'examen de la nation, de l'Europe, & de la postérité. Elle commanda un manifeste, qui peut être au besoin, ou son apologie, ou son excuse. Elle chargea de sa rédaction ce faux bel esprit, cet académicien pervers, ce mathématicien brouillon, cet époux sans honneur, ce philosophe ingrat, ce républicain sans vertus, ce philanthrope homicide, qu'Avignon nous avait vomi sous le nom de Caritat, & auquel l'ancien régime avait toléré le nom

du MARQUIS DE CONDORCET.

Le Marquis de Condorcet rédigea donc le mémoire que l'on va lire. Je le ferai suivre de la discussion qui n'en a pas encore été faite jusqu'à ce jour, graces à la terreur dont la faction s'est environnée. Je terminerai par là le premier volume de cette histoire. Je promènerai ensuite mes lecteurs dans une carrière horrible. Ce sera au milieu des tombeaux, ce sera sur des cadavres palpitans, qu'il faudra s'avancer pour arriver à la catastrophe suprême dont nous sommes menacés aujourd'hui : une sorte d'attaque, une sorte de défense ont au moins pallié les malheurs du 10 Août; des crimes nouveaux, des crimes sans excuse, des massacres de sang-froid vont maintenant appeller les larmes de mes lecteurs; des malheurs inconnus jusqu'à présent, des scènes à peine croyables, & que l'histoire traitera un jour de Romans, vont fatiguer l'imagination & tourmenter les âmes des lecteurs sensibles. Que celui qui ne fait pas compatir au mal d'autrui, détourne les yeux, je n'ai

que des larmes à lui offrir, que du sang à lui présenter. Lecteurs frivoles, encore une fois, détournez les yeux, ce n'est pas pour vous que j'écris; mais vous estimables insulaires, chez qui notre misère a trouvé un asyle, & notre infortune relief & protection, voyez en quels malheurs notre corruption & notre déloyauté ont précipité la seule nation de l'univers qui ait été votre rivale. Ah! sans doute, vous n'aviez pas besoin de cet exemple pour apporter au pied du Trône ces hommages que votre loyauté y dépose de toutes parts; vous avez méprisé les droits de l'homme, parce que vous en avez connu les devoirs; & vous avez su renforcer les droits de votre gouvernement, en proportion de l'activité que vous avez reconnu dans le développement du nouveau principe; poursuivez une aussi glorieuse carrière, montrez-vous aussi forts que vous êtes grands, rendez les Rois à leurs peuples, & les peuples à leurs Rois; que l'Europe vous doive l'heureux accord de la liberté & de la royauté, & rien ne manquera plus alors à votre gloire, comme rien ne manque aujourd'hui à votre prospérité (*).

(*) L'Angleterre a très-sagement profité de sa situation insulaire pour opérer la destruction générale des loups dans son enceinte. C'est ainsi qu'il convient d'en agir à l'égard de tous les animaux nuisibles & féroces qui ne vivent que de carnage. Une espèce nouvelle de ce genre d'animaux s'est montrée en Europe, & y a exercé des ravages qui sont horreur à l'humanité. Ils réunissent toute la férocité & l'avidité pour le sang du tigre, la ruse du renard, la lâcheté du loup, le venin du serpent, la laideur de l'hyène, à toute la méchanceté de l'homme dégradé par la corruption de la société, lorsque les vices y sont tous amassés. Ces animaux se désignent par la dénomination de Jacobins. Leurs mœurs, leurs ruses, leur conduite, leur manière de se propager sont aujourd'hui entièrement à découvert, & leur histoire est tracée par eux-mêmes : par-tout ils peuvent s'établir, en caractère de boue & de sang. L'imposture & l'audace qui les précèdent présentent par tout la terreur, le pillage & la mort. L'adresse que ces animaux féroces ont de se déguiser sous différentes formes, les rend infiniment dangereux; mais il n'est pas difficile de leur faire dépouiller leur déguisement, en prenant des mesures convenables.

Une très-simple est de se conduire dans de pareilles circonstances, comme on fait lorsqu'on est instruit que la peste regne dans quelque

contrée voisine. Telle est la conduite qu'auraient dû prendre toutes les Puissances de l'Europe, lorsque la peste Jacobite s'est manifestée en France. Elles n'auraient pas eu besoin de faire des armemens aussi considérables, pour chasser & exterminer cette nouvelle race d'animaux féroces, dont le nombre s'accroît en raison de la frayeur qu'ils inspirent.

Que l'Angleterre plus sage & plus courageuse que les autres Puissances, poursuive jusqu'au bout la généreuse résolution de combattre ces fléaux de l'humanité, & qu'elle donne à toutes l'exemple de ce que peut un bon gouvernement contre les efforts des brouillons qui ne peuvent s'élever que dans le trouble & le désordre.

Il conviendrait qu'on nommât par-tout à l'imitation des Jacobins eux-mêmes, mais sous la sanction de la loi, des commissions de recherches contre ces ennemis publics, & de surveillance sur tous les membres de la société qui pourraient être menacés de la contagion du poison que répandent ces animaux pour transformer les hommes en monstres semblables à eux. On pourrait prendre telles mesures que la vraie couleur & la vraie forme de chaque individu parussent à l'application bien faite de ces mesures. Dès qu'on serait assuré qu'un individu à figure humaine est de l'espèce des Jacobins, il faudrait le traiter comme un loup enragé, dont la morsure contagieuse met toute une peuplade en danger. Comment l'Angleterre pourrait-elle hésiter à prendre contre les Jacobins des mesures moindres qu'elle n'a prises contre les loups qui n'en voulaient guère qu'aux moutons, tandis que la pâture dont le Jacobin est le plus avide est la chair humaine.

La qualité vénéneuse du Jacobin, exige en outre de prendre à l'égard de tout ce qui lui a appartenu, ou de tout ce qui peut avoir eu quelque contact avec cette espèce d'animal, les mêmes mesures qu'à l'égard des objets qui ont appartenu à un pestiféré, qui ont été en contact avec lui, ou qui viennent des contrées où la peste regne. Il faut nécessairement des épreuves qui constatent s'il y a ou non du danger à laisser subsister ou circuler dans la société des objets aussi dangereux. Les papiers écrits ou imprimés étant le véhicule le plus actif par lequel le venin jacobite se propage le plus rapidement & le plus facilement, c'est sur-tout sur ceux-là que doit se porter l'attention des commissions épuratoires établies pour la recherche & la surveillance que les manœuvres de la race Jacobite exigent.

Quant aux individus monstres de cette espèce, on laisse à juger s'il convient de les ménager en aucune manière, & s'il faut se borner à être timidement sur ses gardes pour retarder un peu le moment inévitable d'en être dévoré, si l'on ne va pas en force au devant d'eux, ainsi qu'il convient à l'égard d'animaux aussi lâches que cruels, qui fuient ceux qui les attaquent vigoureusement, & qui poursuivent sans relâche ceux qui les fuient. Il n'y a pas d'autre règle à suivre à leur égard, que de faire contre eux ce qu'ils ont entrepris contre le genre humain. Cette race qui s'est élevée du borbier des vices corrupteurs des âmes avilies de la majorité des habitans de la France, devenue la sentine de l'Europe, ne peut pas avoir été destinée par la Providence à avoir une existence durable. Semblable aux sauterelles, qui après avoir ravagé des plaines immenses, sont repoussées & englouties dans la mer par un vent purificateur, les Jacobins après avoir servi de fléau pour châtier des hommes abâtardis, avilis & corrompus par une fausse philosophie qui a développé en même tems en eux l'ambition, la cupidité & la lâcheté, ne laisseront bientôt d'eux qu'un souvenir horrible & dégoûtant à retracer.

EXPOSITION

EXPOSITION

Des motifs d'après lesquels l'Assemblée Nationale a proclamé la convocation d'une Convention Nationale, et prononcé la suspension du Pouvoir Exécutif dans les mains du Roi.

L'ASSEMBLÉE nationale doit à la nation, à l'Europe, à la postérité, un compte sévère des motifs qui ont déterminé ses dernières résolutions.

Placée entre le devoir de rester fidèle à ses sermens, & celui de sauver la patrie, elle a voulu les remplir tous deux à la fois; & faire tout ce qu'exigeait le salut public, sans usurper les pouvoirs que le peuple ne lui avait pas confiés.

A l'ouverture de la session, un rassemblement d'émigrés, formé sur les frontières, correspondait avec tout ce que les départemens, tout ce que les troupes de ligne renfermaient encore d'ennemis de la liberté; & les prêtres fanatiques portant le trouble dans les âmes superstitieuses, cherchaient à persuader aux citoyens égarés, que la constitution blessait les droits de la conscience, & que la loi avait confié les fonctions religieuses à des schismatiques & à des sacrilèges.

Enfin, une ligue formée entre des Rois puissans menaçait la liberté Française; ils se croyaient en droit de fixer jusqu'à quel point l'intérêt de leur despotisme nous permettait d'être libres, & se flat- taient de voir la souveraineté du peuple & l'indépendance de l'Empire Français s'abaisser devant les armes de leurs esclaves.

Tome I.

O.

Ainsi tout annonçait une guerre civile & religieuse, dont une guerre étrangère augmenterait bientôt le danger.

L'Assemblée nationale a cru devoir réprimer les émigrés, & contenir les prêtres factieux par des décrets sévères; & le Roi a employé contre ces décrets le refus suspensif de sanction que la constitution lui accordait. Cependant ces émigrés, ces prêtres agissaient au nom du Roi; c'était pour le rétablir dans ce qu'ils appelaient son autorité légitime, que les uns avaient pris les armes, que les autres prêchaient l'assassinat & la trahison. Ces émigrés étaient les frères du Roi, ses parens, ses courtisans, ses anciens gardes. Et tandis que le rapprochement de ce fait & de la conduite du Roi autorisait, commandait même la défiance, ce refus de sanction appliqué à des décrets qui ne pouvaient être suspendus sans être anéantis, montrait clairement comment ce *veto* suspensif suivant la loi, devenu définitif suivant la manière de l'employer, donnait au Roi le pouvoir illimité & arbitraire de rendre nulles toutes les mesures que le corps législatif croirait nécessaires au maintien de la liberté.

Dès ce moment, d'un bout de l'Empire à l'autre, le peuple montra ces sombres inquiétudes qui annoncent les orages; & les soupçons qui accusaient le pouvoir exécutif, se manifestèrent avec énergie.

L'Assemblée nationale ne fut pas découragée. Des Princes qui se disaient les alliés de la France, avaient donné aux émigrés, non un asyle, mais la liberté de s'armer, de se former en corps de troupe, de lever des soldats, de faire des approvisionnemens de guerre; & le Roi fut invité, par un message solennel, à rompre, sur cette violation du droit des gens, un silence qui avait duré

trop long-temps. Il parut céder au vœu national : des préparatifs de guerre furent ordonnés, mais bientôt on s'aperçut que les négociations dirigées par un ministère ou faible ou complice, se réduisaient à obtenir de vaines promesses, qui demeurant sans exécution, ne pouvaient être regardées que comme un piège, ou comme un outrage. La ligue des Rois prenait cependant une activité nouvelle, & à la tête de cette ligue paraissait l'Empereur, beau-frère du Roi des Français, uni à la nation par un traité utile à lui seul, que l'Assemblée constituante, trompée par le ministère, avait maintenu en sacrifiant pour le conserver, l'espérance alors fondée d'une alliance avec la maison de Brandebourg.

L'Assemblée nationale crut qu'il était nécessaire à la sûreté de la France d'obliger l'Empereur à déclarer s'il voulait être son allié ou son ennemi, & à prononcer entre deux traités contradictoires, dont l'un l'obligeait à donner du secours à la France, & l'autre l'engageait à l'attaquer : traités qu'il ne pouvait concilier sans avouer l'intention de séparer le Roi de la nation, & de faire regarder la guerre contre le peuple Français comme un secours donné à son allié. La réponse de l'Empereur augmenta les défiances que cette combinaison de circonstances rendait si naturelles. Il y répétait contre l'Assemblée des représentans du peuple Français, contre les sociétés populaires établies dans nos villes, les absurdes inculpations dont les émigrés, dont les partisans du ministère Français fatiguent depuis long-temps les presses contre-révolutionnaires. Il protestait de son desir de rester l'allié du Roi, & il venait de signer une nouvelle ligue contre la France, en faveur de l'autorité du Roi des Français.

Ces ligues, ces traités, les intrigues des émigrés

qui les avaient sollicité au nom du Roi, avaient été cachés par les Ministres aux représentans du peuple. Aucun désaveu public de ces intrigues, aucun effort pour prévenir ou dissiper cette conjuration de Monarques, n'avaient montré ni aux citoyens Français, ni aux peuples de l'Europe, que le Roi avait sincèrement uni sa cause à celle de la nation.

Cette connivence apparente entre le cabinet des Thuilleries & celui de Vienne, frappa tous les esprits; l'Assemblée nationale crut devoir examiner avec sévérité la conduite du Ministre des affaires étrangères, & un décret d'accusation fut la suite de cet examen. Ses collègues disparurent avec lui, & le conseil du Roi fut formé de Ministres patriotes.

Le successeur de Léopold suivit la politique de son pere. Il voulait exiger pour les Princes possédés en Alsace, des dédommagemens incompatibles avec la constitution Française, & contraires à l'indépendance de la nation. Il voulait que la France trahît la confiance & violât les droits du peuple Avignonnais. Il annonçait enfin d'autres griefs qui ne pouvaient, disait-il, se discuter avant d'avoir essayé à force des armes.

Le Roi parut sentir que cette provocation à la guerre ne pouvait être tolérée sans montrer une honteuse faiblesse; il parut sentir combien était perfide ce langage d'un ennemi qui semblait ne s'intéresser à son sort, & ne désirer son alliance, que pour jeter entre lui & le peuple, des semences de discorde, capables d'énervier nos forces, & d'en arrêter ou d'en troubler les mouvemens; il proposa la guerre de l'avis unanime de son conseil, & la guerre fut décrétée.

En protégeant les rassemblemens d'émigrés, en leur permettant de menacer nos frontieres, en montrant des troupes toutes prêtes à les seconder

en cas d'un premier succès, en leur préparant une retraite, en persistant dans une ligue menaçante, le Roi de Hongrie obligeait la France à des préparatifs de défense ruineux, épuisait ses finances, encourageait l'audace des conspirateurs répandus dans les départemens, y excitait les inquiétudes des citoyens, & par là y fomentait, y perpétuait le trouble. Jamais des hostilités plus réelles n'ont légitimé la guerre, & la déclarer n'était que la repousser.

L'Assemblée nationale put alors juger jusqu'à quel point, malgré des promesses si souvent répétées, tous les préparatifs de défense avaient été négligés. Néanmoins les inquiétudes, les défiances s'arrêtaient encore sur les anciens Ministres, sur les conseils secrets du Roi; mais on vit bientôt les Ministres patriotes contrariés dans leurs opérations, attaqués avec acharnement par les partisans de l'autorité Royale, par ceux qui faisaient parade d'un attachement personnel pour le Roi.

Nos armées étaient tourmentées par des divisions politiques : on semait la discorde parmi les chefs des troupes, comme entre les généraux & le ministère. On voulait transformer en instrument d'un parti qui ne cachait pas le desir de substituer sa volonté à celle des représentans de la nation, ces mêmes armées destinées à la défense extérieure du territoire Français, au maintien de l'indépendance nationale.

Les machinations des prêtres, devenues plus actives, au moment de la guerre, rendaient indispensables une loi repressive; elle fut portée.

La formation d'un camp entre Paris & les frontières, était une disposition heureusement combinée pour la défense extérieure, en même temps qu'elle servait à rassurer les départemens intérieurs, & à prévenir les troubles que leurs inquiétudes

auraient pu produire; la formation de ce camp fut ordonnée; mais ces deux décrets furent repoussés par le Roi, & les Ministres patriotes furent renvoyés.

La constitution avait accordé au Roi une garde de 1800 hommes, & cette garde manifestait avec audace un incivisme qui indignait ou effrayait les citoyens, la haine de la constitution, & sur-tout celle de la liberté, de l'égalité, étaient les meilleurs titres pour y être admis.

L'Assemblée fut forcée de dissoudre cette garde pour prévenir, & les troubles qu'elle ne pouvait manquer de causer bientôt, & les complots de contre-révolution, dont il ne se manifestait déjà que trop d'indices.

Le décret fut sanctionné; mais une proclamation du Roi donnait des éloges à ceux-mêmes dont il venait de prononcer le licenciement, à ceux qu'il avait reconnus pour des hommes justement accusés d'être les ennemis de la liberté.

Les nouveaux ministres excitaient de justes défiances; & comme ces défiances ne pouvaient plus s'arrêter sur eux, elles portèrent sur le Roi lui-même.

L'application du refus de sanction aux décrets nécessités par les circonstances, & dont l'exécution doit être prompte & cesser avec elles, fut regardée dans l'opinion générale comme une interprétation de l'acte constitutionnel, contraire à la liberté, & à l'esprit même de la constitution. L'agitation du peuple de Paris devint extrême; une foule immense de citoyens se réunirent pour former une pétition; ils y sollicitaient le rappel des Ministres patriotes, & la rétractation du refus de sanctionner des décrets en faveur desquels l'opinion publique s'était hautement manifestée.

Ils demandèrent à défiler en armes devant l'As-

semblée nationale après que leurs députés auraient lu la pétition. Cette permission , que d'autres corps armés avaient déjà obtenue, leur fut accordée. Ils desiraient présenter au Roi la même pétition , & la présenter sous les formes établies par la loi ; mais au moment où les officiers municipaux venaient leur annoncer que leurs députés d'abord refusés , allaient être admis , la porte s'ouvrit , & la foule se précipita dans le château. Le zèle du maire de Paris , l'ascendant que ses vertus & son patriotisme lui donnent sur les citoyens , la présence des représentans du peuple , dont les députations successives entourèrent constamment le Roi , prévirent tous les désordres , & peu de rassemblemens aussi nombreux en ont moins produit.

Le Roi avait arboré les enseignes de la liberté, il avait rendu justice aux citoyens , en déclarant qu'il se croyait en sûreté au milieu d'eux ; le jour de la fédération approchait ; des citoyens de tous les départemens devaient se rendre à Paris , y jurer de maintenir cette liberté pour laquelle ils allaient combattre sur les frontières ; & tout pouvait encore se réparer. Mais les Ministres ne virent dans les événemens du 20 Juin , qu'une occasion favorable de semer la division entre les habitans de Paris & ceux des départemens , entre le peuple & l'armée , entre les diverses portions de la garde nationale , entre les citoyens qui restaient dans leurs foyers & ceux qui volaient à la défense de l'Etat. Dès le lendemain le Roi changea de langage , une proclamation calomnieuse fut distribuée avec profusion dans les armées ; un de leurs généraux vint , au nom de la sienne , demander vengeance & désigner ses victimes. Un assez grand nombre de directoires de départemens , dans des arrêtés inconstitutionnels , laissèrent entrevoir leur projet formé depuis long-temps , de s'élever comme

une puissance-intermédiaire entre le peuple & ses représentans , entre l'assemblée nationale & le Roi. Des juges de paix commencèrent , dans le château même des Thuilleries , une procédure ténébreuse dans laquelle on espérait envelopper ceux des patriotes dont on redoutait le plus la vigilance & les talens. Déjà l'un de ces juges avait essayé de porter atteinte à l'inviolabilité des représentans du peuple , & tout annonçait un plan adroitement combiné pour trouver dans l'ordre judiciaire un moyen de donner à l'autorité Royale une extension arbitraire. Des lettres du Ministre de l'intérieur ordonnaient d'employer la force contre les fédérés qui viendraient faire à Paris le serment de combattre pour la liberté , & il a fallu toute l'activité de l'assemblée nationale , tout le patriotisme de l'armée , tout le zèle des citoyens éclairés , pour prévenir les effets funestes de ce projet désorganisateur , qui pouvait allumer la guerre civile. Un mouvement de patriotisme avait éteint , dans une réunion fraternelle , les divisions qui s'étaient manifestées trop souvent dans l'assemblée nationale , & il pouvait en naître encore un moyen de salut. Les poursuites commencées de l'ordre du Roi , à la requête de l'intendant de la liste civile , pouvaient être arrêtées. Le vertueux Pétion , puni par une suspension injuste , d'avoir épargné le sang du peuple , pouvait être rétabli par le Roi , & il était possible que cette longue suite de fautes & de trahisons retombât encore toute entière sur ces conseillers perfides , auxquels un peuple confiant avait la longue habitude d'attribuer les crimes de nos Rois.

L'assemblée nationale vit alors que le salut public exigeait des mesures extraordinaires.

Elle ouvrit une discussion sur les moyens de sauver la patrie ; elle institua une commission chargée de les méditer & de les préparer.

La déclaration que la patrie était en danger appelait tous les citoyens à la défense commune, tous les fonctionnaires publics à leurs postes; & cependant, au milieu des plaintes sans cesse répétées sur l'inaction du gouvernement, sur la négligence ou la mauvaise combinaison des préparatifs de guerre, sur des mouvemens des armées inutiles ou dangereux, dont le but avoué était de favoriser les combinaisons politiques d'un des généraux, on voyait des Ministres inconnus ou suspects se succéder rapidement, & présenter sous de nouveaux noms la même inactivité & les mêmes principes.

Une déclaration du général ennemi, qui dévouait à la mort tous les hommes libres, & promettait aux lâches & aux traîtres sa honteuse protection, devait augmenter les soupçons. L'ennemi de la France n'y semblait occupé que de la défense du Roi des Français. Vingt-six millions d'hommes n'étaient rien pour lui auprès d'une famille privilégiée; leur sang devait couvrir la terre pour venger les plus faibles outrages, & le Roi au lieu de témoigner son indignation contre un manifeste destiné à lui enlever la confiance du peuple, semblait n'y opposer qu'à regret un froid & timide désaveu.

Qui donc pourrait s'étonner que la défiance contre le chef suprême du pouvoir exécutif ait inspiré aux citoyens le desir de ne plus voir les forces destinées à la défense commune, à la disposition du Roi, au nom duquel la France était attaquée, & le soin de maintenir sa tranquillité intérieure confié à celui dont les intérêts étaient le prétexte de tous les troubles? A ces motifs communs à la France entière, il s'en unissait d'autres particuliers aux habitans de Paris. Ils voyaient les familles des conspirateurs de Co-

blentz former la société habituelle du Roi & de sa famille. Des écrivains soudoyés par la liste civile, cherchaient par de lâches calomnies à rendre les Parisiens odieux ou suspects au reste de la France. On essayait de semer la division entre les citoyens pauvres & les citoyens riches ; des manœuvres perfides agitaient la garde nationale, ou s'occupait d'y former un parti royaliste. Enfin les ennemis de la liberté semblaient s'être partagés entre Paris & Coblentz, & leur audace croissait avec leur nombre.

La constitution chargeait le Roi de notifier à l'assemblée nationale les hostilités imminentes, & il avait fallu de longues sollicitations pour obtenir du ministère la connaissance tardive de la marche des troupes Prussiennes. La constitution prononce contre le Roi une abdication légale, s'il ne s'oppose point par un acte formel aux entreprises formées en son nom contre la nation ; & les princes émigrés avaient fait des emprunts publics au nom du Roi, avaient acheté en son nom des troupes étrangères, avaient levé en son nom des régimens Français, ils lui avaient formé hors de la France une maison militaire ; & ces faits étaient connus depuis plus de six mois, sans que le Roi, dont les déclarations publiques, dont les réclamations auprès des Puissances étrangères auraient empêché le succès de ces manœuvres, eût satisfait au devoir que lui imposait la constitution.

C'est d'après des motifs si puissans, que de nombreuses pétitions envoyées d'un grand nombre de départemens ; le vœu de plusieurs sections de Paris, suivi d'un vœu général émis au nom de la commune entière, sollicitèrent la déchéance du Roi, ou la suspension du pouvoir royal ; & l'assemblée nationale ne pouvait plus se refuser à l'examen de cette grande question.

Il était de son devoir de ne prononcer qu'après un examen mûr & réfléchi, après une discussion solennelle, après avoir entendu & pesé toutes les opinions. Mais la patience du peuple était épuisée; tout-à-coup il a paru tout entier réuni dans un même but & dans une même volonté; il s'est porté vers le lieu de la résidence du Roi, & le Roi est venu chercher un asyle dans le sein de l'assemblée des représentans du peuple, dont il savait que l'union fraternelle des habitans de Paris avec les citoyens des départemens, rendrait toujours l'enceinte un asyle inviolable & sacré.

Des gardes nationaux se trouvaient chargés de défendre la résidence que le Roi venait d'abandonner, mais on avait placé avec eux des soldats Suisses. Le peuple voyait depuis long-tems avec une surprise inquiète, des bataillons Suisses partager la garde du Roi, malgré la constitution qui ne lui permet pas d'avoir une garde étrangère. Depuis long-tems il était aisé de prévoir que cette violation directe de la loi, qui, par sa nature, frappait sans cesse tous les yeux, ameneroit tôt ou tard de grands malheurs. L'assemblée nationale n'avait rien négligé pour les prévenir. Des rapports, des discussions, des motions faites par ses membres & renvoyées à ses comités, avaient averti le Roi depuis plusieurs mois, de la nécessité de faire disparaître d'auprès de lui des hommes que par-tout ailleurs les Français regarderont toujours comme des amis & des freres, mais qu'ils ne pouvaient voir rester malgré le vœu de la constitution, auprès du Roi constitutionnel, sans les soupçonner d'être devenus les instrumens des ennemis de sa liberté.

Un décret les avait éloignés : leur chef appuyé par le ministère y demanda des changemens; l'assemblée nationale y consentit. Une portion des

soldats devait rester auprès de Paris , mais sans aucun service qui put renouveler les inquiétudes ; & c'est malgré le vœu de l'assemblée nationale , malgré la loi , que le 10 Août ils étaient employés à une fonction dont tous les motifs d'humanité & de prudence auraient dû les écarter. Ils reçurent l'ordre de faire feu sur les citoyens armés , au moment où ceux-ci les invitaient à la paix , où des signes non équivoques de fraternité annonçaient qu'elle allaient être acceptée , au moment où l'on voyait une députation de l'assemblée nationale s'avancer au milieu des armes , pour porter des paroles de conciliation , & prévenir le carnage. Alors rien ne put arrêter la vengeance du peuple qui éprouvait une trahison nouvelle , au moment même où il venait se plaindre de celles dont il avait long-tems été la victime.

Au milieu de ces désastres , l'assemblée nationale affligée , mais calme , fit le serment de maintenir l'égalité & la liberté , ou de mourir à son poste ; elle fit le serment de sauver la France , & elle en chercha les moyens.

Elle n'en a vu qu'un seul : c'était de recourir à la volonté suprême du peuple , & de l'inviter à exercer immédiatement ce droit inaliénable de souveraineté que la constitution a reconnu , & qu'elle n'avait pu soumettre à aucune restriction. L'intérêt public exigeait , que le peuple manifestât sa volonté par le vœu d'une convention nationale , formée de représentans investis par lui de pouvoirs illimités ; il n'exigeait pas moins que les membres de cette convention fussent élus dans chaque département d'une manière uniforme & suivant un mode régulier. Mais l'assemblée nationale ne pouvait restreindre les pouvoirs du peuple souverain , de qui seul elle tient ceux qu'elle exerce. Elle a dû se borner à le conjurer , au nom

de la patrie , de suivre les regles simples qu'elle lui a tracées. Elle y a respecté les formes instituées pour les élections , parce que l'établissement de formes nouvelles fussent elles préférables en elles-mêmes , aurait été une source de lenteurs , & peut-être de divisions. Elle n'y a conservé aucune des conditions d'éligibilité , aucune des limites au droit d'élire ou d'être élu , établies par les loix antérieures , parce que ces loix qui sont autant de restrictions à l'exercice du droit de souveraineté , ne sont pas applicables à une convention nationale ; or , ce droit doit s'exercer avec une entière indépendance. La distinction entre les citoyens actifs n'y paraît point , parce qu'elle est aussi une restriction de la loi. Les seules conditions exigées , sont celles que la nature même a prescrites , telles que la nécessité d'appartenir par une habitation constante , au territoire où l'on exerce le droit de cité , d'avoir l'âge où l'on est censé par les loix de la nation dont on fait partie , être en état d'exercer ses droits personnels ; enfin d'avoir conservé l'indépendance absolue de ses volontés.

Mais il faut du tems pour assembler de nouveaux représentans du peuple ; & quoique l'assemblée nationale ait pressé les époques des opérations que cette convocation nécessite ; quoiqu'elle ait accéléré le moment où elle doit cesser de porter le poids de la chose publique , de maniere à éviter le plus léger soupçon de vues ambitieuses ; le terme de quarante jours aurait encore exposé la patrie à de grands malheurs , & le peuple à des mouvemens dangereux , si l'on eût laissé au Roi l'exercice des pouvoirs que la constitution lui a conférés ; & la suspension de ces pouvoirs a paru aux représentans du peuple le seul moyen de sauver la France & la liberté.

En prononçant cette suspension nécessaire, l'assemblée n'a point excédé ses pouvoirs. La constitution l'autorise à la prononcer dans le cas d'absence du Roi, lorsque le terme où cette absence entraîne *une abdication légale* n'est pas encore arrivé, c'est-à-dire, dans le cas où il n'y a pas lieu encore à une résolution définitive, mais où une rigueur provisoire est évidemment nécessaire, où il serait absurde de laisser le pouvoir entre des mains qui ne peuvent plus en faire un usage libre & utile. Or, ici ces conditions se réunissent avec la même évidence que dans le cas prévu par la constitution même ; & en nous conduisant d'après les principes qu'elle a tracés, nous lui avons obéi, bien loin d'y avoir porté une atteinte contraire à nos sermens.

La constitution a prévu que toute cumulation de pouvoirs était dangereuse, & pouvait changer en tyrans du peuple ceux qui ne doivent en être que les représentans ; mais elle a jugé aussi que ce danger supposait un long exercice de cette puissance extraordinaire, & le terme de deux mois est celui qu'elle a fixé pour tous les cas où elle permet cette réunion, que d'ailleurs elle a si sévèrement proscrire.

L'assemblée nationale, loin de prolonger cette durée, l'a réduite à quarante jours seulement ; & loin d'excéder le terme fixé par la loi, en s'appuyant sur l'excuse de la nécessité, elle a voulu se réduire dans des limites encore plus étroites.

Lorsque le pouvoir de sanctionner les loix est suspendu, la constitution a prononcé que les décrets du corps législatif en auraient par eux-mêmes le caractère & l'autorité ; & puisque celui à qui la constitution avait attribué le choix des Ministres ne pouvoit plus exercer ses fonctions,

il fallait qu'une loi nouvelle remit ce choix en d'autres mains. L'assemblée s'en est attribué le droit à elle-même, parce que ce droit ne peut être donné qu'à des électeurs qui appartiennent à la nation entière, & qu'eux seuls en ce moment ont ce caractère. Mais elle n'a pas voulu qu'on put même la soupçonner d'avoir cherché, en se conférant ce pouvoir, à servir des vues ambitieuses & personnelles; elle a décrété que l'élection se ferait à haute voix, que chacun de ses membres prononcerait son choix devant la représentation nationale, devant les citoyens nombreux qui assistent à ses séances. Elle a voulu que chacun de ses membres eût pour juges ses collègues, le public pour témoin, & qu'il répondit de son choix à la nation entière.

Français, réunissons toutes nos forces contre la tyrannie étrangère, qui ose menacer de sa vengeance vingt-six millions d'hommes libres. Dans six semaines un pouvoir que tout citoyen reconnaît, prononcera sur nos divisions : malheur à celui qui, écoutant pendant ce court espace des sentimens personnels, ne se dévouerait pas tout entier à la défense commune, qui ne verrait pas qu'au moment où la volonté souveraine du peuple va se faire entendre, nous n'avons plus pour ennemis que les conspirateurs de Pilnitz & leurs complices.

C'est au milieu d'une guerre étrangère, c'est au moment où des armées nombreuses se préparent à une invasion formidable, que nous appelons les citoyens à discuter dans une paisible assemblée les droits de la liberté. Ce qui eut été téméraire chez un autre peuple, ne nous a point paru au-dessus du courage & du patriotisme des Français, & sans doute nous n'aurons pas la douleur de nous être trompés en vous jugeant dignes

d'oublier tout autre intérêt pour celui de la liberté , de sacrifier tout autre sentiment à l'amour de la patrie.

Citoyens , c'est à vous à juger si vos représentans ont exercé pour votre bonheur les pouvoirs que vous leur avez confiés , s'ils ont rempli votre vœu , en faisant de ces pouvoirs un usage qu'eux ni vous n'aviez pu prévoir. Pour nous , nous avons rempli notre devoir en saisissant avec courage le seul moyen de conserver la liberté qui se soit offert à notre pensée. Prêts à mourir pour elle au poste où vous nous avez placés , nous emporterons du moins en le quittant , la consolation de l'avoir bien servie.

Quelque jugement que nos contemporains ou la postérité puissent porter de nous , nous n'aurons pas à craindre celui de notre conscience ; à quelque danger que nous soyons exposés , il nous restera le bonheur d'avoir épargné les flots de sang Français qu'une conduite plus faible aurait fait couler ; nous échapperons du moins aux remords , & nous n'aurons pas à nous reprocher d'avoir vu un moyen de sauver la patrie , & de n'avoir osé l'embrasser.

Signés , GUADET , *président ;* GOUJON ,
G. ROMME , MARANS , CRESTIN , ARÉNA ,
LECOINTRE-PUIRAVAU , *secrétaires.*

Discussion

Discussion de l'exposition précédente.

M. de Condorcet présente à l'Europe & à la postérité, les derniers actes de l'assemblée, comme des *résolutions*; pour *résoudre*, il faut *vouloir et discuter*; or, il est constant que l'assemblée n'a jamais été libre, non-seulement depuis le 10 Août, mais même depuis une époque beaucoup plus éloignée; depuis sur-tout que plusieurs de ses membres avaient été poursuivis & maltraités, lors de la discussion relative au général La Fayette. De pareils décrets ne sont point des *résolutions*. 280 membres sur 745, font une minorité évidente, & nul doute que, si les 465 autres eussent pu se rassembler paisiblement, hors de la portée des balles & des boulets, ils n'eussent annullé les serviles décisions d'une minorité factieuse, ainsi qu'elles le sont déjà dans l'opinion de tout homme qui a, soit dans la France, soit dans l'étranger, une idée, une vertu, ou une propriété.

M. de Condorcet se traîne bassement sur les traces de Pétion, & représente insidieusement l'assemblée, *placée entre ses sermens, et le salut de la patrie*, de même que le vertueux maire s'était plaint pendant sa magistrature de se trouver placé *entre le peuple et la loi*; cacophonie absurde, solécisme moral & politique qui avait été relevé, avec juste raison, dans tous les écrits du temps. En effet, peut-on supposer davantage qu'une loi existe sans peuple, qu'un peuple existe sans loi; & si cette constitution ne renfermait pas de quoi sauver la patrie, pourquoi l'avait-on faite, & pourquoi l'aviez-vous jurée?

Vous n'avez pas voulu, dites-vous, usurper des pouvoirs que le peuple ne vous avait pas confiés, mais croyez-vous que ce peuple vous eut confié

d'avantage celui de suspendre une monarchie sous laquelle il existait depuis 1400 ans, une monarchie, que quelques factieux comme vous, avaient déjà essayé de détruire à plusieurs époques, & qui était toujours sortie de ses cendres plus brillante qu'auparavant sous Charles V, sous Louis XII, & sous Henri IV, après avoir coûté des flots de sang au peuple abusé ; vous oubliez que c'est usurper, dans le fait, des pouvoirs qui ne vous ont pas été confiés, que c'est trahir vos commettans, que d'abandonner leurs droits, leur prérogative constitutionnelle à cette populace que la loi avait séparé du corps politique, sous la dénomination de citoyens passifs ? Vous osez parler de vos sermens, en aviez-vous prêté aucun à cette portion de la nation, que son défaut de propriété & ses besoins avaient fait déclarer incapable de s'immiscer sans trouble dans la chose publique ? Vous lui deviez bienveillance & protection, vous deviez employer tous vos soins à développer chez elle & l'amour du travail, & la pratique des vertus, qui les eut bientôt élevés au grade de citoyens actifs ; mais vous ne dûtes jamais flatter leurs vices, allumer leurs haines, encourager le désordre, & prolonger leur misère, en légalisant leur insurrection. Votre devoir, vos sermens vous obligeaient de mourir plutôt que de laisser entamer la loi que vous aviez reçue des mains des citoyens actifs ; d'appeler s'il le fallait, vos commettans autour de vous ; car ne croyez point vous soustraire au jugement des uns & des autres ; ceux-ci vous demanderont compte de leur bonheur que vous avez méprisé, de leurs vertus que vous avez détruites, de leurs loix que vous avez foulées aux pieds ; ceux-là de leurs soutiens & de leurs consolateurs, que vous avez dispersés. Et si jamais vous accusez ce peuple d'avoir causé lui-même ses propres malheurs, il vous re-

présentera tôt ou tard vos discours, ces discours dans lesquels vous vous appropriiez son insurrection, dans lesquels vous vous glorifiez de ses crimes, comme de votre ouvrage, & ce Souverain désabusé, vous criera à son tour, comme Louis XIV à ses flatteurs, *n'aviez-vous pas des verges pour nous châtier?*

Votre orgueil accuse la vanité d'un rassemblement de mécontents sur la frontière. Vous avez donc oublié que ce rassemblement était l'ouvrage de vos persécutions, que ce n'est qu'après avoir été incendiés, pillés, massacrés, que tous les gentils-hommes cherchent sur la frontière d'abord un asyle, puis un rendez-vous commun pour effrayer & contenir les brigands, suppléer à l'impuissance de la loi, & revenir en masse défendre leurs propriétés de concert avec tous les gens de bien restés en France? Depuis quand a-t-on trouvé cette jurisprudence barbare qui fait un crime de fuir les poignards & les torches? D'où avez-vous pu inférer qu'ils menaçaient la liberté de leur pays? Que ne dites-vous plutôt il nous fallait les droits & les domaines de la couronne, les biens des nobles & des prêtres : nous avons du les harceler, les mettre en fuite, les représenter comme ennemis de la nation, nous les avons dépouillés, nous les avons déportés, nous avons déclaré une guerre injuste à tous les Rois, bien sûrs que nous trouverions dans ses nombreux hasards le prétexte d'une accusation contre le nôtre, & nous l'avons emprisonné, & nous regnons à sa place; cette franchise serait plus noble que l'art insidieux avec lequel vous contournez des faits, & la postérité vous le pardonnerait plus aisément.

Les rassemblements fatiguaient bien plus encore le cœur & l'esprit du Roi, qu'ils n'irritaient les passions des démagogues; il s'y opposait par tous

les moyens de crainte & de persuasion qui restaient en son pouvoir.

L'assemblée constituante en créant deux clergés, un constitutionnel, l'autre réfractaire, suivant elle, avait jeté les germes d'une division funeste; mais elle avait laissé à la conscience des citoyens à juger quels étaient les prêtres schismatiques, & les vrais pontifes. Peut-on parler de fanatisme & de superstition, lorsque voyant d'un côté un Evêque d'Autun arborer le drapeau tricolor de Baal, & d'un autre, le vertueux Cardinal de la Rochefoucault rester auprès des enseignes sans tache d'Israël, la saine partie du peuple voulut avec l'immense & vertueuse majorité du clergé demeurer fidèle à la religion de ses pères. Le fanatisme est l'ardeur criminelle que l'on a pour la propagation d'une nouvelle doctrine; & celle de l'athéisme, prononcée à la tribune de l'assemblée, celle-là seule qui ôte toute crainte des peines éternelles, peut commander le meurtre & la vengeance, tandis que l'esprit & la lettre du christianisme sont d'aimer, de prier & de pardonner.

Le Roi fut trompé par le texte même de la constitution qui avait permis tous les cultes. Il crut que les consciences étant libres, la sienne pouvait choisir ses autels & ses pontifes. Il se décida suivant Dieu & son cœur. Mais on en voulait à toutes les religions. On voulait briser tous les autels des Dieux, ainsi que tous les trônes des Rois; on en est convenu, & depuis, les prêtres constitutionnels n'ont pas été plus épargnés que les prêtres fidèles; & les Rabbins, & les Icoglans, & les ministres Catholiques tous également déçus, seront un jour tous également déportés.

Ce déchirement dans les opinions religieuses n'était pas plus l'ouvrage de Sa Majesté, que la convention signée par les Rois, lorsqu'ils virent

par l'emprisonnement de Louis XVI après Varennes, leurs traités, leurs possessions ébranlées & menacées. Le bonheur de leurs peuples leur faisait une loi sévère d'assurer par de nouveaux moyens, une paix que la mobilité du gouvernement en France ne pouvait plus leur garantir davantage. Ce n'était point contre une vaine théorie de souveraineté populaire qu'ils s'élevaient; ils songeaient à préserver leur propre indépendance, & la tranquillité de leur pays; & la suite n'a que trop trouvé la nécessité de leur prévoyance.

Ainsi, la guerre religieuse eut été l'effet des décrets; la guerre civile, le fruit des persécutions; & la guerre étrangère, la conséquence des principes de l'assemblée constituante; & l'assemblée législative plus furieuse encore, ne faisait qu'en accélérer l'explosion, tandis que le Roi ne travaillait qu'à la prévenir.

Le refus fait par le Roi de sanctionner les décrets sévères rendus contre les émigrés & les prêtres, était le résultat de son devoir & de son opinion. En effet, Louis XVI n'était pas seulement le Roi des philosophes & des factieux, il l'était de l'universalité des Français. En frappant de son *veto*, les peines irréfléchies que vous prononciez, le Roi avertissait les émigrés, qu'il y avait encore en France, une loi, une force, qui leur assurait protection & repos; il les invitait par là à rentrer; c'était vous qui entreteniez l'émigration & les haines, en méprisant ce *veto* que la constitution avait placé dans les mains du Roi pour arrêter vos passions; & si, par la nature de ce *veto* suspensif, il devenait absolu, c'est qu'en ôtant au Roi la faculté de dissoudre ou de proroger le corps législatif, il n'avait point ce régulateur infaillible, qui fait connaître ailleurs au prince la véritable opinion nationale. Croyez-vous que s'il avait eu cette faculté de

faire un appel aux citoyens , on eut renvoyé auprès de lui des hommes qui avaient déjà donné le terrible exemple du mépris pour une des bases de la constitution ? Si quelqu'un devait respecter ce *veto* , c'était vous , & non le peuple des rues , qui ne respectait rien , pas même vos décrets. Vous vous pleignez que le Roi rendait nulles toutes les mesures du corps législatif : ne pourrait-on pas vous faire plus justement le même reproche par votre conduite envers le pouvoir exécutif ? Destruction & bouleversement , c'étaient vos principes ; paix & conservation étaient ceux du Roi , & vous aviez aussi vous , juré de conserver.

Le peuple , à vous entendre , commença à montrer de *sombres inquiétudes* : mais qu'appellez-vous le peuple ? qu'appellez-vous ses *inquiétudes* ? Sera-ce 50 mille factieux , oisifs , besoigneux , & brigands , répartis sur 28 millions d'ames & 28 mille lieues quarrées , excroissance infecte attachée à une grande population , qui vous donneront le vœu de la nation & le résultat de sa sagesse ? Ceux-là ont-ils des *inquiétudes* , quand ils ne comprennent même pas l'état de la question ? Ils avaient des *inquiétudes* ; ah ! s'ils en avaient , ce n'était que d'être précédés par d'autres dans la carrière du pillage que vous leur présentiez , comme la terre promise ; ils avaient des *inquiétudes* ; oui , sans doute , l'activité de Robespierre devait *inquiéter* la paresse de Jourdan.

Ce peuple était *inquiet* ; j'en conviens , mais c'était sur son bonheur & sur son Roi ; il était *inquiet* , ainsi qu'il l'est aujourd'hui , qu'il voit que vous l'avez trompé sur les prétendus crimes de son Monarque ; il l'eut toujours adoré sans les mesures violentes que vous laissâtes prendre à la faction après le 10 Août , & sans les agitateurs que la commune & vous , envoyâtes aux départemens

& aux armées, pour égarer la confiance & abuser la crédulité.

Combien M. de Condorcet doit regretter aujourd'hui son méprisable ouvrage, lorsqu'il a vu depuis, Brissot plus hardi que lui, avouer franchement la conjuration des factieux contre la constitution, & Cambon & Barbaroux en réciter avec complaisance les détails. C'est qu'alors il avait la *sombre inquiétude* des grands criminels, il doutait encore de l'énergie de son parti; il a fallu que Marat lui révélât le secret de sa force, & l'Europe qui met déjà en parallèle ces deux chefs de parti, semble dire à ce Condorcet, en l'abaissant au dessous de son collègue, *c'est le faible qui trompe, et le puissant commande.*

On prétend que l'alliance de la nation Française avec l'Empereur n'était utile qu'à ce dernier, & que l'espérance était alors fondée d'une alliance avec la maison de Brandebourg. Si la France eût été liée avec la Prusse, on aurait aussi facilement objecté la possibilité & l'avantage d'une alliance avec l'Autriche, car il fallait mouvement dans les choses, & embarras dans le pouvoir exécutif; une allégation ne coûtait qu'une phrase, & n'exigeait même pas une preuve; les Ministres accusés sans être entendus, massacrés sans être jugés, auraient pu répondre avec bien plus de raison, que depuis 30 ans, le traité avec l'Autriche avait préservé la France de toute guerre continentale, & que la Prusse a toujours eu horreur d'une alliance avec nos principes; en un mot, n'était-ce pas un Roi que le chef de la maison de Brandebourg, & n'aviez-vous pas déclaré la guerre à tous les Rois? Et quelle confiance pouvait avoir le cabinet de Berlin, dans un comité diplomatique, dans un ordre de choses, où tout était mouvement, insurrection & massacre : son Ambassadeur

même n'eût pas été en fûreté (*). Le Roi, par l'intérêt qu'il inspirait, & par l'ascendant de ses vertus, était sûr d'éviter la guerre; son cabinet connaissait les dispositions de l'Empereur : le Roi avait fait, en quelque sorte, reconnaître dans toute l'Europe, la constitution, par l'amour & la confiance que l'on portait à sa personne : on se rappellera long-tems les reproches faits à MM. de Kaunitz & de Mercy, des mesures indignes d'un Empereur qu'ils conseillaient à Léopold & à son successeur; placé entre sa qualité de chef de l'Empire, & celle de frere de Marie-Antoinette, le chef de l'Empire se bornait à des représentations, à des négociations; il requérait votre sagesse, vous demandâtes sa vengeance, & vous commandâtes la guerre au Roi.

Il la déclara contre son gré de l'avis unanime du conseil que vous l'aviez forcé de prendre; mais il eut soin, pour se laver aux yeux de l'Europe, & de l'Etre-Suprême, du sang qui allait être répandu; il eut soin, dis-je, de prendre l'avis motivé, détaillé & signé de chacun de ses Ministres; eux seuls doivent donc être responsables & de l'époque & des suites de cette déclaration de guerre, car ces pieces originales ont échappé à vos recherches, elles sont entre les mains des défenseurs du Roi, & elles répondront victorieusement à vos accusations de négligence & de complicité.

En effet, dès les premiers momens de la campagne, nous présentons par-tout des forces supérieures aux ennemis; nous sommes dispersés par

(*) Celui de Parme fut traduit à la barre de l'assemblée. Celui de la République de Venise fut arrêté par le peuple, & ramené honteusement au milieu des piques, des pierres, & des insultes. L'Ambassadeur d'Angleterre fut plus de huit jours à se procurer les passeports nécessaires à son départ, les députés du peuple Francfortois n'y doivent leur salut qu'à la crainte des représailles sur les prisonniers de Custine. Les droits de l'homme & le droit des gens sont inconciliables.

des terreurs paniques; cela n'empêche pas Luckner d'entrer en Brabant, peu de tems après, avec des forces quadruples de l'ennemi; peut-on parler de négligence, lorsqu'après des déroutes, les approvisionnemens étaient encore complets, & que nous avons vu ensuite les armées de la république victorieuses manquer de tout, depuis les chapeaux jusqu'aux fouliers, depuis l'argent jusqu'aux assignats? & certes, le pouvoir exécutif, économe de la fortune publique, ne dépensait pas alors par mois, la quatrième partie des 200 millions d'aujourd'hui.

L'assemblée fait un crime à Léopold d'avoir voulu que la France trahit la confiance, & violât les droits du peuple Avignonnais. Comment ose-t-elle retracer cette époque de sang, où l'armée de Jourdan s'empara des droits & des propriétés du peuple d'Avignon, & présenta à la France cette nouvelle conquête, au milieu des cadavres de la glacière? Lorsqu'on voit 15 jours après arriver les forfaits du 2 Septembre, peut-on détacher la réputation & le nom de M. de Condorcet, de celle du général du camp de Montoux?

Vous avouez que le Roi était entré un moment dans l'esprit de la constitution en déclarant la guerre. Ah! retirez-lui cet insultant éloge; il devait être assez affligé de l'obligation où il était d'en suivre la lettre; quoi, cet esprit qui a amené le 2 Septembre, & vos décrets contre tous les gouvernemens, aurait été le sien un jour, une heure, une minute. Ah! cessez de vouloir nous le faire croire, vous ne le pensez pas vous-même! rappelez-vous combien le jour de la déclaration de la guerre, le Roi était troublé, & la joie que les deux partis affectaient autour de lui, tandis que son cœur était pénétré d'affliction, il y voyait sa perte, il y voyait la vôtre, il eut voulu vous épargner un crime & un malheur.

Les divisions politiques qui tourmentaient nos armées , étaient les mêmes que celles qui agitaient tout le royaume. Grace à vos soins , grace à vos manœuvres , depuis la révolution tout n'était-il pas division dans vos comités , dans nos districts , dans nos familles ; & vous accusez le Roi de votre ouvrage ; & vous avez cru que les généraux de la constitution seraient moins exempts des discordes que les généraux de la république , mais Dumouriez accusant Pache & Custine , accusant Kellermann de lâcheté & d'ivrognerie , ont déjà répondu à ce nouveau paradoxe de M. de Cordorcet.

Le Ministre proposa , sans le communiquer au Roi , & l'assemblée décréta la formation d'un camp de 20,000 hommes sous Paris ; le Roi ne put pardonner une insulte directe de la part de son Ministre , il le renvoya & proposa soudain un camp plus formidable à Soissons , il remplissait mieux l'objet allégué par l'assemblée , celui d'assurer la défense extérieure & la tranquillité des départemens ; mais il ôtait tout prétexte d'agitation à Paris , où ces volontaires turbulens eussent été aux ordres de quiconque aurait voulu exciter & alimenter leur désordre. Le tendre intérêt que l'assemblée eut l'air de porter à Servan , ne pouvait être qu'une dérision ; car , sans parler des accusations faites dès le lendemain contre lui par Dumouriez , son successeur , des dénonciations faites par les membres de l'assemblée , une démocratie anarchique a-t-elle jamais estimé un individu !

Mais ce n'est pas tout ; cette mesure proposée sous le prétexte de la tranquillité générale , n'était qu'une mesure révolutionnaire pour amener plus vite & plus promptement , le renversement de la constitution : & le 2 Septembre l'assemblée

n'ignorait pas qu'une partie de ces misérables était déjà en route pour Paris ; le Roi instruit des projets formés , des ordres donnés , devait faire tout ce qui était en son pouvoir , pour veiller au maintien de la liberté de toutes les autorités constituées.

On ne fait ce qu'entend M. de Condorcet par l'incivisme de la garde du Roi. Cette garde qui n'avait que le soin de garder le Roi & son habitation , ne pouvait avoir & n'avait aucune influence hors de cette enceinte. Des commissaires de la municipalité en avaient examiné tous les membres , en avaient reçu les sermens ; aucune plainte légale ne fut portée contre eux , aucune allégation prouvée ; les casser & accuser leur respectable commandant , était une atteinte à la constitution , une mesure révolutionnaire , l'assemblée l'adopta ; & peut-être , le Roi eut-il dû mettre à conserver cette garde , l'énergie qu'il employa à suspendre le barbare projet de déportation des prêtres.

M. de Condorcet arrive au 20 Juin ; le 20 Juin & Pétion sont jugés. — L'asyle du Roi violé , sa personne avilie , Sa Majesté menacée , outragée , le silence perfide du maire de Paris , le courage du Roi , de la Reine , de Mde. Elisabeth , dans cette exécrable soirée n'ont pas besoin d'un nouveau commentaire (*).

On ose parler du bonnet rouge dont le Roi fut contraint de laisser fouiller son front , comme des enseignes de la liberté , & comme d'un acte de sa volonté ; le rédacteur a donc oublié que les Marseillois à leur arrivée à Paris , ayant voulu

(*) *La porte s'ouvrit* , dit M. de Condorcet ; oui , elle s'ouvrit , mais quatre coups de hache l'avaient enfoncée , & le canon avait été monté dans l'anti-chambre ; on peut juger par ce trait , de la bonne-foi du rédacteur de l'exposition.

forcer tous les citoyens à quitter la eocarde de rubans , pour prendre celle de laine , l'assemblée nationale proscrivit elle-même cet acte de violence ? Comment pourrait-on faire envisager après cela , la scène du bonnet rouge , présenté au Roi sur le fer d'une pique , autrement que comme l'effet de la plus criminelle violence , & quel stupide rapprochement que de prétendre faire croire , que le Roi avait adopté par cette démarche les principes de cette populace qui venait l'insulter , tandis que des régicides cherchaient Leurs Majestés dans d'autres appartemens , pour consommer leurs crimes !

Le ressort de l'opinion qui se développa à cette époque avec tant d'énergie en faveur du Roi , les armées , les départemens qui demandèrent vengeance de l'affront fait à Louis XVI , & comme autorité constituée , & comme citoyen , sont présentés par le rapporteur , comme des griefs contre le Roi. Ah ! s'il fut coupable alors de l'intérêt qu'il inspira , combien son crime s'est aggravé depuis ce tems ; car , tout ce qu'il y a de bon & de vertueux eu Europe , implore aujourd'hui la vengeance céleste en sa faveur.

M. de Condorcet lui objecte d'avoir confirmé l'arrêté du département qui suspendait Manuel & Pétion , & d'avoir autorisé la procédure qui avait été entamée par des juges de paix sur cette odieuse journée ; il passe sous silence avec un art détestable , l'offre que fit le Roi le soir même de la journée de la réconciliation , d'ensevelir toute cette affaire dans l'oubli , & la barbarie avec laquelle l'assemblée le remplaça par un décret , entre ses devoirs & sa bonté. — Le cœur de Louis XVI aurait voulu pardonner , la justice du Roi lui fit une loi de confirmer l'arrêté du département ; & l'homme & le Roi devinrent aussi-tôt en butte

aux fureurs. Les deux magistrats coupables furent réintégrés par l'assemblée, leur haine pour la royauté s'augmenta de toute la force que leur donnait le corps législatif, dès ce moment le Roi n'eut plus d'autorité dans Paris, & Pétion y regna sous ses yeux.

L'accusation d'avoir cherché dans le pouvoir judiciaire un moyen de donner à l'autorité royale une extension arbitraire, est aussi vaine que les précédentes. Ce pouvoir devait par la constitution être indépendant; s'il ne l'était pas, la rupture d'équilibre était plutôt contre le Roi qu'en sa faveur, car toutes les nominations des juges étaient entre les mains du peuple; mais la justice & l'honneur étaient inséparables, le meilleur argument qu'on puisse faire pour disculper la conduite du Roi, serait de le montrer marchant toujours sur la même ligne que le pouvoir judiciaire, populaire lui-même. Le pouvoir législatif était obligé de s'écarter de cette ligne, parce qu'il était sans cesse livré aux factions, & toujours en butte à la populace. Ses dissensions venaient du nombre de ses membres, de leurs passions & de l'avilissement auquel il s'était condamné, tandis que le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire & le pouvoir administratif, commandaient encore par la gravité de leurs opérations, par leur costume, par l'ensemble de leurs démarches, par l'habitude enfin si puissante sur le peuple, un respect & une révérence que l'assemblée nationale n'éprouva jamais. Tout ce qui était honnête & constitutionnel agissait de concert sans se communiquer; tout ce qui était criminel devait l'attaquer. L'assemblée & la populace législatives durent donc renverser les autorités constituées, & charger ensuite un sophiste de leur imputer leur propre conjuration. M. de Condorcet s'en est acquitté, mais il est

bien puni aujourd'hui de l'inconséquence de ses paradoxes par l'inconséquence de ses commettans, & Barbaroux en faisant à la tribune le récit de ses crimes, a dévoilé tous les crimes du récit de M. de Condorcet.

L'imposture des allégations est si évidente que l'on est tenté à chaque ligne d'en interrompre la discussion. La république était déjà commencée dans le midi. Le département des Bouches-du-Rhône ne versait plus au trésor public ses impositions; les plans de la conjuration étaient entre les mains des Ministres; la fédération servait de prétexte au rendez-vous des factieux. On connaissait les départemens révolutionnaires, dont les fédérés arrivaient avec le projet de renverser la constitution. Le ministère voulut s'opposer à l'arrivée de ces derniers, c'était son devoir, & ce devoir lui avait été tracé par des départemens & des municipalités même. On avait vu Lyon, Autun & Tournus, défendre aux Marseillois de faire séjour, & les obliger par force de sortir de leur sein immédiatement après leur apparition. Semblables aux habitans des déserts de la Syrie, les Français étaient obligés de se coucher sans respirer, pour laisser passer ces vents pestilentiels qui nous arrivaient des échelles du Levant. Ces agitations intérieures, le soin religieux de conserver le dépôt qui leur était confié, ne détournaient-ils pas les Ministres de donner aux soins de la guerre toute l'activité dont on leur reprochait le défaut? Et certes, la constitution courait bien plus de risques des ennemis du dedans que de ceux du dehors; car, chacun des Puissances à qui nous avons déclaré cette guerre, ne songeait pour lors qu'à se défendre.

M. de Condorcet reproche au Roi de n'avoir pas rétabli après le 20 Juin, le *vertueux Pétion*

da
le
lo
ma
me
au
pr
la
en
pr
alt
ref
M.
nêt
qu
L
enc
des
avo
D'a
de
con
en
que
pris

(*)
Cond
d'avo
vend
sophe
au co
s'hon
cet p
Qu'ar
chefe
un af
de ce
mois
le plu
faiteu

dans ses fonctions de maire ; hélas ! à quels signes le Roi aurait-il reconnu cette *vertu* , dont le philosophe affuble le magistrat. En suspendant le maire de Paris il confirmait l'arrêté du département , & dans ce département n'y avait-il pas aussi des hommes dont la vertu était devenue proverbiale ; l'on avait dit autrefois le *vertueux* la Rochefoucault & le *vertueux* Desmeuniers. Placé entre tant de *vertus* , le Roi jugea d'après son propre cœur : M. de Condorcet dans une pareille alternative , donne le prix à son collègue , & le refuse à son bienfaiteur. Le Roi , en préférant M. de la Rochefoucault à Pétion , n'était qu'honnête ; M. de Condorcet agissant en sens inverse (*) ; qu'était-il ?

Le manifeste du duc de Brunswick devient encore sous la plume de M. de Condorcet , un des crimes du Roi ; cependant M. de Condorcet avoue que le Roi y opposait un timide désaveu. D'abord ce manifeste ne fut connu que très-peu de jours avant le 10 Août ; ensuite il ne fut connu que par la voie très-douteuse d'une gazette ; en dernier lieu , son effet fut si nul dans Paris , que le Roi serait toujours excusable d'avoir méprisé lui-même les menaces de cette déclaration ,

(*) M. de la Rochefoucault avait donné 100 mille livres à M. de Condorcet , pour faciliter son mariage avec la fille Grouchi. Fatigué d'avoir encore une relation avec cet homme , M. de la Rochefoucault vend une de ses terres , & fait des offres réelles du capital au philosophe ; on s'attend peut-être que cet écrivain , qui depuis était arrivé au comble des honneurs & de la fortune , déclinera le bienfait , & s'honorera par un beau trait de désintéressement. Non : M. de Condorcet prend l'argent , calomnie son bienfaiteur , & fait Péloge de Pétion. Qu'arrive-t-il ? A la suite des calomnies de Condorcet , M. de la Rochefoucault est massacré. Son héritier , le Duc de Liancourt a cherché un asyle , après sa mort , sur une terre étrangère. Toute la propriété de cette riche succession est confisquée , & il en résulte qu'en trois mois , & d'un trait de plume , M. de Condorcet a fait tuer , & a eu le plus clair de la fortune de son ami , de son père & de son bienfaiteur.

comme le fit l'assemblée quand on voulut lui en donner lecture.

Qui chercha à diviser les citoyens pauvres d'avec les riches ? qui chercha à les armer tous également ? qui le premier essaya de renverser cette constitution si vantée qui avait divisé les citoyens en deux classes ? Ne fut-ce pas Pétion lui-même qui avait averti pendant sa magistrature, que cette constitution brisait l'égalité entre les citoyens qu'elle avait nommé *actifs & passifs* ? Quelque parti qu'eut pris le Roi, il eut toujours été accusé par la faction ; en maintenant la constitution, il détruisait l'égalité ; en maintenant l'égalité, il eut détruit la constitution ; ses ennemis qui l'avaient placé entre ces deux écueils, ne lui avaient laissé pour abri & pour refuge que les murs d'une prison ou la mort ; & ses ennemis se paraient du nom pompeux d'*amis de la constitution* !

Les adversaires de cette constitution, les républicains, les applanisseurs avaient voulu mettre *la patrie en danger*, à force d'insultes & de provocations aux Puissances étrangères, pour avoir un prétexte spécieux de tout détruire, de tout renverser. Loix, tribunaux, administration, finances, propriétés, gouvernement, constitution, tout ce qui existait était coupable. Il n'y avait de beau, de patriotique, de sublime, de saint que ce qui n'existait pas, & ce qui depuis le 10 Août n'a pas pu exister encore.

Si la patrie avait été dans un danger réel, si les troupes étrangères qui arrivaient, ne s'étaient pas mise en route, avec le seul projet de rétablir l'ordre & la paix en France, & de préserver leur propre pays de nos principes destructeurs, alors le devoir du corps politique n'était-il pas de se réunir à son chef, & de l'investir lui & son ministère,

gister, d'une confiance sans bornes, d'une puissance beaucoup plus énergique & plus active ? Ces nouveaux Romains avaient oublié que chaque fois que la république fut en danger, les hommes qu'ils prétendaient imiter, avaient remis tous les intérêts communs sous la protection des consuls. Renforcer le pouvoir exécutif dans les momens de crise, étouffer toutes les factions sous le poids de l'autorité qui a le plus d'intérêt à être conservatrice, avait été jusqu'alors la maxime & la ressource des peuples qui avaient eu quelque ombre de sagesse & de raison. C'est ainsi que, menacée par un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était caché, l'Angleterre en se ralliant autour de son Roi, vient de chasser tous les novateurs & tous les brigands qui déjà les suivaient de leurs vœux. Il nous était réservé de donner au monde le spectacle nouveau d'une faction déformatrice marchant à l'ennemi sans ordre, sans discipline, appuyée sur le nombre, la terreur, le brigandage ; étonnant d'abord, jettant l'éclat dont brille un feu de paille ; mais bientôt s'arrêtant au milieu de ses premières victoires, retombant dans les ténèbres de la crainte & au milieu du cahos, des ruines & des débris de la fortune publique & particulière : des esprits faux pouvaient seuls se charger de la tâche odieuse de louer une révolution aussi fautive dans tous les points : Garat & Condorcet, chefs de la faction littéraire, ont commis le crime de se rendre les apologistes des exécrables héros du 10 Août & du 2 Septembre. De pareils Achilles étaient bien dignes de trouver de semblables Homeres.

L'un d'eux a déjà dit dans son journal *qu'il valait mieux s'attacher aux institutions naissantes, qu'aux institutions mourantes*. Qu'entend par là M. de Condorcet ? Veut-il dire, qu'on doive dé-

ferter les drapeaux de la sagesse & de la raison, parce que ces vieilles institutions contredisent à chaque instant ses actions & ses principes; veut-il dire qu'il faille renoncer aux anciennes idées d'honneur & de propriété, pour y substituer sa morale & sa logique; alors, je lui conseille d'aller prêcher dans la caverne du capitaine Rolando; ce n'est que là qu'il pourra trouver des objets d'*attachement*, car un voleur peut se dire aussi lui, *un propriétaire naissant*.

M. Garat, ministre de la justice révolutionnaire après Danton, a du faire, & a fait à son tour, l'éloge du 2 Septembre, en assurant que *Paris devait en tout temps avoir l'initiative de l'insurrection*. Ainsi voilà le 10 Août & le 2 Septembre, justifiés par deux philosophes. L'un consacre le pillage sous le nom d'*institution naissante*, l'autre le meurtre, par la dénomination d'*insurrection*. Les non-propriétaires sont investis du droit politique, & dépouillent les propriétaires; Paris donne le signal du massacre, & l'on tue dans toute la France; *sic volvere parce!* ainsi l'ont voulu les deux oracles de la révolution. La providence éternelle en soufflant cet esprit de vertige à deux têtes penfantes, en permettant qu'on les crût, en différant de les punir, a-t-elle voulu se moquer, ou se venger de l'espece humaine? on n'en fait rien.

Si le corps politique n'eut pas été factieux lui-même, eut-il accueilli ces pétitions de déchéance, dont il se fait un titre aux yeux de l'Europe? ignore-t-on que chaque ville, chaque section de l'Empire était divisée en deux partis, celui de la sagesse & celui des passions, celui des propriétaires & celui des Jacobins. On lisait à la tribune comme un vœu national, une pétition de comédiens, de galériens, de déserteurs, & l'on passait sous silence une pétition de 20 mille propriétaires; ou bien,

si l'on consentait à en donner lecture, aussi-tôt on faisait courir les listes de proscription de tous les signataires, & la terreur enchaînait soudain toutes les bouches & toutes les plumes.

Enfin, la conspiration a réussi : Barbaroux & ses Marseillois, Marat, Robespierre, Bazire, Merlin & Chabot (1) aidés des braves des fauxbourgs, guidés par un homme convaincu de filouteries (Westermann) ont renversé le Trône; le seul régiment qui fut resté fidèle au Roi, a été détruit en entier, sans avoir provoqué la colère du peuple; (2) tous les amis du Roi ont été dispersés, ruinés ou tués; les Prussiens, les Autrichiens ont été repoussés de notre territoire & attaqués chez eux; les citoyens passifs se sont rendus les maîtres de l'Empire; une convention a été formée de ces élémens impurs, & les conspirateurs du 10 Août, sont devenus les juges de leur Souverain. Eh bien, après la suppression de tous ces obstacles, de tous ces motifs de révolution, je vous interpellerai M. de Condorcet; où est ce bonheur, où est cette liberté que vous avez promise aux Français, & dont vous avez menacé le reste de la terre? qu'est devenue cette paix intérieure, cette tranquillité dont nous jouissions sous le gouvernement paternel d'un des meilleurs Rois de l'Europe, & que vous nous aviez annoncée dans votre république? on ne voit par-tout que défiance & terreur; toutes les affections douces, toutes les jouissances de l'esprit ont disparu; pour faire place à la turbulente ignorance (3). L'hymne bruyant des Marseillois en assourdissant toutes les oreilles, effarouche tous les cœurs.—La souveraineté du peuple est en action, & l'on ne voit par-tout que ses passions en activité, par-tout des bandes précédées du chant de mort des sauvages, font fuir les paisibles habitans; les charmes de la société sont dissipés; on cher-

che les campagnes les plus reculées, les cavernes, les solitudes les plus profondes; l'homme y craint l'homme; on est retenu sur cette terre de sang pour conserver encore une ombre de propriété, & pourtant des propriétaires, ont vu confisquer à leurs yeux leurs propres biens, comme s'il avaient émigré. L'un semblable au sénateur Romain proscrit pour sa maison d'Albe, se voit décrété d'accusation, pour avoir possédé un trop superbe jardin: l'autre nommé dans une prétendue liste d'émigrés, est réduit à se déshonorer, en déclarant qu'il est l'agent de la faction en pays étranger; un troisième regarde comme un jour heureux celui où il est emprisonné au dehors, afin de prouver par son écrou, qu'il n'est pas libre d'aller chercher des fers dans son pays. Des maladies nouvelles, inconnues à l'art de guérir, sont venues affliger l'humanité; les affres de la mort, les effets de la frayeur ont décomposé toutes les physionomies; le beau physique & moral n'existe plus; la France entière ressemble aux monstres de la galerie du Prince de Paphlagonie : & voilà votre ouvrage, Mr. de Condorcet! Je dis que c'est votre ouvrage : oui, vous êtes plus coupable qu'un autre de cette contraction qu'éprouve la France; car enfin, c'est sous les bannières de votre réputation philosophique, qu'un peuple toujours facile à égarer, s'est engagé dans les écueils de la république : mais le remords vous tourmente déjà; il vous presse par tous les points; vous siégez avec Marat & Philippe; votre nivellement vous a rabaisé à leur niveau, & cette première punition vous avertit de celles qui vous attendent.

L'injustice de vos griefs contre le Roi a été repoussée de toutes les nations environnantes. Vous êtes obligé d'admettre vous-même la noblesse de sa défense. Quoi! vous n'appercevriez pas la

chaîne insensible qui lie chacune des pages que vous avez écrites pendant la révolution, aux conclusions sanguinaires de Robespierre? Ah! vous en convenez sans doute dans le silence des nuits, dans ces momens terribles, où l'homme dégagé des tourbillons de la vanité, rentre dans la solitude, n'entend plus le bruit des applaudissemens populaires, & ne trouve que sa conscience pour juge. Vous voudriez alors dans ces heures funèbres, effacer avec vos larmes, avec votre sang, les impressions affreuses que vous avez produites. Il n'est plus temps. Vous êtes destiné à donner un plus grand exemple au monde. Entendez les cris des enfans & des vieillards qui vous redemandent leurs fils, leurs peres, égorgés dans ces journées fatales que vous avez provoquées par des insinuations perfides auxquelles vous n'avez jamais cru vous-même; voyez tous ces héros qui combattaient à vos vôtés, Manuel, Gorsas, Pétion, précipités de la tribune populaire à laquelle vous les aviez portés; voyez un pouvoir nouveau élevé par vos soins, détruire celui que vous avez créé; le couteau du gladiateur abattant les faisceaux de la république, ainsi que les haches de vos licteurs avaient brisé le sceptre des Rois. Voyez les factieux entraînés successivement par le torrent de l'anarchie, depuis Bailly votre collègue, jusqu'à Bantable; voyez cette génération affreuse qui s'élève sous ces cruels auspices; des enfans de 12 ans, accoutumés à promener des têtes sanglantes, disputer de férocité avec vos satellites; voyez enfin des milliers de citoyens éperdus, que vous avez dispersés, vous redemander envain cette protection qu'ils pouvaient trouver sous leurs anciennes loix. Ils cherchent encore les paroles consolatrices qu'ils lisaient sur la porte du temple de la justice. Leurs regards y découvriraient avec atten-

drissement , *civibus inde salus , sonibus inde tremor*. Aujourd'hui ils levent les yeux en tremblant, vers la maison commune ; l'affreux comité se présente devant eux ; & semblable à l'enfer du Dante, une bouche d'airain paraît leur répéter ces terribles mots : *voi che intrate , lasciate ogni speranza !*

Dans votre désespoir d'obtenir des partisans , vous avez cherché à conquérir des complices par tout l'univers. Vous avez répandu déjà vos principes empoisonnés dans plusieurs états voisins , & par-tout ils ont fait horreur. Votre fausse morale effraye encore plus que votre fausse monnoie ; votre athéisme révolte autant que vos excès avilissent le nom de liberté ; vos sentinelles sont massacrés en pleine rue , & vos généraux ne peuvent goûter un instant de repos , sans avoir un parc d'artillerie à leur porte. Vous avez oublié qu'il vous avait fallu plus de quatre ans pour pervertir par degrés le caractère du peuple le plus vif & le plus sensible ; & vous avez cru dans votre vanité , que huit jours suffiraient pour bouleverser les habitudes tranquilles des peuples les plus flegmatiques ; à peine avez-vous commencé de troubler la paix dont ils jouissaient , que vos soldats en sont réduits à craindre le renouvellement des vèpres Siciliennes. Vos troupes de ligne désertent ; vos volontaires retournent dans leurs foyers ; vous êtes obligés de rappeler vos armées sur la frontière , tandis que celles de vos ennemis augmentent tous les jours , & que leur rage contre vous s'accroît de tout le mépris que vous inspirez aux provinces que vous avez envahies.

C'était donc pour un tel résultat que vous avez détruit la Royauté ; voilà donc son crime connu , & vos griefs expliqués ; le Roi était coupable de respecter les gouvernemens voisins , & de ne pas troubler la paix des peuples de l'Europe. Eco-

nome de la fortune publique , pere de tous les Français, c'était par l'exemple de ses vertus & du bonheur de la France que Louis voulut reformer les abus des autres gouvernemens ; à vous, il vous a fallu du sang & de l'argent ; des contributions & des cadavres, voilà vos moteurs & vos mobiles. 150 millions par mois n'effraient point vos arithméticiens politiques ; mais comment ont-ils présumé faire subsister long-temps sans péril, un semblable déplacement. Qui fournira aux travaux, aux ateliers même militaires, quand le corps travaillant sera devenu le corps combattant ? Où sera l'hypothèque finale de votre papier de révolution que vous multipliez aujourd'hui au point que par frayeur vous n'osez pas même le numérotter ? Vous avez senti que toute sa valeur était épuisée. Arrivés au terme fatal, vous avez conçu l'espoir insensé de l'hypothéquer sur des fantômes ; & vous avez décrété d'avance qu'il serait fondé sur un capital que vous détermineriez *dans votre sagesse*, & qui serait prélevé sur les biens nationaux que vous permettriez à vos alliés d'envahir. Mais si la souveraineté des peuples est inviolable, de quel droit attendez-vous à la souveraineté de ces mêmes peuples, plus étonnés encore de votre licence que de leur liberté ? Imprudens, chez qui la folie se joint à la cruauté, ils ont envahi en espérance les mines du Mexique & celle du Potosé, & dans leurs extravagantes mesures, ils auraient été jusqu'à fonder l'édifice de leurs assignats sur les habitans des planetes, s'ils avaient entrevu un moyen d'en aller bouleverser l'ordre social.

Peut-on se figurer de sang-froid un M. de Condorcet, calculant dans son cabinet avec indifférence la mort de 500 mille & la ruine de 20 millions d'hommes, pour obtenir par une phrase louche, par un faux syllogisme, ou par une dia-

tribe blêche , les applaudissemens de quelques fots , ou un paragraphe dans le *Morning Chronicle* (4). Il a compté sans doute sur l'absence totale de la raison & de la vraie politique ; il est Athée aussi lui , M. de Condorcet : *dixit insipiens in corde suo , non est Deus.*

Que si l'on accorde quelques lumières à M. de Condorcet , alors il est impossible de croire qu'il ne soit pas frappé des plaies qui affligent la France , & la disparate de ce qu'il doit penser avec ce qu'on voit sortir de sa plume , le rendrait le rebut des hommes , si les effets de sa fausse doctrine ne l'avaient déjà rendu un des fléaux de l'humanité. Après un tel exemple , quel est le pere qui ne redoutera pas maintenant jusqu'à l'éducation qu'il donne à ses enfans ? Qui ne verra dans nos malheurs l'accomplissement de la malédiction du créateur , lorsque le premier homme eut violé l'arbre de la science du bien & du mal ? On dirait en voyant Mayence prise , mise à contribution , reprise & bombardée , que le ciel a voulu punir cette ville du funeste présent qu'elle a fait aux hommes , en inventant l'imprimerie.

Qu'un Robespierre , qu'un Chabot , qu'un Legendre , ne respirent à la tribune que sang & pillage , l'esprit humain s'y accoutume ; amimaux mal-faisans , ils remplissent leur instinct. Un boucher , un capucin , un neveu de Damiens , doivent hâter de leurs vœux l'instant de voir tomber les 280 mille têtes que Marat demande : mais de voir un homme long-tems soupçonné de philosophie applaudir aux moyens , à la logique & même à l'éloquence de Robespierre , est un excès de perversité ou de lâcheté , qui confond , qui anéantit. (*Voyez la Chronique du 30 Décembre.*)

Long-tems aussi perfide que M. de Condorcet , le Ministre protestant Rabaud de St. Etienne cede

au cri déchirant de sa conscience. Il avertit la convention de la responsabilité qui pèse sur elle, Il l'avertit qu'*aussi-tôt que le jugement qu'elle va porter sur le malheureux Roi sera rendu, le jugement des siècles va commencer pour elle, sans que ni les réflexions tardives, ni les vains regrets, ni les retours inutiles sur le passé, puissent la garantir de ce poids de l'opinion publique dont la nature est de grossir, de croître et d'accabler enfin ceux qui l'ont accumulé sur leurs têtes* : il s'indigne de voir des législateurs accuser à la fois, condamner & peut-être exécuter leurs victimes. A l'aspect de cette cumulation des pouvoirs législatifs, exécutifs & judiciaires, il s'écrie : *la liberté n'est plus en France, c'est à Constantinople, c'est à Lisbonne, c'est à Goa qu'il faut la chercher*. Un instant après, ses remords lui arrachent ces terribles paroles : *je suis las de ma portion de despotisme, je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie que j'exerce pour ma part. Je soupire après le moment où vous aurez créé un tribunal qui me fasse perdre les formes et l'apparence d'un tyran*.

Vous l'avez entendu, M. de Condorcet, ce langage arraché à votre collègue d'académie & de législation, vous l'avez aussi entendu ce discours atroce, mais conséquent, que Robespierre prononça aussi-tôt à la tribune ; il fit voir la guerre civile naissant du renvoi aux assemblées primaires du jugement du Roi ; personne ne put contredire ses argumens ; & c'est vous qui en aviez posé la majeure ; celui-là invoquait les règles de la justice ; celui-ci demandait la mort pour le Roi : vous louez l'un, vous caressez l'autre ; quel méchant rôle vous remplissez dans cette affreuse tragédie ! vous n'avez pas même le mérite d'être un bon facieux ; mais que nous importe que vous pro-

nonciez la conséquence , on n'oubliera pas que vous rédigé le principe.

Quelle distance infinie vous sépare aujourd'hui du rang auquel viennent de monter les courageux défenseurs de Louis ; Desèze a parlé (5), & tous les nuages ont été dissipés. Noblesse, élévation, logique, clarté, méthode, vérité & dignité, il a tout réuni dans son plaidoyer , & ce plaidoyer fut fait en peu d'heures pour tous les siècles futurs. Le calme du Roi , & leurs fureurs de ses bourreaux , ont donné aux nations voisines la mesure de cette grande cause , & quelque soit votre jugement, il est déjà jugé.

Desèze , Malherbes , Tronchet , noms à jamais fameux , la postérité ne vous prononcera point sans respect & sans bénédictions ; puissent-ils passer à nos derniers neveux avec votre courage & votre loyauté , puissent-ils ranimer chez eux le feu sacré du royalisme , sans lequel tout est désordre , tout est anarchie.

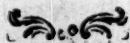
Que la ville de Bordeaux ne rougisse plus des enfans rebelles qu'elle a vomis sur les rives de la Seine ; elle a produit Desèze , & par-là elle expie à la fois Guadet & Grangeneuve , Ducos & Boyer.

Non moins éloquens , mais moins heureux que ces défenseurs célèbres , MM. de Lally & Malouet ont aussi rempli leur devoir envers la patrie. Leurs offres à la convention seront un témoignage éternel de leur dévouement & de leur fidélité , comme les refus du corps législatif seront constamment sa honte & leur excuse. L'accord de leurs opinions publiées au moment même où le Roi exposait à ses sujets sa vie entière ; cet accord , dis-je , avec les raisonnemens de ses défenseurs , est à la fois la preuve de la justice de sa cause , & l'éloge de la justesse d'esprit de MM. de Lally & Malouet.

Mais ce qui par-dessus tout, exige notre admiration & nos respects, ce qui frappe à la fois nos sentimens & notre raison, c'est la conduite vraiment noble & magnanime de la nation Anglaise dans une cause aussi solennelle. Cette nation dont la souveraineté est déposée dans un corps politique, qui semble avoir été organisé par le ciel même, a exprimé son vœu par la voix de ses représentans, & tous n'ont eu qu'une opinion sur la cause sacrée de notre Roi; tous ont vu dans la tour du Temple le dépôt de l'honneur Français, le centre qui pouvait encore rappeler les vœux d'un peuple égaré, & prévenir le déchirement de l'Europe; mais le parlement Britannique avait à ménager & sa propre dignité, & l'orgueil farouche des factieux (6); il a tout concilié par une mesure digne de sa sagesse. Enverra-t-il un ambassadeur à l'anarchie? ce serait la reconnaître, & l'honneur lui défend de fraterniser avec le crime, les poignards & l'athéisme; fera-t-il parvenir son vœu pour le Roi à la convention? mais une cruelle expérience lui a appris qu'une pareille démarche n'avait servi autrefois qu'à accélérer la fin de Charles I. Dans une position si douloureuse, l'homme que la nature semble avoir formé Ministre, né de la Grande-Bretagne, s'arrête pensif devant la gloire de son pays, & l'image de Louis XVI; il médite, il chancelle, il soupire, sa tête s'incline, sa paupière s'abaisse, il éteint son expression, & la lettre du Roi d'Angleterre à son ambassadeur en France, interprète du sentiment national, reste déposée sur le bureau pour être le témoin constant des vœux secrets & des douleurs muettes de la nation. Les papiers publics, ambassadeurs naturels des démocraties suffiront pour transmettre aux factieux ces vœux & ces douleurs. Oh! vous, qui par vos discours pro-

posâtes & appuyâtes cet éloquent silence, Pitt, Burke, Dundas, Windham, Grenville, Loughborough, Jenkinson, Stanley, qu'il me soit permis de joindre vos noms à ceux des Français que j'ai déjà cités ; qu'il me soit permis de vous réunir sous les mêmes éloges. Honorables défenseurs de la morale, de la propriété, des loix, vous eussiez parlé à Paris comme Defèze & Malherbes ; & Defèze & Malherbes eussent comme vous tonné à Westminster contre les rebelles & les félons ; car en France comme en Angleterre, dans le calme de la paix, comme dans les orages des révolutions, la vertu n'a qu'une voix, l'honneur n'a qu'un seul & même langage.

Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée. Je crois avoir détruit l'échaffaudage politique de M. de Condorcet. Je termine ainsi le premier volume de mon ouvrage. On peut l'intituler : *Histoire de la Révolte*. Le second sera, l'Histoire de l'Anarchie. Je m'arrête avec frayeur devant la catastrophe que nous redoutons tous également. J'essayerai peut-être de peindre ailleurs quelles pourront être l'influence & les suites de la mort ou de l'emprisonnement du Roi. Il me serait maintenant impossible de me livrer à ce travail. Malheur à ceux chez qui, en pareille circonstance, les affections de l'ame n'enchaînent pas les opérations de l'esprit.



NOTES.

(1) Chabot, principal agitateur du fauxbourg St. Antoine, eut tant de peine, & fut si long-tems à réunir la quantité d'enfans perdus, nécessaires pour fixer la curiosité, & former ainsi l'attroupement qu'on nomme insurrection, qu'en désespoir de cause, il avait consenti à se laisser assassiner par six de ses collègues apostés exprès afin d'en accuser le Roi, & soulever ainsi le peuple. Un semblable trait de fanatisme a peine à se concevoir, mais on en a la preuve. Chabot l'a avoué lui-même devant plusieurs témoins dans un comité.

Ce Chabot avait été menacé de coups de bâton à la tribune, par M. de Jaucourt, quelques mois avant le 10 Août; il était convenu de sa lâcheté, en reprochant à son adversaire le peu de mérite qu'avait un colonel d'attaquer un pauvre capucin; tout-à-coup il se trouva transformé en furieux, & seul de sa bande, il tenta d'arrêter dès la porte, la colonne de la garde du Roi, qui entra pourtant jusqu'à la moitié de la salle. Cette colonne était conduite par M. de Goguelat, qui ne se retira que lorsqu'il s'aperçut que le Roi était dans la loge du Logographe; il s'y rendit aussi-tôt pour ne plus le quitter, que lorsque la force l'arracha d'auprès de la famille Royale.

M. de G. . . fut un de ceux qui ne voulurent point abandonner Leurs Majestés dans ces deux déplorables journées; la crainte d'augmenter les risques qu'il courait en France, m'avait empêché de le citer jusqu'ici. Plus heureux aujourd'hui, je puis satisfaire à la justice, & je m'empresse de remplir ce devoir.

M. de G. . . est du petit nombre de personnes qui ont tout sacrifié au bonheur de servir le Roi & la famille Royale dans toutes les époques de la révolution: lorsque le Duc d'Orléans revint d'Angleterre à Paris, & qu'il osa se présenter aux Thuilleries, ce fut cet officier qui fit sentir d'une manière un peu brusque au Prince, qu'il n'était pas là à sa vraie place. Lors de la fuite du Roi, M. de G. . . commandait un des détachemens de Hussards envoyés en avant pour protéger le passage de la famille Royale. Deux coups de pistolet qu'il reçut à bout portant à Varennes, ne l'auraient pas empêché de faire faire jour au Roi, en dissipant la multitude déjà attroupée, si S. M. n'eût préféré se livrer au peuple, plutôt que répandre du sang.

Sorti des prisons d'Orléans, lors de l'acceptation de la constitution, M. de G. . . n'a pas voulu quitter les marches du Trône, & il serait encore aux pieds de la Tour à veiller sur la vie des augustes prisonniers, si par une méprise qui sera bientôt éclaircie, il n'eût été dénoncé sans raison sur les registres du trésorier de la liste civile.

(2) M. Dezèze, dans son éloquente défense du Roi, en parlant de l'affaire des Suisses, dit ces propres paroles: comment s'engagea le combat? *je l'ignore; l'histoire l'ignorera peut-être toujours.* La vérité m'oblige à dire que les détails que j'en ai donnés, ont été rédigés d'après cinq mémoires qui m'ont été fournis par des témoins oculaires; & que tous ces mémoires se rapportent dans la plus grande exactitude, avec une lettre qui me fut adressée le lendemain du 10 Août. Cette lettre fut jetée sur l'escalier de ma maison, & je fus assez heu-

reux pour qu'elle me parvint dans la retraite que je m'étais choisie. Ces détails sont également d'accord avec le mémoire des officiers Suisses prisonniers à l'Abbaye; ce mémoire rédigé à la hâte, se trouve fondu en entier dans le cours de mon ouvrage. L'original fut écrit avec du jus de citrons au revers d'un papier que le malheureux abbé de Boisgelin couvrit de dessins, sous le prétexte d'occuper ainsi son oisiveté, & l'on trouva moyen de le faire passer au dehors avec d'autres chiffons de papier. Ces détails paraissent puérils, mais la circonstance les annoblit, & l'histoire ne dédaigne pas de les recueillir.

J'en ai omis d'atroces sur les Suisses. Il en est sur lesquels la pudeur d'un écrivain sensible doit jeter un voile. On ne m'aurait pas pardonné entre autres d'avoir parlé de ces 12 cadavres de soldats qui furent brûlés le 11 au soir sur la place du Carrousel, à la lueur des torches & du spectacle qu'offrait la tourbe environnante. M. de Condorcet n'a jamais pu l'ignorer; & il attribue encore à une prétendue trahison l'origine de tous ces crimes auxquels on exerçait le peuple depuis 3 ans. Ah! M. de Condorcet! *you shall sleep no more!*

(3) On peut juger du goût Français & de la littérature nationale, par ces deux extraits mot pour mot, d'une ode prononcée par le citoyen la Harpe, à l'ouverture du Lycée : le poète patriote après avoir crié avec tous les échos du jour, *aux armes, Citoyens*, ajoute cette déclamation ampoulée,

Le fer . . . il boit le sang . . . le sang donne la rage;
Et la rage donne la mort.

Que peut-on attendre d'une génération stylée par de tels précepteurs.

(4) M. de Condorcet accoutumé à calculer la révolution, comme un problème de géométrie, a dû dire avec Marat, que puisqu'il avait fallu 15,000 têtes pour porter aux frontières par la terreur une masse de 100 mille hommes, & en repousser les armées du Duc de Brunswick, il faudrait au printemps prochain 100 mille victimes, pour se procurer les 600 mille guerriers, hommes & femmes que l'anarchie vomira au devant des 300 mille hommes que l'Europe destine à combattre la démocratie. Mais comme il est impossible de faire subsister ces hordes de 600 mille hommes, on supprime d'un trait de plume les vieillards & les enfans, qui ne pouvant défendre la patrie, sont indignes de vivre; voilà tout d'un coup 6 millions d'individus au moins, sacrifiés à la liberté de la France; un pareil tableau encadré dans de longues injures sur les despotes, les Nobles & les Prêtres, trouve encore des admirateurs; voilà les jeux d'esprit de nos modernes philosophes.

On disait jadis en parlant de nos courtisans blasés, *l'innocence est le dernier repas du vice*. Que dire aujourd'hui de ces philanthropes qui immolent ainsi des générations entières à leur orgueil. En les voyant porter par lassitude, & nos excès, & leurs principes, dans les pays voisins, il semblerait qu'ennuyés de la répétition des mêmes malheurs dans le même Royaume, ils ont voulu faire une expérience sur l'effet des passions dans les divers climats de l'Europe. Il leur a fallu de nouveaux crimes? ils ont spéculé sur les tourmens que le corps humain pouvait endurer; ils ont désiré de réunir à leurs piques, les tomahawks des sauvages, les poisons de l'Italie, les pals de Constantinople. C'est par ennui des massacres des prisons qu'ils font désoler

le monde. La variété des supplices infligés par les nègres à leurs maîtres, a dû faire sourire un instant Brissot.

(5) Le Roi avait nommé Target pour son conseil. C'était encore un trait de plus qui prouvait la bonté du cœur de Sa Majesté. Ce Target avait été couvert de ridicule lors de l'assemblée constituante. La paternité de la constitution dont je l'affublai, comme chacun fait, le pathos de ses premiers discours, les sermons boursoufflés dans lesquels on lui faisait burlesquement prêcher l'union, la paix & la concorde, suivies du calme & de la tranquillité; tout cela suivi d'une présidence grotesque, couronnée par les épigrammes du Vicomte de Mirabeau, avait enterré ce misérable Target, au point que son nom seul excitait le sourire & le mépris. Le Roi lui rendait une main secourable pour le tirer de l'opprobre où il était plongé : le vilain s'y est encore enfoncé davantage : il a refusé de reconnaître le bienfait de son maître, il a été en quelque sorte jusqu'à l'accuser au lieu de le servir; il a prétexté son grand âge, & ce grand âge ne l'avait pas empêché de se marier l'an dernier. Jusqu'aux femmes de la halle, personne à Paris ne put s'empêcher de lui témoigner son indignation.

Au reste, il est bon de savoir que la défense du Roi est l'ouvrage même de S. M. c'est elle qui en a tracé la division & dicté la partie du raisonnement. Ses défenseurs avaient cru nécessaire d'y ajouter des traits historiques & des mouvemens de sensibilité. S. M. a ordonné qu'ils fussent effacés. Elle a voulu que l'éloquence de son défenseur fut simple & pure comme son cœur; & telle était la nature de cette cause, que l'intérêt naissait du fond, & que les formes les plus simples n'y pouvaient pas être dépourvues d'éloquence. Cette gravité, cette dignité imposante ont été senties vivement par le peuple. La nation semblait être accusée avec son Roi, & chaque allégation détruite par Desèze, semblait un poids ôté de dessus la poitrine de tous.

(6) Il serait piquant de faire ici le rapprochement des séances du parlement Britannique & de la convention nationale. Je m'en occuperai peut-être un jour, mais comme je suis déjà un peu en retard avec mes lecteurs, je me contenterai de leur communiquer les observations rapides, écrites peu de jours après la convocation du parlement. Je suis heureux de voir que les reproches que l'on y fait aux membres de l'opposition sont beaucoup moins mérités aujourd'hui.

Note sur le discours du Roi et sur les hommes du peuple en général.

Les membres de l'opposition qui ont attaqué le discours du Roi, ont montré leur mauvaise foi dans tous les points sur lesquels ils ont établi leur censure. C'est déjà un ancien vice de la rivalité des partis que d'avoir en quelque sorte consolidé dans l'esprit du peuple en général, que le Roi peut être séparé de lui, & qu'il peut exister différens partis dans l'état : rien ne tend plus à entraver la marche du gouvernement que le faux principe qu'il a foncièrement un intérêt particulier & différent de celui du peuple. Aucun Roi, aucun Ministre, aucun magistrat, aucun corps ne prétendra qu'il ne soit pas établi pour l'intérêt du peuple pris dans le sens de la collection de tous les

Individus d'une nation. Chaque membre de la nation est dans les mêmes rapports à des degrés différens. Tous sont membres de la société, sous la condition tacite de lui être utiles, & c'est ainsi que chacun reçoit plus qu'il ne donne, puisque pour le secours d'un individu, il a sa part dans les secours d'une multitude. On néglige trop de rappeler fréquemment cette vérité sur laquelle se fonde essentiellement l'attachement que les hommes doivent avoir pour le gouvernement, dans lequel chaque individu ressent le plus l'effet des efforts de tous vers l'intérêt commun. Cet effet ne peut se produire que par une grande force attractive & coercitive, qui ne peut obtenir ces qualités, qu'en se concentrant, ce qui a lieu dans la Monarchie. Voilà pourquoi aussi les Monarchies ont été plus nombreuses & ont eu une plus longue durée que les gouvernemens, qui par leurs formes permettent davantage aux intérêts particuliers de s'écarter de l'intérêt commun, tandis que le gouvernement Monarchique est susceptible de les concilier, en les faisant concourir à leur développement réciproque.

Des hommes chargés des grands intérêts publics, ne sont que des ambitieux, lorsqu'ils ne s'attachent qu'à écarter des emplois ceux qui en sont revêtus, au lieu de se réunir à eux pour l'intérêt commun dans les momens de grande crise. Toutes les objections des censeurs du discours du Roi ne peuvent qu'égarer les gens irréfléchis & encourager les malveillans, dans un temps où l'on ne peut se dissimuler que le terme de réforme ne sert qu'à couvrir l'idée du renversement du gouvernement établi.

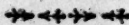
On inculpe le discours de calomnie contre le peuple, parce qu'il fait mention de l'esprit d'insurrection qui a éclaté dans quelques endroits, & qu'on fait qu'on a tenté d'exciter généralement. Le parti qu'a pris le Roi d'avancer la rentrée du parlement, pour lui dénoncer les machinations qui se trament contre la tranquillité publique prouve précisément la vigilance paternelle du gouvernement en faveur du peuple & sa confiance en lui en l'avertissant des pièges qu'on lui tend, afin de prévenir la séduction & l'égarement où des fourbes ambitieux voudraient l'entraîner.

Le reproche d'avoir causé des alarmes, est aussi peu fondé. Ce n'est point dans le peuple, mais dans l'esprit des factieux que l'alarme s'est répandue par les sages précautions du gouvernement, & la vigueur des citoyens éclairés & coalisés, qui ont reconnu la fausseté & le danger de la nouvelle doctrine que des brouillons voudraient substituer aux principes sur lesquels repose la constitution éprouvée, à laquelle l'Angleterre est redevable de la prospérité & de la gloire dont elle jouit.

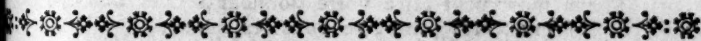
Si l'on ne peut nier l'existence d'un complot pour renverser cette constitution, à l'aide d'une faction étrangère, combinée avec une intérieure, lesquelles n'hésiteraient pas à joindre la force à la séduction, pour subjuguier ceux qu'elles n'auraient pu égarer, le gouvernement a dû prendre des mesures de force pour en imposer aux factieux du dedans, en même temps qu'il a dû préparer de grands moyens de défense au dehors, puisque la faction étrangère qui menace la constitution Britannique, a acquis la consistance d'une puissance, sous le titre de convention nationale de France, & qu'elle annonce hautement sa résolution d'employer toutes ses forces pour assurer le succès qu'elle se propose contre la sûreté & la tranquillité de toutes les nations, sous prétexte de les conquérir à la liberté. Ainsi le reproche d'avoir convoqué la milice est aussi absurde que l'inquiétude sur les préparatifs de guerre qui se font pour la soutenir avec vigueur contre un en-

nemi

Le gouvernement Britannique mérite les plus grands éloges pour la sagacité, & la vigueur qu'il a développées, & il serait aussi ridicule de prétendre qu'il aurait dû différer davantage, que si l'on voulait qu'on attendit qu'une mine, dont on connaîtrait l'existence, eût produit son effet, avant de travailler à la détourner ou à la détruire.



La Romance qui suit, a été distribuée par milliers, & chantée publiquement à Paris, le jour même que la défense du Roi a été prononcée. Cela prouve bien clairement que c'est la faction, & non la Nation, qui accuse son Roi.



R O M A N C E.

AIR : *Du Pauvre Jacques.*

Français, Français, n'est-ce pas parmi vous
Que LOUIS reçut la naissance ?
Le même ciel nous a vu naître tous ;
J'étois enfant dans votre enfance.

O mon Peuple, ai-je donc mérité
 Tant de tourmens & tant de peines !
 Quand je vous ai donné la liberté,
 Pourquoi me chargez-vous de chaînes ? *Bis.*

Tout jeune, encor, tous les Français en moi
 Voyaient leur appui tutélaire ;
 Je n'étais pas encore votre Roi,
 Et déjà j'étais votre pere.
 O mon Peuple ! que vous ai-je donc fait ? &c.

Quand je montai sur ce Trône éclatant
 Que me destina ma naissance,
 Mon premier pas dans ce poste brillant
 Fut un Edit de bienfaisance.
 O mon Peuple, ai-je donc mérité, &c.

Le bon HENRY, long-temps cher à vos cœurs,
 Eut cependant quelques faiblesses ;
 Mais LOUIS XVI, ami de bonnes mœurs,
 N'eut ni favoris, ni maîtresses.
 O mon Peuple ! que vous ai-je donc fait ? &c.

Nommez-les donc, nommez-moi les fujets
 Dont ma main signe la sentence !
 Un seul jour vit périr plus de Français
 Que les vingt ans de ma puissance !
 O mon Peuple, ai-je donc mérité, &c.

Si ma mort peut faire votre bonheur,
 Prenez mes jours, je vous les donne.
 Votre bon Roi, déplorant votre erreur,
 Meurt innocent & vous pardonne.

O mon Peuple ! recevez mes adieux ;
 Soyez heureux, je meurs sans peine.
 Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
 Dans vos cœurs éteindre la haine. *Bis.*





APPENDIX AU NUMÉRO I,

D U

DERNIER TABLEAU DE PARIS.



A V I S D E L' É D I T E U R.

TANDIS que je dispose les matériaux de l'affaire du 10 Août, qui doivent former mes prochains numéros, je regarde comme mon devoir d'anticiper un peu sur les événemens, pour faire connaître à mes lecteurs, deux pieces singulièrement remarquables dans les circonstances actuelles. L'une de ces pieces est une lettre à la *Noblesse Française, au moment de sa rentrée en France sous les ordres de M. le Duc de Brunswick*; l'autre une note sur la *Vie Politique, la Fuite, et la Capture du Général La Fayette*. Nommer M. de Rivarol pour l'auteur de ces deux morceaux, c'est annoncer deux chefs-d'œuvres de style; mais ce qu'il importe d'y observer, c'est que l'influence que M. de Rivarol a acquis parmi les chefs de notre restauration, influence bien due à ses talens, peut faire regarder la premiere de ces pieces comme l'expression des sentimens du Duc de Brunswick, du Roi de Prusse, et de nos Princes; ces sentimens étaient parfaitement conformes à ceux du Roi et de la Reine; de la Reine sur-tout qui, toutes les fois qu'on lui parlait de la nécessité future d'une justice sévere, répondait toujours, *de la mémoire, et point de vengeance*. Quant à la seconde piece, peut-

Tome I.

a

être beaucoup de personnes trouveront-elles que le retour, quoique tardif du Général La Fayette à la royauté, son malheur, et sur-tout la politique, exigeaient moins de sévérité; on sera étonné aussi de cette discordance des principes posés dans le premier morceau avec leur application à un homme qui du fond de sa prison a encore une influence fort active, & un parti bien nombreux.

L E T T R E

A la Noblesse Française, au moment
de sa rentrée en France,

Sous les ordres de M. le Duc de Brunswick, Généralissime des armées de l'Empereur et du Roi de Prusse.

Vous allez donc, Noblesse Française, Ordre contemporain du Trône, vous allez donc verser encore votre sang pour relever la plus ancienne & la plus illustre des Monarchies! la première des gloires vous est préparée, je n'en excepte pas celle attachée à la fondation des empires; & cette gloire vous ne la goûterez qu'après les horreurs d'une affreuse révolution, & toutes les amertumes d'un long exil. Tant il est du destin de la noblesse Française d'acheter la gloire à haut prix, & de ne s'ouvrir vers l'honneur d'autre route que l'honneur même.

Si la France eut été ravagée par des barbares, vous n'auriez à relever que des remparts, des palais & des statues; mais la patrie éplorée va vous montrer son sein couvert de blessures & de plaies bien plus cruelles.

Vous la verrez se débattre dans les angoisses d'une révolution, commencée par les fausses manœuvres de l'avarice & prolongée par tous les délires de l'orgueil.

Vous ne reconnaîtrez plus ce vaste édifice, fondé sur quatorze siècles de travaux, accru par tant de traités, de victoires & d'alliances, cimenté du sang de vos Rois & de vos aïeux : le trône & l'autel, les propriétés & les rangs, les colonies & le commerce, & nos antiques vertus & nos beaux arts, & notre heureux génie, tout a croulé, tout a péri sous les sophismes de quelques légistes.

Des camps démocratiques disséminés sur la surface de l'empire, ont entretenu leurs fureurs ; & le gouvernement est resté sans nerf, l'état sans sujets, la monarchie sans Roi ; entre la plus fausse des constitutions & la révolution la plus insensée.

Mais je dois vous le révéler, vous trouverez un peuple encore plus gangrené de mauvaises maximes, que souillé de mauvaises actions : l'erreur a fait plus de progrès que le crime, & la corruption l'a emporté sur la barbarie. La France accablée, implore donc votre sagesse plus encore que votre force & votre valeur.

A quoi sert de dissimuler ? ceux qui ont nécessité votre exil, calomnient déjà votre retour. Ils publient que vous ne rentrez en France que pour égaler le châtement aux crimes, & la vengeance aux outrages. Ils disent au peuple que c'est lui qui doit tout expier : & c'est ainsi qu'après l'avoir plongé dans la révolte par tant de manœuvres, ils l'y endurcissent par des terreurs. C'est ainsi qu'ils lui défendent le repentir, & l'associent deux fois à leur sort, d'abord par le crime, & ensuite par le désespoir.

C'est pour votre gloire outragée, c'est pour ce malheureux peuple égaré dans le dédale d'une

révolution qu'il n'entend pas , que ma voix s'élève aujourd'hui. Interprête de vos généreux sentimens , elle retentira dans vos camps & dans nos murs : l'honneur n'y sera pas sourd & cruel ; la victoire même s'en attendrira ; & les factieux abandonnés par le peuple , le verront revenir à vous : ce sera leur premier supplice.

Oui , ce peuple aveugle , cette multitude faible & furieuse , retrouvera dans vous ses défenseurs naturels. Les Français verront que l'art de la guerre , ce bouclier des empires , n'est qu'entre les mains de la Noblesse : que les rangs sont bien achetés par les services , & les dignités par le sang : que cette égalité chimérique dont on les a flattés , leur ôtait toujours sans jamais leur rien donner : qu'ils n'ont fait en abolissant la noblesse que délustrer la monarchie ; & que cette risible émission d'épaulettes , a couvert l'empire de faux braves , comme celle des assignats l'a couvert d'une fausse richesse.

Et ce peuple n'a-t-il pas déjà vu fuir dans les premiers combats ceux qui le haranguaient si hardiment dans les clubs , ceux qui le poussaient si vaillamment contre un Roi captif , ou contre des citoyens défarmés ? Ils ont fui , ils se sont dispersés aux frontières devant une poignée d'Autrichiens ; & comme je n'avais pas craint de le dire : *La gloire a fait reculer , ceux que la vanité avait fait avancer.*

C'est donc envain que les monstres qui calomnient ceux qu'ils égorgent , répandent que vous n'aurez vécu comme des héros que pour montrer à la patrie des vainqueurs impitoyables ; que vous n'aurez connu le malheur que pour ne jamais connaître l'humanité. Ils ignorent ou feignent d'ignorer que les vertus s'enchaînent ; que ceux qui ont eu de la grandeur dans les revers , en

auront encore plus dans les succès ; & qu'ils fauront pardonner , puisqu'ils ont su souffrir.

Nos Princes qui ont emporté avec vous le feu sacré de l'honneur , qui vont le rapporter avec vous , donnent aux malheureux Français l'espoir des vertus dont ils ont donné le spectacle à l'Europe. La justice & la vengeance céderont à la générosité , comme le malheur avait déjà cédé à la constance , comme la valeur & la force vont céder à la discipline.

Le Roi sur-tout , le Roi seul , fera le juge & le grand médiateur entre les auteurs & les instrumens de la révolution , entre des scélérats éclairés , & d'aveugles coupables , entre les victimes & les bourreaux.

Songez que son cœur a porté pendant plus de trois années le poids , les longs détails & toute la réalité des maux dont le seul récit vous a fait tant de fois frémir.

Qui pourra pardonner si ce n'est lui , & s'il pardonne , qui osera condamner ?

Songez à celle qui a compté avec lui les heures de la révolution ; & voyez comment l'inexpérience d'une jeune Princesse , arrêtée dans sa course par de si grands revers , s'est tout-à-coup trouvée plus avancée dans le malheur que la philosophie , après ses épreuves & ses méditations.

Songez encore à ce Clergé , qui à force de constance , de résignation & de désintéressement , a fait perdre à nos philosophes leur long procès contre la religion.

Vous ne ferez que trop vengés. A votre approche , les factieux , législateurs , philosophes , beaux-esprits & toutes ces pestes de la démocratie , se hâteront de purger la France de leur aspect.

Où iront-ils ces Erostrates politiques , ces foux sérieux , révoltés contre la nature éternelle des

choses au nom de leur faible raison ? Quels climats inconnus, quelles mers lointaines, recevront ces sanguinaires Apôtres de l'insurrection ? odieux dans les monarchies, suspects dans les républiques, chargés des anathèmes de l'humanité, iront-ils se perdre dans les déserts du nouveau monde, ou sont-ils destinés par la Providence à châtier encore quelque peuple corrompu ?

Qu'ils partent donc ! que vos mains ne soient pas souillées de leur sang, & que des supplices toujours trop doux, n'abrègent pas leur vie ! des remords sans vertu les attendent.

Ils ne diront pas du moins que le temps, les moyens & les succès aient manqué à leurs œuvres. Voilà trois ans révolus qu'ils font une expérience sur un de plus beaux Royaumes de l'univers, comme on la ferait sur le plus vil des humains.

Tout les a favorisé, & les vertus du Roi, & l'aveuglement du peuple, & les fureurs de méchans, & les immenses biens de l'Eglise, & les lâches projets du Duc d'Orléans, de ce Prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime.

Que dis-je ? le Ciel même a paru complice de la révolution, par trois belles années de paix & d'abondance. Mais enfin l'Europe s'est réveillée, & la France va terminer son pénible rêve.

Je reviens à ce peuple infortuné, gâté comme un vrai tyran par ses flatteurs qui lui redisent sans cesse qu'il est la source de tous les pouvoirs, & que dès qu'il a tous les pouvoirs, il possède aussi toutes les vertus & toutes les lumières ; car telle est la logique des factieux ; lorsqu'ils ont le peuple, ils veulent que le peuple ait tout.

Vous verrez ce qu'est une nation, perdue pendant trois ans dans les orgies de la licence, dans la cessation des impôts, dans une longue rupture avec la religion, dans l'oubli de toute humanité.

Comment cette nation , la plus vaine & la plus mobile de l'univers , aurait-elle pu résister au plus trompeur & au plus terrible de tous les charmes ? nos Philosophes l'ont enivrée dans la coupe de la souveraineté. Quelle raison , quel temps ne faut-il pas pour la désenchanter.

Vous comptez sans doute sur les miracles de la peur ; vous comptez , & l'Europe compte avec vous , sur le succès de la campagne qui va s'ouvrir. Bientôt vous pourrez dire aux Français , comme Thémistocle aux Egéetes : *Nous venons à vous avec deux divinités bien anciennes et bien puissantes* , LA PERSUASION ET LA FORCE. Mais la force qui n'amène que la crainte , ne rencontrerait par-tout que l'hypocrisie , si en effet la persuasion ne marchait à sa suite.

N'oubliez jamais , Noblesse Française , le double sophisme dont vous avez été victime. On dit d'abord , afin de pousser le peuple à vous détruire , que vous étiez une classe si nombreuse que le corps politique en était dévoré : on a dit ensuite , pour exténuer le crime , que vous étiez en si petit nombre , que votre destruction n'avait rien coûté au corps politique.

N'oubliez jamais qu'en effet vous n'êtes point en rapport avec l'énorme population de la France : que si avant la révolution vous viviez en sûreté au sein de ce peuple immense , c'est qu'on ne l'avait pas accoutumé à vous regarder comme son ennemi. Qu'une fois rentrée & comme répandue dans ce vaste royaume , vous y péririez une seconde fois par une conspiration universelle , si vous ne secondiez par la raison , si vous ne consolidiez par la sagesse le nouvel ordre que la force de la contre-révolution nous prépare. C'est à vous à cultiver les fruits de la paix , & à les faire goûter au peuple. Car des deux puissantes divinités qui

vous accompagnent, l'une, secourable étrangere, doit vous quitter; la persuasion, sa compagne, vous restera.

Vous distinguerez la populace des payfans, & les payfans de la bourgeoisie, état où commence la vanité & par conséquent la jalousie. Vous détromperez aisément les habitans des campagnes, & vous n'aurez plus à combattre que la vile populace & les bourgeois.

Comme vous sentirez qu'il faut repousser la violence par la force & le raisonnement par la raison, vous ne direz point à cette populace, *on vous trompe*, car elle ne vous en croirait pas. Comment, en effet, pourrait-elle vous écouter, si vous descendiez jusqu'à raisonner avec elle? Employée, fêtée & toujours bien payée par les factieux, ce n'est que de vos malheurs que date l'illusion de sa prospérité. Les longues saturnales de la révolution n'auront paru que trop courtes à ces brigands : loin de se rendre à la voix de l'ordre, ils vous offriront plutôt leurs piques & leurs poignards, & voudront vous vendre leurs fureurs au prix où les ont payées vos ennemis ; tant c'est un funeste instrument que cette populace propre à tous les partis, prête à tous les crimes !

Vous repousserez leurs horribles services, & autant la révolution en a vomi dans les villes & dans les campagnes, autant vous en ferez rentrer dans les dépôts, dans les ateliers publics & dans les cachots qui les réclament.

Mais les bourgeois exigeront sur-tout les lumières de votre raison : c'est à eux que la plus séduisante des révolutions que puissent jamais offrir les annales du monde, a fait savourer son poison ; ce sont eux, qu'une fausse philosophie a tant irrités contre vous : c'est parmi eux que vous retrouverez long-temps encore les racines de l'arbre

que
ven
lége
céré

I
vern
à ce
on
du
don
pro
neu
cho
mon
bre
ler
sein
l'éga
rent
ture
fiecl
quer
gean
un t
qu'il
à la
à l'é
pou
dific
& d
V
était
l'éga
univ
V
nité
toit

que vous allez extirper. Vous les surprendrez souvent dans le rêve de l'égalité. Il faudra une main légère & délicate pour toucher à des cœurs si ulcérés, & pour diriger des esprits si malades.

Les remèdes de la raison, du temps & du gouvernement, seconderont vos efforts. Vous direz à cette classe jalouse, qu'en détruisant la Noblesse, on anéantit le seul but du travail, le seul prix du mérite, le seul état qui relève la pauvreté & donne de l'éclat & de la grace à la richesse. Vous prouverez aisément à ces esprits vains & soupçonneux, que leur amour-propre serait toujours plus choqué de la nombreuse classe que l'égalité ferait monter jusqu'à eux, que charmé du petit nombre qu'elle y ferait descendre. Vous leur rappellerez l'étrange aveu qu'ils ont fait eux-mêmes au sein de l'assemblée, en convenant *du supplice de l'égalité*. Quand les Rois & la Noblesse conquièrent les Gaules, les vainqueurs se trouverent naturellement plus haut que les vaincus. Après 13 siècles les vaincus se relevent & disent aux vainqueurs : *soyons égaux*, & il se trouve que la vengeance est terrible. Qui a donc pu leur arracher un tel aveu ? est-ce instinct ou conscience ? Quoiqu'il en soit, ils ont rendu un éclatant hommage à la hiérarchie des rangs, à la propriété des noms, à l'émulation, ce noble ressort des empires, qui pousse toujours l'homme vers les hauteurs de l'édifice social, par la double échelle des dignités & des richesses.

Vous leur observerez que si jadis la supériorité était quelquefois orgueilleuse, aujourd'hui c'est l'égalité ; ce qui a rendu en France l'insolence universelle.

Vous ne ferez point avec eux une guerre de vanité, car vous y seriez vaincu, si toutefois elle n'étoit pas interminable.

Nos philosophes tâchent d'avilir l'honneur des gentilshommes. Vous leur demanderez si un sentiment qui fait mépriser la vie & la fortune, est un sentiment méprisable : vous leur demanderez si leur philosophie a fait de plus grands miracles. Qu'ils sachent que le peuple qui inventa l'honneur, tenta toutes les vertus sur l'orgueil & leur donna une base immortelle. Un peu de philosophie écarte de cette politique, beaucoup y ramène.

Vous les ferez rougir eux-mêmes d'avoir toujours accordé aux grandes fortunes une considération qu'ils refusoient aux plus grands noms ; & pour les mieux toucher par un trait de franchise, vous en rougirez avec eux.

La plupart des gens de lettres feront pour vous des ennemis encore plus redoutables. Ils veulent détruire les aristocraties politiques, persuadés qu'il leur en reste toujours une indestructible, celle de l'esprit. Ils vous feront la guerre des Sophismes & multiplieront autour de vous les fléaux de l'Imprimerie, seule plaie dont Moïse oublia de frapper l'Egypte.

Ne vous dissimulez pas qu'il existe en effet une lutte terrible entre l'Imprimerie & l'Artillerie. Quel en sera le fruit pour le triste genre humain ? La providence qui plaça ces deux inventions à la même époque, dans la marche éternelle des temps & des événemens, a-t-elle voulu proportionner le remède au mal ? N'a-t-elle donc pas prévu que ce qui devoit éclairer l'homme, l'égarerait ; que ce qui devoit le protéger, l'opprimerait ; & qu'elle ouvrait ainsi deux cataractes de plus au déluge de maux dont la terre est submergée.

Quoiqu'il en soit, le gouvernement qui est la vie même du corps politique, dirigera avec sagesse le redoutable instrument de la pensée. Il n'oubliera jamais cette importante vérité : *qu'un écrivain peut*

recr
recr
S
prie
une
Q
fort
du
Nob
com
logn
caste
l'hon
marc
N
la ré
& q
gém
voix
gent
la lé
Fran
Na
taires
Que
que
pere
Un
divise
l'adv
l'état
diffen
Vo
prop
neté
Re
plans

recruter parmi des soldats , et qu'un Général ne recrutera jamais parmi des lecteurs.

Souffrez qu'en terminant, j'ajoute encore une prière à ce que me dicte mon dévouement pour une si belle cause.

Quoique la monarchie déchirée reclame vos efforts, dites-vous bien que c'est plutôt au secours du Monarque que vous courez. Souvenez-vous, Noblesse Française, que vous n'êtes ni souveraine comme en Allemagne, ni féodale comme en Pologne, ni législative comme en Angleterre, ni caste sacrée comme dans l'Inde; mais que née de l'honneur, vous devez vivre & mourir sur les marches du Trône.

Ne vous cachez point à vous-même qu'avant la révolution, chacun en voulait une à son gré, & qu'il semble que pour opérer celle dont nous gémissons, la fortune n'ait fait que recueillir les voix. Cette observation vous rendra plus indulgente pour ceux qui se sont guéris plus tard de la lèpre démocratique, & vous ne priverez pas la France des secours du repentir.

Ne cherchez pas à rendre les rigueurs héréditaires, sous prétexte que les faveurs l'étaient aussi. Que la grace soit plus exacte que la justice, & que l'enfant toujours honoré des vertus de son pere, soit toujours absous de ses crimes.

Unis par le malheur, n'allez pas vous laisser diviser par le succès; de peur qu'on ne dise que l'adversité n'a pu vous mûrir, & de peur que l'état ne tombe de l'anarchie populaire dans les dissensions aristocratiques.

Vous savez combien il est impossible que les propriétés soient respectées, quand la souveraineté est attaquée.

Repoussez tout esprit de système & tous ces plans que l'intrigue s'empresse d'offrir à l'am-

bition , & sauvez nous de tous ceux qui veulent nous sauver.

Vos embarras commenceraient le lendemain de vos succès , & vous jetteriez, sans le savoir, les germes d'une nouvelle révolution, si vous ne vous reposiez pas aveuglément sur la sagesse d'un Roi qui a vu le mal & le danger plus long-temps & de plus près que vous , & à qui le peuple Français doit de plus hautes réparations. Il n'oubliera pas que tout peuple est enfant, que tout gouvernement est père , & il fondera la justice sur la raison & la raison sur la clémence.

Mais je ne vous retiens plus : allez, volez sous les étendards de ce nouvel Agamemnon qui voit flotter autour de lui les drapeaux des Césars, des Rois & des Princes , & qui n'a que sa modestie à opposer à tant de gloire. Vous entreprenez avec lui la guerre la plus juste pour les droits les plus sacrés, pour le Roi le plus malheureux, pour le salut de la patrie, pour l'exemple du monde.

Bruxelles ce 8 Août 1792.

DE LA VIE POLITIQUE, DE LA FUITE ET DE LA CAPTURE DE M. LA FAYETTE.

LA fortune dont les jeux sont quelquefois d'éclatantes justices, vient de nous livrer le Général La Fayette. Ne pouvant nous étonner par un grand homme, elle a voulu nous étonner par un grand événement; elle a voulu que le chef des démocrates se réfugiât parmi des aristocrates; que

l'apôtre de l'insurrection ne se sauvât qu'à peine des poignards du peuple ; & que l'homme de la constitution ne se dérobat aux échafauds de la liberté, que pour tomber sous le glaive des loix.

Placé entre ceux qu'il a tant servis & ceux qu'il a tant outragés, le général La Fayette n'a point hésité. Ce serait l'hommage de l'estime, si ce n'était l'hommage de la peur.

Je dis qu'il n'a point hésité ; car, quoique son dessein fut de surprendre l'hospitalité, en se couvrant du nom d'émigré, & de passer en Hollande, il n'en est pas moins vrai que, poursuivi par les Jacobins, cette terre ennemie lui a paru un asyle.

Ce n'est pas comme un autre Coriolan, qu'il se soit présenté tout-à-coup sous les tentes des Volques, avec la noblesse & l'intérêt attaché au malheur ; La Fayette n'a rien de Romain. Mais c'est plutôt que la liberté accordée à l'infame Théroigne, lui a fait concevoir, s'il était arrêté, le lâche espoir d'une semblable faveur.

Quel est donc cet homme qu'une révolution n'a pu aggrandir, que le malheur n'empêche pas d'être vil & méprisable ? Pour le connaître, il faut le détacher de cette révolution à laquelle il s'est tant attaché. Nous verrons alors, que pareil à ces rochers qui empruntent leur air menaçant de la montagne qui les porte, & qui une fois tombés dans la plaine, ne sont plus qu'un embarras pour le voyageur ; La Fayette, après avoir effrayé l'Europe au nom de l'insurrection Française, n'embarrasse plus que les gazettes du problème de sa réputation.

Parcourons rapidement les traits de ce héros sans masque & sans échasses, & faisons le descendre à sa vraie dimension. En vain j'étendrais le tableau ; l'homme se raccourcirait toujours ; mais

qu'on me pardonne quelques détails : il ne faut souvent qu'un trait pour peindre les grands hommes ; il en faut une infinité pour peindre les petits.

Quand La Fayette, paraissant faire un usage héroïque de son nom, de sa fortune & de sa jeunesse, partit pour l'Amérique, il emporta avec lui cette espèce d'intérêt vulgaire qu'on accorde aux nouveautés. L'incertitude y ajoutait encore ; on ne savait jusqu'à quel point un enfant timide & silencieux, guidé par un obscur instinct, pouvait un jour devenir un homme. Quoiqu'il en soit, il eut quelque part aux succès de l'insurrection Américaine. Sa tournure Irlandaise ne déplut pas à Washington, à ce même Washington qui depuis n'a pu voir sans pitié le gouvernail de la révolution Française, entre des mains, qui en Amérique, ne lui répondaient pas même de quelques drapeaux.

De retour en France, La Fayette trouva une réputation toute faite, & il en prit l'investiture. Il eut pour lui les femmes, qui cherchent si souvent la gloire dans le bruit, la profondeur dans le silence, la bravoure dans le maintien, & la raison de tout dans la mode.

Il cachait, depuis quatre ans, sa sourde ambition sous l'hypocrite éclat de quelques galanteries, lorsque les embarras du gouvernement lui donnerent les plus grandes espérances. On assembla les Notables. Mais ô douleur ! La Fayette fut oublié. Aussi-tôt le Ministre est entouré des manœuvres de l'intrigue & des supplications de la beauté. Plus occupé des personnes que des choses, M. de Calonne ne résista pas, & répara malheureusement la faute qu'il n'avait pas faite. On fait comment La Fayette se fit aussi-tôt une vertu de l'ingratitude, & s'arma contre le crédule Ministre de toute la force des circonstances.

L'Archevêque de Sens, ayant rapidement conduit la France au bord des Etats-généraux, La Fayette brigua l'honneur de représenter un coin du royaume, & offrit de le sauver tout entier. Une foule de jeunes gens que son exemple avait attirés en Amérique, & qui en avaient rapporté comme lui l'inoculation de la démocratie, entrèrent aussi aux Etats-généraux; ayant tous des idées neuves, tous certains de régénérer la nation, & guettant comme lui l'occasion de semer la république en France.

Les Etats-généraux s'assemblent : le Roi peint en peu de mots la détresse des finances; M. Necker parle longuement de sa vertu, & l'assemblée perd en un jour l'espoir d'être corrompue & la crainte d'être réprimée.

Je ne ferai point ici le tableau de l'insurrection générale, qui renversa un des plus beaux Trônes du monde, & dénatura le plus aimable des peuples. Je dirai seulement que La Fayette qui trempait déjà dans les fermentations de Paris & dans les plans de l'assemblée, revêtu à la fois du nom de député & du titre d'insurgent, fixait naturellement les regards des conjurés & de la populace. M. Bailly, cet astronome qui n'a vu que de beaux jours dans la révolution, l'aidait puissamment à séduire les Gardes Françaises & les troupes du champ de Mars. *Le Roi*, disaient-ils tous deux aux soldats, *est entouré des ennemis de son peuple : s'il était libre, il vous dirait lui-même que c'est lui être fidèle, que de l'abandonner en ce moment.* En un mot, la conjuration éclate; on renvoie les troupes; La Fayette est nommé Général des gardes Nationales, aux acclamations Parisiennes; & le Roi se voit forcé de lui confirmer un titre qui légitimait la rébellion.

Si La Fayette eut reçu de la nature un cœur droit

ou du moins un esprit un peu vaste , il aurait songé d'abord à rallentir & à diriger la violente marche de l'insurrection ; mais au contraire , il l'excite ; il la précipite , il la justifie ; que dis-je ! il la sanctifie , en prononçant avec emphase cette maxime qui fera sa sentence : *l'insurrection est les plus saint des devoirs.*

Tel est en effet le caractère de La Fayette. Dans les principes , le côté faux lui paraît toujours le côté neuf ; dans les actions , il croit saisir le coin de grandeur , quand il a saisi le côté atroce. Ce qui le prouve , c'est l'horrible sang-froid dont il contemple le long martyre de Foulon ; & sa dernière parole , en envoyant l'infortuné Berthier sous la garde de huit soldats à travers vingt mille assassins ; *ne faites pas* , criait-il , *de violence au peuple.* . . . Il poussait la victime , & criait de ménager les bourreaux.

Mais laissons là ses crimes contre l'humanité , & voyons ses attentats contre son maître & son Roi. Armé de la force & fort de l'opinion , il dépendait de lui de soustraire le Monarque aux entreprises tantôt insolentes , tantôt régicides des factieux & de l'assemblée. Mais il ne se sert de ce double levier de l'opinion & de la force , que pour pousser toujours plus ce malheureux Prince sous les roues de leur char triomphant. Il prend de la main de quelque philosophe du Palais Royal une déclaration des Droits de l'homme ; se pare de ce crime d'emprunt dans l'assemblée Nationale , & contribue ainsi à donner un code à la révolte.

La Fayette ne brille pas moins dans la nuit du 4 Août , qu'on peut appeler *la St. Barthélemy des propriétés.* Mais un projet plus sinistre , germait depuis quelque temps dans les replis de son cœur.

Louis

Louis XVI, ayant encore quelques symptomes de Royauté, étant encore environné de ses fideles Gardes & d'une partie de la Noblesse, lui paraissait ou trop indépendant, ou trop à l'abri d'une insurrection : Versailles lui semblait trop loin de Paris. Il conçoit donc le dessein d'arracher le descendant de soixante Rois au séjour de ses peres ; de massacrer, s'il le faut, ses fideles serviteurs ; & de le conduire, baigné de leur sang, sous le joug de la capitale ; certain de disposer à jamais de l'empire, s'il enchainait un Roi & protégeait un sénat.

Il communique son étincelle, & Paris s'enflamme. C'est la nuit du 6 Octobre, nuit à laquelle il est plus aisé de donner des larmes qu'une épithete.

Averti du carnage des Gardes-du-Corps, il feint de n'y pas croire : il ignore ce qu'il fait, traite d'oui-dire ce qu'il entend, & de vision ce qu'il voit : il trompe le Roi, une partie de l'assemblée & tout le château, laisse les postes dégarnis, & pour se donner un air d'innocence, il va consacrer au sommeil cette nuit, qui fut la dernière pour la maison du Roi. La famille Royale reste donc entre un défenseur qui dort & un ennemi qui attaque. On n'oubliera jamais, & il n'est que trop impossible d'oublier ce sommeil de la barbare hypocrisie & de la froide atrocité : le crime qui veille n'est pas si exécrable.

La Fayette dira peut-être que cet ennemi que j'indique ici, que le Duc d'Orléans, puisqu'il faut le nommer, méditait le meurtre même de la famille Royale ; & qu'auprès d'un tel attentat le sien s'efface & s'évanouit. Il dira sans doute qu'au premier avis des dangers de la Reine, il vola au château, n'écoula plus que son devoir & repoussa la horde des assassins.

Voilà en effet son titre. Je conviens qu'il n'a

pas souffert qu'un autre mêlât son poignard à ses bayonnettes, ses fatellites à ses troupes, sa conspiration à ses projets; & c'est à cette rivalité que nous devons les jours de la Reine & du Roi. La Fayette écarte le fer, qui lui raviroit un captif couronné, & lui donnerait un ennemi pour maître : il sauve au Roi le coup de poignard, parce que ce serait le dernier coup : il oppose donc avec succès 15 mille soldats à quelques assassins. En un mot, Philippe d'Orléans voulant égorger Louis XVI & regner. . . . Le Général La Fayette voulant enchaîner Louis XVI & regner. . . . Je vois-là deux criminels, & ne vois pas d'innocent. Il ne manquerait plus aujourd'hui que de les voir s'excuser, se défendre tous deux au nom de la haine & du mépris qu'ils ont l'un pour l'autre, & s'en glorifier à la fois!

La Fayette reste donc payé de la différence qui existe en effet entre son crime & l'attentat du Duc d'Orléans, par la victoire qu'il remporta sur lui. Ce point ne peut donc entrer dans la balance de ses destinées.

Voyons-le maintenant lorsqu'il a mis son rival en fuite. Fier de son triomphe, sûr de son captif, il se présente à l'assemblée; lui rend compte de la nuit du 6 Octobre; justifie les meurtres, en invoquant le témoignage des meurtriers; brave les consciences qui frémissent autour de lui; flatte les tribunes qui tressaillent de joie, & reste à la fin de sa harangue couvert du sang des Gardes-du-Corps & du suffrage de leurs bourreaux.

Par-tout il justifie la force, quand il pourrait fortifier la justice.

De jour en jour il adule plus bassement le peuple. Il dit & écrit aux porte-faix de Paris : *exécuter vos ordres, mourir s'il le faut pour obéir à vos volontés; tel est le devoir sacré de celui que*

vou
né
n'a
rues
C
imm
disc
reste
Sa M
man
gent
Mon
à de
l'hon
chem
E
avait
reurs
des f
four
lui p
mais
rouch
natio
l'opp
crime
tacle
tiere;
mes v
fent q
ce; il
des re
La
partis
cains,
le, tou
n'a qu

vous avez daigné nommer votre Commandant-Général. Ainsi parle ce fils aîné de la liberté, qui n'a renversé une Cour que pour ramper dans les rues.

Ce système d'adulation le dirige désormais. Il immole à la cruauté du peuple, l'imprudent & discret Favras, & à la vanité des bourgeois un reste de Noblesse qui veillait encore à la porte de Sa Majesté. Il alarme le cœur du Roi, en lui demandant la vie ou les armes de cette poignée de gentilshommes, qui ne se rendent qu'à la voix du Monarque. La Fayette distribue leurs dépouilles à des voleurs en uniformes, & poursuit ainsi l'honneur & la royauté dans son dernier retranchement.

Enfin la mesure était comblée. Louis XVI avait fait au despotisme de l'assemblée, aux fureurs des factieux, aux entreprises du peuple, des sacrifices qui laissaient la révolution sans ressource, & la Constitution sans espoir. La Fayette lui permet un jour d'aller respirer l'air à St. Cloud; mais le Roi captif s'aperçoit à l'insultante & farouche résistance du peuple, & même de la garde nationale, que son tyran n'a de force que pour l'opprimer. Il songe alors à épargner de nouveaux crimes à la nation; il veut enfin abréger un spectacle si long & si douloureux pour l'Europe entière; ses regards abattus se tournent d'eux-mêmes vers les débris errans de la Monarchie; il sent que le destin de la France n'est plus en France; il peut trouver aux extrémités de l'empire des restes de chaleur & de vie; il part.

La capitale est frappée de la foudre : plus de partis, plus de factions : monarchistes, républicains, noblesse, bourgeois, brigands, tout se mêle, tout est confondu : le péril unit tout, la crainte n'a qu'une couleur, le désespoir qu'une voix.

La Fayette sur-tout étonne ses satellites ; car , la peur exceptée , jamais les passions n'avaient changé son visage. Pâle , éperdu , frémissant , il flotte , il court , il semble chercher sa proie égarée , & reste lui-même celle du peuple ombrageux , féroce , immense , qui l'environne : ses officiers sont maltraités , sa tête menacée ; & c'est sur cette tête menacée , qu'il jure de ramener son royal captif. A sa voix Paris vomit des couriers , & la France se couvre d'émissaires. . . . Une cruelle Providence veut que la victime soit ramenée.

Je ne ferai ici qu'une réflexion : c'est combien un Roi est nécessaire aux Français. Objet de haine ou d'amour , de respect ou d'outrage , il en faut un. Voyez Louis XVI : dans cette révolution si républicaine , il paraît un obstacle à tout. Disparaît-il ? tout est perdu. Ainsi les blasphèmes & les adorations des hommes , attestent également un Dieu.

Des joies cruelles annonçaient déjà dans Paris , l'arrestation & l'arrivée du Roi. La Fayette passe d'un abattement trop visible à une fureur concentrée : sombre & satisfait , il marche au devant de la Famille Royale , qui s'avancait lentement , rassasiée d'opprobres & d'amertumes , dans une marche de plusieurs jours , sous un soleil brûlant , à travers les campagnes poudreuses & les flots toujours croissans d'une populace indomptée. La Fayette s'approche & donne encore à ce peuple des leçons d'irrévérence & d'inhumanité ; il se plaît à écraser un Roi de France , séparé de son Trône , sous la prétendue souveraineté des poissardes & de forts de la halle : il crée des supplices au malheur & des affronts à la Royauté.

En effet , on entre à peine dans la capitale , on décide sur l'accueil qu'elle ferait à son Roi , qu'à l'ordre du Général les têtes se couvrent , les cœurs

se glacent , les voix restent muettes : tout est de fer autour de Louis XVI. Par cette horreur silencieuse , La Fayette faisait entendre au peuple qu'il allait devenir le juge de son Roi.

Enfin le Louvre se présente aux yeux de l'infortuné Monarque ; ses grilles & ses voûtes le débordent enfin à un jour odieux , à une terre perfide , aux regards de cette multitude , qui fut jadis son peuple. C'est alors que La Fayette qui avait affecté jusqu'ici les airs d'un maire du Palais , descend tout-à-coup au rôle de geolier , dont les fonctions étroites & cruelles conviennent mieux à son ame froide & minutieuse. Il étonne Paris de ses précautions & de ses recherches. Le palais des Thuilleries hérissé de bayonnettes , des toits jusques aux fondemens , est infesté , au dedans de postes , de sentinelles & des rondes perpétuelles d'une soldatesque insolente. La Famille Royale ne jouit pas même de cet intervalle de liberté , que la nuit annonce à toute créature ; le sommeil est interrompu , les lits sont visités , la pudeur est outragée ; pendant près de trois mois , l'infatigable La Fayette se multiplie autour de ses captifs. *Il ne dort plus.*

Cependant l'Europe s'indigne , & l'assemblée s'effraye. Elle sent la nécessité de sauver le Monarque , & le danger de pousser le peuple : il est temps de donner une base & un terme à ses travaux ; elle arrête elle-même sa marche triomphale ; on décrète que le chef-d'œuvre de la Constitution sera présenté au Roi , & qu'il le signera , sous peine du Trône & de la vie.

La Fayette assuré d'avoir dégoûté Louis XVI d'un nouveau départ , & voulant rester le maître du Roi de la Constitution , embrasse aussi-tôt le parti dominant dans l'assemblée Nationale.

Mais ce nouvel esprit de nos législateurs ne se

communiqué pas même à la dixième partie des auteurs de la révolution. La grande majorité murmure ; elle se plaint, qu'on l'ait poussée depuis plus de deux ans à la démocratie par tant de harangues, d'argumens & de crimes, pour tomber enfin dans une espèce de Monarchie. L'anniversaire de la fédération arrive, & cette époque ajoute aux moyens des mécontents & aux perplexités de l'assemblée Nationale. Car déjà le peuple est au Champ de Mars, il y est tout entier, il étend déjà la main sur l'autel de la patrie, il prête & reçoit des sermens. A quels signes faudra-t-il donc reconnaître sa souveraineté ? lorsqu'au mois de Juillet 1789, son insurrection contre le Roi fut légitimée, avait-elle un si grand caractère ?

L'assemblée délibère entre la souveraineté de ce peuple & sa Constitution ; elle ose se décider pour son ouvrage contre ses Souverains. (Car il faut ici parler son langage.) La loi martiale est décrétée, & La Fayette est chargé de ce périlleux ministère. Il hésite, il avance, il recule entre deux abîmes. Le premier coup de fusil, parti sans son ordre, décide la question ; on tire sur le peuple : la Constitution est teinte de sang, & l'assemblée a semé au Champ de Mars les dents du dragon. Ici commence un nouvel ordre de choses.

Le corps législatif a perdu l'idolâtrie des peuples ; effrayé d'avoir enfanté ce qu'il n'a pas conçu, il précipite sa fin, & brise avant de se dissoudre le sceptre de Général dans les mains de La Fayette.

Ce que l'assemblée n'a pas conçu & qu'elle a pourtant enfanté, c'est la secte dominante des Jacobins. Déjà les tribunes fourmillent & regnent par-tout sur les assemblées, comme les clubs sur les municipalités & les directoires, comme les

bonnets sur les chapeaux : déjà les piques se dressent fierement entre les armes de ligne & les fusils de la milice bourgeoise. La nation subit sa dernière métamorphose , & l'esprit de la révolution l'emporte d'un bout de la France à l'autre , sur la lettre de la Constitution.

Cette machine dont le jeu n'a jamais réjoui l'œil de ses artisans , parce qu'elle n'a jamais marché un seul jour , la Constitution ne peut assurer la vie ni les propriétés de personne ; & c'est en effet de la fidélité du Roi à cette Constitution , que datent ses derniers malheurs. Je n'en poursuivrai pas le récit , parce que La Fayette y est étranger ; & s'il faut le dire , parce que la sensibilité & même l'imagination de l'homme ne sont pas de mesure avec des malheurs si grands & si répétés.

„ Pourquoi , dans les révolutions d'un empire ,
 „ donne-t-on d'abord tant de larmes aux premiers
 „ malheurs du Prince ? C'est que dans sa per-
 „ sonne les premiers coups de la fortune outragent
 „ & renversent d'abord la puissance & la
 „ majesté. Si la fortune s'obstine , ses dernières
 „ rigueurs ne tombent plus que sur la triste hu-
 „ manité. Il en est de la personne des Rois , com-
 „ me des statues des Dieux : les premiers coups
 „ portent sur le Dieu même , les derniers ne
 „ frappent plus qu'un marbre défiguré. „ —
 Mais quel nouveau jour écarte ces sombres images ?
 Le nord de la France s'éclaire : la brillante victoire
 marche & s'avance à travers le cahos : sa voix
 sonore rétentit dans l'empire de l'anarchie. Je vois
 planer l'aigle des Césars : je vois un grand Monarque
 suivi d'un cortège de Princes : Louis XVI se ranimant
 des les embrassemens de ces personnes sacrées , &
 rallumant les rayons éteints de sa Couronne au diadème
 de Frédéric-Guillaume.

La chute de La Fayette me rappelle. Il s'est caché dans ses terres, non pour jouir en paix du spectacle de cette liberté & de cette égalité, que lui ont coûté tant de crimes, mais pour échapper aux Jacobins de Paris, pour briguer les voix des provinces, & se rendre encore redoutable. Aussi dès qu'on songe à la guerre, obtient-il une armée. Il va camper aux frontières du nord, où pendant une campagne de trois mois entiers, le Général n'expose que sa réputation & ses amis.

Enfin les Jacobins, soit déité, soit ennui des malheurs de la Monarchie, se font les instrumens de la Providence. Ils demandent à grands cris la tête de tous les Députés Constitutionnels, & mettent un prix à celle de La Fayette. La nouvelle assemblée décrète leurs sentences.

Ce Général qui n'avait pas quitté son armée, quand elle immolait Foulon, Berthier & les Gardes-du-Corps, quand elle menaçait les jours de LL. MM. la quitte quand il est menacé lui-même. Il fuit, il disparaît de la scène de la révolution, comme un héros de théâtre qui tombe & finit avant la pièce. Se faisant un bouclier de ce nom d'émigré, dont il a fait un crime capital à tant de malheureux Français, il se présente, suivi de quelques traîtres, aux postes avancés de l'armée Autrichienne : il est pris & reconnu.

Tel est La Fayette, tiré du labyrinthe politique où il avait égaré sa vie ; telle est sa vraie nature, prise dans les replis de son cœur & dans les détours de son esprit. Ce n'est plus un homme décidé entre la sottise & la scélératesse, mais un homme qui se compose sans cesse de l'une & de l'autre : toujours faux dans les plans, toujours cruel dans l'exécution ; absurde dans l'ensemble, & criminel dans les détails.

Et dubitamus adhuc mercedem extendere factis !

R É F U T A T I O N

*Des calomnies répandues contre le Clergé Français ,
refugié en Angleterre.*

LORSQUE Louis XIV, par une mesure aussi impolitique que contraire au véritable esprit de l'évangile, eut banni les protestans de son royaume, nous ne voyons pas, que les Ministres dans les Cours étrangères, ni ses sujets Catholiques répandus dans les états voisins, ayent cherché à poursuivre ces malheureux proscrits chez les peuples qui leur donnerent asyle. Il n'en est pas de même de la haine, que le zele philosophique, bien plus ardent que le zele religieux, a voué aux Ministres du culte Catholique, que les décrets de l'assemblée Nationale, & la crainte de subir le sort de leurs confreres massacrés, ont forcé d'abandonner leur patrie, & de se refugier chez les nations hospitalieres, qui les accueillent sur leur territoire.

Les calomnies les plus atroces & les plus absurdes, les moyens les plus odieux & les plus violens sont mis en œuvre par la secte Jacobite, pour porter tous les peuples de l'univers à repousser de leur sein une classe d'hommes, contre laquelle ses plus grands ennemis n'ont jamais pu articuler un seul crime prouvé légalement. Il semble, qu'en poursuivant l'anéantissement de ces tristes victimes, ils espèrent faire disparaître ce monument importun de leurs forfaits, ou qu'ils cherchent à se venger de n'avoir pu réussir à les détruire entierement dans leur propre pays, du seul & même coup qui a fait tant de martyrs dans

le courant de Septembre. Des faits incontestables, rendent sensibles & justes les reproches que nous faisons ici aux révolutionnaires de France.

Nous ne les suivrons pas dans leurs vagues déclamations contre la circulaire de l'Archevêque de Malines, en faveur des prêtres Français réfugiés dans les Pays-Bas. Nous nous bornerons aux diatribes que ces hommes de sang répandent en Angleterre, pour animer contre eux le peuple qui a paru le plus touché de leur sort, le plus disposé à en adoucir les rigueurs. La correspondance des Jacobins Français retirés en Angleterre, est consignée dans les journaux de Gorfas, c'est-à-dire, dans la sentine où se déchargent les égouts qui charrient les immondices de la révolution d'outre-mer. Dans une lettre datée de Londres, & insérée dans le N^o. 26, du Courier des 83 départemens, on lit : „ Que l'hypocrisie des réfrac-
 „ taires est connue, qu'ils commencent à inspirer
 „ du mépris; que le 19, un orateur populaire
 „ représentait avec force dans la rue de Suffolk,
 „ le danger de l'importation de cette race d'hom-
 „ mes, dont la croyance est, qu'un autre hom-
 „ me peut les délier de tous les devoirs de la
 „ société; qu'ils sont connus pour tout sacrifier
 „ à la propagation de leurs principes, jusqu'à
 „ briser tous les liens de la reconnaissance. „

Comment peut-on espérer que des déclamations si absurdes, si dénuées de preuves, seront capables de porter à des mesures violentes le peuple le plus renommé pour avoir un caractère réfléchi & un sens droit. Non, ils ne peuvent être des hypocrites, ces hommes qui sacrifient leurs biens, leur état, leurs habitudes les plus chères, pour suivre la voix impérieuse de leur conscience. Non, ils ne sont pas des parjures ces Ministres fideles, qui, par un seul mot, auraient pu se

pré-
de-
cru-
A
con-
fera-
leur-
plu-
ren-
tou-
tou-
tion-
S
çais
dev-
con-
quo-
qui-
par-
faie-
faie-
leur-
ges,
leur-
déli-
con-
O
cipe-
ces
pou-
men-
& d
mes

(*
de co-
Angla-
prit a
le vrai

préserver de l'exil , s'arracher à tous les genres de vexations , au danger évident d'une mort cruelle.

A ne considérer les vérités , pour lesquelles ils combattent que comme de simples opinions , ils feraient encore dignes de l'estime publique par leur généreux dévouement. Et aucun peuple n'est plus capable d'apprécier leur conduite & de leur rendre justice , que le peuple Anglais , chez lequel tout ce qui tient à des principes constans , est toujours assuré d'exciter des sentimens d'admiration. (*)

S'il est vrai , que la *croyance* des prêtres Français , est qu'un homme peut les délier de tous les devoirs de la société , pourquoi se sont-ils laissés condamner à une rigoureuse déportation ? Pourquoi se sont-ils privés volontairement de tout ce qui attache le plus les hommes à la vie , de leurs parens , de leurs amis , des sociétés qui remplissaient agréablement les intervalles que leur laissaient les devoirs du saint ministère ? Tandis qu'il leur était si facile de conserver tous ces avantages , en se prêtant à un serment , dont leur *croyance* leur offrait des moyens si commodes de se faire délier ; dès qu'il commencerait à peser sur leur conscience.

On parle de leur zèle à propager leurs principes : mais , quels plus ardens propagateurs que ces missionnaires Jacobins , qui couvrent l'Europe pour soulever les peuples contre les Gouvernemens ? qui prêchent publiquement dans les cafés & dans les tavernes de cette capitale , leur dogmes désorganifateurs , qui insultent avec des con-

(*) Un ecclésiastique Français se servit dernièrement du terme de *compassion* , pour exprimer à M. Burke les sentimens que les Anglais manifestent pour les Français réfugiés. De la *compassion* ! reprit avec vivacité le célèbre orateur , dites , M. du *respect* , c'est là le vrai sentiment que vous nous inspirez.

torfions horribles quiconque veut s'élever contre leurs perfides insinuations, & dont l'anarchie semble être le seul élément dans lequel ils puissent exister ? Au surplus, quelle influence pourraient avoir sur la croyance d'un million d'hommes, que renferme la ville de Londres, 1000 ou 1200 individus, séparés des naturels du pays, par leurs mœurs, leurs habitudes, & sur-tout par la diversité de leur idiôme, & qui d'ailleurs se regardant comme de simples passagers, ont un si grand intérêt à se concilier la bienveillance de leurs généreux hôtes ?

Le correspondant du Sieur Gorfas, lui mande, que les prêtres Français ont eu „ l'impudente „ gaucherie de publier à Londres un martyrologe, où l'on trouve l'apologie de la St. Barthélemi, la satire des protestans & des injures „ grossières contre le peuple Anglais. „ Ce livre est sans doute de l'invention du correspondant. Les prêtres réfugiés en ignorent l'existence. Il serait très-possible que les Jacobins de Londres en eussent publié un de cette nature, & qu'ils le missent sur le compte de ces malheureux, contre lesquels ils ont renouvelé en France l'horrible massacre qu'ils leur reprochent, afin de les rendre plus odieux. Un tel procédé est tout-à-fait dans l'esprit des révolutionnaires, mais il faut espérer qu'ils ne trouveront pas dans la capitale d'Angleterre le même crédit, dont ils ont si cruellement abusé à Paris.

Au surplus, il n'est pas un seul prêtre Français, qui n'ait en horreur la St. Barthélemi. Les seuls hommes, dont ils aiment à rappeler le souvenir, quand il s'agit de cette affreuse journée, sont le célèbre Hennuyer, Evêque de Bayeux, qui s'opposa avec tant de courage & de succès au massacre des Calvinistes, en leur ouvrant un

asyle dans son église, en se mettant au devant des coups qu'on voulait leur porter, & ce brave d'Ortez, Commandant de Bayonne, qui, ayant reçu l'ordre de répandre leur sang, répondit n'avoir trouvé dans sa garnison que des soldats déterminés à se battre contre les ennemis de l'état, & pas un seul bourreau pour égorger des concitoyens. Les Jacobins ne pourroient-ils pas faire précisément une réponse inverse? Eh bien! ces deux hommes respectables appartenaient aux deux classes du peuple Français, qui ont éprouvé toute la fureur du parti dominant.

Quant aux prêtres Catholiques, quelque soit la différence de leurs dogmes & de ceux de protestans, cette différence, suivant l'esprit de l'évangile, ne doit avoir aucune influence, dans l'exercice des devoirs de la société. La morale, qui est la même dans toutes les religions, les condamnerait comme des monstres, s'ils étaient capables d'insulter un peuple qui les accueille avec tant d'humanité. Ils ont une opinion trop avantageuse du clergé Anglican, ils ont reçu trop de marques de sensibilité, trop de preuves de générosité de la part de ses membres les plus distingués, dans la cruelle circonstance où ils se trouvent, pour craindre qu'on puisse parvenir à lui inspirer de l'ombrage contr'eux. Ils esperent au contraire prouver, par la sagesse de leur conduite, qu'ils sont vraiment dignes de l'honorable hospitalité qu'on leur accorde, & que leurs sentimens sont à la hauteur de la plus belle des causes, pour laquelle ils souffrent.

Le correspondant Jacobin, dit que le *gouvernement* Anglais a beaucoup d'*inquiétude* par le séjour des prêtres Français à Londres. Certes, si quelques Français doivent lui inspirer de l'inquiétude, ce ne peuvent être que les émissaires de la

propagande , qui voudroient bien produire en Angleterre une désorganisation , semblable à celle qu'ils ont produite dans leur propre pays , qui prêchent déjà dans leurs tripots le *saint devoir de l'insurrection*.

Le Gouvernement *se repent* , dit - on , *d'avoir favorisé les momeries* des réfugiés. Il n'est pas question de momeries ; mais du droit sacré de l'hospitalité , exercé envers les généreux martyrs du Trône & de l'état. Les prêtres Français continuent d'en éprouver chaque jour les douces influences , tant de la part du Gouvernement , que de celle du peuple Anglais. La Providence permet que les actes s'en multiplient à mesure que les Jacobins redoublent d'efforts pour en arrêter le cours.

Enfin le correspondant „ prétend , que l'entretien de cette *vermine* ultramontaine , coûte „ au trésor plus de 2000 liv. sterl. par jour , que „ la source de la bienfaisance tarit à mesure qu'on „ reconnaît les vices & les prétentions de ces „ hôtes , qu'on pense à leur faire repasser la mer , „ ou à les mettre à Winchester. „

Les ouvrages solides & nombreux que le clergé de France a publié dans tous les temps contre ce qu'on appelle doctrine *ultramontaine* , sont connus de toute l'Europe. Tout le monde fait en Angleterre , que le *trésor public* n'a rien fourni pour l'entretien des réfugiés Français , que la souscription destinée à cet objet , croît sensiblement chaque jour ; que les prêtres qui repassent la mer , pour gagner les Pays-Bas , le font très-volontairement , dans le dessein de rentrer plus promptement au besoin dans leurs provinces respectives. Enfin tout le monde fait , que le Gouvernement a en effet offert le château spacieux de Winchester , pour y recueillir ceux des prêtres

Français, qui desireraient s'y retirer, afin d'y menager leurs ressources, au moyen de la vie commune, & parce que les denrées y sont à moindre prix qu'à Londres.

Le correspondant du Sieur Gorfes, fait toutes ces circonstances : mais l'intérêt de sa secte calomniatrice est de tout dénaturer ; mais il est impossible que les alimens les plus purs, les plus salutaires, passent par des canaux corrompus, sans s'imprégner des miasmes pestilentiels. Il fait combien il est facile de fermer les plaies que peuvent faire ses diatribes. Mais il compte que les cicatrices resteront, & qu'au besoin, il sera aisé de les rouvrir, afin de répandre plus efficacement le sang sacerdotal, dont lui & les siens sont si fort altérés.

On lit dans le N°. 21, du même Journal, une lettre du même correspondant de Londres, où il est dit, que *beaucoup de fripons déguisés en prêtres*, se sont mêlés parmi les réfugiés arrivant de France. C'est la seule vérité que renferme cette correspondance. Il est certain que plusieurs Jacobins ont pris l'air & la tournure des malheureux proscrits pour fuir la terre dévorante de leur pays, qui menace de tout engloutir, & persécuteurs & persécutés. On peut même assurer que quelques prêtres Constitutionnels sont de ce nombre ; qu'il s'en est présenté d'ainsi déguisés, au bureau des secours, pour avoir part au produit de la souscription, & qu'on ne s'est vengé d'eux, qu'en feignant d'ignorer leur qualité, dans l'espoir que, touchés de la conduite des victimes qu'ils ont fait, & qui auraient pu les déceler, ils viendront à résipiscence.

Ce n'est pas seulement dans les papiers d'outremer, que les Jacobins retirés à Londres, poursuivent les malheureux, dont ils voudraient anéan-

tir la race. Ils ne négligent rien encore pour glif-
fer leurs insinuations perfides dans les gazettes
Anglaises, dont ils peuvent tromper ou acheter
les rédacteurs. Ils y avaient d'abord fait publier
que le nombre des ecclésiastiques réfugiés se mon-
tait de 10 à 12,000. Leur but était de donner de
la jalousie au peuple de Londres, sur les charités
immenses qu'absorberait cette affluence, & lui
faire craindre que cet excédent de population
n'influat sur le prix des denrées. On sent le foi-
ble de ces objections; mais le peuple ne calcule
pas, & la plus petite appréhension sur l'objet de
sa subsistance, peut aisément le porter à des mou-
vemens violens, contre ceux qu'il soupçonne de
la lui vendre plus cher.

Cet artifice n'a eu qu'un succès momentané, sans
être accompagné d'aucune explosion. On a eu re-
cours à un autre. On a donné un état très-suspect de
la souscription formée à Londres, en faveur du clergé
Français, & du nombre de ceux à l'entretien desquels
elle est destinée. Les Jacobins ont dit dans une de
leurs gazettes, que la souscription se montait déjà à
20,000 liv. sterl. & qu'il n'y avait en tout que 1000
prêtres Français dans cette capitale, dont 500 seu-
lement se trouvaient dans le cas d'y avoir recours.

Leur double but est en cela, de ralentir la gé-
nérosité des Anglais, en faveur des ecclésiasti-
ques Français, & de représenter comme une pro-
fusion, l'emploi du produit immense de la sous-
cription. Rien de plus facile que de détruire les
calculs infidèles des Jacobins, par des calculs exacts
pris sur des pièces authentiques.

D'abord, il est certain qu'à l'époque où ont
paru les gazettes, qui ont donné des calculs si
exagérés, la souscription n'allait pas au delà de
4 à 5000 liv. sterl. On espère il est vrai qu'elle
montera beaucoup plus haut, lorsque le *prospec-*

tus

tus
des
C
pou
enco
dans
en a
mou
dans
coup
d'au
La
leurs
les ro
leur
a rete
cles c
des b
soufc
biller
l'hive
Te
près l
gazett
détail
vent p
rait p
fourb
çais re
la reco
liere q
reux p
qui af
rempl
naître
de fan
Grand
Ton

ius aura eu le temps de circuler dans l'intérieur des terres , où résident les grands.

Cette souscription est non-seulement destinée pour alimenter les prêtres réfugiés à Londres , mais encore pour entretenir tous ceux qui se trouvent dans l'étendue de la domination Anglaise. Or, il y en a de 12 à 1400 dans la capitale, 5 ou 600 à Portsmouth & aux environs, une centaine à Douvres & dans les campagnes qui avoisinent cette ville, beaucoup à Gosport, à Canterbury, à Hastings & en d'autres lieux; 2500 dans l'isle de Jersey.

La plupart de ces malheureux ont été pillés par leurs compatriotes, en quittant les frontières ou sur les routes en allant gagner leurs postes. On leur a volé leur argent, on les a dépouillés de leurs hardes. On a retenu leurs effets; tout, jusqu'aux montres, boucles de souliers & de jarretières, est devenu la proie des brigands patriotes. Ils sont dans le doute que la souscription fournisse à leur nourriture & à leur habillement; & l'approche de la saison rigoureuse de l'hiver, rend ce dernier objet d'une nécessité urgente.

Tels sont les calculs exacts & incontestables, d'après lesquels il convient d'apprécier les rapports des gazettes Jacobites. On a cru devoir entrer dans ces détails, parce que chez le peuple, l'erreur fait souvent plus de mal que la méchanceté, & qu'on ne saurait prendre trop de précaution contre l'astuce & la fourberie dont la race Jacobite est capable. Les Français réfugiés, croiraient s'être acquittés en partie de la reconnaissance qu'ils doivent à la nation hospitalière qui leur a ouvert son sein, s'ils étaient assez heureux pour contribuer à la préserver des malheurs qui affligent leur patrie. Et ils ne peuvent mieux remplir cette tâche, qu'en leur faisant bien connaître le caractère & les projets des tigres altérés de sang humain, que renferme la capitale de la Grande-Bretagne.

O B S E R V A T I O N S

*D'un Officier - Général Français, sur les derniers
mouvemens de l'Armée du Duc de Brunswick.*

Pour peu que l'on examine avec attention les cartes de France, par Cassini, et qu'on suive les opérations de M. le Duc de Brunswick, même dans les relations Jacobites, on observera facilement :

1°. Que l'Armée Impériale, aux ordres du Général Clairfayt, n'a pas bougé.

2°. Que les opérations militaires en Flandres, se sont continuées avec chaleur et sans interruption.

3°. Que le mouvement rétrograde de M. le Duc de Brunswick, ne peut avoir eu, pour objet que de changer sa position malsaine de Vouzier, que pour reprendre celle de Grandpré, et se concerter avec les Généraux de Flandres.

4°. Que les communications de Dumouriez avec la Flandre, sont toujours interrompues par les voies les plus courtes.

5°. Que M. le Duc de Brunswick en feignant de se laisser poursuivre, n'a pour objet que d'engager Dumouriez à avancer, et de lui couper ensuite par une manœuvre très-simple, la retraite sur Paris, en l'enveloppant par les deux Armées Autrichiennes de Hohenlohe et de Clairfayt, sur ses ailes.

On espere que ces réflexions calmeront les amis de la France et de l'humanité, qui dans leur désespoir, vont déjà criant :

Que tout l'Empire a fui devant Carra.

APPENDIX AU NUMÉRO II,

D U

DERNIER TABLEAU DE PARIS.

*A Monsieur Peltier, Auteur du Tableau de la
Révolution du 10 Août.*

Londres ce 15 Octobre 1792.

J'AI l'honneur, Monsieur, de vous adresser la réponse d'un ami de M. de La Fayette, à l'écrit calomnieux de M. de Rivarol, à ce pamphlet que vous improuvez et que sans doute vous n'avez inséré dans votre *Journal*, que comme *pièce au Procès*, qui, pendant entre Paris et Coblenz, doit, selon vous, être jugé à Bruxelles. J'attends de votre impartialité que vous voudrez bien faire paraître cette réponse comme une *nouvelle pièce* en dépôt dans votre prochain Numéro. Je me flatte même d'y trouver cette lettre, par laquelle je prie les juges du *procès*, dont vous vous êtes établi le rapporteur, de faire sentir à M. de Rivarol, que l'épithète de traître, dont il qualifie si gratuitement les compagnons de M. de La Fayette, ne peut convenir à des hommes que leur loyauté seule a fait partir, quand ils ont cru ne pouvoir plus rester sans honte. Fideles à leur serment, ils ont mieux aimé tout abandonner, tout sacrifier, s'exposer à tout, que de se soumettre à des ordres où l'on voyait, non pas l'expression d'un vœu national, mais uniquement la volonté des auteurs du massacre du 10 Août, de ces monstres, qui, maîtres alors de l'assemblée et du Roi, le sont devenus depuis de la France entière.

Les prétendus projets criminels de Louis XVI, fussent-ils démontrés, la découverte des preuves qu'on dit avoir acquises, n'en serait pas moins pos-

érieure à l'attaque du château ? et l'honneur, ainsi qu'un décret formel, n'en faisaient pas moins aux troupes qui occupaient ce poste, un devoir sacré de repousser cette attaque. Et cependant, d'après le langage actuellement adopté dans toute la France, les fideles Suisses massacrés aux Thuileries, étaient des scélérats; les lâches qui les ont abandonnés pour se joindre aux agresseurs, sont de braves patriotes; et ceux d'entre les bourreaux qui ont péri, sont les seules victimes de cette horrible journée.

M. de La Fayette et ses compagnons, n'ont pu ni adopter cette opinion, ni parler ce langage; placés entre ce qu'ils regardaient comme un déshonneur et la certitude d'un avenir sur lequel jamais ils ne se sont ni flattés ni étourdis, ils n'ont pas hésité. Mais en partant, ils laissaient l'armée dans une position tellement forte que le Général Clairfayt, averti par le Sieur d'Arnoncourt, Commandant de Rochefort, s'avança jusque sur les hauteurs de Stenay, mais n'osa point l'attaquer.

Les compagnons de M. de La Fayette, loin d'emporter la caisse de l'armée, comme on a eu la bassesse de les en accuser, ont laissé dans cette caisse au moins 1200,000 liv. en numéraire, et à peu-près autant en assignats. Quelques-uns même, et je suis de ce nombre, ont laissé de quoi rembourser l'avance qu'on leur avait faite de 900 liv. pour un équipage qui leur en avait coûté 10,000.

Cependant plusieurs avaient à peine de quoi subsister pendant un an, et n'ont aucun secours à attendre de qui que ce soit. Je ne rougis point de dire que je suis encore de ce nombre, et cela ne m'a point empêché d'envoyer à Longwy 4,800 liv. qui m'y avaient été avancées par MM. Voyard et Guillemand.

Les compagnons de M. de La Fayette, n'ont pas même voulu emmener une seule de leurs ordonnances. Ils n'ont pris avec eux aucun dessein, aucun mémoire. Ils les ont tous laissés soigneusement étiquetés sur leurs tables. Ce n'est point ce qu'on avait dit aux Officiers Autrichiens, qui dans la recherche qu'ils ont faite à Nivelles des papiers et de l'argent de ces malheureux prisonniers, n'ont pu trouver que la preuve de l'infamie de leurs calomniateurs.

Peu de gens sont dignes d'apprécier ces prétendus traîtres, dont la conduite toujours pure, toujours généreuse, fut long-temps une énigme pour l'envie et la haine. Elles croyaient ne pouvoir l'expliquer qu'en nous accusant d'une vile et coupable ambition; les faits ont parlé; notre conduite a été vue ainsi que celle de nos détracteurs, et l'on a jugé de quel côté étaient les ambitieux.

ALEXANDRE D'ARBLAY,

*Ci-devant 1^{er}. Adjudant-Général de
l'Armée aux ordres de M. de
La Fayette.*

M. Peltier à M. d'Arblay.

Je publierai volontiers, Monsieur, le mémoire que vous m'envoyez sur M. de La Fayette, en réponse à l'écrit de M. de Rivarol sur ce Général : l'impartialité est le devoir de tout homme qui écrit sur une terre libre, hors du foyer des factions et des passions.

Je pense que l'auteur de cette réponse l'eut annobli en évitant les personnalités. L'on juge les chefs de parti par leurs actions, mais les écrivains ne s'apprécient que par leurs ouvrages.

Je pense encore que les amis de M. de La Fayette trouveront peut-être les moyens de l'excuser avec quelque justice, en prônant ses sentimens et ses vues; mais l'homme d'état ne peut juger en lui que les talens, la conduite, les erreurs et les succès.

S'il fallait prendre en effet les intentions pour la mesure de nos jugemens, que répondre aux plaintes que pourraient faire les amis des gentilshommes si maltraités le 28 Février par les ordres du Général? que répondre aux amis du Roi, qui se rappellent encore les horreurs de Juillet et Août 1791? Le sort de M. de La Fayette, emprisonné après ses revers, n'est-il pas précisément le même que celui de Louis XVI, détenu après le voyage de Varennes,

et n'était-il pas aussi facile alors de justifier le Roi par ses intentions aux yeux de M. de La Fayette, qu'il l'est aujourd'hui aux amis de ce dernier de le justifier de la même manière aux yeux de l'Europe?

Et si quelqu'un poussant plus loin la sévérité, comparait M. de La Fayette à un homme adroit, qui après avoir dérobé la propriété d'un honnête homme, eut consenti cependant à lui en renvoyer une portion suffisante pour ne pas périr de faim, et qui dénoncerait ensuite au grand juge le brigand, qui, enhardi par l'impunité, aurait arraché avec violence cette même portion laissée par commisération, encore une fois, que pourrait-on alléguer pour l'un, que l'on ne put invoquer pour l'autre, et quelle différence le grand juge pourrait-il établir dans sa sentence?

J'examinerai ailleurs s'il était politique ou non d'emprisonner M. de La Fayette, mais je crois que les nombreux ennemis et amis qu'il a dans ce pays et en France, rendront tous, quoiqu'il en soit, justice au sentiment qui a dirigé votre plume. Je me joins d'avance à eux.

PELTIER.

Sur le Pamphlet de M. de Rivarol contre M. de La Fayette, inséré dans le premier Numéro de l'Ouvrage de M. Peltier, avec des Notes.

UN ouvrage Français a été annoncé dans Londres avec éclat; on y a souscrit avec avidité. Son auteur avait promis le récit de la révolution du 10 Août, et l'une des premières pièces que l'on y a trouvées, est une diatribe contre M. de La Fayette, qui s'est sacrifiée volontairement, d'abord pour prévenir, et ensuite pour renverser la révolution du 10 Août.

On se demande quel est l'homme (1) qui a pu met

tre
cin
de
inv
(1)
ne
mes
C
en
plo
dre
ceur
La
der
faul
avo
Tem
(2)
au T
C
roya
les
Fay
prov
éclat
rain
jet,
je v
tout
étab
rann
théle
théle
n'est
Loui
tre l
(3)
fel : n
naires

tre au jour à Bruxelles, un tel écrit dans une telle circonstance ?

Certes, ce n'est pas un homme de bien ; l'homme de bien n'est pas celui qui corrompt, supprime ou invente des faits.

(1) Ce n'est pas là l'état de la question. La condamnation de La Fayette, ne dépend point de l'innocence de ceux qui lui reprochent ses crimes. Salluste eut-il besoin d'être un Caton pour peindre Catilina ?

Ce n'est pas l'ami de Louis XVI ; l'ami de Louis XVI en mesurant l'abyme d'infortunes dans lequel est plongé ce malheureux Roi, ne songe qu'à le plaindre et à le servir ; ne veut et ne fait la guerre qu'à ceux qui le retiennent et le menacent ; oublie M. de La Fayette, ou s'il s'en souvient, lui sait gré de ses derniers efforts, pardonne du moins à ses anciennes fautes, en songeant qu'il n'est à Wesel, que pour avoir voulu empêcher que Louis XVI ne fut au Temple. (2)

(2) Le Roi fut serré aux *Thuileries*, tout au moins autant qu'il l'est au Temple. Le lieu de la scène n'y fait rien.

Ce n'est pas l'ami de la liberté, ni celui de la royauté. L'ami de la liberté n'appellerait pas toutes les foudres du despotisme sur la tête de M. de La Fayette. L'ami de la royauté se garderait bien de provoquer ces crimes d'état, que les peuples plus éclairés ne veulent plus souffrir, et que les Souverains plus justes, ont été les premiers à abjurer. (3) Sujet, je m'indigne ; Roi, je ferais punir l'homme que je verrais dégrader ainsi mes augustes fonctions, et tout-à-la-fois ébranler et souiller mon Trône, en établissant que la servitude doit le fonder, et la tyrannie s'y asseoir ! Certes, on peut maudire la St. Barthélemi des municipaux, sans regretter la St. Barthélemi de Charles IX ; et la malheureuse humanité n'est pas réduite à choisir entre les commissions de Louis XI, et les commissions de Robespierre, entre le chancelier Jefferies et le chancelier Danton !

(3) On n'a point appelé sur La Fayette une lettre de cachet pour Wesel : mais une prompt justice. Ce sont ici des phrases de révolutionnaires & des injures contre tous les pouvoirs.

Enfin ce n'est point l'ami de l'humanité; quand la France est inondée de sang et de larmes, quand des millions d'hommes redemandent à la faction triomphante (4) un père, un frère, un enfant, un ami, barbarement massacrés; quand 15,000 victimes ont été entassées dans la seule capitale par les monstres que M. de La Fayette voulait enchaîner, et qui ont voulu l'égorger, ce n'est pas lui que l'ami de l'humanité songe à haïr et à poursuivre. L'ami de l'humanité le regrette, il se rappelle la sûreté, les propriétés, le commerce, la tranquillité des habitans de Paris constamment préservés par M. de La Fayette, n'ayant reçu qu'une ou deux atteintes pendant les deux années de son commandement, (5) et en recevant chaque semaine, chaque jour, chaque heure, depuis que ses ennemis triomphent. L'ami de l'humanité voit M. de La Fayette se dévouant à mille morts pour empêcher l'assassinat d'un citoyen, se précipitant seul au milieu d'un peuple furieux, rompant le funeste cordon qui déjà suspendait une malheureuse victime, saisissant l'assassin, le livrant à la justice, maîtrisant la multitude, glaçant les uns de crainte, entraînant les autres d'admiration, et faisant avorter mille crimes dans un seul.

(4) Voilà le fait. C'est la *faction abattue* qui est furieuse. Mais qu'importe aux malheureux d'avoir à redemander son père, sa femme & son bien, à la faction abattue ou à la faction triomphante?

(5) C'est se moquer du monde, que de mettre sur le compte de La Fayette les intervalles de repos des années 1789, 1790 & 1791; Pétion & Santerre, ont aussi leurs momens de répit.

Quel est-il donc ce fougueux déclamateur, (6) dans lequel on ne peut reconnaître ni un homme de bien, ni l'ami de l'infortuné Louis XVI, ni celui de la liberté, ni celui de la royauté, ni même l'ami de l'humanité? Voici ce qu'il est,

(6) M. de R..... est précisément l'ennemi de toute déclamation.

Un homme dont le cœur déshonore l'esprit; (7) qui sera dans le parti auquel il vient de s'abandonner ce que Mirabeau était dans le sien; mobile, aussi

prompt à saisir le bien, qu'à faire le mal, à contredire ses écrits par ses discours, et ses principes par ses actions. Un journaliste léger dans ses jugemens, téméraire dans ses assertions, inconséquent dans ses résultats; qui a noirci les intentions de ceux-là même dont il dérobait les opinions; (8) audacieux à forger des calomnies, et tremblant devant l'homme qu'il avait calomnié. (9) — Un écrivain qui, après avoir professé la meilleure doctrine, n'a pas voulu qu'on put dire qu'il jugeait mieux les choses que les personnes, et s'est précipité dans de tels écarts qu'il a laissé incertain si le parti vainqueur se l'était attiré, ou s'il était du nombre de ces profonds politiques, dont le premier vœu a été que *tout allât au pis*, et qui n'ont pu remplir encore que celui là. — (10) Un de ces amis du Roi, qui, quand La Fayette et Pétion ont été en concurrence, il y a un an, pour la mairie de Paris, ont dirigé les suffrages sur le vertueux Pétion, (11) c'est-à-dire, sont les premiers coupables des journées du 10 Août et du 2 Septembre, car on est bien sûr que M. de La Fayette, ou n'eut pas laissé éclore ces journées, ou les eut terminées comme celle du champ de Mars, — un de ces conseillers qui se vantent d'avoir environné Louis XVI, de ministres Jacobins, trafiquant avec eux de sa plume, des places et des consciences, fidele agent de Dumouriez, tout le temps qu'il n'a fallu qu'intriguer, et l'abandonnant dès que ce brave frippon a eu tout-à-la-fois à intriguer et à se battre; — qui maintenant, dit-on, vend au parti opposé tout ce qu'il vendait à Dumouriez, et sera rangé parmi les fléaux dont la fatalité afflige ce parti infortuné. (12)

(7) Son cœur ne peut pas être aussi connu que ses écrits : mais ses amis & sa famille le défendront sur ce point.

(8) Il a toujours fait litier de ses idées, loin de voler celles d'autrui.

(9) Quand on dit qu'un homme tremble, il faut signer.

(10) Ceci est trop obscur pour qu'on y réponde.

(11) M. de R. ne s'est mêlé d'aucune élection, n'a jamais porté la cocarde nationale, & n'était point à Paris à l'époque de l'élection de Pétion.

(12) Il est aisé d'entasser les qualifications, lorsqu'on n'en prouve aucune. M. de R. est connu par son désintéressement & sa paresse.

C'est par-là qu'Hypolite est connu dans la Grece.

Sans doute, tout ce qu'il y a de noble, de vertueux, de réellement intéressant parmi les émigrés, dédaignera les fureurs compassées de ce froid incendiaire. (13) Mais il ira chercher dans la multitude ceux qui ont moins de pertes à réparer, que d'espérances à concevoir, et moins de principes à établir, que de passions à satisfaire. Il les flattera, les agitera tour-à-tour. Et qui sait dans quelles fautes il pourrait les entraîner? Qu'importe qu'un jour il fasse un traité sur la modération, quand le lendemain il dicte des actes de férocité? (14) Où peut tendre la dernière ligne de son libelle, cette impudente provocation du meurtre de M. de La Fayette, cette indignation de ce qu'il n'est pas encore commis? Avait-il attendu davantage de cet attroupement formé par l'imprudence et dissipé par la sagesse, lorsque ce Général et ses compagnons ont séjourné à Luxembourg? Fallait-il pour le satisfaire que les bords du Rhin offrisent le même spectacle que les rives de la Seine, des prisons forcées et des victimes sacrifiées? (15) Non, il n'en sera pas ainsi. Il restera dans le monde un asyle pour la loyauté Française; il y aura un terme où l'honneur arrêtera toujours ceux même que pourrait égarer le ressentiment: non, ce parti si persécuté ne perdra pas son plus grand appui, l'innocence unie au malheur. (16)

(13) Il n'y a pas le moindre vestige du goût dans ce jugement.

(14) M. de R. flatteur & féroce!

(15) Ce n'est point une insurrection ou un assassinat populaires, mais un jugement & une exécution légale qu'on sollicite pour La Fayette.

(16) *L'innocence unie au malheur!* Plaisante définition du Général La Fayette! Et Mgr. le Dauphin, âgé de 7 ans, de quelles expressions se servira-t-on pour lui?

Et sur quoi se fonde-t-il donc pour prononcer contre M. de La Fayette cette *interdiction du feu* et

de l'eau, pour le mettre hors de la loi, et pour solliciter tout ce qui est hors de France de l'assassiner, comme M. Merlin et Robespierre, en sollicitaient tout ce qui est en France?

Il ose lui imputer les meurtres de Foulon et de Berthier, et dans l'indignation de les avoir vu commettre, dans le désespoir de n'avoir pu les empêcher, M. de La Fayette s'était démis de son commandement! (17) *La St. Barthélemy des propriétés dans la nuit du 4 Août*; et M. de La Fayette n'était pas même à cette séance! (18) *La marche du 5 Octobre*; et le plus ardent ennemi de la révolution Française, M. Burke, n'a pu voir à cette époque dans M. de La Fayette, „ qu'un Commandant traîné la corde „ au col par son armée révoltée. „ (19) *Les forfaits du 6*; et l'on est obligé d'avouer que le 6, M. de La Fayette a sauvé les jours du Roi et de la Reine! *Le massacre des Gardes-du-Corps*; et il en a arraché dix des mains des assassins! (20) *L'assassinat de Favras*; et la veille du jugement, il avait fait dire aux juges tremblans, qu'ils n'écoutassent que leur conscience, et qu'il répondait de leur sûreté! (21) *Enfin de la cruauté, de la barbarie, une froide atrocité*; et il n'existe pas, je ne dirai point un ami, une connaissance, mais un ennemi généreux de M. de La Fayette, qui ne sache que l'humanité est un des principaux traits de son caractère! Il en est bien peu parmi ces ennemis qui ne lui aient dû la vie. . . . Ils peuvent aujourd'hui maudire son appui, mais tous l'ont éprouvé, et beaucoup l'ont recherché, et c'est-là précisément l'article sous lequel M. de La Fayette, non-seulement est intact, mais a mérité constamment de la chose publique. Encore une fois que l'on compare ce qu'a été Paris, pendant qu'il a commandé la garde nationale, et ce qu'il est devenu depuis qu'elle a eu d'autres chefs.

(17) Il fallait fuir pour eux, comme il a fui pour lui-même.

Démis de son Commandement! Menfonge.

(18) Personne n'affiste mieux à une assemblée que celui qui la domine. S'il improuva le 4 Août, où est sa protestation? Voyez le procès verbal de l'assemblée.

(19) M. Burke a jugé sur l'apparence. La Fayette avait préparé l'irruption de Paris sur Versailles. On en donnera les preuves les plus fortes dans l'histoire de la Révolution.

(20) On prouvera que La Fayette n'a pas voulu, ni pu sauver les Gardes-du-Corps. M. de R. était lui-même mal instruit, quand il a écrit sur la nuit du 6 Octobre. Ce qui prouve qu'il n'en veut pas à La Fayette, puisqu'il lui est favorable quand il est mal instruit.

(21) M. de La Fayette a dit aux Juges du Châtelet : *il faut une victime au peuple*. Ses paroles sont consacrées. Les témoins là dessus sont sans nombre.

Mais ce qu'on refuserait de croire, si le livre n'était entre les mains de tout le monde, l'auteur prétend parcourir *toute la vie politique* de M. de La Fayette, et il en retranche absolument les deux derniers mois ; il ne dit pas un mot sur tout ce qui a rempli l'intervalle entre le 20 Juin et le 19 Août ; et c'est cependant cette époque qui doit fixer l'opinion sur la moralité de M. de La Fayette. (22) Il est constant désormais que M. de La Fayette a eu une vie semée de vertus et d'erreurs. Parmi ses vertus, plusieurs n'ont pas été appropriées aux temps et aux lieux ; plusieurs sont de tous les siècles et de tous les pays. Parmi ses erreurs, il en est que l'aveu et le repentir peuvent seuls effacer ; il en est dont il peut s'honorer, parce qu'elles ont pris leur source dans l'exagération d'un principe généreux. Qu'on lui reproche de n'avoir pas toujours bien entendu la liberté et la royauté, (23) d'avoir trop étendu la première et trop restreint la seconde, soit : mais qu'on ne nie plus qu'il a toujours voulu l'une et l'autre, et qu'il n'a jamais voulu ni les crimes ni la république.

(22) Il est absurde de vouloir absoudre La Fayette, parce qu'il a resté deux mois en panne aux frontières, lui *Feuillant*, environné de soldats *Jacobins*, qui le faisaient trembler.

(23) Plaissante manière d'excuser un homme que d'en faire un imbécille.

Depuis le 10 Août, de grandes destinées lui ont été promises, s'il voulait se mettre à la tête de cette seconde révolution et devenir le Général de la République ; il a rejeté ces offres avec dédain et indignation ; il s'est immolé à ses principes et à ses sermens. (24)

(24) Où sont les preuves ?

Sa retraite sur une terre ennemie, n'a été ni *l'hommage de la peur*, qu'il n'a jamais connue ; ni *l'hommage de l'estime*, qu'on aurait bien peu justifiée s'il l'avait conçue. (25) Il n'y a eu là d'*hommage* que pour la foi jurée, pour la probité, pour la liberté. M. de La Fayette s'est vu entre de grands dangers à subir avec une bonne conscience, il a choisi les dangers, et c'est lorsque la pureté de son ame est ainsi à découvert, lorsque le malheur le poursuit, lorsqu'un ordre dont l'Europe s'étonne et dont elle s'indignera bientôt, l'a plongé dans un cachot ; c'est alors qu'on vient, sans pitié, comme sans intérêt, insulter lâchement à ses peines, lui prêter des torts qu'il n'a point eus, rappeler ceux qu'il a expiés, taire ce qui les a rachetés, et demander sa mort après avoir calomnié sa vie !

(25) Ceci est une impertinence pour les émigrés.

C'est trop parler de Rivarol ; parlons à ceux qu'il offense également et par ses serviles flatteries, et par ses exhortations féroces. (26)

(26) Encor flatteur & féroce !

M. de La Fayette passager sur les terres Autrichiennes, et se rendant en Hollande pour aller en Amérique, n'est point prisonnier de guerre. (27) Il ne peut pas être prisonnier d'état. Cependant, arrêté contre les règles de la justice, livré contre celles de la bonne foi, incarcéré contre celles de l'humanité, il est accablé de rigueurs que la force peut exercer, mais qu'elle ne peut pas justifier.

(27) LOUIS XVI aussi, était passager sur les terres de France, sur ses propres terres, & La Fayette l'a fait arrêter.

Il est bien rare que l'injustice ne soit pas une maladresse. Les Ministres des Puissances coalisées sauront un jour à quel point le traitement qu'on a fait essuyer à M. de La Fayette, a influé dans la résistance qu'elles ont éprouvée, dans cette résistance dont les effets sont devenus incalculables. (28)

(28) Quelle sottise & impudente finesse !

Quoiqu'il en soit, le caractère généreux du Duc de Brunswick, son esprit éclairé, sa gloire, (celle qui est plus précieuse encore que la gloire militaire,) sont intéressés à faire finir cette violation de tous les droits. (29) Le fils du sage Léopold, le neveu du grand Frédéric, regretteront peut-être qu'elle ait commencé.

(29) Il ne manque en effet à la gloire du Duc de Brunswick, que de sauver La Fayette.

M. de La Fayette a des amis; il en a qui seront crus : car, long-temps et souvent ils ont été ses plus sévères censeurs : ils ont constamment porté la cause Royale dans leur cœur. Ils ont suivi M. de La Fayette depuis le 14 Septembre 1791, plus encore depuis la déclaration de guerre, plus que jamais depuis le 20 Juin de cette année. Ils ne veulent pas publier encore tout ce qu'ils ont su et vu de sa conduite, de ses projets, et de ses actions. Mais si l'injustice se perpétue; s'il est dit que dans cette funeste révolution, aucun parti ne veut absolument rester pur; si deux causes également sacrées, mal à propos séparées, liées au contraire intimement l'une à l'autre, (30) doivent être alternativement perdues par ceux qui s'en intitulent les défenseurs, et si après avoir souillé la cause de la liberté, on veut souiller la cause de la Royauté, alors les amis de M. de La Fayette prendront sa défense, avoueront ses torts, produiront ses mérites, et révéleront à l'Europe des pièces qui feront rougir l'injustice.

(30) Ceci est le grand secret. Les Constitutionnels voudraient s'unir aux émigrés, en se disant leurs frères, en se disant nécessaires.

Qu'on ne croye pas sur-tout que pour défendre M. de La Fayette sous un rapport, il faille le livrer sous un autre, rien ne serait compromis que la gloire de ses oppresseurs. Il n'y a eu ni corrupteur ni corrompu. M. de La Fayette est resté, dans ces derniers temps, également fidèle à la liberté et à la Royauté. Aucune partie du corps politique ne peut aujourd'hui, sans calomnie, l'accuser de trahison; et

en abandonnant les querelles particulières, qui se videront comme elles pourront, politiquement personne n'a plus à se venger de lui que les scélérats, qui, pour assouvir leur monstrueuse ambition, couvrent la France de ruines, d'impôts et de cadavres, et tiennent ensevelis dans des cachots séparés le plus pur des Rois, la plus courageuse des Reines, une Princesse angélique que les démons de l'enfer respecteraient, et un enfant dont un seul regard fléchirait une horde de cannibales.

Voilà les ennemis de M. de La Fayette. Ils ont pu compter sur M. de Rivarol pour propager leurs calomnies, mais certes ils ne comptaient pas sur des Rois pour servir leur vengeance.

P. S. Un M. D'ARLAY, s'avouant Adjudant-général de La Fayette, a signé l'envoi de la réponse anonyme à la Vie Politique, & il soutient, en passant, qu'il n'est point un traître. Avec l'obscurité dont il jouit, s'il prenait envie à ce M. D'ARLAY de maintenir qu'il est serpent ou crapaud, on ferait, je crois, embarrassé à lui prouver qu'il est plutôt de telle ou telle autre espèce. Un homme obscur peut être & dire ce qu'il veut.

APPENDIX AU NUMÉRO V.

Apperçu Politique de la Situation de l'Europe depuis le 10 Août jusqu'au 20 Novembre.

A PEINE trois mois se sont écoulés, & déjà la face de l'Europe est changée; les espérances que l'on avait formé sur le rétablissement de l'ordre, de la Monarchie & du Roi de France, n'existent plus; l'anarchie a étendu ses ravages, & l'incertitude & le désespoir ajoutent encore aux maux réels que souffrent par-tout les amis de la paix, les agens des Gouvernemens, les enfans de l'honneur & tous ceux qui tiennent à leurs principes & à leurs propriétés.

Lorsque j'entreprendrai d'écrire l'histoire de la ré-

volte du 10 Août, que les circonstances étaient différentes ! l'aurore d'un plus beau jour brillait alors, & nous étions bien loin de penser même à la possibilité des ténèbres politiques qui nous enveloppent aujourd'hui.

Et pourtant c'est au travers de ces ténèbres qu'il faut marcher, & présenter quelques points d'appui aux malheureux, qui se demandent chaque jour : qu'est-ce que tout cela deviendra ? que deviendrons-nous, nous-mêmes ? & que sont devenues ces armées formidables, dont les projets nous ont si long-temps égarés ?

Je vais essayer de satisfaire leur curiosité, mais je ne peux pas promettre de satisfaire aucun autre sentiment.

J'ai différé jusqu'à ce moment de parler de la campagne du héros de Mirabeau. Les rapports sur M. le Duc de Brunswick, ont été d'abord si vagues, & les premiers momens d'un désastre sont si remplis de mécontentement & d'obscurité, qu'il était imprudent d'employer les premiers matériaux qu'offrait la mauvaise humeur des uns & l'exaltation des autres. Ceux qui ont été à portée de tout voir & de tout entendre, rapportent à un grand nombre de causes, les malheurs des royalistes. La première & la plus forte de toutes, est l'antipathie naturelle des Prussiens & des Autrichiens. Accoutumés à se battre entre eux, il était difficile qu'ils combattissent ensemble avec succès. Il régnait entre les deux armées un ton habituel de comparaison qui les aigrissait, & dans cette occasion solennelle, les Prussiens se sont vus avec douleur, primés par les Autrichiens ; les Hongrois sur-tout les écrasaient ; leur discipline, ainsi que leurs Généraux étaient bien supérieurs, il régnait parmi eux un ordre, & une subordination d'habitude dont les Prussiens n'avaient pas d'idée,

d'idée , leurs mœurs étaient plus douces , & les payfans des Ardennes desiraient par-tout le séjour des Autrichiens , tandis que la vue d'un seul Prussien les faisait fuir (*). Lorsque les armées se font séparées , les Autrichiens maudissaient leurs alliés , ils les traitaient de pillards & de brigands ; les officiers Autrichiens assuraient aux émigrés que *si jamais ils faisaient la guerre aux Prussiens , ils leur payeraient cher la façon de cette campagne.* Des élémens aussi opposés , ne pouvaient donc se réunir efficacement ; & s'il y a une nouvelle campagne , il faudra que les deux armées agissent séparément ; alors il y aura , peut-être , émulation sans rivalité.

La seconde cause des désastres des armées combinées , vient du mauvais plan qu'on a suivi , & ce plan , il faut l'avouer , était dû en partie à la précipitation inquiète des princes Français , & aux instances dont ils avaient fatigué le cabinet de Berlin : on s'était laissé aveugler par les déroutés faciles de Mons & de Tournay ; on ne devait rencontrer que des amis ou des fuyards ; on comptait tellement sur la liberté du grand chemin de Paris , qu'on n'avait prit aucune précaution pour assurer les derrières , ainsi que l'a prouvé Custine , en fourageant depuis les électors. Le plan de M. le maréchal de Castries était d'attaquer les places de la Meuse & de la Moselle , & de partir ensuite de là. Les princes Français , au contraire , emportés par un zèle qui sert de réponse aux calomnies qu'on a répandu contre eux , ne voyaient que Paris & le Roi. Le malheur a voulu qu'ils l'emportassent : QUATRE-VINGT CINQ MILLE HOMMES composaient toute la force

(*) Stenay fut livré au pillage aux Autrichiens pendant sept heures , ils se contentèrent de demander aux portes , & quelques jours après , il n'y paraissait plus.

destinée à conquérir , & puis à contenir la France ; on conçoit difficilement aujourd'hui , que M. de Brunswick ait pu se charger d'un rôle pareil avec aussi peu de moyens. En effet , il est évident , que sur ces 85,000 hommes , il ne devait pas lui en rester 30 en arrivant à Paris , par la consommation que lui ferait la chaîne de ses postes jusqu'à ses magasins ; il fut donc venu présenter un squelette d'armée aux portes de Paris , & faire prendre , dans le même filet , lui , son Roi , les princes , la noblesse , & toute l'Europe.

Tels ont dû être les motifs de sa retraite , & cette retraite n'eut pas été moins nécessaire s'il eut battu Dumouriez le 29 Septembre : il y avait 13,000 malades dans l'armée Prussienne , les chevaux étaient anéantis ; une bataille , même heureuse , perdait son armée ; il y aurait eu 5 à 6000 morts , 10,000 blessés , les chevaux eussent été abymés , & il n'y aurait pas eu un pouce de terrain de gagné. L'armée patriote se fut refaite , & accrue du triple pendant l'hiver ; il sacrifiait donc du monde en pure perte , & en cas de malheur , il compromettrait pour jamais tous les grands intérêts dont il était chargé. En effet , si un événement fâcheux avait rendu son Roi , sa famille , celle du Roi de France , prisonniers dans la Champagne Pouilleuse , qu'aurait-il eu à répondre alors au tribunal de l'Europe & de la postérité ?

Voilà , sans doute , les bases sur lesquelles portera la justification que prépare , dit-on , aujourd'hui M. de Brunswick ; justification dont il devrait se dispenser , car son effet sera aussi nul que celui du double manifeste qu'il publia en entrant & en sortant de France , justification qui n'ira frapper que des cœurs ulcérés , ainsi que ses menaces aux brigands n'avaient effrayé que les propriétaires qui attendaient son secours.

Ceux qui blâment M. le duc, sont en plus grand nombre que ceux qui cherchent à l'excuser; au travers des exagérations que l'aigreur enfante, on remarque pourtant que sa conduite a été généralement molle & insignifiante dans tout le cours de la campagne, & qu'il a fait des fautes militaires, d'une évidence frappante. Arrivé à Verdun le 2 Septembre, la consternation devenue générale en France, La Fayette ayant fui son armée indécise entre la constitution & la république, cette armée restant sans officiers, & sans esprit public, sans chefs de file, & sans chefs d'opinion, & les massacres de Paris ajoutant à la consternation de nos chefs, & aux auxiliaires des armées combinées, M. de Brunswick, loin de profiter de cette disposition des esprits, aussi faciles à décourager après un revers qu'à exalter après un succès, n'envoie aucun corps de cavalerie s'emparer des défilés de l'Argonne, reste au contraire cinq jours à contempler le poste des Islettes, tandis que Dumouriez, dès le lendemain de son arrivée à Grandpré avec 17,000 volontaires, envoie son avant-garde occuper ce poste qui a décidé du destin de l'Europe.

Kellermann venait lentement au secours de Dumouriez; obligé de passer au sud de Verdun, & de changer de camp chaque jour, mais ne s'éloignant jamais de plus de 10 lieues pour opérer sa jonction, rien n'a été essayé pour empêcher, ou prévenir cette réunion derrière les Islettes. Dumouriez fait venir en même-tems Bournonville avec 17,000 hommes, il leve le camp de Maulde, malgré toutes les clameurs; sa troupe se recrute en route, & il arrive le 15 Septembre au quartier-général. Ainsi le tems est laissé aux armées, aux volontaires, aux vivres d'affluer, & comme le courage n'est que le sentiment de ses forces,

& la confiance qu'on y a, l'ardeur de l'armée Française qui se voit arriver chaque jour des renforts, qui entend décréter par-tout des camps pour protéger sa retraite, son ardeur, dis-je, s'accroît encore en raison inverse de l'incertitude, & des vacillations de son ennemi.

Peu-à-peu cette armée se grossit au nombre de 80 mille hommes, aux ordres des généraux Dumouriez, Kellermann, Bournonville, Dillon, Galbaut & Chazot; & la réunion des armées combinées, était réduite le 20 Septembre, à 78,500 hommes, tout compris (*).

Dumouriez à son arrivée, avait garni, comme je l'ai dit, le poste des Islettes, avait campé la gauche à Grandpré, & la droite à Varennes, en plaçant un corps de 7000 hommes à Vouzi, aux ordres de Chazot.

On pressait M. de Brunswick d'attaquer; il dit à Verdun au baron de Breteuil, *s'ils restent jusqu'au 12, ils seront exterminés; et si je n'attaque pas de front, je les tournerai.*

Clairfayt s'était emparé de Stenay. Ce ne fut que le 9, que M. le duc de Brunswick, au lieu d'aller en droiture culbuter Dillon aux Islettes, se met en marche par sa droite, & vient à 9 lieues se camper à Landres sur l'Aire; il y reste quatre jours à examiner la position de Dumouriez à Grandpré, au confluent de l'Aisne & de l'Aire;

- (*) 40,000 Prussiens aux ordres du duc de Brunswick, d'un prince de Hohenlohe, & de Kalkreuth.
 13,000 Autrichiens aux ordres de Clairfayt.
 13,000 Ditto aux ordres d'un prince de Hohenlohe.
 6500 Hessois.
 6000 Emigrés, formant l'armée des princes.

 78,500

Les 30,000 hommes restans, formaient les garnisons de Longwy, de Verdun, de Briey, d'Étain, de Grandpré, ou bien étaient dans les hôpitaux.

pendant ce tems, le prince Hohenlohe, l'Autrichien, vient avec 13,000 hommes masquer les Islettes, en partant par le grand chemin de Verdun, & allant s'y placer directement; les Hefois, pendant ce tems, s'avancent à Varennes, & en prennent la position. Clairfayt marche en avant de Stenay par Lacroix au bois où était campé Chazot, il lui tue 800 hommes, y perd le prince Charles de Ligne, & vient s'établir à Vouzy.

L'armée des émigrés part de Verdun, & vient camper à Buzancy.

Lorsque Dumouriez se voit ainsi tourné, il fait une fort belle retraite, & marche au travers de la Champagne Pouilleuse, en donnant ordre derriere lui de couper tous les ponts sur la Marne; il se réunit promptement à Chazot & à Bournonville, pour se jeter dans les bois de Ste. Menehould & des Islettes, ne croyant pas être attaqué dans sa marche.

Le 19 au soir, l'armée Prussienne laisse ses équipages derriere l'Aisne, fait une marche forcée, & atteint Dumouriez à Valmy en rase campagne, deux lieues devant les bois de Ste. Menehould. — Le même jour, les émigrés, par une marche extraordinaire de 11 lieues, pendant la nuit, dépassent Vouzy, & viennent camper entre Suippe & Sommetourbe, à deux lieues derriere l'armée Prussienne. — Clairfayt passe de même par Vouzy, & marchant plus près de l'Aisne, vient rejoindre, mais trop tard, l'armée Prussienne.

Le Roi de Prusse arrive; l'armée déploie ses 10 colonnes en cinq minutes dans le plus bel ordre, établit son artillerie, & engage le combat avec Kellermann, qui venait de rejoindre Dumouriez; ces deux armées réunies faisaient alors 60,000 hommes.

On s'attendait ce jour là , de part & d'autre , à une affaire générale; mais le duc de Brunswick se contenta de faire canonner pendant 7 heures, ne va point aux petites armes , & bivouaqua sur la place. Ce combat qui a décidé le sort de l'Europe , coûte aux armées combinées 150 hommes , & 250 chevaux. Les Français y perdent 600 hommes , & cet excédent de perte est moins dû à l'adresse des artilleurs Prussiens, qu'à la chute d'un moulin , & à l'explosion de quelques caissons de gargouffes. Pendant toute la canonnade, le Roi de Prusse , le duc de Brunswick & leurs fils , furent continuellement exposés au feu. Le Roi sur-tout était fort remarquable , & courut les plus grands risques. Il y eut la douleur de voir le régiment de Saxe-Weimar , & deux bataillons d'infanterie , plier sous le feu des patriotes. Il leur criait envain ; *enfants , ne baissez pas la tête , ce n'est rien* : on lui représentait ailleurs qu'il s'exposait trop , il répondait : *mes soldats ont du plaisir à me voir à leur tête*. Sa bravoure personnelle & son exemple n'empêcherent pas son armée d'être vaincue en discipline & en constance par la ligne de Kellermann , qui ne fut point ébranlée par l'artillerie ennemie. Cette infériorité de l'armée du Roi de Prusse détermina la fin de l'action. Pour la rallier entièrement , il fallut que le Roi , le duc , & les coups de bâton , se missent à leur tête & sur leur dos.

Clairfayt arrivé après la canonnade , se campa sur le champ de bataille à Valmy , ayant à gauche, le camp Prussien à Hans , & à droite , l'avant-garde Prussienne , commandée par un Hohenlohe , sur la route & à 4 lieues de Châlons.

Dumouriez se retira dans la nuit , & alla prendre une position excellente , sa droite aux Islettes en pote nce , & sa gauche appuyée à une redoute

de 18 canons sur une hauteur, le long de la chaussée de Châlons à Ste. Menehould.

C'est dans ces positions respectives que commencerent ces négociations, ces pourparlers qui ont fait, & feront encore long-tems l'énigme de l'histoire. On ne peut point en parler légèrement. Il faut attendre en silence que le tems souleve le voile qui les couvre : si d'un côté l'on considère que le jacobinisme commençait à faire des ravages dans l'armée de Prusse, que les enfans du Roi, & le duc de Saxe-Weimar, étaient toute la journée à causer avec les patriotes, que les fruits de France passaient continuellement du camp de Dumouriez à celui des Prussiens, & qu'on était obligé de faire escorter les trompettes allant & venant du camp des Français, si d'un autre, l'on observe que par la position que l'on avait prise, il fallait que les vivres qu'on tirait de Verdun, fissent onze lieues pour arriver à Hans, que la mortalité des chevaux augmentait chaque jour, que les pluies qui ne discontinuaient pas avaient rompu tous les chemins, que les convois obligés de passer dans des fondrières de 4 & 5 pieds de profondeur, étaient 5 jours à parvenir à leur destination, tandis que des partis de cavalerie légère que Dumouriez envoyait entre Hans & Varennes, en interceptaient une partie ; que les troupes privées de vivres quelquefois pendant trois jours, se livraient à une indiscipline & un pillage que rien ne pouvait contenir, & dont l'excès entraînait des maladies pestilentiellles ; alors on aura le secret des motifs qui déterminerent ces premières hésitations, & l'animosité cessera de les attribuer à d'infâmes séductions, & à la haine qu'on supposait au duc contre les émigrés & les princes. On ne regardera le remplacement du ministre Schullembourg par l'Italien Lucchesini,

que comme un mouvement nécessité par le besoin des talens de Schullembourg , à Berlin , pour diriger les renforts & soutenir les esprits en Prusse : enfin on ne regardera le mémoire envoyé par Dumouriez au Roi de Prusse , que sous le point de vue d'une ruse de guerre , & comme une de ces manœuvres employées depuis la révolution , par les chefs des factieux pour diviser tout ce qu'ils avaient à détruire. Le Roi de Prusse avait un trop grand intérêt à ménager , celui de sa couronne & de sa gloire , pour être dupe de quelques flagorneries mal adroites , & des promesses illusoires d'un général qui ne pouvait pas même répondre d'un seul marché , & d'un seul soldat de son armée. Au reste , qui peut dire que la réputation politique , morale , militaire du duc de Brunswick , ait jamais été entamée jusqu'ici. Espérons que de nouvelles victoires répareront bientôt les fautes que l'on apperçoit au premier coup-d'œil , & respectons les motifs qu'il a eus , car il est impossible de croire qu'il ait voulu ternir sa gloire à la fin de sa carrière , & trahir , par des vues sordides , l'espoir & l'intérêt de tous les Rois , & avec eu le bonheur & la tranquillité de toutes les sociétés.

Cependant, si le malheur de M. de Brunswick oblige à plus de circonspection sur son caractère moral , l'histoire n'en a pas moins des reproches à lui faire , & des fautes graves à lui objecter ; & sans répéter ici ce que j'ai déjà dit sur la lenteur qu'il apporta à ses premières opérations militaires depuis son départ de Trêves , sans parler de ce ridicule siège de Thionville , qu'il permit aux émigrés & aux Autrichiens , d'entreprendre sans artillerie (*) ;

(*) Ils n'avaient qu'un canon de 12 , & 2 mortiers chambrés qui ne lançaient pas la bombe à 200 toises de la place. Cela suffit pour apprécier la prétendue gloire dont s'est couvert le général patriote Félix Wimpffen.

on lui demandera toujours compte de cette distinction cruelle qu'il établit dans son cartel pour l'échange des prisonniers entre ses soldats & les émigrés. En vain dira-t-il que Dumouriez n'aurait jamais accédé à cette clause pour ce qu'il appelait *les Français rebelles* ; M. de Brunswick avait reconnu ces *rebelles* pour ses soldats , & l'honneur lui prescrivait de stipuler pour eux comme pour les siens. Il ne se justifiera point du meurtre des 9 infortunés qui ont été suppliciés à Paris , en disant , en écrivant encore , *qu'ils avaient fait tout ce qu'il fallait pour se faire désestimer* ; il arrive un terme où l'on ne peut plus invektiver des hommes ; & si Dumouriez avait une sorte de raison de traiter de *rebelles* ces malheureux proscrits , à quoi devaient-ils cet odieux caractère , si ce n'est à la longue chaîne d'intrigues qui fit empêcher le frere aîné du Roi de se déclarer Régent du Royaume , & de planter l'oriflamme à son entrée en France ? Aurait-on pu traiter de *rebelles* ceux qui se seraient ralliés à ce signe sacré pendant la captivité du Roi ? Et la marche suivie par le baron de Breteuil , de représenter Sa Majesté malgré l'avis des meilleurs publicistes , n'a-t-elle pas été la pierre d'achoppement où sont venus échouer à la fois , & la noblesse Française , & la dignité Royale , & la vie des émigrés , & peut-être celle de Louis XVI , que la rage de ses ennemis présente déjà comme dirigeant de longue main cette marche indigne de lui ? Et les princes eussent-ils été aussi légers , qu'on se plait à les représenter depuis deux ans , ils commandent le respect par la double persécution qui les accable aujourd'hui , & l'admiration , par la dignité avec laquelle ils supportent leur malheur.

Cependant il était question de réparer l'honneur des armes Prussiennes , & de recommencer l'atta-

que du 20 (*). Le 27 , il se tint un conseil de guerre , où se trouverent 13 généraux. Le duc y fit l'exposé de la situation des Français & de son armée ; il dit qu'il y avait des vivres arrivés jusqu'au 3 Octobre. M. le maréchal de Castries , qui parla le second , fut de l'avis de la bataille ; il insista sur l'importance d'une action qui leur donnerait l'honneur des armes. Tout le conseil insista pour le combat ; le Roi , lui-même le voulait , & parla fort bien ; M. de Brunswick seul s'y refusa ; cependant , il céda à l'avis du conseil , & dit à M. d'Autichamp , *voilà donc un point arrêté , le combat est pour le 29.* M. de Clairfayt voulait attaquer seul avec ses Hongrois ; M. le comte d'Artois voulait enlever , à la tête de la noblesse Française , la redoute de Gifancourt , que M. de Brunswick avait laissé occuper & fortifier par Dumouriez. Des officiers-généraux qui l'avaient reconnu , avaient observé qu'elle n'était point palissadée , & qu'on l'eut enlevé en sacrifiant quelques files de gentilshommes. Le camp de Kellermann formant l'aîle gauche , était en l'air , & fort aisé à couper dans une longueur de plus de deux lieues ; les ordres étaient donnés pour le 29..... les troupes en marches..... deux courriers arrivent..... la fatale retraite sonne..... (**).

(*) M. de Brunswick était le 15 Septembre entre Verdun & Clermont sur une ligne du nord & sud. Dumouriez était sur son flanc droit dans les gorges de Grandpré ; il fit un mouvement pour quitter sa position , & se porter sur Ste. Menchould , pour y joindre Kellermann qui arrivait de Vitry ; pendant ce mouvement , 1500 Prussiens mirent en déroute 10,000 hommes de l'armée de Dumouriez : celui-ci est convenu depuis , que si l'on eut achevé de le poursuivre , son armée entière était dissoute , il la rallia pourtant de son mieux , & se porta sur Ste. Menchould , où il opéra sa jonction qu'il était si aisé d'empêcher.

Le duc de Brunswick se porta sur Ste. Menchould en avant de Clermont , il s'arrêta en face du vallon de Gifancourt , & Dumouriez se mit en bataille de l'autre côté sur la hauteur , il fallait franchir le vallon , on parlementa.

(**) M. le duc de Brunswick a dit depuis le 29 , qu'il n'avait eu jour à livrer bataille que pendant 6 heures ; qui donc l'a empêché de profiter de ces 6 heures.

Ainsi fut terminée, presque sans coup ferir; cette campagne, sur laquelle toute l'Europe avait les yeux ouverts, de laquelle dépendaient l'ordre & la stabilité future de tous les gouvernemens. Ainsi fut consacrée l'impunité de tous les crimes qui avaient souillé la France depuis trois ans. Le système militaire de l'Europe, s'anéantit en un jour avec la discipline de l'armée Prussienne. La retraite se fit, & elle se fit en mauvais ordre, le pillage devint général. Les Hessois qui formaient la corde de l'arc que décrivait l'armée en retournant à Verdun, par le même chemin qu'elle avait parcouru, pillaient également, & l'avant-garde & l'arrière-garde. Cinq cent hussards auraient écrasé cette armée dans cette retraite. Dumouriez se porta aussi-tôt sur Verdun dont il n'était éloigné que de quatre lieues. Heureusement, Hohenlohe qui, avec ses Autrichiens masquait les Islettes, se replia sur une hauteur qui couvre cette ville, & y arrêta avec 17,000 hommes l'armée qui la menaçaient, ainsi que ses magasins. Enfin, la retraite fut totalement effectuée le 23 Octobre, & l'armée Prussienne perdue depuis dans les Electorats, n'a plus laissé de traces de son existence. Cantonnée, & répartie dans diverses garnisons, on se demande de tout côté ce qu'elle est devenue; & l'on est chaque jour plus étonné de ne pas trouver même de vestiges de sa dispersion.

Le pillage impuni des Hessois, avait donné l'exemple à l'armée Prussienne, elle pilla jusqu'à son Roi, ses généraux, & sur-tout les émigrés. C'est à la suite de ce désordre que furent prises, & trouvées ces correspondances, qui depuis, imprimées par les patriotes, ont allumé encore de nouvelles haines, & amené de nouveaux décrets d'accusation. Mais ce qui, par dessus tout, doit exciter les regrets, & la pitié de toute créature

humaine & sensible , ce sont les risques , les tourmens , les privations , les vols de toute nature , qu'éprouverent les émigrés dans cette humiliante retraite. La misere , le désespoir & la mort , sont devenus leur unique perspective ; & déjà , beaucoup d'entre eux , sont venus la demander à leurs compatriotes ; il est un terme auquel la férocité humaine devrait s'arrêter ; & pourtant les écrits , les discours des nouveaux républicains , sont pleins d'une joie insultante & farouche contre ces malheureux ; c'est l'ivresse des sauvages dansant autour des cadavres.

M. le duc de Brunswick se plaindra , sans doute d'avoir été trompé par les émigrés sur la nature des ressources qu'on lui promettait en France , & sur la disposition des esprits. Les émigrés à leur tour , lui répondront , que le courage appelle le courage ; que l'exaltation ou la terreur , sont les deux élémens dont se compose le caractère Français , qu'il fallait frapper fort , & frapper vite , pour avoir promptement de chauds & nombreux partisans ; qu'il fallait sur-tout leur présenter à l'instant un noyau & un système de gouvernement , auquel ils pussent se rallier , au lieu d'en faire une cohorte de rebelles , à laquelle on tremblait de se joindre. A l'égard de ces camps de Paris , de Meaux , de Soissons & de Châlons , dont retentissaient avec tant d'éclat , les Journaux & la tribune de l'assemblée nationale , il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'état de ces camps au commencement de Septembre , pour apprécier ce qu'on en pouvait craindre.

Luckner nommé généralissime pour la forme , vint commander le camp de Châlons après la prise de Verdun. Il n'y trouva personne , & l'on assure que c'est là qu'à 70 ans , le vieux général répandit ses premières larmes. — En 5 jours , il lui arriva

60 mille payfans , fans fusils , & presque fans habits ; il les renvoya n'ayant pas de quoi les équiper. — Vers le 15 Septembre il arrive enfin quelques bataillons de Paris avec des armes , mais indisciplinés , & qui ne parlaient que de couper les têtes du général , des commissaires des guerres , des chefs des vivres , & même des officiers municipaux. Des commissaires de la commune les secondaient merveilleusement dans ces dispositions sanguinaires. — Ils refusent d'aller rejoindre l'armée de Dumouriez ; Luckner perdait la tête ; enfin il arrive environ 25,000 gardes nationales , qui se disposent à passer aux camps de Kellermann & de Dumouriez ; Luckner allait respirer , lorsqu'un décret le mande à Paris , où il n'eut plus à pleurer que sur sa fortune , & à trembler que pour sa tête.

Le camp de Soissons était composé de 4 à 5000 malheureux sans armes , sans fouliers , & même sans vêtemens , faisant l'exercice avec des bâtons , & ne faisant parler d'eux que par leurs excès & leurs dénonciations.

A Meaux , il ne s'est jamais trouvé un seul soldat ; on n'y voyait d'autre mouvement que les chevaux & les chariots de Paris conduisant des sacs de farine. Tout y était plein de vivres.

Le camp de Paris était nul. Le plan sur lequel il avait été commencé , semblait avoir été tracé par les ingénieurs du duc de Brunswick lui-même. Il eut fallu plus d'un an pour l'achever , & 500 mille hommes auraient à peine suffi à sa garde ; tous les hommes armés étant partis de Paris , il ne se trouvait à ce camp que des ouvriers , un général (M. Berruyer) & un comédien , son aide-de-camp (Dugazon). Il n'y avait pas un seul soldat.

Pendant tout ce tems , le conseil exécutif de

la république délibérait avec assez d'anxiété, sur le lieu qu'il avait à choisir pour effectuer sa retraite avec le trésor national, l'assemblée, & le Roi pour otage. Combien ces aveux faits depuis, ont dû coûter de regrets au duc de Brunswick, combien ils ont dû le désabuser sur son adage favori ; *Che va piano, va sano*. Ces magasins de vivres placés ainsi par échelles, semblaient destinés par la providence à nourrir son armée ; mais il fallait aider cette providence par des démarches plus vigoureuses & plus actives, que de vaines & longues cérémonies religieuses à Verdun, pour la réintégration de l'évêque Desnos sur son siege.

Depuis cette déplorable retraite, tous les gouvernemens induits en erreur sont réduits à trembler pour leur existence, & à la veille de voir l'anarchie Française l'emporter sur leurs efforts. Solidaires les uns des autres au mois de Septembre sous les étendards du duc de Brunswick, aujourd'hui ils n'ont plus de point d'appui, & sans quelque grand événement difficile à prévoir, on ne peut que leur annoncer une chute prochaine. Le but de la révolution Française achève de plus en plus de se développer. Ce but manifeste est le vol, & les moyens en sont des avocats & des procureurs ; on ne manquera donc ni d'agens, ni de conducteurs ; & par-tout, les mêmes sophismes consacreront dans les mêmes termes les mêmes brigandages. Que les propriétaires, & tout ce qu'il y a d'hommes pensans, se réunissent donc aujourd'hui auprès des gouvernemens qui ne sont pas encore attaqués, qu'ils consacrent, s'il le faut, à les soutenir, les trois quarts de leurs propriétés pour en sauver le reste ; que les vengeances particulières s'éteignent devant le grand intérêt qui demande leur réunion, sur-tout que par la célérité & l'unité de leurs mouvemens, ils facilitent,

ils encouragent la marche de l'administration qui n'est rien sans eux, de même qu'ils ne sont rien sans elle ; & que loin de composer avec leurs devoirs & les principes, ils se pénètrent par dessus tout de cette maxime ; *que lorsqu'on a mis les passions du peuple en mouvement par L'APPAT DU VOL, ce n'est plus par LA RAISON que l'on peut arrêter cette impulsion. Il faut donc chercher un sentiment plus fort, laisser là LES PROCLAMATIONS, et employer contre les novateurs LA TERREUR et la sévérité. Malheur à ceux qui n'auront pas senti vérité éternelle.*

Un mouvement révolutionnaire dans un siècle corrompu, est nécessairement le précurseur de tous les fléaux qui ont désolé à différentes époques la surface de la terre. Dans une administration sage & sévère, chacun finit toujours par trouver sa place. Mais que cette administration soit bouleversée par des rhéteurs ou par des brigands, ou par les uns & les autres réunis, alors on ne fait plus où se poster. Tout est agitation, tout est violence, jusqu'à ce que les guerres, ayant nécessité des armées, les armées ayant formé des chefs, le partage des dépouilles ayant mis les généraux aux prises les uns avec les autres, l'imbécille espèce humaine vienne enfin se reposer sous le tranquille despotisme du plus heureux de ces généraux. Trop heureuse elle-même quand il n'a pas fallu pour l'y contraindre, qu'elle passât par cette longue filière de douleurs qui se prépare pour nous, la ruine, le massacre, la famine & la peste.

Tel est le sort qui menace aujourd'hui notre malheureuse France, & avec elle cette partie de l'Europe qu'elle a déjà commencé d'envahir ; & que l'on cesse de compter pour le prévenir, sur des négociations. Montesquieu n'a-t-il pas été

perdu pour avoir joint au malheur de porter son nom , l'imprudence de faire des traités ? Dillon n'a-t-il pas éprouvé le même sort pour ses pourparlers avec le Landgrave de Hesse ? Qui serait assez insensé pour compter sur la foi d'une nation , qui déjà infidèle au premier serment de fidélité qu'elle avait fait à son Roi , a renoncé à celui qu'elle avait fait spontanément à la constitution qu'elle s'était donnée elle-même. Après deux violations aussi manifestes , qui assurera les peuples que cette nation parjure leur donnera la liberté , & qu'elle ne les mettra pas sous le joug du despotisme ? N'avait-elle pas aussi garanti les propriétés , en détruisant le gouvernement qui en est le garant naturel , & les propriétés n'ont-elles pas été violées impunément ? (*)

Oui , je le répète , l'Angleterre seule exceptée , l'Europe ne peut échapper maintenant au despotisme & aux malheurs qui l'appellent. Elle a tendu les bras aux principes de la révolution Française , ils sont dans tous les cœurs : qu'arrive-t-il ? les peuples manqueront la liberté par les moyens même qu'ils employeront pour l'acquérir ; en effet , ou les républiques qui vont se former , s'uniront à la France , ou elles resteront indépendantes. Si elles peuvent rester libres de se gouverner chez elles , l'assemblée nationale n'en continuera pas moins à en rester le centre , & à leur donner l'impulsion qui les régira. Elles suivront les mêmes errements , répéteront les mêmes erreurs , voudront le même gouvernement , &

(*) Au nombre de ces violations de propriétés , il faut compter sans doute les dernières loix rendues indistinctement sur les biens des émigrés. Dans la jurisprudence antique c'étoit à l'accusateur à prouver son accusation ; aujourd'hui l'on accuse & l'on punit par la preuve négative , ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à nos jours. Peut-on s'étonner après cela que l'on convienne qu'il n'y a plus que les pauvres dans le sens de la révolution , & que Marat ait pris pour son épigraphe , *ut redeat miseris , abeat fortuna superbis* ?

comme

comme elle , en rendront l'action nulle , établiront la jalousie entre les gouvernés & les gouvernans , & mettront tout en frottement , & rien en puissance ; ainsi à la longue les jalousies , les passions , les vengeances qui naîtront des talens , des opinions , du voisinage , des relations commerciales , des mœurs , occasionneront des querelles , des explosions , des guerres , des armées , des généraux , la mort , la famine , la peste , & enfin , un dictateur militaire. Si au contraire , elles s'incorporent à la république Française , elles partageront le déchirement qui l'ébranle déjà , il faudra qu'elles choisissent ainsi qu'elle entre Robespierre & Brissot , elles attendront avec elle la domination d'un seul , & elles seront trop fortunées d'aller promptement cacher leur prétendue souveraineté à l'ombre de sa puissance.

La guerre universelle est donc aujourd'hui la seule perspective qui reste à l'Europe. Affreuse vérité ! & quel sera l'homme assez puissant pour maîtriser l'opinion , & dominer tous ses rivaux. Custine & Dumouriez commencent leur carrière , déjà ils ont repoussé les armées les plus formidables de l'Allemagne & déjà nos républicains ombrageux craignent de voir dans leurs troupes victorieuses les armées de César & de Pompée. Mais l'heureux Dumouriez a plus d'esprit que son collègue , plus d'amour des soldats , plus de victoires , & plus de services importants à opposer. Il a tout ce qui séduit & attache les Français ; de la prévenance , de la bravoure & de l'activité. Il se précipite de Flandre en Champagne avec une poignée de troupes au devant du Duc de Brunswick ; avec 10,000 hommes il renverse tous les plans des Puissances combinées ; ainsi , dit Bourdaloue en parlant d'un heureux usurpateur : *un grain de sable mis hors de sa place , vint déranger en un instant les plus vastes projets*. Il éloigne , il disperse les armées étrangères , il se contente de les faire suivre par ses lieutenants.

nans, il retourne triomphant à Paris, il vient y souper comme aux grands jours de la corruption chez Julie, entre St. Georges & Dugazon; au sortir de cette orgie bachique il marche sur le Brabant, il annonce qu'il va prendre ses quartiers d'hiver à Bruxelles; 15 jours après il y entre en maître, après une victoire que l'on ne peut comparer qu'à celle du grand Condé à Nordlingen, & comme si tout devait être extraordinaire dans cette révolution, il partage avec Baptiste son laquais les honneurs du triomphe. Les succès de Dumouriez lui assurent donc une immense influence, c'est donc dans les mains de Dumouriez seul que l'on apperçoit un germe de cette force qui doit tôt ou tard amalgamer & contenir tous les élémens du gouvernement, aussi est-il devenu le seul point d'appui de la Convention. Si les deux partis qui la divisent, en viennent aux mains, & qu'un d'eux l'appelle à son secours, si ce général est conséquent, il les battra l'un après l'autre; mais sur-tout qu'il ne s'arrête pas, & la couronne est alors à sa disposition.

Tel est l'aperçu politique qu'a présenté depuis deux mois, & que présente maintenant l'Europe. Par-tout les propriétés vont être mises aux prises avec de prétendus principes qui ne sont que ceux du désordre. Toutes les institutions vont être ébranlées; tout doit donc s'armer pour la propriété & le gouvernement, car si le crime heureux exerçait impunément par-tout les mêmes ravages que dans ma triste patrie, il faudrait alors ne prendre conseil que de son désespoir, & dire avec Caton :

Qui pourrait sur la terre alors nous retenir ?
 Une patrie éteinte, un repaire de crimes,
 Peuple de délateurs, de bourreaux, de victimes,
 Où l'égoïsme impur étouffant l'amitié
 Au fond de tous les cœurs a séché la pitié;
 Où la paix convulsive, & souvent assassine,
 Nous prépare aux horreurs de la guerre intestine,
 Quand Rome est au moment d'expirer par sa main,
 Mourir est un bonheur pour quiconque est Romain.

APPENDIX AU NUMERO VI.

Lettre à Monsieur Peltier.

M O N S I E U R ,

U N Orateur fameux par ses talens, sa probité, dont les vues sont sûres en matière de gouvernement, a publié des réflexions sur la révolution de France. Il en a fait voir les horreurs, il a réduit à sa juste valeur cette déclaration des droits de l'homme, ce catéchisme de l'intrigue, où tous les crimes, toutes les insurrections, peuvent trouver leur justification, et où la vertu ne peut trouver le moindre véhicule. Il a victorieusement combattu le système destructeur de la société, d'un vil intrigant, perturbateur du repos de l'univers. Il a sonné l'alarme contre un mal qu'il prévoyait menacer sa patrie, comme tous les peuples; les gouvernemens ont été avertis du danger; d'où vient donc cette étonnante stupeur, cet égoïsme mal-entendu, qui les a endormis sur le bord de l'abyme, tandis que grossissait l'orage dont la chute va les accabler tous, les uns après les autres ?

N'ont-ils voulu voir dans les malheurs de la France, qu'un feu qui dévorait la maison de leur voisin, et qui leur fournissait l'occasion de s'enrichir de ses pertes ? En ce moment les murs mitoyens brûlent et s'écroulent, l'incendie les menace.

Que leur faut-il pour sortir de leur léthargie ? Attendent-ils que les Jacobins leur déclarent la guerre, et la leur fassent à leur nouvelle manière ? Veulent-ils laisser à leurs destructeurs le temps de préparer les instrumens de mort ?

Qu'ils ne s'y trompent plus : ces despotes sangui-

naires sont par intérêt et par principes, ennemis de tous les gouvernemens.

Tout diviser : jeter par-tout des semences d'insurrection : telle est leur pratique pour se préparer des succès.

Tenir le peuple en haleine, pour ne pas lui laisser le temps de sortir de son engouement ; sacrifier à leur ambition des milliers d'hommes, dans des guerres qu'ils disent n'entreprendre que pour le bonheur et la liberté de l'humanité ; piller les temples, les dépôts, les maisons publiques ; s'emparer de tout ce qui est à leur convenance chez les peuples où ils portent la guerre ; créer des papiers-monnoie : les hypothéquer sur les biens de tous les propriétaires, qu'ils dépouilleront lorsque leur intérêt le leur dictera : voilà leurs moyens d'exécution.

Voici les véritables prétextes de leurs guerres : l'Empire, la Savoye, l'Espagne, ont empêché les papiers Jacobites de circuler chez eux ; ils déclarent la guerre à l'Empire, à la Savoye ; ils vont la déclarer à l'Espagne. Leurs armées sont suivies d'Imprimeries, comme du train de l'artillerie la plus formidable. Bientôt leurs écrits seront semés dans ces vastes contrées. Semblables aux serpens les plus venimeux, ils laissent leur poison dans la blessure qu'ils ont faite.

Cependant plus de 20 clubs se sont établis en Prusse ; un Anacharsis Cloots, en est le correspondant à Paris.

Il s'en établit en Dannemarck, en Suède, en Russie, en Turquie même.

Plus de 40 existent en Angleterre, en Ecosse, en Irlande ; et leurs affreux papiers y circulent à l'ombre d'une loi trop tolérante.

Les loix d'un pays qui permettent une telle liberté, nous devons le dire, portent en elles-mêmes le principe de leur destruction.

Les Jacobins font la guerre ou profitent de la paix pour propager leur doctrine. Par-tout, ils soufflent la division et l'insurrection, en échauffant les esprits par l'idée d'une licence effrénée qu'ils appellent *la liberté* ; et par-tout la populace incapable de raisonner, n'attend que leurs succès pour les imiter ; sûre de trouver parmi eux des chefs, toujours prêts à la guider, et des secours actifs, dès qu'elle sera en insurrection.

Ce sont donc ces succès qu'il importe à tous les gouvernemens d'arrêter. Tels sont, disons-le, les fondemens sur lesquels les Jacobins ont établi leur république, que s'ils réussissent, toute l'Europe est perdue.

Et qu'aucun gouvernement ne se flatte que des traités puissent le soustraire au sort que les Jacobins lui préparent. Devrait-il compter sur des traités faits avec des scélérats coupables et capables de tous les crimes; avec des scélérats dont l'esprit ne change point, mais dont les personnes se renouvellent à certaines périodes, laissant à leurs successeurs un prétexte toujours prêt pour rompre les traités, lorsque leur intérêt le leur dictera.

Sur quel traité se reposer avec un corps qui marche à l'empire universel par une route nouvelle, dont la perfide adresse sait faire momentanément des avantages, à ceux avec qui elle ne traite aujourd'hui, que pour ne pas avoir trop d'ennemis sur les bras; mais qui sait retirer de ces avantages négligés mêmes, le profit bien réel de faire répandre par les propagandistes qu'il soudoye, les semences d'une révolution pareille à celle de la France, et de laquelle il a les moyens de profiter pour se payer, de la même manière qu'il l'a fait en France, de ce qu'il a paru abandonner.

Que les riches, les capitalistes, les propriétaires, les négocians, enfin tous les citoyens honnêtes, qui possèdent quelque bien et qui vivent paisiblement dans leur patrie, ne s'y trompent pas. Les révolutions ne sont bonnes qu'aux intrigans, et à ceux qui n'ont rien à perdre du côté de l'honneur ou de la fortune. Qu'ils jettent un moment les yeux sur la France.

Qui y regne? des scélérats. Qui y occupe toutes les places de leur administration monstrueuse? leurs complices. Les propriétaires sont dépouillés, les capitalistes volés, les marchands obligés de cacher leurs marchandises; toute liberté autre que celle de se rassembler aux Jacobins et de parler comme eux, est un crime capital: plus de religion, de morale; les monumens, les temples sont détruits, profanés, vendus: les assassinats sont ordonnés ou impunis:

au milieu de la plus affreuse anarchie, tous les crimes planent sur la surface d'un des plus beaux pays du monde. La dette nationale s'est depuis le commencement de la révolution, plus que triplée : le commerce, l'agriculture, sont ruinés; ces sources des richesses de la France sont taries; les bras qui auraient pu les ranimer sont sacrifiés à l'ambition d'une horde scélérate, qui achète les plus légers succès au prix du sang de mille malheureux, qu'ils ont égarés par l'espoir d'une liberté chimérique. Enfin l'assemblée constituante avait couvert la France de ruines, les Jacobins ont détruit ces ruines mêmes, et ont fait du plus beau Royaume de l'Europe, objet de la jalousie de ses rivaux, un objet de pitié pour ses plus cruels ennemis.

Quel est l'homme honnête qui ne frémissa pas en songeant que c'est cette révolution et ses suites formidables, que les Jacobins veulent introduire dans sa patrie !

Quel est le véritable Anglais, qui voyant cette masse effroyable de maux, menaçant ce puissant royaume, ne crie à ses concitoyens de prendre les armes pour exterminer ces monstres ?

Quoi ! la France punie d'une manière si désastreuse de la faute qu'elle a faite, disons mieux, du crime qu'elle a commis en favorisant la révolution de l'Amérique Anglaise, véritable origine de la sienne, serait un exemple perdu pour l'univers, témoin de son châtimement et de ses malheurs !

Quoi ! les conquêtes que le brave Cornwallis vient d'ajouter aux vastes possessions de l'Angleterre dans l'Inde, les Isles, le Canada, auraient le sort de St. Domingue !

Quoi ! cette banque si riche, si solide, ce dépôt sacré des richesses et de la confiance de presque tous les citoyens, deviendrait la proie d'infâmes révoltés, et entraînerait dans sa chute le crédit national, et la fortune de la majeure partie de l'Angleterre. Quoi ! cette liberté qu'une Constitution heureuse, fruit de tant de veilles, de travaux, de peines et de troubles, a donné aux Anglais, serait anéantie devant la licence, et succomberait sous les efforts d'une faction scélérate.

Cet arsenal unique dans l'univers, ces flottes nombreuses, ces magasins immenses ; enfin, tout ce qui assura à cette île puissante, sa gloire, sa grandeur, ses richesses et la suprématie des mers, deviendrait entre les mains des Jacobins, des instrumens de sa ruine, et de celle du reste de l'univers.

Non. Il est impossible que ces défenseurs des droits de tous les citoyens, n'ouvrent pas les yeux sur la conduite profonde des ennemis les plus cruels, et les plus dangereux de cet empire, et qu'ils ne sentent pas la nécessité de prévenir leurs complots.

Il est impossible qu'ils ne se pressent pas autour du gouvernement, pour prendre conjointement avec lui, les mesures les plus propres à anéantir la contagion.

Il est impossible qu'ils ne le conjurent pas au nom de la patrie, justement alarmée, de cesser d'avoir égard à des intérêts mercantiles, d'un petit nombre de négocians avides, autant qu'inconsidérés, à qui les Jacobins achètent des vivres, dont l'exportation fait renchérir ici les denrées, et des armes dont ils se serviront, peut-être, bientôt contre l'Angleterre elle-même.

Il est impossible qu'ils ne lui représentent pas, qu'en vain l'Angleterre s'enrichirait de tout l'or, qui est le fruit des crimes des Jacobins, si pour prix de cet or, elle leur laissait le temps, et leur vendait les moyens de la ruiner.

Il est impossible que tous les ordres de l'état ne se réunissent, pour lui procurer les moyens de sauver la liberté, la propriété, la vie et l'honneur des habitans de l'Angleterre, et ne lui conseillent de s'unir avec les Princes, ses alliés naturels, et d'oublier même les griefs qu'il peut avoir contre ses anciens ennemis ; de se coaliser tous, avant qu'aucun d'eux soit affaibli par quelques pertes considérables, afin de faire un effort combiné et soutenu, qui puisse écraser, d'un seul coup, l'ennemi de l'humanité entière, qui ose s'en dire l'ami, lors même que la politique, ses meurtres et ses brigandages, menacent l'Europe de la replonger bientôt dans toutes les horreurs des siècles, dont l'histoire nous fait frémir encore aujourd'hui,

Réponse à M.

Londres ce 9 Décembre 1792.

M O N S I E U R ,

DANS l'histoire des siècles, il arrive des époques de corruption, où de grands malheurs sont nécessaires, pour rappeler les hommes aux grandes vérités. Nous étions sans doute parvenus à ce moment marqué par la vengeance céleste, puisque nous en éprouvons les fléaux d'une manière si terrible. Le ciel avait frappé d'aveuglement et d'endurcissement presque tous les Souverains ; ils ont négligé de se lever tous à la fois, pour frapper de concert le monstre qui menaçait de les dévorer ; et déjà plusieurs d'entre eux ont disparu. Déjà l'Electeur de Mayence, le Prince de Liege, l'Evêque de Spire, le Duc de Savoye, le Souverain des Pays-Bas, sont dispersés comme les oiseaux du midi devant l'Aquilon ; des armées puissantes ont été anéanties ; la faible et pusillanime Europe, attendait leurs succès, pour se déclarer. Des revers ayant pris la place des victoires, elle a essayé de se couvrir de sa faiblesse, sous le nom de neutralité. Elle a proclamé son impuissance, et bientôt le crime heureux n'a plus gardé de mesure ; il a décrété solennellement à la face de l'univers : *guerre à tous les gouvernemens, au nom de tous les peuples ; assistance et protection à tous ceux qui se révolteront.* — En conséquence Dumouriez marche à Vienne ; Kellermann se porte sur Rome ; la Hollande va être envahie ; Naples, Venise et Gènes sont dans les convulsions de la mort ; Berlin est ajourné ; Madrid tremble ; un jeune courtisan vient d'y remplacer un vieux philosophe, et il ne soutiendra pas mieux l'Espagne que son prédécesseur ; enfin St. Pétersbourg et Stockholm, comptent leur éloignement et leurs glaces, comme leurs meilleurs remparts contre nos missionnaires.

Cependant, il est un terme à tout, et la main invisible qui a corrigé l'Europe, ne permettra point qu'elle périclite. Elle la soutiendra contre ses destructeurs. La vertu n'étant point la base de leur nouvelle doctrine, elle s'écroulera nécessairement; qui fonde un empire sans morale, bâti sur le sable, a dit l'Écriture; et le Roi prophète a annoncé il y a 3000 ans aux novateurs actuels, leur sort prochain : *nisi Dominus edificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam*. Cette main invisible a placé au sein de l'Europe deux nations chez lesquelles la morale, le bon sens et l'énergie, semblent fixés comme un dépôt perpétuel, afin de prévenir le bouleversement total de l'humanité. Défendues, l'une, par les flots de la mer, et l'autre par ses rochers, elles seront les barrières qui arrêteront la propagation des nouveaux principes. La Suisse et l'Angleterre sauveront l'Europe. Déjà elles se sont prononcées, et le Jacobinisme a reculé devant elles. Le vice ne peut soutenir les regards de la vertu.

Ainsi, Monsieur, rassurez-vous; cette isle si florissante qui sert aujourd'hui d'asyle à tant d'infortunés, ne sera point agitée par les troubles de notre patrie, mais son influence ranimera toutes les autres Puissances. On a accusé sa longue neutralité, mais ses accusateurs ont-ils bien vu, ont-ils bien senti, que des efforts partiels de son Souverain, ne pouvaient être qu'insuffisans; que l'Angleterre ne pouvait agir efficacement, sans que la nation toute entière ne déclarât la guerre aux perturbateurs du repos public : que pour faire mouvoir une aussi grande nation, il fallait qu'un certain laps de temps eût découvert à toutes les classes de ce *vraiment bon* peuple, la vérité de nos crimes, déguisés avec art, le caractère des criminels, le brigandage des factieux, la misère et la disette qui affligent toutes les classes, la stagnation du commerce, la ruine des manufactures, la décadence des arts; il fallait qu'ils vissent de leurs propres yeux le spectacle si touchant de nombreux milliers de citoyens proscrits, fugitifs et dépouillés; (1) de femmes et d'enfans demandans leurs pères, et ne pouvant jouir de leurs embrassemens; il fallait que nos larmes brûlantes vinssent réchauffer

tous les cœurs, pour que l'accord de la nation et du gouvernement fut unanime ; car on ne saurait se le dissimuler, Monsieur, l'armée ennemie est de plus de 500,000 hommes : elle a pour auxiliaires les brigands de tous les pays, elle dispose de trésors immenses, et elle peut les renouveler chaque année par la terreur ; (2) il faut donc que toute la vertu du globe tombe à la fois, et pese de tout son poids sur ce foyer de destruction ; qu'elle en comprime toutes les issues, et que rien n'en puisse sortir. L'exemple de l'Angleterre sera suivi, et les coupables seront enfin châtiés.

Bénies soient à jamais ces associations formées par toute la Grande-Bretagne, sous les auspices de la liberté et la propriété, pour maintenir la constitution Monarchique, contre les atteintes des républicains et des applanisseurs : leurs membres nombreux ont senti que dans une république il arrive toujours tôt ou tard, qu'un citoyen devient plus puissant que les loix, et que dans une Monarchie, personne ne peut jamais être aussi puissant que le Monarque, qui est le protecteur des loix. Ils ont vu par les exemples des temps passés et modernes, que dans une république on cherche toujours la liberté, et qu'on en jouit toujours dans une Monarchie bien constituée. En effet on dirait que la providence a placé un Trône chez toutes les nations, et que la société y souffre une espece de violence, tant qu'il n'est point rempli ; s'il vient à l'être, l'ambition frémit, mais elle n'ose plus s'approcher qu'avec respect de ce Trône, sur lequel elle aurait pu prétendre de monter. La Monarchie en donnant un chef à l'état, assure à la liberté, et à la tranquillité des citoyens, un protecteur tout puissant ; et quand bien même elle n'aurait que ce seul avantage au dessus du gouvernement républicain, elle lui serait encore préférable.

Bénie soit cette heureuse Constitution, où la démocratie conserve son énergie sans danger ; l'aristocratie ses lumières et ses richesses, sans orgueil ; et le pouvoir Royal, toute sa force pour faire agir les ressorts du gouvernement, sans violence ; combinaison ingénieuse de pouvoirs balancés, d'où re-

sulte le peuple le plus libre, le plus moral et le plus puissant.

Béni soit ce gouvernement, qui de bonne heure a imposé le silence de la terreur aux factieux, réprimé les libelles, cassé les hommes qui souillaient leurs emplois par leurs opinions, convoqué la nation, et déployé un appareil de puissance capable d'épouvanter tous les scélérats, sans diminuer la confiance du propriétaire.

Hélas ! c'est ainsi que dans notre malheureuse France, nous appellions auprès du Trône, nous implorions tous les propriétaires du royaume. Moins sages que les Anglais, nos maîtres en économie politique, le système de vanité l'a emporté sur celui de propriété, et nos prétentions ont empêché nos précautions. C'est aujourd'hui plus que jamais que l'on s'aperçoit du mauvais système de défense que la noblesse Française avait adopté ; c'est aujourd'hui, mais trop tard, que l'on peut juger cet inconcevable délire, qui à la voix de quelques ambitieux, a poussé hors du royaume presque tous les propriétaires, et qui a répandu sur toute la Noblesse plus de deuil que les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ne craignez point un sort pareil pour l'Angleterre. Un de leurs écrivains distingués, comparait avec raison les cris des révolutionnaires Anglais à la sauterelle qui bruit sous l'herbe, tandis que le paisible taureau, (John Bull,) paît tranquillement à l'ombre du chêne Royal : déjà leurs journaux incendiaires sont supprimés : leurs apôtres sont arrêtés ; cette banque si riche, cet arsenal si formidable sont protégés contre une invasion soudaine ; les troupes nationales sont convoquées par le Roi, elles sont à ses ordres, et non à ceux d'un général insurgent. La paix intérieure est assurée ; des flottes nombreuses vont faire respecter celle de toutes ses possessions lointaines ; le corps politique va se réunir auprès de son chef, supporter avec loyauté ses vigoureuses mesures, et la liberté Anglaise reposera tranquillement au milieu des instrumens des despotes.

Permettez-moi cependant, Monsieur, de différer d'opinion avec vous sur la coalition que vous regardez comme nécessaire à l'extinction du volcan

Jacobite. L'expérience a prouvé depuis Agamemnon, jusqu'à M. d'Orvilliers, et au Duc de Brunswick, que toutes ces grandes associations de Rois, ces ligues de Puissances, ces armées et ces flottes combinées, avaient presque toujours manqué le but auquel elles étaient destinées; et certes, jamais temps ne fut moins propre que le temps présent à renouveler la coalition qui vient d'échouer. Si l'on ne peut éviter dans aucun temps les haines particulières, les rivalités de voisinage, à plus forte raison, faut-il les craindre aujourd'hui que des revers communs, que des correspondances secrètes imprimées par les Jacobins, ont répandu de l'aigreur dans des esprits, que le même intérêt et le même sentiment devraient animer. La différence des tactiques des diverses armées serait encore un empêchement insurmontable — la difficulté de faire mouvoir et correspondre à la fois tant de ressorts, donnerait un avantage immense à nos propagandistes, qui de leurs cavernes dictent des ordres prompts et précis, et les font exécuter avec la rapidité de l'éclair. C'est en fourageurs qu'il faut attaquer ces enfans perdus, c'est par tous les points qu'il faut pénétrer à la fois chez eux; la ridicule idée d'un congrès et d'une armée combinée, a été assez long-temps le principal effort de la politique, assez long-temps les Souverains ont été les dupes des ministres les plus insignifiants; ils doivent briser, et leurs vieilles routines de la diplomatie, et même les règles de leur tactique : attaquées par des foux, c'est en furieux qu'ils doivent les repousser; c'est avec le fanatisme de l'ordre qu'il faut combattre le fanatisme de la licence; c'est la Couronne qui doit renverser le bonnet Jacobin, ou être détruite elle-même; avec de tels élémens tout contact est du plus grand danger; le plus grand tort serait de faire des prisonniers; leur contagion infecterait tous les corps environnans, et rendrait le mal irrémédiable. L'humanité doit jeter un voile en cette occasion; mais la connaissent-ils l'humanité, ceux qui condamnent à mort (3) des femmes, des vieillards, qui se sont dérobés en tremblant aux poignards du 2 Septembre, et pourront-ils, oseront-ils se plaindre que l'esprit de conquête soit substitué à celui de rapine, quand ils verront le propriétaire venir l'épée à la main reprendre

le champ qui lui a été dérobé par la puissance des piques.

Mais je m'aperçois que je laisse entrainer ma plume par le sentiment qui me transporte ; j'ai parlé du propriétaire émigré venant reconquérir son champ, ou mourir aux lieux où il aima, aux lieux où il fut aimé ; hélas ! vain espoir, il ne leur reste plus même la consolation de penser qu'ils pourront mêler leurs ossemens aux ossemens de leurs peres, leurs cendres aux cendres de leurs aïeux. La conquête étrangere est devenue inévitable. *Barbarus has segetes !*

Elle n'existe plus cette armée brillante de gentils-hommes et de Princes, où tant de luxe, de folie étaient d'abord excusés par tant d'honneur et de courage, et ont été remplacés par tant de misere et de désespoir. Les Princes freres du Roi, plus malheureux encore que lui, vont aller cacher leur oisiveté forcée, dans les Cours du Nord et du Midi. L'Angleterre recele aujourd'hui plus de la moitié de leurs compagnons d'infortune. (4) Au moins s'ils profitent des exemples de vertu, d'ordre et de raison qui les frapperont en ce royaume, leurs malheurs, leurs privations auront eu leur prix, et de vaines illusions cesseront pour jamais d'affliger leurs pensées.

Les Souverains doivent donc développer en 1793, les dernieres ressources de leur puissance, et se défier par dessus tout, des opinions de leurs Ministres. Quand la Couronne est attaquée, un administrateur ne doit plus avoir qu'une opinion. Qu'on se rappelle que le Roi de France écouta M. Necker, et que du rapport du 28 Décembre 1788, à l'oraison funebre (5) de Louis XVI, par ce Ministre, l'intervalle ne fut pas de 4 ans. — Si l'heureux Dumouriez a conquis tout le Brabant en 15 jours, il ne le doit qu'au système mesquin du Ministre Lascy, qui a cru que 30,000 hommes pouvaient suffire à garder une frontiere immense et toute ouverte, contre les citadelles et la multitude de France ; et cependant ce M. de Lascy avait donné la mesure de ses connaissances militaires dans la maniere dont il défendit et perdit, il y a peu d'années, le Bannat de Têmeswar avec un cordon de troupes. — La Noblesse Française doit sa destruction à ce système inhumain, qu'ont soutenus Mrs. de Mercy et de Breteuil, de représenter un Roi captif, autrement que

par une régence active. — Le vieux d'Aranda, tout bouffi encore de sa correspondance philosophique avec Diderot et Condorcet, a empêché son maître de déployer le caractère qu'un Bourbon devait faire paraître dans cette grande occasion; et son successeur, (7) de quelque énergie qu'il soit doué, ne trouvera pas dans l'opinion qui l'environne, l'appui dont son Prince a besoin; — Je ne parle point des autres cabinets dans lesquels l'esprit de Jacobinisme, ou ce qui est pis encore, l'esprit de terreur a jeté des racines plus ou moins profondes; je ne parle pas sur-tout de l'étrange choix qui avait été fait d'un général philosophe, pour arrêter au mois d'Août une révolution philosophique : (8) je me contente de vous indiquer la nécessité où sont les Souverains de défendre corps à corps, leurs prérogatives et leurs personnes, et de me rejouer avec vous de l'exemple de la vraie politique que le peuple Anglais leur donne dans le moment actuel.

Cependant les républicains Français se flattent encore de quelques alliances sur le continent. Qu'ils suppriment donc pour y parvenir, le dégoûtant récit de leurs odieuses séances. Qui voudrait, qui pourrait s'allier avec ces hommes qui déjà deux fois ont trompé l'Europe; qui ayant d'abord forcé le gouvernement à s'abaisser à la hauteur d'un d'André et d'un Chapellier, les ont obligés de se ravalier ensuite au niveau de Brissot. Descendraient-ils enfin jusqu'à Marat et Jourdan, lorsque ceux-ci auront arraché à la faction Brissot [9] son mobile pouvoir; et le Ministre de Georges III, serait-il condamné à traiter avec un Robespierre? Non, la république Française ne peut avoir d'alliés; aucune Puissance ne peut la reconnaître : la guerre perpétuelle, voilà son seul partage, car il en est des corps politiques, comme des individus; là où l'amitié est impossible, la haine devient un devoir.

Je termine cette lettre déjà trop longue, en m'unissant aux vœux que vous faites, Monsieur, pour l'anéantissement de cette race impie, et je vous assure de mon respect.

P.

N O T E S.

(1) La haine des ennemis des réfugiés les poursuit encore sur la terre hospitalière qui les a accueillis. Privés de toute propriété, hors d'état par conséquent d'acquitter leurs engagements, on a vu de ces engagemens achetés par les Jacobins, & envoyés à des étrangers domiciliés à Londres. Ainsi, moyennant un parjure, on peut arracher à ces malheureux leurs derniers moyens de subsistance; on peut réintégrer à Newgate les victimes échappées de l'Abbaye. Il nous était réservé de donner ce dernier exemple de barbarie! on peut, & l'on doit espérer que la sagesse du Parlement Britannique s'en occupera; car ce ne sont point de vrais Anglais, ce sont des étrangers qui y font ce commerce scandaleux.

(2) Plusieurs acquéreurs des biens du Clergé, forcés d'émigrer *comme les autres*, ont déjà vu remettre en vente ces propriétés usurpées, en attendant que le second acheteur frauduleux les voie passer à son tour dans une quatrième main. Un tel système de finance paraît d'abord inépuisable; mais un peu de réflexion suffit pour faire voir qu'avant quatre ans les terres de France seront bientôt réduites par ces mutations à l'état des terrains que M. Morris, de Philadelphie, possède sur les bords du lac Ontario. Alors nous serons arrivés au point où M. St. Just nous prédit que nous parviendrons incessamment : *république & misère*.

(3) Dans l'assemblée Constituante, lorsque le *vertueux* Pétion, & l'*incorruptible* Robespierre, faisaient leur cour aux brigands, aux dépens de la raison & de la justice, ils furent les plus chauds partisans de l'abolition de la peine de mort. On peut relire leur discours. Les brigands & Robespierre, sont-ils devenus maîtres? la mort plane sur toutes les têtes; chaque loi a pour refrain : la peine de mort. Fuit-on ces Messieurs pour éviter la massue du Capitaine Rotundo, rien que la mort encore n'est capable d'expier un pareil forfait! Puis fiez-vous à la philanthropie des philanthropes!

(4) On ne doit point juger de l'état des émigrés, par ceux qui ont pu gagner le rivage d'Angleterre. C'est à Maestricht, en Hollande, dans les Electorats qu'il faut voir les débris de l'armée des Princes. C'est le sac de Jérusalem, c'est l'invasion du Mexique. La plume se refuse à en tracer le tableau. Qu'on juge de leur détresse, puisqu'une partie d'entre eux préfère en rentrant en France, s'exposer à une mort certaine, plutôt que de traîner dans l'étranger une vie honteuse & pénible.

On fait avec quelle barbarie la municipalité de Paris a fait décapiter 9 émigrés pris lors de la retraite; les Princes avaient 300 prisonniers à leur disposition, ils les renvoyèrent en France. Ce trait doit faire juger la différence des deux causes. Ces 9 émigrés étaient tous Gardes-du-Corps. Ils étaient malades à la suite de l'armée, & conséquemment n'avaient point été pris les armes à la main.

C'est une chose digne de remarque, & une des singularités de cette révolution, que ce soit encore un 5 Octobre que les Gardes-du-Corps aient été fusillés par les gardes nationaux, sans pouvoir leur répondre. Les armées combinées se retiraient; le corps des émigrés Français, avait ordre de se rendre à Stenay; où étaient au 5 Octobre les Princes qui avaient couché au château de Sille; le boute-selle sonna à deux heures du matin. Sur les cinq heures, comme la colonne des Gardes-du-Corps montait sur une éminence pour gagner le chemin de Stenay, une canonade très-vive de deux canons, postés au coin d'un bois, se fit entendre. Les Gardes-du-Corps en reçurent plusieurs décharges, qui heureusement ne leur tuèrent que des chevaux. On vit ensuite débouquer un corps d'infanterie & cavalerie, composé d'environ 1800 hommes. Cette troupe était partie de Sedan pour tenter d'enlever les Princes pendant la nuit. Elle y fut parvenue, si des soupçons qu'on en avait eu, n'avaient décidé à faire sonner le boute-selle dans la nuit. Les Gardes-du-Corps séparés de cette troupe par un ravin marécageux qui ne leur permettait pas d'attaquer en face, furent obligés de recevoir le feu de cette troupe sans pouvoir lui répondre. M. le Maréchal de Broglie leur donna sur le champ l'ordre de se former en bataille, sur le grand chemin même, afin de cerner le bois, ce qu'ils exécutèrent. Pendant ce temps, la brigade Irlandaise, composée des Régimens de Berwick & de Walsh, M. le Duc de Fitz-James, Colonel en tête, s'avança, la bayonnette au bout du fusil, droit sur le bois. Les patriotes effrayés de cette manœuvre s'y retirèrent en emmenant leurs canons. Berwick en joignit pourtant une grande partie, & la gendarmerie à cheval, M. d'Autichamp à sa tête chargea dans la plaine tout ce qui sortait du bois. Les patriotes perdirent à cette affaire 150 hommes tués, & 50 prisonniers. Les émigrés n'y perdirent qu'un seul homme, M. de la Porte, Aide-de-Camp de M. d'Autichamp. Il fut assassiné par un garde national à qui il avait sauvé la vie: l'indignation que cet acte de férocité inspira à la gendarmerie, causa l'incendie de 4 villages, qui furent brûlés ce jour là.

(5) J'appelle ainsi l'apologie de Louis XVI, que vient de publier M. Necker, sous le titre de *Réflexions adressées à la nation Française*, &c.

(6) M. de Lasoy est la seule cause de la conquête du Brabant. Il a cru dans ses lésineries habituelles, que 30,000 hommes suffiraient pour le garder, & il a tout perdu. Dumouriez ne doit ses succès qu'à la multitude de petits corps qu'il a eu à combattre. Jamais il ne s'est présenté devant lui plus de 14,000 hommes. C'était là toute la force de l'armée Autrichienne à la bataille de Jemappe; elle fut attaquée par plus de 60,000 hommes, & ces 60,000 hommes ne s'avançaient encore que lentement, & sous la protection d'une artillerie de pieces de 24, auxquelles on ne pouvait répondre que par du 8. Les dispositions de Dumouriez étaient dignes de l'originalité de son esprit; l'élite de ses troupes de ligne, qu'il réserve peut-être pour une meilleure occasion, était en arriere du corps des volontaires nationaux, avec des canons pointés sur eux en cas de défection. Avant le combat, Dumouriez harangue ses volontaires, & leur dit que c'étaient eux qui avaient fait la révolution, & que leur devoir était de la soutenir. La rivalité du Duc Albert & du Général Beauclieu, le servit

vit encore mieux que ses dispositions. En effet, si Beaulieu eut été cru, on aurait attaqué pendant la nuit, & rendu par là le gros canon inutile. M. le Duc, conduit par M. de Seckendorff, son Aide-de-Camp, ne le voulut pas ; & la bataille eut lieu, comme Dumouriez le desirait. Cependant, si l'armée Autrichienne avait eu de la grosse cavalerie, la victoire lui fut restée. Cette cavalerie eut détruit le centre de l'armée de Dumouriez, déjà ébranlé par les Hongrois, & l'armée eut été coupée. Des Hussards & des Hüllans ne purent écraser des masses d'infanterie. Les dragons de la Tour & de Coubourg, & sur-tout les 4 bataillons de grenadiers Hongrois de Bardeletzky, Morzin, Lowen & Puckler, firent des prodiges de valeur, mais en pure perte. Cependant on avait depuis quinze jours à Liege, Royal-Allemand, Saxe, Berchiny, les Gardes-du-Corps, la Gendarmerie, prêts à se donner à qui aurait voulu les employer : des formalités ministérielles en ont empêché !

La victoire de Dumouriez lui a coûté de 8 à 10,000 hommes. Beaulieu n'en a perdu que 1800 ; l'on ne peut pas regarder comme une déroute une retraite dans laquelle l'ennemi fauve tous ses canons. La gascnade de 300 hommes tués & 600 blessés seulement, du côté de Dumouriez, a bien vite été prouvée par les accusations même portées contre les fournisseurs des lits d'hôpitaux.

Après la prise de Bruxelles, le système de défense a toujours été le même. On a voulu défendre le cours de la Meuse avec des détachemens ; Clairfayt & Staray près de Liege avec 8000 hommes, Beaulieu sous Namur avec 12,000, un gros corps à Huy, & quelques garnisons composaient tous les débris de cette armée du Brabant. Ils n'ont pu empêcher Namur, Liege & le Général Staray de succomber ; l'armée Autrichienne sera renforcée avant la fin de Décembre de 40,000 hommes, qui se joindront aux 10,000 du Prince de Hohenlohe, & à environ 10,000, reste de l'armée du Brabant : ces 60,000 hommes seront destinés à reconquérir les provinces Beligiques, & à repousser Dumouriez en France, si toutefois les agitations intestines ne l'ont pas forcé à une marche retrogade. Tous les gros équipages des Autrichiens sont dans la province du Limbourg. Les troupes qui arrivent, traînent avec elles l'artillerie qui foudroya Belgrade, & l'Empereur, dit-on, commandera lui-même en personne.

Les lettres de l'armée Prussienne portent que la discipline s'y rétablissait, que l'esprit en devenait excellent, & que soldats & Officiers brûlaient de reprendre leur revanche. Cette armée réduite à 30,000 hommes, sera augmentée de pareil nombre vers le 15 Janvier. Le Roi fait venir jusqu'au régiment de ses gardes à Postdam.

La diete de Ratisbonne a enfin déclaré que l'empire était en danger, & elle a commandé l'armement du *triplum* des cercles ; ce qui porte alors le nombre des troupes Impériales à 120,000 hommes.

Dumouriez a eu l'impudeur d'annoncer que sa dernière victoire devant Liege, lui avait coûté tout au juste 3 hommes. Sur cela un plaisant disait de lui : *encore une bataille de dix heures, & l'on verra qu'il trouvera douze hommes de plus dans son armée.*

(7) M. de Godoi, qui de simple Garde-du-Corps, est devenu en moins de deux ans Duc d'Alcudia, & premier Ministre.

(8) Quelque chose qu'on ait déjà dit de M. le Duc de Brunswick, on ne peut le voir reparaitre sur la scène, sans revenir en-

core sur une campagne qui a produit d'aussi affreux résultats ; & sur les fautes qui en ont empêché le succès. Je dois ici ajouter quelques nouveaux détails à ceux que j'ai déjà donnés.

On a vu que la principale cause de la retraite a été l'insuffisance des armées combinées , & la fausse idée qu'on s'était faite des patriotes ; non-seulement on peut reprocher ce mauvais calcul au Général en chef, mais on lui objecte encore que ces armées n'étaient pas même portées au nombre annoncé ; de manière que les sièges & communications étaient impraticables, --- que la guerre a été entreprise trop tard , --- que les plus mauvaises dispositions avaient été faites pour les subsistances, --- qu'il n'y en avait que pour 50,000 hommes, tandis que l'on avait plus de 100,000 bouches à nourrir, --- que les transports avaient mal-à-propos été ordonnés par la Moselle, puisque cette rivière cesse d'être navigable aux mois de Juillet, Août & Septembre, --- que l'on a perdu au moins 50 jours dans les éternels camps de Coblenz, de Trêves, de Montfort, de Chênieres & de Verdun, --- que la contre-révolution a été entreprise sans aucun plan concerté & détaillé, à peu-près comme la révolution fut commencée par MM. Necker & La Fayette ; & que le mauvais succès de l'une ne doit pas plus étonner que les désastres de l'autre, puisque M. de Brunswick, tout imbu des maximes du club de 1789, estimait M. Necker, plaignait M. de La Fayette, méprisait tous les Généraux qu'il avait l'honneur de commander, n'aimait que lui, & ne consultait que M. de Tempelhoff, chef de l'artillerie Prussienne.

Le choix de ce Prince pour Généralissime avait été décidé, d'après une réputation dont on n'avait pas suffisamment examiné le fondement. On n'avait pas fait assez d'attention à son caractère irrésolu, & à son amour-propre bien connu, qui le rendait avide d'une gloire qu'il voulait acquérir sans partage. D'ailleurs un Général livré à la philosophie, & à ce qu'on appelle la philanthropie, était peu propre à diriger une entreprise contre des hommes, qui, en employant des moyens odieux, pour effectuer leurs projets, rendaient nécessaires des mesures souvent extrêmement rigoureuses, qui demandaient à être suivies dans toute leur étendue, & sans hésitation. Le défaut de caractère dans le Duc de Brunswick, s'est complètement montré depuis qu'il a été à la tête d'une entreprise qui exigeait sur-tout, la plus grande énergie, & la plus grande persévérance. Les talens de ce Prince, ont été insuffisants pour parer aux inconvéniens qui devaient résulter de ses défauts.

Par une suite de son avidité pour une gloire sans partage, il avait affecté de vouloir conduire seul, même les plus petits détails. Il n'avait en conséquence, pour coopérateurs, ou assistants immédiats de ses travaux, qu'un Officier, pour les fonctions de Maréchal-des-logis ; deux Aides-de-camp, & un secrétaire. Toute la direction de l'artillerie & du génie, était confiée à un seul homme, à qui le Duc n'osait opposer aucune contradiction, & dont le caractère jaloux, ainsi que celui du Général, le portait à écarter tous les autres avis. Cette circonstance a rendu totalement inutile la résolution qu'on avait prise d'attacher dix Officiers du génie Français à l'armée Prussienne.

Le Duc était en même temps mené à la baguette, par un commis du bureau de la guerre, attaché à son armée pour la direction des subsistances, conjointement avec le Commissariat de guerre, qui était sous tous les rapports, l'établissement le plus vicieux qu'on put imaginer.

Le même Général qui rebutait les principaux & les anciens Officiers de son armée, qui ne les consultait jamais, qui manquait aux mêmes précautions à l'égard des Généraux Autrichiens, auxquels il faisait sentir l'autorité de son commandement, était littéralement le très-humble serviteur de son Commandant de l'artillerie & du Commissariat de guerre, envers lesquels il ne savait jamais employer le ton du commandement.

Il paraît donc que le Duc de Brunswick était par son caractère personnel, absolument au dessous de la tâche immense qu'on avait eu l'inconsidération de lui confier, & dont il avait eu la présomption de se charger.

Les petits ménagemens, dans la conduite ordinaire de la vie, qui sont communément employés par les hommes médiocres, & qui donnent néanmoins à leur conduite une certaine teinte de sagesse & de probité, par laquelle on se laisse assez généralement séduire, jointe à une grande application aux détails militaires, & à des soins vigilans & assidus dans l'administration facile d'un très-petit état, avaient suffi pour procurer une grande réputation à un Prince brave jusqu'à la témérité dans sa jeunesse, heureux dans une entreprise en Hollande, favorisé par toutes les fautes de ses adversaires, qui avaient couvert les siennes, cajolé par le grand-Frédéric dans ses écrits, flatté & encensé par les gens-de-lettres, dispensateurs de la réputation dans le siècle actuel, loué par tous les étrangers, qu'il avait visités chez eux, ou accueillis avec une politesse extrême chez lui.

C'est en très-grande partie sur la réputation du Duc de Brunswick, que l'Empereur s'était décidé avec une magnanimité admirable, à lui confier le commandement de ses armées, quoique le Duc dut être lui-même placé à la tête d'une armée Prussienne, où le Roi de Prusse se trouverait pour recueillir la plus grande partie de la gloire, que l'on se flattait d'obtenir par des succès, sur lesquels on ne paraissait pas pouvoir élever des doutes.

Loin de répondre à la générosité de l'Empereur, le Duc de Brunswick semblait avoir pris à tâche de mettre les armées Autrichiennes hors d'état d'exécuter aucune entreprise d'éclat. Nulle part il n'a laissé aucune de ces armées, soit en assez grande force, soit assez constamment dans le même local, pour pouvoir tenter ou achever aucune opération utile.

Il dégarnit les frontières du côté du Brabant, & ensuite ordonna le siège de Lille, avec un corps qui ne pouvait seulement pas investir cette place. On semblait vouloir exposer à tous les dangers du voisinage, des forces assez supérieures en nombre pour compenser leur indiscipline & leur inexpérience.

On affaiblit l'armée du Prince d'Esterhazy, en en détachant le corps du Comte d'Erbach, qui vint inutilement se placer devant Thionville, au moment où une résistance soutenue en raison de la mollesse de l'attaque, avait démontré l'insuffisance des moyens dirigés contre cette place.

Pendant que le corps du Comte d'Erbach marchait, & avant qu'il fut arrivé, on avait démembré l'armée du Prince d'Hohenlohe, pour la poster inutilement contre la forêt d'Argonne avec les Hessois, qui restèrent également en panne, sans savoir à quoi ils étaient destinés.

L'armée de Clairfayt fut retenue devant Longwy, plusieurs jours après la reddition de cette place, tandis qu'elle aurait pu employer le même temps à faire avec un succès, très-probable alors, le siège

de Montmédy, avant de se porter sur Sedan, où elle fut portée ensuite.

Au moment où le Général Clairfayt allait entamer le siège de Sedan, dont la soumission était aussi importante que facile, on le fit rejoindre tout à-coup l'armée Prussienne, qui venait d'effectuer avec quelques bombes la reddition de Verdun, où elle perdit ensuite dix jours avant de se porter sur l'ennemi. On laissa rassembler les divers corps de la basse Meuse, des Evêchés & de l'Alsace, tandis que le Duc pouvait les faire attaquer tous séparément.

Tandis que le Duc négligeait ces occasions, il méprisait les avis qu'on lui donnait, & les instances qu'on lui faisait pour occuper le passage important des Islettes, qui resta dégarni pendant plusieurs jours, que le Duc laissa écouler, sans faire d'autres mouvements que deux, qui tendaient à éclairer les environs de Verdun. Ce fut alors que le Général Kalkreuth, ayant poussé jusqu'au delà de Clermont, proposa au Duc de lui faire occuper la gorge par laquelle passe la grande route de Verdun à Châlons, but annoncé de l'armée Prussienne.

Il est remarquable que le temps employé devant Verdun, fut constamment beau, & que si le lendemain de la reddition de cette ville, l'armée Prussienne eût marché en avant, elle était maîtresse de la route de Châlons, & ne pouvait rencontrer ses ennemis que dans les plaines, où tout était à leur désavantage, tandis qu'en les laissant se poster sur des hauteurs, couvertes par une forêt, & formant une chaîne dans une gorge resserrée, ils avaient tout l'avantage de leur artillerie.

Les pluies ne commencerent que le jour du départ de l'armée Prussienne de Verdun, d'où le Duc lui fit prendre une route très-difficile, & qui ne pouvait la conduire que dans les plaines stériles de la Champagne, tandis qu'après avoir négligé d'occuper le passage des Islettes, il aurait pu se porter par la gauche sur St. Dizier, & laisser Verdun couvert par des Autrichiens & des Hessois, qu'il tint ensuite devant la forêt d'Argonne.

Par le parti qu'il prit de se porter sur la droite, il se trouva placé dans un pays stérile, tandis que ses ennemis eurent constamment un débouché ouvert du côté le plus fertile du canton, savoir la Vœvre, le Barrois & le Pertois.

Le Duc avait encore une facilité qu'il négligea, d'enlever ou de rendre très-difficile cette ressource aux ennemis, en poussant plus avant son avant-garde, & en prolongeant sa droite qu'il laissa dépasser par la gauche de l'ennemi, à laquelle il pouvait opposer le corps du Général Clairfayt, qu'il tint inutilement en seconde ligne.

Les convois de l'ennemi pouvaient encore être inquiétés d'une autre manière, en joignant à un corps de Français royalistes, un détachement du corps du Prince de Hohenlohe qui le désirait; ce détachement, en se portant sur la haute Meuse, aurait observé le Barrois, en même temps qu'il aurait fait refluer sur Verdun, pour en former des magasins, toutes les subsistances dont ces ennemis profiterent.

Il semble que dès l'arrivée du Duc devant Verdun, il avait déjà ressenti l'inquiétude que son manque de résolution pouvait seul lui causer, puisqu'il dit à un Français, dans un moment d'effusion, que s'il voulait suivre son opinion, il proposerait au Roi de Prusse, de terminer là son entreprise, & de ramener tout de suite son armée dans ses états.

La prise de Verdun semblait avoir ranimé ses espérances. Il se flatta alors de pouvoir terminer la campagne par un succès complet, en resserrant les ennemis qui venaient tous se rassembler entre Clermont & Châlons, & dont il semblait vouloir à dessein favoriser la réunion, sans doute dans l'idée de détruire à la fois toutes leurs meilleures troupes.

On ne saurait expliquer autrement son inaction, jusqu'à ce que cette réunion eut été effectuée. On doit même le présumer d'après la confiance avec laquelle il dit en partant de son camp devant Verdun, au Baron de Breteuil, les paroles rapportées au Numéro précédent.

Il est inutile après tant de fautes militaires, de reparler encore du mépris & de la barbarie avec laquelle le corps des émigrés fut traité, compromis & dispersé, d'une manière sans exemple. Devait-on le laisser sans l'employer, ou l'employer sans avoir le dessein de s'en servir? & M. de Brunswick, en leur témoignant un mécontentement si continu, si prononcé, après les avoir comblés d'honnêtetés à Coblenz, n'aurait-il pas suffisamment donné lieu de croire, qu'il était venu en France affouvir une vengeance de trente ans contre la Cour, si des preuves écrites, qu'il a eu l'imprudence d'y laisser, permettaient d'en douter?

Les partisans de M. le Duc de Brunswick, trouveront sévère cet examen de sa conduite, mais qu'ils réfléchissent au mal irréparable qu'il a fait, & au sort actuel de Louis XVI, & ils verront, si l'histoire & le malheur admettent des ménagemens. Le mémoire apologétique de M. le Duc, qui va paraître au premier jour, fera la matière d'un nouvel examen.

(9) Depuis que le pouvoir national a été substitué en France, au pouvoir Royal, on a toujours vu le parti le plus sage chassé par le plus violent; celui du Roi, par La Fayette; celui du premier comité de Constitution, par Mirabeau & Chapelier; celui de Mirabeau par Barnave & les Lameth; celui de Barnave par Brissot, & celui de Brissot à son tour dépopularisé par les héros du 2 Septembre. Chacun de ces Messieurs ayant voulu de la révolution, jusqu'à un certain point, a été obligé de céder la place à un successeur plus patriote, jusqu'à ce qu'enfin le plus pur & seul bon patriote, nous présentât le dernier terme de la dégradation humaine; & voilà ce que c'est que de caresser des opinions populaires; on ne fait bientôt plus où les fixer; malheur aux pays corrompus où elles se développent; malheur aux Gouvernemens dont les agens ont toujours l'air de menacer le chef de leur popularité, préfèrent leur ambition à leurs devoirs, & ne voyent pas que la tranquillité intérieure ne peut exister qu'avec la paix générale; en un mot, malheur aux demi-mesures.

Jerôme Pétion a publié le 1^{er}. Décembre, une opinion sur la décadence du goût, & l'esprit d'ignorance qui prévaut en France, depuis que lui Pétion y a prévalu. Il paraît que ce grand homme a voulu appuyer sa théorie d'une pratique subite, puisque dès le lendemain on l'a vu monter à la tribune, & y dire qu'il fallait envoyer une *force armée* considérable à Chartres, pour y apaiser les troubles relatifs aux grains: non pas, a-t-il ajouté, pour *tirer* sur le peuple, mais pour *l'éclairer*.

Et l'on voudrait que la raison Anglaise s'alliât avec un tel désordre, & une telle ignorance!

On veut qu'elle fasse *un* pacte avec ce Robespierre, qui demande

aux applaudissemens des tribunes, non le jugement du Roi, mais son assassinat formel ! avec une bande qui s'appuye sur l'insurrection, sur des hommes de sang, pour ordonner une nouvelle insurrection, & répandre le sang le plus auguste. O mon cher maître, au moment où je trace ces caractères tremblans que j'arrose de mes larmes, peut-être une main barbare a-t-elle, je n'ose achever & ton fils ils l'ont aussi déclaré traître à la patrie ils sont convenus qu'ils méritaient eux-mêmes la mort, & pour s'y soustraire, ils y condamnent tous ceux qui parleraient en faveur du Roi & de la Royauté ; ils imposent aux assemblées primaires des loix telles que le despote de Maroc n'eut jamais osé les dicter à ses esclaves ; & le peuple Français le souffre ! O comble de l'horreur !

Fin du Premier Volume.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE TOME I

		PAGE
AVERTISSEMENT	—	1
INTRODUCTION	—	9

CHAPITRE PREMIER.

Plan & moyens de la faction républicaine pour l'abolition de la royauté en France, depuis le 1 Octobre 1791, jusqu'au 10 Août, 1792.

14

CHAPITRE SECOND.

Conduite de la cour, & du ministère en opposition au plan de républicanisme des factieux, & pour le maintien de la constitution.

37

Plans & moyens proposés par différens partis pour s'opposer au républicanisme, & préserver le roi.

57

Préliminaires de la journée du 10 Août.

68

CHAPITRE TROISIEME.

Journée du 10 Août.

74

Depuis minuit jusqu'à 6 heures.

78

Revue de la garde du Château par le roi.

88

Départ du roi pour l'assemblée nationale.

93

Portrait de M. le Dauphin. Voyez frontispice du tome 2.

98

Premier massacre dans la cour des Feuillans.

101

Attaque du Château.

105

Tome I.

h

CHAPITRE QUATRIEME.

	PAGES
<i>Suite de la journée du 10 Août.</i>	117
<i>Fin de la journée du 10 Août.</i>	134
<i>Massacre de M. de Clermont Tonnerre.</i>	138
<i>Resumé.</i>	140

CHAPITRE CINQUIEME.

<i>Séance de l'assemblée nationale du 10 Août.</i>	149
<i>Décrets du 10 Août.</i>	171
<i>Réflexions sur la révolution du 10 Août, & en général sur toutes les révolutions.</i>	178
<i>La famille royale à l'assemblée nationale depuis le Vendredi à 10 heures jusqu'au Lundi à midi.</i>	183

CHAPITRE SIXIEME.

<i>Premiers momens du regne de l'assemblée nationale.</i>	193
<i>Exposition des motifs d'après lesquels l'assemblée nationale a proclamé la convocation d'une convention nationale, & prononcé la suspension du pouvoir exécutif dans les mains du roi.</i>	209
<i>Discussion de l'exposition précédente & tableau de la France au 31 Décembre 1792.</i>	225
<i>Fin.</i>	256
<i>Louis XVI. aux Français. Romance.</i>	257

APPENDICES OU SUPPLEMENS.

Après la page 257 suivent les pages suivantes.

<i>Lettre à la noblesse Française, au moment de sa rentrée en France sous les ordres de M. le Duc de Brunswick, par M. de Rivarol.</i>	Page 2
<i>De la vie politique, de la fuite, & de la capture de M. Lafayette, par M. de Rivarol.</i>	12
<i>Réfutation des calomnies répandues contre le clergé Français réfugié en Angleterre.</i>	25
<i>Essai de justification de M. de Lafayette.</i>	35
<i>Sur le pamphlet de M. de Rivarol contre M. Lafayette.</i>	38
<i>Apperçu politique de la situation de l'Europe depuis le 10 Août jusqu'au 20 Novembre.</i>	47

Lettre à M. Peltier sur les Jacobins.

67

Réponse de M. Peltier, suivie d'un examen de la conduite
de M. le Duc de Brunswick.

72

MON AGONIE de 38 heures ou Relation de ce qui m'est
arrivé dans les prisons de l'Abbaye les 2, 3 & 4 Septembre
par Journiac de St. Méard.

Après page 86

Lettre à M. de Condorcet, par le Comte Alexandre de Tilly;
sur le décret rendu contre les émigrés.

37

Fin de la Table du premier Volume.

